



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

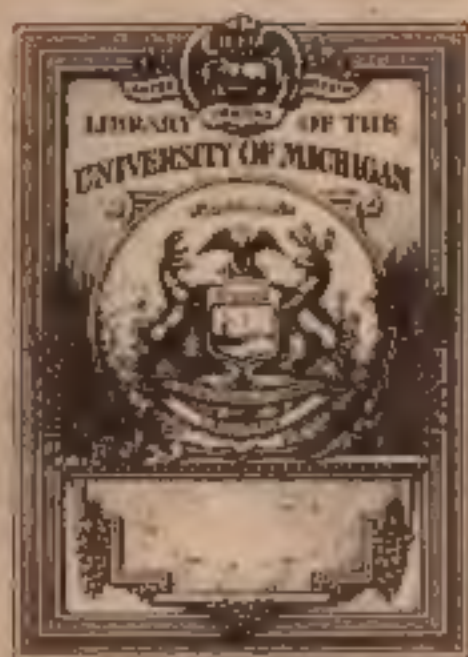
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





T. 1.

20

.286

JOURNAL
DES
CAVANS,
5

JUILLET 1725.

augmenté de divers Articles qui ne se
trouvent point dans l'Edition
de Paris.

TOME LXXVII,



A AMSTERDAM;
chez JANSONS à WAESBEEK;

M DCC XXV,

CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent
chez les W A E S B E R G E.

Lettres & Negotiations, entre Mr. JEAN DE WIT, Conseiller Pensionnaire de Hollande & Messrs les Plenipotentiaires des Provinces Unies des Pais bas, aux Cours de France, d'Angleterre, de Suede, de Danemarck, de Pologne, &c. avec les Resolutions importantes des Etats de Hollande pendant le Ministere de Mr. JEAN DE WIT. 12. 5. voll.

JOSEPH. SIMON. ASSEMANNI Bibliothecæ Orientalis Clementino - Vaticanæ tomus secundus de Scriptoribus Syris Monophysitis addita singulorum Auctorum vita. fol. Romæ 1721.

JO. ALBERTI FABRICII Delectus Argumentorum & Syllabus Scriptorum qui Religionis Christianæ Veritatem adversus Atheos, Epicureos, Deistas seu Naturalistas, Idololatrias, Judæos & Muhammedanos Lucubrationibus suis asseruerunt præmissa sunt Eusebii Cæs. proœmium & Capita priora Demonstrationis Evangelicæ quæ in Editionibus hactenus desiderantur. 4.

MICH. GRASSIS de Reditu Dominii Legali. 4.

CHRIST. FRID. HARPRECHTI de fontibus Juris-civilis moderni Wurttembergici Commentatio. 4.

JO. FRID. KAYSER Dissertatio Juris Gentium & publici de ruendo æquilibrio Europæ. 4.

JO. CHRIST. SCHROËTERI de Relaxatione Juramentorum. 4.

JAC. HENR. CROESER Oratio de Homine primo oru.

J U I L L E T M D C C X X V .

*Traité de l'Etude des Conciles & de leurs
collections, divisé en trois parties, avec
un Catalogue, des principaux Auteurs
qui en ont traité, & des éclaircissemens
sur les ouvrages qui concernent cette ma-
tiere, & sur la choix de leurs éditions.
A Paris, place de Sorbonne, chez
Denys Horthemels, Robert d'Espilly.
Gabriel Amaulry, André Cailleau.
1724. in quarto pp. 602. sans la table.*

L'AUTEUR, qui est M. Salmon Doc-
teur & Bibliothécaire de la Maison
de Sorbonne, se propose de montrer
dans la premiere partie de son Ouvrage
l'utilité des Conciles soit en gé-
néral soit en particulier.

4 JOURNAL DES SÇAVANS:

par tant d'exemples fait voir l'infail-
lité des Conciles œcumeniques. On en
a célébré d'abord dans la Grece, & dans
les premiers siècles de l'Eglise un plus
grand nombre que dans l'Occident. Ils
ont été la ressource ordinaire de l'Eglise.
La vénération qu'on a toujours eue pour
les canons des Conciles tant généraux
que particuliers, même parmi les Chré-
tiens orientaux, paroît dans les Collec-
tions qu'on a eu soin d'en faire, & de
conserver avec beaucoup d'exactitude.
C'est ce que l'Auteur tâche de prouver
dans la réponse au premier raisonne-
ment qu'on oppose à l'autorité des Con-
ciles. On ne peut, répond-il, dou-
ter de la vérité de ce qui y est contenu.
Nous en avons les Actes & les Canons
tels qu'ils ont été composez & arrêtez
dans ces Assemblées; la seule lecture de
ces pieces nous instruit du soin que l'on
avoit de garder les autres monumens,
quoique moins considerables. Il est in-
dubitable que l'Eglise n'a point négligé
le soin des monumens qui justifient la
possession où elle est de plusieurs fonds
de terre & de biens immeubles. Quand
on le contesteroit, le seul Concile
d'Agde le prouveroit, du moins pour
la France, puisque le 26. Canon est con-
tre ceux qui suppriment ces Actes, ou
qui les mettent entre les mains des ad-
ver-

... à l'Eglise aura-t-elle
... à cœur de conserver les
... Ecclesiastiques sur tout ceux-
... qui renferment les dogmes, son plus
... précieux héritage? On trouvera dans
... endroit un abrégé de ce que l'on
... de meilleures preuves sur ce sujet.
... Le détail des décisions portées tou-
... de les articles de foi, que l'Auteur
... porte au symbole des Apôtres, don-
... n même temps une juste idée de
... mystères, des vertus que l'on doit
... & de la Providence divine qui
... sur son Eglise. Le Recueil des
... de morale résolu en ces Assem-
... it appercevoir le degré de pureté
... lâchement qui étoit dans cha-
... que. Outre les Constitutions
... & les ouvrages des

6 JOURNAL DES SÇAVANS.

tage, où on lut aussi les canons de plusieurs Conciles d'Afrique, du temps d'Aurelius Evêque de Cartage. On voit dans le Concile d'Arles de l'année 314 une partie des canons qui servirent de regle à l'Eglise Gallicane; elle reçut ensuite le Concile de Nicée, & enfin elle se servit de la collection approuvée par le Concile de Calcedoine. Il y a eu pareillement des Codes de canons pour les Eglises d'Espagne & d'Angleterre.

Dans les premiers siècles on s'assembloit rarement pour décider des points de discipline parce que la vie des Chrétiens étoit sainte. La persécution qui en ébranla quelques-uns, & en fit tomber plusieurs, donna lieu à la plupart des regles qui furent faites en ce temps. On tire beaucoup de lumieres, sur plusieurs faits historiques, des remarques qu'on trouve ici sur ce sujet. Le quatrième canon de saint Pierre d'Alexandrie apprend, par exemple, que comme le jugement se faisoit dans la place publique, il y avoit toujours quelque idole & quelque autel. Par les Actes du Concile de Cîte, on prouve que les Païens s'attachèrent dans la persécution de Diocletien à faire perir le livre des *Chrétiens*, c'est-à-dire, l'Ecriture sainte, afin d'abolir leur Religion. On

point à un prêtre
un Clerc tombé dans un péché su-
la pénitence publique, d'autre pei-
que de perdre son rang. On ren-
[p. 52] au Concile de Constanti-
en 536, pour y voir des verges
colombes d'or ou d'argent que l'on
pendoit sur les Autels pour représen-
le saint Esprit, ou pour y renfermer
le sacrement. Le livre Pontifical
fait partie de ces collections nous
du poids des calices qui étoient
de trois marcs, de la forme
tenes, qui étoient comme de
bassins, de celle du Baptistère,
oit en forme d'agneau ou de
temps d'Innocent I.
marque enfin tant de particularités
les personnes. Book

8 JOURNAL DES SÇAVANS.

leurs translations, sur l'abstinence de la viande le samedi, sur les prieres qui étoient recommandées, sur les sociétés de prieres, les anniversaires, les sépultures, &c. qu'il seroit difficile de faire ici mention de chacune en particulier. Mais avant que de passer à un autre article l'Auteur fait deux remarques. La premiere, que si l'on compare certains Decrets des Conciles avec les Coûtumes de notre temps, on y trouvera une grande difference; que la rigueur des premiers siècles convenoit avec la ferveur des Chrétiens, qu'elle étoit nécessaire, pour deraciner certains abus qui avoient passé du Paganisme chez les Chrétiens; mais il ajoûte avec le P. Thomassin, qu'un vrai Theologien admire la police des anciens Conciles, & suit la nouvelle qui est autorisée par les derniers. L'Eglise a garde l'esprit des anciens Canons, lors même qu'elle en a changé la lettre, pour parer certains inconveniens. L'Auteur (p. 69.) avertit que pour donner un plus grand jour aux reglemens de discipline, il faudroit comprendre la force des mots, & expliquer certains termes difficiles, qui arrêtent dans la lecture des Conciles; par-là on éclairciroit les canons obscurs, & on leveroit les doutes qui peuvent encore rester sur quelques-uns. C'est à quoi on

J. O. I. L. E. N. R. 1723.

travaillé M. de Laubespine, les Per
Thomassin & Cabassut; & c'est à qu
aussi peut beaucoup servir le Glossai
de du Cange.

Les Histoires que plusieurs Sçavans o
données des Conciles généraux & c
quelques Conciles particuliers, rense
ment beaucoup plus de faits d'histoi
que n'en a pu recueillir l'Auteur
l'Esprit des Conciles, qui ne s'est poi
proposé pour but principal de les rama
ser. Il y a eu tant de matieres diff
rentes agitées dans les Conciles, qu'
ne peut s'empêcher d'y appercevoir l'
tat des Rois, des Rois & des S
jets, celui des Provinces, des Ville
des Eglises, des affaires publiques
particulieres. Les Conciles instruis
de la suite des Consuls, & de leur nom
bre. Ils donnent des éclaircissements
plusieurs points de littérature, sur
Dignitez temporelles, sur les Charg
publiques & militaires, sur les quali
de Comtes, d'Advoué, de Vidame
sur mille recherches de l'antiquité. E
fin les Pieces & les Actes des Conci
ont paru de tout temps si nécessaire
pour parvenir à la connoissance de l'H
toire, sur tout de celle de l'Eglise, c
les plus habiles Ecrivains ont pris un s
particulier de nous les conserver. L'A
leur marque (p. 104.) quels sont

Conciles dont les Historiens ont publié les Actes & quels sont les Ecrivains, dont on peut faire usage par rapport aux Conciles.

La seconde partie de ce Traité n'est pas moins intéressante que la première, elle sert à faire connoître les anciennes & les nouvelles Collections aussi bien que le travail des Collecteurs des Conciles. On sçavoit déjà ce qu'ont dit les Peres sur les Recueils de saint Athanase & de saint Hilaire, sur celui qu'on attribue à Etienne Evêque d'Ephese, & sur les autres qui ont suivi: mais on n'avoit pas encore rangé toutes ces Collections sous un même point de vue afin de les comparer ensemble. Parmi celles de l'Eglise Latine, on comprend le Code de la Bibliothèque du Monastere de Corbie qui n'a point encore été imprimé, celui qui a été publié par le P. Quesnel, le Code de la Bibliothèque de Colbert, la Collection de Denis le Petit, le Code de l'Eglise Gallicane, celui du Pape Adrien I. d'autres à l'usage de l'Eglise d'Espagne, de celle d'Afrique, & les abrezes de Ferrand & de Crescontus; l'Auteur fait aussi mention des Collections des Grecs & des Latins depuis le 9. siecle. On n'avoit pas encore joint à ces notions celle des Collections Arabes des Melchites ou Ortho-

dores, ni des autres Collections qui sont à l'usage, soit des Syriens, soit des Coptes ou Jacobites du Patriarchat d'Alexandrie, soit de l'Eglise Nêstorienne soit des Abyssins & des Ethiopiens.

L'Auteur s'appuie particulièrement sur ce que M. l'Abbé Renaudot en rapporte. Il distingue parmi ces Collections celles qui sont par lieux communs de celles qui sont par ordre des tems les imprimées d'avec les manuscrites; on remarque que l'Auteur n'oublie rien de ce qui peut faire connoître le travail des nouveaux Collecteurs, c'est à dire Merlin, Crabbe, Joverius, Surius, &c. Editeurs de Venise; de Rome, &c. de Louvre, Binus, M. Baluze, les Per Sirmond, Labbe, Coffard & Hardouin le plan que chacun s'est formé, l'étendue de leurs Recueils, le tems des Editions, & quelques circonstances même de la Vie de ces Auteurs. On croit voir (dit-il p. 216.) dans le titre même de la Collection du P. Hardouin le dessein formé de faire valoir les Décadales. Ce Collecteur annonce son Recueil comme plus ample, plus correct, plus complet que ne sont les précédens. Mais on ne peut accorder ces termes *Longe antior, multo locupletior*, avec les tranchemens & omissions soit volontaires soit affectés que l'on y remarque.

12 JOURNAL DES SÇAVANS.

avoue lui-même, ajoute notre Auteur; que la Collection d'Isidore renferme la plupart des Lettres de S. Leon; il se détermine néanmoins à faire celle de Denis le Petit, qui ne rapporte que huit de ces Lettres, quoiqu'il eût promis de représenter en son entier la Collection d'Isidore. *Isidori Mercatoris Collectio integra hic representatur.* Il n'a pas daigné faire même dans sa table, qui est à la tête de chaque volume, l'énumération d'un grand nombre de Conciles qu'on trouve ici marquez aux pages 524, 534, 536.

L'affaire de Pelage a été le sujet de quelques monumens qui doivent entrer dans les Collections, telle est la Lettre de Zozime aux Africains, dans laquelle ce Pape leur écrit que Pelage lui paroît Catholique. On ne voit point, dit notre Auteur, d'autre raison qui ait occasionné cette omission de la part du P. Hardouin, sinon que ce Collecteur n'a pas voulu qu'on sçut par lui que ce Pape s'étoit trompé sur un fait, quoiqu'il n'y ait pas lieu de le soupçonner d'ailleurs d'avoir approuvé les erreurs de cet Hérétique ni de Celestius. On trouve, ajoute-t-il, de l'affectation à ne omettre qu'un seul des Décrets d'un même Pape. Serait ce parce qu'il porte que l'autorité du S. Siége ne peut déroger en rien

J u l i e t 1723.

rien aux Statuts des SS. Pères? Dans
une Collection de Conciles faite en
France, on s'attendoit à y trouver la
Lettre du Roi Sigebert à Didier, où
est dit qu'on ne doit assembler dans le
Royaume aucun Synode sans la permis-
sion du Roi. M. Salmon ne croit pas
même que la Collection du P. Har-
douin mérite la qualité de la plus gran-
de Collection, (*Collectio maxima*) parce
qu'il y a au plus une cinquantaine de
monumens de plus que dans celle du
Pere Labbe, dont il retranche plus de
cent pièces. Il ne convient pas non
plus de ce que le P. le Long avance
sçavoir que le P. Hardouin n'a omis au-
cun des Actes des Conciles de France
publiez par les Peres Labbe & Pom-
raye, & qu'il y a dans sa Collectio-
n vingt-trois Conciles de France imprimés
pour la premiere fois. Comme sa Col-
lection n'est pas entre les mains de tout
le monde, & que le débit en a été en-
pêché, M. Salmon a crû faire plaisir au
Public, de marquer les Pièces que le
Hardouin a données pour la premiere
fois, celles qu'il a tirées des Ouvrages
des Sçavans & celles qu'il a omises.

La Table Géographique des Evêchés
est un des points de critique qui donne
plus de peine aux Lecteurs, dans la Col-
lection du Pere Hardouin, à cause

14 JOURNAL DES SÇAVANS.

la différence considérable entre les noms qu'il attribue aux Villes Episcopales, & ceux que leur ont donnés les autres Collecteurs, aussi-bien que Charles de Saint Paul. Si on ne refuse pas au Pere Hardouin la gloire d'avoir heureusement fixé la situation de plusieurs, & d'en avoir trouvé la véritable prononciation par le secours de Plin & des anciennes Médailles, on ne sçaurait l'approuver, selon M. Salmon, d'avoir fait des changemens importans, au moins dans cette prononciation, sans en avertir, & sans en apporter des preuves. On n'en a que plus de desir de voir les Notes que ce Pere avoit promises, & l'on ne doute point qu'il n'y explique plusieurs endroits de sa Géographie, où l'on voit plusieurs Eveques assis sur le même Siége en même tems, des Villes Episcopales, qu'on croiroit différentes, confondues, & où l'on voit enfin ranger sous le titre de la même Ville Episcopale des Evêques qui ne pouvoient y être Evêques ensemble. Par exemple, sous ce titre *Albriensis* il a nommé *Melanius Albanensis* & *Ambrosius Albriensis*, pour lesquels, deux personnes ont assisté au cinquième Concile d'Orleans en 549. Il a mis qu'un Evêché de Porto, comme étant du Patrimoine de S. Pierre, & sous ce titre il fait mention de Balthazar

Valensis pro Vabrensis an 1059.
Public jugera si M. Salmon a bien
contré de lire *Valuensis*, & s'il a été
fondé de corriger ainsi la faute des
copistes, sur ce qu'il est certain que
Dominicus a été Evêque de Valua en
tens.

Auteur ne s'est point borné à éxa-
miner la Collection du P. Hardouin,
la critique est peut-être ce qui in-
teresse plus le Lecteur. Il a fait des re-
cherches considérables sur toutes les au-
tres Collections. On reproche à Mer-
cator, d'avoir placé la cinquième
du Concile de Constantinople,
l'année 436, avant les quatre
autres; apparemment parce qu'il l'a
trouvée ainsi dans son MS.

l'emporter sur celle d'Eusébe, & sur l'Auteur du Livre Pontifical. Il a altéré les Actes du Concile de Calcedoine, en y faisant des additions, sous prétexte de donner un sens à des endroits intelligibles. Il propose sous le titre Décrets du sixième Concile général, qui est celui de CP. neuf Canons qui n'en sont point. La seconde édition de Crabbe, qui donne les quatre premières Sessions du Concile de Trente, rapporte à la quatrième le Décret touchant le péché originel, que l'on met ordinairement à la cinquième, & l'on n'y a pas inséré la clause par laquelle ce Concile déclare, que son intention n'est pas d'y comprendre la Bienheureuse & immaculée Vierge Marie.

On a raison de donner le nom d'Abregé au Recueil de Joverius, puisqu'il ne fait souvent que des extraits des Canons, comme du Concile Quinisexte, & qu'il ne donne que les titres des Capitules, comme de ceux de Latran en 1170. & en 1215. La version qu'il donne des cent-deux Canons du Concile *In Trullo* ne paroît pas correcte, non plus que le MS. Grec sur lequel elle a été faite.

On ne trouve presque point d'exactitude, dit M. Salmon, dans les dates & époques, ni dans le rang que Surin donne aux Conciles.

J U I L I E T 1725.

La Collection de Venise paroît défectueuse, sur tout en ce qu'elle suit On ne peut pour guide dans sa Chronologie sans parler des faussetez dans les citations ou allégations, des versions défectueuses, des transpositions, & autres imperfections.

La Collection de Rome, ajoute-t-on, n'en est pas tout à fait exempte. Les changemens faits à la version Latine du Concile d'Ephele doivent surprendre dans cette Collection, comme l'association qu'on y a faite de plusieurs Pièces étrangères au Code *Encyclicus* du Concile de Calcedoine.

Les trois Editions de Binius ont leurs défauts, dit notre Auteur; on n'étoit pas encore parvenu de son tems à distinguer les monumens véritables, d'avec les supposés, à discerner les vraies époques des Conciles, & du tems que les Papes ont été sur la Chaire de Saint Pierre. Binius défigure les noms de plusieurs Conciles; il tombe dans plusieurs anachronismes. Au reste le P. Hardouin a bien caractérisé les Notes de Binius en disant qu'elles sont, pour la plupart tirées des Annales de Baronius, qu'elles ne fournissent pas beaucoup de lumieres sur les matieres Ecclésiastiques.

Il ne suffisoit pas, selon M. Salmo-

de dire avec un Allemand que la Collection du Louvre n'a rien de remarquable que la beauté des caractères, la forme, le nombre & l'apparence des volumes; notre Auteur a marqué les omissions & les méprises de cette Collection, où l'on donne à un autre, & où l'on met quelques Conciles dans d'autres tems que ceux où ils ont été assemblez. On ne voit pas d'ailleurs que les Pièces & les Actes qui peuvent intéresser le pouvoir des Rois, se trouvent plus exacts dans cette Edition que dans les autres.

Celle des Peres Labbe & Cossart, que l'on estime la plus complete, a copié, dit M. Salmon, un grand nombre de fautes qui sont dans les précédentes. Elle fait voir la nécessité d'avoir des Imprimeurs corrects, en relevant la faute grossiere qui s'est glissée dans les éditions du Pere Labbe & du Pere Hardouin, au sujet de Licinius. *Christi servi ejus opera sublati ille tyrannus est*. La source de ce sens absurde, est l'omission de la conjonction *et*. Au reste M. Baluze a corrigé plusieurs endroits de la Collection du P. Labbe, sur tout au sujet des quatrième & cinquième Conciles généraux.

Notre Auteur n'a pas crû devoir ménager ses peines. Il a donné son attention à tous les Ouvrages qui ont paru

J. V. I. L. L. I. T. 1725.

sur cette matiere, parce que dès qu'il s'agit de donner une introduction à une Science, il faut faire choix de ce qu'il y a de meilleur. Histories des Conciles, Sommaires, Abrégés, Compilations de Décrets, Listes, Tables, Commentaires, Analyses, Notices, Synopses de Canons; il paroît avoir examiné tout cela avec une grande attention, & il donne un précis suffisant pour en instruire ceux qui en auront besoin: il offre aux Collecteurs qui le suivront un vaste champ, dans le détail de ce qui peut servir à perfectionner le texte des versions. Les Conciles généraux sont ce qu'il y a de principal. Pour s'assurer de la sincérité des Actes, il faut avoir recours aux MSS. d'où ils ont été tirez: C'est pourquoi l'Auteur entreprend de faire l'énumération des MSS. consultez par chacun des Collecteurs au sujet de chaque Concile général, des Pièces que ces Manuscrits renferment. Il s'étend particulièrement sur un grand nombre de MSS. qu'a consulté le Pere Sirmond, dont on doit admirer le travail immense. La recherche de ces MSS. doit être suivie de leur collation afin de connoître s'ils s'accordent, pour choisir la meilleure des leçons quand il y a de la différence, & pour entrer dans le sens des monumens Ecclésiastiques.

L'É

20 JOURNAL DES SÇAVANS.

L'Auteur p. 337 & 344. donne des exemples de ces différentes parties de critique, & du choix que l'on doit faire entre les MSS. & les diverses leçons qu'on y découvre. Parmi les Pièces qui composent cette Collection, outre les Conciles, les Canons & les Constitutions attribuées aux Apôtres, les Epîtres Décretales des Papes, leurs Canons ou Décrets; on y voit des Traités particuliers & les Constitutions de quelques Evêques. L'Auteur examine si ces monumens y doivent entrer. Avant que de déterminer quelle doit être la forme de ces Collections, il considère la méthode qui a été suivie jusqu'à présent, & il nous apprend les changemens que les Collecteurs des Conciles ont faits dans l'ordre des Pièces entr'elles, & ce que chacun a ajouté au travail de ses Prédécesseurs, sur tout par rapport aux Conciles Oecumeniques.

L'Auteur, p. 420, fait sentir la difficulté qu'il y a d'entreprendre un si grand travail par le grand nombre d'obstacles qui sont à surmonter. On ne peut douter de la rareté des manuscrits sur cette matière, soit qu'elle vienne de ce qu'ils ont été consumez par la longueur des tems, soit de ce qu'ils ont été pillés ou brûlez par les Barbares. On ne trouve *les Actes de quelques-uns qu'en partie.*

ne restent que quelques restes
que nous avons entre les
qu'il en est peu qui renfer-
ment des monumens. Il faut,
d'une, un courage plus qu'hu-
man, rechercher & pour corriger
les exemplaires. Comment en-
seigner la véritable leçon? souvent ce
n'est pas une faute n'en est point
de la barbarie du siècle.
de Chronologie renferment
des ténèbres qu'il n'est souvent
de dissiper. L'Auteur a mis
des Notes du Pere Noris, tou-
tes des Evêques qui se
sont tenus au Synode de Carthage &
en 416. Il fait voir la diffé-
rence entre l'opinion de ces

res qu'il demande pour donner la perfection à un ouvrage de cette sorte, sont une connoissance parfaite de la Langue Grécque & de la Latine, une critique judicieuse, un jugement droit, un goût exquis, une exaëte recherche de la signification des termes, des usages, des mœurs & de l'Histoire des differens Peuples, une lecture suivie des Ouvrages des Peres, où l'on trouve quelquefois des expressions assez conformes à celles des Conciles, comme l'a montré M. l'Abbé Fontanini, au sujet d'une Lettre du grand Clovis écrite aux Evêques, après son expédition contre les Gots.

Quant à la maniere d'étudier les Conciles, qui est la troisième partie du Livre dont il s'agit, l'Auteur préfere la méthode de lire les Actes, & de les étudier de suite. Pour la faciliter il donne des notions générales sur le nom & les différentes sortes de Conciles, sur leur tenue, & sur les usages dans la maniere de les assembler, d'y donner les suffrages, & de les confirmer. Il n'oublie point de dire qu'avant que de porter dans les Conciles aucun jugement des Ecrits que l'on proposoit à recevoir ou à rejeter, on les comparoit avec les définitions antérieures des Conciles généraux. L'Auteur pour ne laisser rien manquer à cette espece d'introduction à

Index des Conciles, après avoir fait des remarques particulieres sur les noms, les titres, les inscriptions, les dates, les souscriptions, des Evêques, sur l'ordre des Canons ou des Actes des Conciles, sur la maniere de les citer, sur ceux qui sont inférez dans les Codes ou Collections des Eglises particulieres, conclut (pag 591.) qu'il les faut lire dans l'esprit avec lequel ils ont été faits, avoir égard aux circonstances des tems, des lieux, des personnes, des causes ou des occasions qui ont fait assembler les Conciles, distinguer les Ordonnances qui sont pour certaines Eglises, de celles qui regardent l'Eglise universelle. Ceux qui s'appliquent à cette étude tireront un grand secours du Catalogue des principaux Auteurs des Livres qui concernent cette matiere. M. Salmon a fait des remarques sçavantes sur la bonté de quelques-uns de ces Ouvrages, & sur le choix de leurs Editions.

On ne peut nier qu'il n'ait travaillé utilement pour tous les Théologiens par le grand nombre de recherches qu'il a faites. Ses réflexions critiques pouront contribuer dans la suite à une Collection des Conciles plus parfaite que celles qui ont paru jusqu'ici. En attendant l'Auteur nous apprend à les apprécier, en nous faisant connoître & le mé

14 JOURNAL DES SÇAVANS.
mérite & les défauts de toutes nos Col-
lections des Conciles; comme on a pu voir
dans ce fidele extrait, dont la longueur
n'a point dû ennuyer les Sçavans.

*L'Abregé Anatomique de Maître LAU-
RENT HISTER, Professeur d'Ana-
tomie & de Chirurgie à Altorf, qui
comprend en peu de discours tout ce qui
concerne l'Anatomie du Corps humain.
Traduction nouvellement faite sur la
seconde Edition de cet Abrégé, imprimée
à Altorf & à Nuremberg en l'an-
née 1719, que l'Auteur a corrigée &
beaucoup augmentée, avec des Figures.
Par un Chirurgien de Paris. vol. in-
douze pp. 436, non compris la Table
des Matières. A Paris chez Ph. Nico-
las Lottin, rue Saint Jacques; près S.
Ives, à la Vérité.*

CE Livre, dont l'original est Latin;
ne pouvoit être utile qu'à des Méde-
cins, à des Physiciens, & à quelques
gens de Lettres; mais par cette Traduc-
tion qui vient d'être donnée au Public;
les Chirurgiens pourront aussi en tirer
quelque avantage. Le Traducteur ex-
pose dans un Avertissement les motifs qui
l'ont déterminé à faire la version dont
il s'agit. Le penchant, dit-il, que j'ai
toujours eû à seconder les jeunes Chi-
rur-

quelques Traitez de Médecine
chirurgie qui leur convinssent : &
penchant ne m'ayant pas a-
dans un âge avancé, j'ai crû
traduction de l'Abrégé de l'A-
de M. Heister, qui est le meil-
je connoisse, leur feroit au-
laisir que l'Original en a fait
sans en Médecine.

nsi que s'explique ce Traduc-
is il est étonnant que trouvant
de M. Heister si digne d'être
ançois, il ne l'ait pas traduit
r; car il en a retranché divers
de la Préface, qui méritent

e il ménage peu Messieurs
& Heister; il fait entendre
ivre du premier est plein de
: que dans celui de l'autre il y
affion. Il va même jusqu'à

ter, rien d'offensant contre personne. Ce n'est point, comme le veut persuader le Traducteur, pour décrier Verrheyen, que M. Heister a composé sa Préface, c'est seulement pour perfectionner les Oeuvres de cet Anatomiste, c'est pour avertir les Etudians en Médecine de ce que cet Auteur a négligé, de ce qu'il a ignoré, & de ce qui a été découvert après sa mort. M. Heister dit que Verrheyen a fait honneur à l'Anatomie, il s'applique à lui rendre justice, & à lui conserver toute l'estime qui lui est due; mais en même-tems il tâche de se mettre à couvert du soupçon injuste de n'avoir fait que ce que Verrheyen a fait, & peut-être de l'avoir copié.

Les raisons que le Traducteur apporte des retranchemens qu'il s'est crû obligé de faire ne satisferont peut être pas tous les Lecteurs. Il pouvoit s'excuser sur la nécessité de s'accommoder à la portée des Chirurgiens, & pour lors on ne se seroit point étonné de ce qu'il n'a pas traduit la Préface entière, non plus que les citations qui se trouvent répandues dans le Livre, lesquelles servent à indiquer des sources où ne sçauroient puiser de simples Chirurgiens, qui n'ont pas l'intelligence de la Langue Latine. On lui auroit encore pardonné de n'a-
voir

... que certaine précision.
M. Heister dans son Livre prend le
de Professeur d'Anatomie, de Chi-
gie, & de Théorie de Médecine.
Traducteur lui a retranché cette
qualité, se contentant de l'an-
cer sous le titre de Professeur d'A-
omie & de Chirurgie, sans le quali-
de Professeur en Médecine. Dans
les Pais ce n'est que par les Méde-
que l'Anatomie & la Chirurgie sont
nées, & si la Preface de M. Hei-
voit été traduite en son entier;
chirurgiens y auroient trouvé des
incontestables de ce fait; mais
eu de croire que le Traducteur
s'attend de trop éclaircir cet ar-
pendant pour n'être pas accu-
sé de vouloir absolument cacher à ses
que M. Heister, qui professe
le & la Chirurgie, est Professeur
en Médecine.

tandis que dans l'original il n'y a que ces mots. *Laurenti Heisteri Compendium Anatomicum*. Quoiqu'il en soit, nous exhortons tous les Chirurgiens à profiter de cette Traduction Française de l'Abregé d'Anatomie du sçavant M. Heister Docteur en Médecine; ils y trouveront de quoi s'instruire sur un grand nombre d'articles dont la connoissance leur est très nécessaire; il seroit à souhaiter pour eux, que l'on traduisît aussi en François tous les livres d'Anatomie & de Chirurgie qu'ont donné les Médecins; la Chirurgie, qui est si éloignée de sa perfection parmi ceux qui l'exercent, parviendrait bientôt au plus haut degré, pourvu que les Chirurgiens fussent soigneux de puiser dans ces Ouvrages les excellentes leçons que les Médecins leur donnent.

Oeuvres diverses de Physique & de Méchanique de M. CLAUDE PERRAULT de l'Academie Royale des Sciences, & de PIERRE PERRAULT, son frere, Receveur Général des Finances de la Généralité de Paris; divisées en 2 volumes. A Leide chez Pierre Vander Aa, in 4. 1721.

LEs Oeuvres de Messieurs Claude & Pierre Perrault sont si connues du Public, qu'il est inutile d'en donner ici l'extrait; il ne s'agit que de rendre compte

J u i l l e t 1725.

compte de cette nouvelle Edition, l'on a rassemblé les diverses Pièces que ces Auteurs ont publiées en différens tems, & sous différentes formes. Vo l'ordre qu'on y a suivi: 10. Les *Essais de Physique*, ou le *Recueil de plusieurs Traitez touchant les choses naturelles*, imprimé à Paris chez Jean-Baptiste Coignard quatre tomes *is* 12, sçavoir, les trois premiers en 1680 . le quatrième en 1688 sont les Pièces qui ont d'abord employé dans cette Edition 20. une Lettre de M. Claude Mariot touchant une conception sur la vue; 30. des fruits dont la roducti avoient quelque ordina 40. un avertissement observer différens périodes; 50. rapport adressé au même Claude Perrault à l'Académie Royale des Sciences, sur deux faits remarquables qu'on observe touchant les vers qui se produisent dans les intestins; 60. des observations sur des œufs; 70. trois Lettres du même Auteur à M. Huygens Zuylichem; 80. un Recueil de machines inventées par lui; Recueil très-rare & qui a aussi été imprimé autrefois à Leide en 1700; mais auquel on a joint ici une Table qui ne se trouve point dans l'Edition dont il s'agit. 100.

30 JOURNAL DES SÇAVANS.

Traité de l'origine des Fontaines du célèbre Pierre Perrault, Receveur Général des Finances de la Généralité de Paris, frere aîné de Claude Perrault; Traité imprimé à Paris en 1674. chez Pierre le Petit, mais dont les Exemplaires sont très-rares.

Une des choses qui rendent recommandable ce nouveau Recueil, c'est que toutes les figures en taille de bois, qui se trouvent dans les vieilles Editions, sont ici en taille douce; de plus on y a inséré les Eloges que les Sçavans ont faits de M. Claude Perrault, & un indice des matières contenues dans le Traité de la Musique des Anciens.

Exercitatio inauguralis de ingressu humorum in corpus humanum, &c. quam pro gradu Doctoratus summisque in Medicinâ honoribus consequendis, eruditorum examini submittit CROMWEL MORTIMER Anglo-Britannus, ad diem 9 Augusti 1724. C'est-à-dire, *Dissertation sur l'entrée des fluides extérieurs dans les pores de notre corps, par Cromwel Mortimer.* A Leiden 1724. brochure in 40. pp. 29.

M. MORTIMER Auteur de cette Dissertation, se propose d'y montrer, 10. que la peau est percée de pores,

qui introduisent au dedans de nous les différens fluides, dont nous sommes environnez; 20. que les parties internes de notre corps ont aussi des pores qui servent à reprendre les humeurs qu'elles ont laissé échaper par la Transpiration. Si quelques Auteurs conviennent de ce sentiment, il y en a plusieurs qui refusent de l'admettre; mais après les observations qui sont rapportées ici, il est difficile de ne pas l'embrasser. On sçait que le Mercure appliqué sur la peau se glisse dans le corps: Sennert assure en avoir trouvé dans la cavité des os: on en a vu dans l'intérieur du péricrâne. Après les frictions, il en est sorti par les selles, par les urines, par les glandes salivaires. Les vésicatoires & certains purgatifs appliquez extérieurement confirment par les effets qu'ils produisent intérieurement, ce commerce du dehors au dedans. La peau n'est pas la seule partie qui soit percée de pores capables d'admettre ainsi au dedans, les particules subtiles du dehors; toutes les membranes le sont également. Sans cela, demande M. Mortimer, l'odeur seule du vin pourroit-elle enivrer, & celle de l'opium seroit-elle dormir? Comment, si la bouche, l'œsophage, l'estomac, &c. n'avoient une infinité de ces pores absorbans, les liqueurs spi-

pitueuses, & même l'eau commune, pourroient-elles rétablir en un instant, comme elles font quelquefois, le mouvement du cœur?

Le corps animé, poursuit l'Auteur, contient plusieurs cavitez, comme la poitrine, l'abdomen, les ventricules du cerveau, d'où l'on voit sortir, quand on ouvre un animal vivant, une espèce de rosée ou fumée subtile, qui se convertit en eau en se condensant, pourvu que l'animal soit sain; & cependant on ne voit flotter aucune eau dans ces cavitez lorsqu'on les ouvre; ce qui prouve qu'il faut bien que la rosée ou vapeur dont il s'agit, trouve des pores absorbans qui la reprennent à mesure qu'elle transpire, puisque sans cela il seroit impossible que ces cavitez ne fussent inondées. A la vérité elles le sont dans des hydropisies; mais c'est qu'alors, comme il y a lieu de le conjecturer, les pores absorbans dont nous parlons sont bouchés. Il se présente sur cela une difficulté, c'est que si l'on ouvre un cadavre quelque tems après la mort, ces cavitez ne laissent pas d'être pleines d'eau, quoiqu'il n'y ait eû aucune hydropisie. L'Auteur répond que cette eau vient de ce que quelque-tems après la mort de l'animal, la contraction des artères est encore assez forte pour pousser

de dans ces mêmes cavitez, de sang la plus fluide. Il ajoûte que les veines étant beaucoup plus flexibles que les artères, elles s'affaissent à mesure que la même chose arrive à l'extrémité des conduits absorbans, qu'il faut regarder comme des extrémités veineuses; d'où il conclut qu'il est impossible que cette liqueur soit reprise. On a vu, ajoute-t-il, que dans ces mêmes conduits, les pores se forment ensuite par les extrémités, & se dissipent.

M. Mornet a voulu avoir montré qu'il y a réellement des pores absorbans, entreprendre de démontrer que ces pores sont de véritables pores veineux, & non d'artères. Puis il assure, fondé sur les observations du célèbre Leuwenhoeck, que dans une portion de vésicule d'un pied quarré d'étendue, il y a pour le moins, sept milliers de ces petits trous ou orifices veineux; ce qui paroît assez vrai-semblable, si l'on fait réflexion qu'il y a sur la même portion de vésicule au moins quatorze milliers d'orifices; or comme de ces orifices il y en a la moitié qui sont des orifices d'artères, il s'ensuit que les orifices veineux ou absorbans répandus sur cette portion de vésicule, doivent monter au nombre que nous venons de dire, &

par conséquent que sur une seule portion de vésicule d'un pied quarré d'étendue, il y a au moins sept milliers de petites ouvertures par lesquelles les fluides qui nous environnent, s'insinuent dans notre corps.

M. Montimer examine ensuite les conditions qui sont nécessaires à un tuyau pour recevoir facilement une liqueur. Le conduit, dit il, doit être circulaire, car le cercle est la plus spacieuse de toutes les figures. La diagonale d'un parallélogramme, dont un côté représente la direction d'une liqueur qui coule sur une surface, & l'autre la pression de cette liqueur sur la même surface, nous donne exactement la position que doit avoir l'axe du conduit, par rapport à la direction du mouvement de la liqueur; car les liqueurs pressent par leur propre poids, & outre cela elles peuvent se mouvoir. Ainsi de ces deux directions en résulte une troisième, selon la loi qui vient d'être établie: d'où il suit, supposé que la liqueur soit en repos, que la diagonale aura la même direction que la pression de la liqueur, & comme cette pression est perpendiculaire, il est nécessaire que dans ce cas, la direction ou l'axe du canal soit perpendiculaire dans son origine.

De ces observations, qui sont suivies
de

maniere dont les liqueurs s'insinuent dans ces conduits. Il vient ensuite différentes liqueurs qui entrent dans nos corps, ce qui lui donne occasion de parler des effets du froid & du chaud sur nos corps, des différentes lésions que l'un & l'autre causent aux fluides & dans les solides.

Traité finit par diverses questions que l'Auteur propose: Il demande ensuite, si l'on ne pourroit point varier l'application extérieure de choies propres à nourrir: sur quoi nous remarquerons qu'il y a plusieurs exemples de malades, qui n'ayant pu rien prendre par la bouche, ont été nourris, soit par des brins d'huiles ou de dégraissés de viandes, d'autres même par des injections de sang.

Il demande encore, si pour guérir la fièvre il ne vaudroit pas mieux em-

Ce que nous venons de rapporter de cette Dissertation, ne sçauroit suffire pour mettre les Lecteurs en état de juger parfaitement, parce qu'elle contient divers articles importants, qui n'étant à la portée que d'un petit nombre de Lecteurs n'ont pu être exposés ici.

ΑΡΕΤΑΙΟΥ ΚΑΠΠΑΔΟΚΟΥ περί

τινῶν καὶ συμπτῶν ὀξέων &c. ΑΡΕΤΑΙΟΥ

Cappadociæ, de causis & signis acutorum

& diuturnorum morborum, Libri

quatuor. De curatione acutorum

diuturnorum morborum, Libri quatuor.

Cum MSS duobus, Harleiano

& Vaticano, contulit JOANNES W

GAN, A. M. Fidis Christi alu

nis. Accedit Præfatio: Dissertation

in *Aretæum*; var.æ lectiones, notæ

emendationes: Tractatus de Ioni

ΑΡΕΤΑΙ Διάλεκτο, quodque diffic

iores hujus Authoris voces expon

Lexicon. Oxonia, e Typographæo Cl

arendoniano. 1723. C'est à dire: 4

quatre Livres d'Arétée de Cappadoce

sur les causes & les signes des maladies

aigues & des chroniques. Les quat

Livres du même Auteur, sur le traitem

ent de ces mêmes maladies: le tout

conferé avec deux MSS. Grecs, & a

compagné d'une Préface, de Disserta

sim

WILKINSON. A. O.
Imprimerie de Clarendon.
155 pp 155 pour le texte
168 pour la version Lati-
comprendre la Preface &
tions, qui remplissent 34.
Varantes, les Notes, le
Dialecte Ionique, le Dic-
& la Table, dont les pa-
point chiffrees, & qui
8. feuilles & une page.

plus magnifique Edition
qui ait encore paru; soit
du papier, soit pour la
caracteres, tant Grecs que
pour la netteté de l'encre
de ce qui est imprimé
soit enfin pour l'exacti-
correcton, qui est telle, que
texte Grec, si l'on en croit
comme une dentifon

modité; c'est-à-dire, qu'on eut imprimé la version Latine à côté du texte Grec, ou tout au moins, au bas de chaque page, comme en usent ordinairement les Anglois. En effet, ou le Lecteur a besoin de consulter cette version, ou il peut s'en passer. Dans le premier cas, on lui épargne bien du tems & de la peine, en mettant immédiatement sous ses yeux l'interprétation de ce qu'il n'entend pas, laquelle il peut sur le champ comparer avec l'original. Dans le second cas, cette Traduction Latine devient totalement inutile, & c'est multiplier en vain les frais de l'impression, que de la donner à part. On ne sçaurroit donc trop exhorter les Sçavans, qui entreprendront à l'avenir de nouvelles Editions Grèques, de suivre en cela les traces des *Etiennes*, & des autres anciens Imprimeurs, qui dans le tems même que la Langue Grèque étoit infiniment plus cultivée, qu'elle ne l'est aujourd'hui, ont enfin reconnu par expérience, l'utilité d'imprimer les Livres Grecs à deux colonnes; ce qu'ils ont exécuté, après avoir, en premier lieu, & avec beaucoup moins de succès, publié séparément les deux textes.

M. Wigan, nouvel Editeur d'*Arétée*, n'oublie rien de ce qui peut nous faire

con-

... ainsi que des versions & des notes
par lesquelles on a jusqu'à présent tra-
vaillé à l'éclaircir. Cette Préface est suivie
de quatre Dissertations, qui concernent
la personne du Médecin Grec, sa doctrine
et ses Ecrits. C'est sur ces deux chefs, c'est-à-
dire, sur l'Histoire personnelle d'Arétée,
qui traitera principalement notre extrait.
Les Ecrits de ce Médecin Grec
ont paru d'abord en Latin, dans la
ville de Padoue, par Junius Paulus Crassus,
Professeur de Padoue, en donna à Venise
en 1552. in-quarto. Ce Crassus
l'a faite avec des peines incroyables,
et avec une fidélité très-imparfaitement, sur un
Manuscrit Grec des plus vieux & des plus
corrects. Mais dans la suite avant recou-
vert d'autres autres MSS. moins defectueux,
il a à bout, par la Collation qu'il en
a faite avec le premier, de rendre sa ver-
sion plus supportable. Il manque, dans

40^e JOURNAL DES SÇAVANS.

huit d'entièrement perdus, sans compter neuf autres, mutilés au commencement, à la fin, ou ailleurs; & divers endroits, où l'on apperçoit des lacunes de quelques mots, & même de quelques lignes.

Ce fut *Jacques Goupyl*, qui à l'aide de trois MSS. mit le premier au jour le texte Grec d'Arétée, imprimé en très-beaux caractères à Paris chez *Adrien Turnebe*, en 1554. in 80. On trouve à la fin de cette Edition, plusieurs variantes, accompagnées de quelques conjectures de l'Editeur, qui ne sont pas à mépriser.

La même année (1554.) un anonyme, que M. Wigan soupçonne être *Goupyl* lui-même, fit réimprimer à Paris chez *Morel*, in octavo, la version de *Crassus*, augmentée de celle des cinq Chapitres omis dans la première Edition, & de diverses notes, où l'anonyme relève les méprises de l'Interprète Latin. Notre Editeur les a insérées (ces notes) parmi les siennes sur les diverses leçons. C'est précisément cette dernière version Latine, que *Henri Etienne* a imprimée dans la belle Edition in-folio, qu'il nous a donnée en 1567. des principaux Médecins Grecs ou Latins, sous le titre de *Medica artis Principes*.

En 1581. la Traduction de *Crassus*

J U I L L E T 1771

parut pour la troisième fois
à lui-même & enrichie des cinq livres
qui manquoient à la première, &
il traduit de nouveau dans celle-

Enfin la dernière des Editions d'Aré-
e, & la seule qui soit Grecque-Lat-
ne à deux colonnes, est celle de *Geor-
Henisch* Médecin d'Ausbourg, pu-
née dans cette même Ville en 1703.
in folio. Cette Edition conférée avec
nouveaux M. S. paroit assez bien
recutée pour les caractères Grecs, qui
ont fort semblables à ceux de la nou-
elle Edition dont nous rendons comp-
; mais elle est en même-tems fort
fautive pour la correction; *Henisch* y
ayant copié trop légèrement toutes les
utes des Editions précédentes, tant
réques que Latines, & l'Imprimeur
ayant ajouté les siennes, qui sont en
grand nombre.

Ménage, dans ses Notes sur *Diogene-
sire*, fait mention des Observations
de *Pierre Petit* Médecin, sur Arétée.
Mais il n'y a nulle apparence, qu'elles
soient vû le jour; & quelques perquisi-
ons qu'en aient faites M. *Fabricius* &
autre Editeur, ils n'en ont pû rien dé-
couvrir. On doit porter le même ju-
gement de la prétendue Edition d'Aré-
e Grecque-Latine, publiée à Paris in-

quar-

quarto avec les Commentaires du même Petit, & annoncée par Merb dans son *Lindenius renovatus*. C'est une Edition promise, mais qui n'a jamais paru.

Pour venir maintenant au détail de cette nouvelle Edition, nous dirons en premier lieu, qu'elle est due en partie aux sollicitations & aux exhortations de M. Freind, si connu partant d'excellens Ouvrages de Médecine qui sont sortis de ses mains. C'est lui qui a déterminé M. Wigan son ami & son disciple à cette laborieuse entreprise, dont celui-ci s'est acquitté d'une manière à ne laisser presque rien à souhaiter dans l'Ouvrage, qu'il a dédié par reconnaissance à M. Freind.

Il a commencé par se mettre d'abord en possession d'un texte Grec imprimé, mais pour cette acquisition les Libraires lui ont été inutiles; il n'a rencontré dans leurs Boutiques nul exemplaire Grec de ce Médecin. Il a eû recours aux Bibliothèques particulières, qui ont paru moins dénuées en ce genre. Mais l'extrême rareté de ce Livre le rendant précieux à ceux qui le possédoient, & qui avoient peine à s'en saisir; le pauvre M. Wigan s'est vu obligé de transcrire cet Auteur deux fois de sa propre main. C'est donc

... l'un appartient à
Lord Harley fils du Comte d'Oxford,
qui est dans la Bibliothèque du Va-
tican; & c'est un M. Regoletti, Scribe
de cette Bibliothèque, qui en a tiré
une copie pour notre Editeur. Celui-
ci regarde le MS. de Mylord Harley
comme le plus correct qui existe. Il
n'est pourtant guères que trois cens ans
ancien; mais il est écrit avec as-
sez de netteté & d'exactitude; & les
plus considérables qu'on y re-
trouve, lui sont communes avec tous
les MSS. beaucoup plus récents
qu'il. C'est d'où l'Editeur a tiré
le plus de secours pour la correction
de ce MS. du Vatican, qui est
très-moderne, & des plus mu-
ltiplicés; n'en a fait presque aucun usage
pour le MS. de Mylord Harley.

44 JOURNAL DES SÇAVANS
des conjectures de quelques Sç

A l'égard de la version Latine, l'éditeur nous en donne une toute différente de sa façon, & dans laquelle il a moins étudié à rendre servilement les termes de son Auteur, qu'à développer la pensée. Pour le style imité autant qu'il lui a été possible, lui de *Celse*, qui a écrit de la Médecine avec tant d'élégance & de pureté ne pouvoit se proposer un plus beau modele; & l'on peut dire qu'il y est parvenu de fort près. Il a mis à la suite de quelques pages de sa version que quelques notes, destinées principalement à expliquer les passages parallèles d'*Hippocrate*, & des autres Médecins Grecs, à éclaircir quelque point de l'Histoire de la Médecine.

Tout ce que M. Wigan a pu publier de *diverses leçons*, soit des manuscrits, soit des MSS. il les a fait imprimer à la suite du texte Grec, avec des renvois aux pages & aux lignes de ce texte, & des notes, où l'Éditeur a fait voir la raison des principaux changemens qu'il a faits dans le Texte de son Auteur, sur la foi de ces *variantes*.

Viennent après cela, 10. le *Tableau*

ur les Dialectes de la Langue Grec-
 20. Un Dictionnaire des mots
 uers à ce Médecin. 30. Une
 ration sur la Syntaxe & sur son
 qui est assez poetique, & qui a
 oup de rapport avec celui d'*Ho-*
d'Hippocrate & d'autres anciens
 urs. 40. Une *Appendix de varian-*
 irées de cinq MSS. de la Biblio-
 de du Roi, & qui n'ont été com-
 iquées à M. Wigan que sur la fin
 on Edition.

Passons présentement à ce qui
 rne l'Histoire personnelle d'Aré-
 contenue dans quatre Dissertations
 L. Wigan, 10. sur le siècle de ce Mé-
 20. sur la secte dont il faisoit
 sion; 30. sur son habileté en ma-
 d'Anatomie 40. sur sa pratique
 le traitement des maladies.

Il est assez difficile de déterminer
 iste en quel tems a vécu Arétée.
 effet cet Auteur, dans les Ecrits
 nous restent de lui, ne cite qu'*Ho-*
 & *Hippocrate*; & il n'est cité lui-
 ne que par trois Ecrivains; sçavoir,
 par celui à qui nous devons le Li-
 attribué à *Dioscoride*, de *Emporistis*,
remèdes faciles; 20. par *Aetius*; 30. par
 l' *d'Ægine*. Or *Aetius* n'est cer-
 ement pas plus ancien que le cinquié-
 siècle; & *Paul* est encore plus mo-
 der-

46 JOURNAL DES SÇAVANS
derne, puisque, suivant les Arabes
n'a fleuri qu'au commencement du
tième siècle. Reste à découvrir qui
vivoit l'Auteur du Livre de *Euporistis*
& si c'est véritablement l'Ouvrage
Dioscoride.

M. Wigan, après une discussion
acte des divers sentimens sur cet
cle, penche fort du côté de ceux
attribuent ce Livre à *Dioscoride* m
& sur ce pied-là, on pourroit
qu'Arétée auroit vécu dans l'intervalle
du tems qui s'est écoulé depuis l'Empe-
re de Néron jusqu'à celui de Titus
à la rigueur, qu'il étoit contemporain
de Trajan ou d'Adrien, dans la suppo-
sition que le Livre de *Euporistis* est
d'un autre *Dioscoride* postérieur à
cien. Cette opinion paroît confirmée
par cette circonstance, que la secte
Médecins *pneumatiques*, dont Aétius
avoit embrassé le système, ne s'est
tenue que depuis l'Empire de Néron
jusqu'à celui d'Adrien. On peut
de quelle manière M. Wigan leve l'ob-
stacle que l'on pourroit opposer à
sentiment; & sur tout celle qui est
empruntée du silence profond qu'Aétius
lien garde au sujet de ce Médecin
dont il sembleroit par-là qu'il n'a
eû aucune connoissance; & c'est
ce que prétend notre Éditeur, &
il allégué les raisons.

qui peut venir du genre
employé par ce Méde-
usage renfermé dans cer-
étoit peu commun. A
d'Arétée, le titre de ses
est nommé *Arétaius Cap-*
apprend qu'il étoit de Cap-
est tout ce que nous en

nos Auteurs ne nous di-
sente que professoit Aré-
ter & l'unique qui l'ait
le sçavant M. le Clerc.
on *Histoire de la Méde-*
ets mêmes d'Arétée,
toit de la Secte appel-
dont le Chef nommé
Cilicie, étoit con-
le Naturaliste. Cet-
cine, au rapport de
les quatre

48 JOURNAL DES SCAVANS
les corps en général, & en parti-
culier le corps humain, en faisoit mou-
voir tous les ressorts, & en régloit toutes
les fonctions, dont les dérangemens
par celui de cet agent spiritueux,
duisoient les différentes maladies.

Si l'on demande presentement à
ces Médecins entendoient par cet
quelles étoit sa nature, en quoi
étoit sa bonne ou sa mauvaise con-
stitution, & de quelle manière il
agissoit sur toute la machine du corps humain,
sur quoi l'antiquité ne nous four-
nit aucun éclaircissement, à l'exception
de la réputation, qui en expliquant les ac-
tions des maladies, donne quelque idée
de l'action de cet esprit sur les diver-
sités affectées par ces maladies.
Un détail qui nous meneroit trop
loin, & sur lequel on peut recourir à
Morgan. Il est persuadé que la Secte
méthodique n'avoit rien de commun
avec la Méthodique; si ce n'est l'usage
de certains remèdes, employez indiffé-
remment par toutes les Sectes de Mé-
decins, pour la cure des maladies. Il
sert que nul n'est au-dessus d'Arnott
pour la description exacte des diffé-
rents maux qui affligent le corps humain,
qu'il fait de ces maux une peinture
naïve & si ressemblante, qu'on croit
en le lisant voir les malades mêmes

Il nous expose ce que
Ansoit Arétée sur la structure & l'usage
du cœur, du poumon, des vènes &
des artères; du foye & de la vene-por-
te, de la rate, de l'estomac, du Co-
lon & des autres intestins; des reins, de
la vessie & de la matrice; de la tête &
des nerfs. A propos de ces derniers;
Arétée prétend que ceux qui partent de
l'un ou de l'autre côté de l'épine du
dos, causent la paralysie
des membres situés du même côté
mais qu'il n'en est pas de même
pour ceux qui partent de la tête, parce
qu'ils croisent les uns les autres avant
d'arriver hors du crane, si ceux qui
sont du côté droit se trouvent af-
fectés ils rendront paralytiques les
membres du côté gauche; & la
même chose arrivera par rapport à
l'autre côté.

dans les maladies chroniques ou longues, mais aussi dans les maladies aiguës. Il ne s'en servoit pas uniquement dans la vue de vider les premières voies; mais principalement pour exciter de vives secousses dans les parties solides, & par ce moyen dissoudre les humeurs épaissies, & procurer de puissantes revulsions capables d'en détourner le cours, & d'en changer la détermination. Son émétique favori étoit l'Elebore blanc, dont il compare la vertu avec celle du feu, qui pénètre tout. *Herophile* comparoit ce vomitif à un brave Capitaine, parce que ce médicament, après avoir ébranlé toutes les humeurs du corps, en sortoit marchant en quelque façon à la tête de tout ce qu'il avoit mis en mouvement. Nous ne nous arrêterons point sur l'usage qu'Arétée faisoit de la Purgation & des lavemens, & nous passons à la pratique par rapport à la saignée.

Il l'employoit dans presque toutes les maladies, tant aiguës que chroniques; mais plus rarement dans celles-ci. Il la poussoit jusques à la syncope, dans quelques-unes du premier genre, & sçavoit la réitérer à propos. Il faisoit saigner au bras, au pied, sous la langue, au front, au nez, à la région de l'estomac. Il est le premier parmi les Mé-

Médecins anciens, dont les Écrits nous restent, (dit M. Wigan) qui ait fait mention de la saignée de la main. Il est aussi le premier (ajoute-t-il) qui ait déterminé à une ~~lévins~~ ou à une demie ~~br~~ la quantité du sang que l'on doit tirer par la saignée; (*de cur. diut. l. 1. c. 2.*) contre ce qu'a cru M. Le Clerc, qui assure (dans son *Histoire de la Médecine*) qu'Arétée n'a rien décidé là-dessus.

Notre Editeur parle de la manière dont ce Médecin mettoit en œuvre les sangsues & les ventouses, qu'il appliquoit souvent, ainsi qu'*Hippocrate*; de l'usage qu'il faisoit des diverses sortes de médicamens, sur tout du *Casterum*, & de ses égards pour le régime. Les topiques ou remèdes extérieurs lui étoient fort familiers; tels que les bains, les douches, les épithèmes, les fomentations, les linimens, les cataplasmes, les fumigations, les embrocations, &c. Il empruntoit aussi quelquefois le secours de la Chirurgie, & M. Wigan en allégué quelques exemples. C'est grand dommage, que ce qu'il avoit écrit sur toutes les espèces de fièvres, sur les maladies des femmes & sur la Pharmacie, ne soit pas venu jusqu'à nous. Les moindres Ouvrages d'un si excellent Médecin seroient dignes de l'immortalité, dit l'Editeur, en terminant

52 JOURNAL DES SÇAVANS
ses sçavantes & curieuses Disserta-
tions.

MEMOIRE pour M. le Prince FREDERIC
D'Auvergne, Prieur Commen-
dataire du Prieuré de S. Martin des
Champs, Demandeur en complainte.
Contre M. l'Archevêque de Cambray.
Defendeur. in-folio pp. 25. MEMOI-
RE pour M. l'Archevêque de CAM-
BRAY, pourvu du Prieuré de S. Mar-
tin des Champs. Contre M. l'Abbé
d'Auvergne, prétendant droit au mê-
me Bénéfice. in-folio pp. 22.

POUR donner une idée juste de ces
deux Memoires, il faut expliquer en
peu de mots que s sont les titres que M.
le Prince Frederic d'Auvergne & M.
l'Archevêque de Cambray s'opposent
réciproquement.

M. l'Abbe de Lionne ayant possédé
long-tems en Commende le Prieuré
Conventuel de S. Martin des Champs,
passa une Procuration en 1717. a l'effet
de demander au Pape pour Coadjuteur
M. l'Abbe de S. Albain, à présent Ar-
chevêque de Cambray. Les Bulles de
Coadjutorerie furent expédiées le 22.
du mois de Septemb. de la même an-
née; avec une derogation expresse à
toutes les dispositions Canoniques qui y

Ordonnances & Usages
1717. Dans le cours du même
Official de Paris fulmina les Bulles
d'ajutorie, & les Lettres Paten-
tes enregistrées au Grand Con-
seil le mois de Février suivant les
Lettres Patentes furent enregi-
strées au Parlement, du consentement
l'Abbé d'Auvergne Abbé de S.
Collateur du Prieuré de S.
des Champs, en conséquence
du Parlement, qui avoit de-
jà son consentement, avant que
l'Abbé en prit possession le
1718.

M. l'Abbé de Lionne
le 5 Juin 1721, le 4 Dec
M. l'Abbé de Lionne

seul. Le 29 du même mois le Roi évoqua l'affaire à son Conseil, où elle est pendante.

Voici le précis des moyens expliqués dans le Mémoire composé par M. Cochin pour M. le Prince Frederic.

L'Auteur commence par des principes généraux sur les Coadjutories, & il distingue deux tems par rapport à la discipline de l'Eglise sur cette matière. Dans le premier tems l'Evêque infirme ou accablé du poids des années, choissoit un Coadjuteur, sur lequel il se déchargeoit du fardeau qu'il ne pouvoit plus soutenir seul; mais les Conciles de Nicée, d'Antioche, de Meaux, d'Orléans, & les Décrets des souverains Pontifes défendoient de choisir un Coadjuteur, avec la clause de la future succession. Les exemples d'Evêques choisis & ordonnés pendant la vie de ceux dont ils devoient remplir le Siége, sont très-rares.

Dans la suite, & c'est ce qui fait le second tems de la discipline Ecclesiastique sur ce sujet, on a crû que pour obliger les Coadjuteurs à remplir leurs fonctions avec plus d'exactitude, il étoit à propos de joindre à la Coadjutorie le droit de succéder au Prélat infirme. Ce que l'on n'a toléré que sous deux conditions; la première, que l'on

J u l i e n 1725.

On n'en accorderoit que pour les Evêchez & les Abbayes; la seconde, qu'elle seroit toujours pour motif la nécessité ou l'opacité évidente de l'Eglise. Il faut enfin que ces motifs aient été pesés au poids du Sanctuaire. Telle est la disposition du Concile de Trente & la Session 24. chapitre VII. de la Réformation. Elle est suivie exactement en France, comme on le voit par les Arrêts qui sont intervenus sur cette matière. Forget en cite deux du Parlement de Rouen, qui défendent d'obtenir des Coadjutoreries pour les Cure sous quelque prétexte que ce soit. En 1641. le Parlement de Paris déclara abusif un Statut du Chapitre de Metz si en 1611, par lequel il étoit permis aux Dignitez & aux Chanoines de l'Eglise de Metz de se choisir des Coadjuteurs avec la clause de succeder. En 1700. le Parlement de Bretagne déclara abusif une Coadjutorerie pour la dignité Chescier de l'Eglise Collégiale de Nantes, quoique le Chapitre eût donné son consentement, que le Pape eût accordé la grace, qu'elle eût été confirmée par des Lettres Patentes enregistrées au Parlement de Bretagne.

Après ces observations générales, propose quatre moyens d'abus contre les Bulles de Coadjutorerie que

26 JOURNAL DES SÇAVANS
l'Archevêque de Cambray ob-
tient le Prieuré de Saint Martin
Champs.

Premier moyen d'abus. Le Prieuré
dont il s'agit n'est point de la
requise pour en obtenir une Co-
adjutorie. Quand même ce Bénéfice
possédé en régle, le Titulaire n'a
qu'une Jurisdiction inférieure &c
donnée à celle de l'Abbé de C
telle que celle que les Doyens ont
plusieurs Eglises sur le Chapitre.
Coadjutoreries ne sont pas permises
ces sortes de Bénéfices. Les C
qui les autorisent pour les *Préla*
entendent par ce terme les Evêques
les Abbayes, dont les Titulaires
Chefs d'un Diocèse ou d'une Co-
nauté régulière.

Second moyen d'abus. *Défaut de*
sa Canonique. „ Il faut de puissance
„ tifs pour autoriser une Coadj-
„ torie; ici on ne trouve pas m
„ plus léger prétexte; c'est un P
„ possédé en Commande, par
„ quent sans fonctions, sans Ju-
„ riction, sans autorité; il est co-
„ un jeune Clerc de dix huit ans
„ seroit incapable de toute fonction
„ y en avoit à remplir, enfin d
„ lie les mœurs (par la Bulle de Co-
„ adjutorie) pour qu'il ne présume

que l'on a eu en vue, c'est
l'Abbé de S. Alban seul, on
ne rendra héritier, & non
celui de l'Abbé de Lionne.
L'Official de
Lyon d'abus. L'Official de
Lyon par la Bulle même de
Lyon, qu'après avoir reconnu
le & par un examen ex-
plicit de la Coadjutorie, & le
rapport de M. l'Abbé de
Lyon l'Official n'a en-
core Parties intéressées, il
Procès verbal de l'exa-
men fait, il ne s'est assu-
ré aucun des faits sur les-
quels la Bulle de Coadjutorie
est fondée, l'intention des Papes a
été que l'on ne mît point
d'exception, si pour
prétexté des causes.

48 JOURNAL DES SÇAVANS:
& les Expectatives des Graduez, des
Brevetaires de joyeux avènement, &
du serment de fidélité, deviendront ab-
solument inutiles.

M. le Prince Frederic prévient en-
suite deux difficultez, qu'il prévoit
qu'on lui pourroit faire; la premiere,
que son titre est nul, étant émané d'un
Collateur à qui le Pape avoit défendu
de conférer, & qui avoit lui-même re-
noncé à ce droit; la seconde, que
quoique la Coadjutorerie soit contre les
Loix, il suffit que le Pape ait dispensé &
que le Roi ait approuvé la dispense,
pour qu'on ne puisse l'attaquer.

M. le Prince Frederic répond à la
premiere de ces objections, que la
clause des Bulles qu'on lui oppose n'est
que de stile, & qu'elle est abusive, par-
ce qu'elle va jusqu'à défendre aux Ju-
ges de juger autrement que suivant ce
qui est prescrit par la Bulle; que quand
M. l'Abbé de Cluny a donné son con-
sentement à la Bulle, on lui a caché
qu'elle fut fulminée, qu'il ne devoit la
regarder que comme un simple projet;
qu'il a dû croire que quand il s'agiroit
de consommer cette affaire, il seroit ap-
pellé pour agréer ou pour combattre
cette Coadjutorerie; enfin que M. l'Ab-
bé de Cluny n'a pû renoncer à un droit
qui ne lui étoit point acquis, que le
Col

Collateur qui confère un Bénéfice sur une démission, peut le conférer par la suite comme vacant par mort, si la démission est vicieuse; que l'abus ne se ouvre point, & qu'il peut être opposé même par celui qui a approuvé un Acte abusif, *non prestat impedimentum quod in jure non sortitur effectum.*

On répond pour M. le Prince Frédéric à la seconde objection, que quand on a donné atteinte aux Loix de l'Eglise, la voix n'est point étouffée par le concours de l'autorité des deux Puissances; qu'il est permis de leur faire de respectueuses représentations, & de faire voir qu'on a imposé à leur Religion, que c'est-là l'objet de l'appel comme d'abus, que tous les Tribunaux retiennent de ces appels de Bulles d'union de Bénéfices qui ont été confirmées par des Lettres Patentes enregistrées, que le titre constitutif de la Coadjutorerie est la fulmination de la Bulle, que cette fulmination n'est point revêtue de Lettres Patentes, qu'elle n'a été présentée ni au Grand Conseil ni au Parlement, d'où l'on conclut que M. l'Archevêque de Cambray n'a point en sa faveur le concours des deux Puissances.

DE LA PART DE M. L'ARCHEVÊQUE de Cambray, on convient que la Coadjutorerie qu'il a obtenue du

60 JOURNAL DES SÇAVANS.

Prieuré de S. Martin des Champs est contre le droit commun ; aussi n'est-ce point le droit commun qu'il invoque, pour soutenir la validité de son titre, mais une dispense appuyée de l'autorité des deux Puissances, & à laquelle le Collateur a donné un plein consentement. C'est une grace singulière & personnelle qui exempte celui qui l'a obtenue de la sévérité de la règle ; le Roi l'a autorisée sans tirer à conséquence ; les Loix de l'Eglise n'en sont point offensées, parce que la dispense sert à confirmer la règle générale, elle ne donne point d'atteinte aux droits du Roi, puisqu'elle ne peut avoir d'exécution qu'elle ne soit confirmée par son autorité ; elle n'est point contraire aux droits du Collateur ; car elle est toujours imparfaite, si le Collateur n'y consent. Elle fait moins de préjudice aux Exceutans que les démissions pures & simples, les résignations en faveur, & les permutations. Le respect qui est dû à l'autorité du Pape & à celle du Roi ne permettent point de douter que la prohibition, qui n'est fondée que sur le droit positif, ne soit susceptible d'une dispense. Combien d'Evêques pourvus, avant que d'être élevez à l'Episcopat, de Bénéfices incompatibles avec leur Evêché, ont été admis à les conserver !

Mals

...le 11 Mars 1642 avoit obtenu
un jour de 1000 liv. de pension sur
l'archevêché de Cahors, quoiqu'il fut ma-
rqué fut exécutée nonobstant l'opposi-
tion que M. le Jay Evêque de Canors
fit à l'enregistrement des Lettres
Patentes obtenues pour confirmer la Bulle,
par laquelle cette pension étoit réservée.
On n'a jamais conligné des dispen-
ses pour une Coadjutorie dans un cas
semblable à celui dont il s'agit. Dans l'es-
prit de l'Arrêt de 1642 le Coadjuteur
nommé à l'Aumonerie de Metz, avec
sauf de succéder, ne se fonde que
sur le Statut du Chapitre, qui n'étoit
pas revêtu de Lettres Patentes. Un
statut ne peut déroger par un pareil
à une Loi universellement execu-
tée dans le Royaume. Le Coadjuteur

62 JOURNAL DES SÇAVANS:

point dérogé par ces Lettres Patentes aux Loix de l'Eglise & de l'Etat, au sujet des Coadjutoreries.

Après ces réflexions l'Auteur du Mémoire répond au premier moyen d'abus proposé par le Prince Frederic, que dans la these générale il peut être vrai qu'on ne doit point accorder de Coadjutorerie pour le Prieuré de S. Martin des Champs; mais que le Pape peut dispenser de cette Loi, quand le Collateur y consent, & que le Roi veut bien confirmer la dispense.

Il est vrai, (dit-on, de la part de M. l'Archevêque de Cambray pour répondre au second moyen d'abus) que l'exercice de la Jurisdiction sur la Communauté de saint Martin des Champen'a pû servir de motif à la Coadjutorerie: mais l'utilité de l'Eglise, qui est une cause légitime de dispense n'est point toujours bornée au spirituel. Elle consiste dans tout ce qui peut faire le bien & l'avantage du Benefice. On a exposé au Pape, que l'Abbé de S. Albin seroit beaucoup plus en état que l'Abbé de Lionne de recouvrer les biens du Prieuré, qui avoient été usurpez ou alienez. Cette cause de dispense a paru légitime au Pape, qui n'a fait mention que de celle-là dans les Bulles. Ce que l'Archevêque de Cambray a fait depuis

pour le renouvellement du Ter-
Cette dispense n'a donc point été
née sans cause, & la cause expri-
dans les Bulles est véritable.
est de la tulmination sur une
comme d'un *Visa* sur une signa-
Cour de Rome, ce n'est qu'un
que l'Ordinaire porte sur la
du Pourvû. L'Official pour
la Commission n'a que deux
examiner, l'âge du Titulaire,
né du Coadjuteur. Il ne faut
ni appeller les Parties, ni
les témoins. C'est la reponse
au troisième moyen d'a-
port au quatrième, on ren-
que l'on a dit au commen-

84 JOURNAL DES SÇAVANS.

Collateur s'étoit lié les mains à lui-même, & s'étoit privé du droit de conférer sur la vacance par la mort de M. de Lionne, ayant consenti à la Coadjutorerie. Ce consentement est valable: il n'y a point de Loi qui oblige en ce cas de présenter au Collateur l'Acte de fufmation, il fuffit de lui communiquer les Bulles & les Lettres Patentes qui établiffent le Coadjuteur; il est indifférent que ce consentement foit donné avant ou depuis les Bulles.

Le Benefice que le Collateur contère sur une permutation nulle, vague par la mort du Réfignant: le Prieure de S. Martin des Champs n'a point vague par la mort de M. de Lionne.

Quand on fuppoferoit quelques vices dans la Coadjutorerie qu'a obtenuel' Archevêque de Cambray, le Prince Frederic ne devoit point être reçu à les propofer, parce qu'il tire tout fon droit de l'Abbé de Cluny, qui ne pourroit, fupposé qu'il le voulut, attaquer par la voye de l'appel comme d'abus ce qu'il a lui même approuvé. Les Particuliers ne font point admis à attaquer par un appel comme d'abus les mariages de leurs parens, qu'ils ont approuvés, & le Collateur qui a consenti à l'union d'un Benefice, n'a jamais été reçu à s'en plaindre lui-même.

au Parlement.

aux MEMOIRES sur l'Etat présent
de la GRANDE-RUSSIE, ou MOS-
COVIE: où l'on traite du Gouverne-
ment Civil & Ecclesiastique de ce Pays;
des troupes de terre & de mer du Czar;
des Finances, & de la manière dont
elles sont réglées; des divers moyens qu'il
a employés pour civiliser ses Peuples &
pour ses Etats; de ses Traitez avec
les Princes d'Orient, & de tout
ce qui s'est passé de plus remarquable
dans cette Cour, sur tout par rapport au
Gouvernement Czarien, depuis l'année
1720. Par un Alle-
mand résident en cette Cour: avec la
permission de Sa Majesté Impériale.

66 JOURNAL DES SÇAVANS.
 1725. in-douze 2. vol. Tome I. pp.
 338, sans la Préface. Tome II. pp.
 426. Planches detachées II. Sous
 presse à Amsterdam chez les Warr-
 berge.

LE Pays, la Religion, le Gouverne-
 ment, les Mœurs & les usages des
 Moscovites sont déjà connus par diffé-
 rentes Relations, écrites ou tradutes
 en François. Une des premières qui
 ayent paru, est celle du Capitaine *Marg-
 eret*, dédiée à Henri IV. imprimée
 pour la première fois à Paris en 1607.
in 80. sous le titre d'*Etat de l'Empire de
 Russie & Grande-Duché de Moscovie*;
 puis réimprimée dans la même Ville en
 1669 *in 12.* Les trois premiers livres
 & une partie du quatrième du Voyage
 d'*Olearius*, écrit en Allemand vers l'an-
 née 1638, traduit en François par *Wie-
 quefort*, & imprimé pour la seconde
 fois à Paris en 1666, en deux volumes
in quarto, roulent principalement sur la
 Moscovie. *Jean Struys*, dans le troi-
 sième de ses Voyages, si peu si'ele-
 ment écrits, & publiez à Amsterdam
 en 1681. *in quarto*, parle beaucoup de
 cet Empire, & particulièrement des
 Royaumes de Casin & d'Asiracan, sou-
 mis à la domination du Czar. En 1688.
 on imprima à Leyde *in 12.* la version

Les Voyages du P. Avril Jésuite
imprimez à Paris en 1692. in 40.
de Moscovie. qui fait le sujet du
ième livre. On a de plus la Rela-
tion & nouvelle de Moscovie,
de Paris en 1698. in 12. & com-
par M. de la Neuville, nom-
en 1689. Envoyé extraordi-
du Roi de Pologne en cette
M. En 1698, un Anonyme mit
à Amsterdam, un volume in 80.
de figures, sur la Religion ancien-
moderne des Moscovites. La Rela-
tion de M. Evert Isbrand, En-
sa Majesté Czarienne à l'Empe-
la Chine en 1692, 93, & 94, écrite
par Adam Brand, & imprimée
Amsterdam en 1699. in 80. contient
un grand nombre de figures.

68 JOURNAL DES SÇAVANS.

ne s'étend que jusqu'à l'année 1714 Il seroit fort inutile de parcourir ici une infinité de Livres, où il n'est parlé de la Moïcovie qu'incidemment & par occasion.

Il est assez surprenant après cela que le Traducteur des *Nouveaux Mémoires* dont nous rendons compte avance dans sa Préface, " qu'excepté la *Vie du*
 „ *Czar Pierre*, imprimée en Ale-
 „ mand il y a plus de quatorze ans,
 „ nous n'avons point d'autre livre qui
 „ traite de la Moscovie, que la *Rela-*
 „ *tion du Capitaine Perry*, qui, quoi-
 „ qu'écrite avec fidélité, est peu capable
 „ de donner une idée exacte de l'état
 „ du Pays qu'il entreprend de décrire;
 „ &c." On ne peut interpréter favorablement ce discours, qu'en supposant qu'il y manque quelques mots, & que l'Auteur avoit écrit, *Nous n'avons point d'autre Livre qui traite de la Moscovie, tel e qu'il a est aujourd'hui sous le Czar Pierre, que la Relation &c.*

Les Mémoires dont il est question sont l'Ouvrage d'un Gentil homme, qui par le séjour qu'il a fait en Moscovie pendant plusieurs années en qualité de Résident, a eû toutes les facilités nécessaires pour prendre une connoissance exacte de l'état présent des affaires de cet Empire. Ces Mémoires paroissent

... en moins de vingt années.
On en effet, (dit le Traduc-
dans la Préface) voit sans étonne-
ce Prince étendre les limites de
Empire, bâtir d'un côté une
entière, (qui renferme au-
d'hui plus de soixante mille mai-
) dans un lieu où il y avoit à
deux pauvres cabanes de Pé-
res; & de l'autre un Port dans
endroit qui étoit désert aupara-
construire une Flotte de qua-
Vaisseaux de guerre, & de
centaines de Galères, &
d'hommes & de tout le re-
changer pour cet effet en Mate-
Paylans grossiers & barbares;
dans les Troupes le même

„ tration de la Justice, ou pour
 „ dire réformer la Justice elle-même
 „ où le désordre avoit régné jus-
 „ lors; introduire dans son Royaume
 „ toutes sortes de Manufactures;
 „ re fleurir les Arts; retirer le Peuple
 „ de l'ignorance profonde dont il étoit
 „ bloit même qu'il fît gloire, à l'obliger,
 „ bliger, comme malgré lui, à s'appliquer
 „ pliquer à l'étude & à devenir utile & utile
 „ vant... La postérité (continue le même
 „ ducteur) aura peine à croire qu'un
 „ ait pû exécuter tant de merveilles en si
 „ si peu de tems, sur tout chez un Peuple
 „ ple aussi grossier que les Moscovites.

Après cet éloge du Czar le Traicteur nous apprend en peu de mots le but que s'est proposé l'Auteur de ces Mémoires. Ce n'est nullement de décrire en détail les Provinces & les Villes de la Moscovie; encore moins de raconter l'Histoire des Princes qui l'ont gouvernée, c'est uniquement de faire connaître le génie des Habitans de ce vaste Empire, & de le représenter dans la situation où il se trouve aujourd'hui après les divers changemens qui y sont arrivés. Comme l'Auteur dans les différentes matières dont il nous entretient, ne s'est prescrit d'autre arrangement que celui où l'a conduit la suite des événemens dont il a été témoin

... ont quelque sorte
dignes de la curiosité & de l'at-
tention du Public.

commencerons par quelques
discours du Czar aux anciens
amis qui l'accompagnoient, lors-
qu'il arriva à Riga quelques Vais-
seaux pour lui en Angleterre,
on fit lancer à l'eau un qu'on
avait fabriqué à Petersbourg. Camarade
dit-il) qui d'entre vous se seroit
occupé y a trente ans, qu'il s'occupe-
roit dans la mer Baltique à la
construction des Vaisseaux? qu'il viendrait
d'Allemagne, dans ces con-
ditions fatigues & notre bravo-
ur rendus les maîtres? Qu'il
pour voir l'effet.

72 JOURNAL DES SÇAVANS
gligence de nos Ancêtres, & leur ma-
naturel empêcherent ces Sciences de pro-
gresser plus avant que la Pologne. Les Polonois
ainsi que les Allemans, étoient plongés
dans les mêmes tenebres où nous avons été
jusqu'ici. C'est à présent notre tour, si
vous voulez sincèrement seconder mes dessein
je puis mieux comparer cette trans-
formation des Sciences qu'à la circulation du
sang dans le corps humain; & j'ai un pré-
sentiment qu'elles abandonneront quelque-
fois l'Angleterre, la France & l'Allemagne
qu'elles viendront s'établir parmi
nous pendant plusieurs siècles, pour ren-
seigner ensuite dans la Grèce, leur premier
maître.

Les anciens Moscovites (ajoute
l'auteur) eurent avec un profond
respect la harangue de leur Monarque,
ne manquèrent pas d'y applaudir
bien-tôt après, ils retournerent
avec ardeur au centre de leur félicité, à
dire, à l'eau-de vie; laissant le Cz-
ar paroître fort rêveur, cherchant
moyens d'achever leur conversion.
que orgueilleux & quelque indocile
soient naturellement les Moscovites
le Czar, qui connoît parfaitement
ses défauts, avoit coutume d'appeler
son troupeau de bêtes qu'il avoit habillé
d'hommes; l'Auteur avoue cepen-
dant qu'il n'est pas impossible qu'un
Mos-

... même degré de perfection,
... enfans des Nations polies.
... fête magnifique donnée à Peterf-
... par la Princesse Natalie, propre
... Czar, mit l'Auteur à portée
... les coutumes des Moscovites
... festins. Avant que de se met-
... le maître & la maîtresse de
... (sans en excepter même la
... Czarine) présentent aux con-
... petit verre d'eau-de-vie sur une
... & quand ce sont des amis,
... les salue d'un baiser. Lors-
... a pris sa place, on apporte
... service, qui consiste en vian-
... jambons, saucisses, gelée
... & diverses autres sortes de
... d'hyd-

74 JOURNAL DES SÇAVANS
les fêtes , que donnent les personnes
distingnées. Toutes les beautés
Petersbourg (continue l'Auteur) se
verent à celle-ci , habillées à la
çoise ; mais on voyoit bien que
habits , & sur tout leurs jupes
ceaux , les gênoient ; & il étoit
juger , par la noirceur de leurs
qu'elles ne s'étoient pas encore
de l'idée si commune parmi les
Moscovites , que les dents blanc
conviennent qu'aux Maures & ar
ges. Mais ces préjugés se sont tel
détruits , depuis ce tems-là , qu
étranger , qui va dans une com
distingnée à Petersbourg , a de la
à se croire en Moscovie , & s'im
au contraire , tant qu'on n'entre
en conversation , être au milieu d
dres ou de Paris.

L'Auteur ayant ouï dire , qu'il y
dans l'Isle de *Petri Oshrow* , qu
Samoïédes (ce sont des Sauvages
habitent au Nord de la Moscovie
dans cette Isle par curiosité , avec
ques-uns de ses amis. Les Sam
ne les eurent pas plutôt apperçus ,
sortirent de leurs cabanes en se tri
sous leurs clayes , pour mieux eq
rer la compagnie. Ils étoient au
bre de sept , tous d'une figure hic
ayant le visage plat & basané , les

...continuellement
Lorsqu'il apperçut les femmes
troient de la partie, il leur fit la
face, avec un grand éclat de rire,
anlant de nouveau la tête, il se
sous sa claye, d'où il revint aussi-
ers la compagnie. L'Auteur parle
conversation qu'il eut avec ce Sa-
le, par le moyen d'un Interprète
de Naton, lequel avoit demeuré
en Moscovie, & en sçavoit
la Langue. On apprit de ce Sa-
le, qu'il n'y avoit dans son
Religion, ni Eglises, ni Pré-
pieres: qu'ils n'avoient ni Vil-
Villages, mais seulement des
qu'ils transportoient d'un lieu
e, par le moyen de leur
pandine.

donné depuis peu. Ce Roi, comme l'Auteur en fut informé) étoit un Polonois, qui avoit dix *roubles* par mois, pour son entretien, outre sa nourriture; & qui demeurait toujours à Petersbourg, où il faisoit la fonction de Bouffon du Czar; cette Royauté étant l'appanage ordinaire du fou de la Cour.

Les Moscovites font grand usage des bains, qu'ils regardent comme un remède universel. Ils les prennent de diverses manieres, que l'Auteur décrit. La plus bizarre est celle que nous allons rapporter, & qui passe chez eux pour le moyen le plus efficace de se délayer des maux les plus invétérés. Ils font chauffer un four à l'ordinaire, & quand la chaleur est un peu abbatue, (quoiqu'elle soit cependant toujours si grande, que l'Auteur n'y pouvoit tenir la main plus d'un quart de minute) cinq ou six Moscovites, plus ou moins, se glissent dans le four, & s'y étendent tout de leur long; après quoi un de leurs camarades, qui est dehors, ferme la porte sur eux, de maniere, qu'à peine peuvent-ils respirer. Lorsque la chaleur commence à leur devenir insupportable, ils appellent; & celui qui est de garde, les laisse sortir. Après qu'ils ont un peu pris le frais, ils rentrent dans le four, & recommencent cette opération, jusqu'à

J U I L L E T 1725.

te qu'ils soient presque rotis. Ils sortent enfin , rouges comme de l'écarlate , & se jettent en Erié dans la rivière , & en Hyver (ce qu'ils aiment encore mieux) ils se couvrent entièrement de neige , hors les yeux & les oreilles & demeurent ainsi ensevelis pendant deux ou trois heures , suivant la nature des maladies. Ils employent le même remède , dans l'ivresse.

Le Czar, qui commandoit la Flote Russe , en qualité de Contre-Amiral & qui étoit allé chercher la Flote Suédoise; la défit à Gango , vers la côte de Finlande , & revint triomphant à Peterbourg. L'Auteur s'étend sur les circonstances de l'entrée qu'y fit ce Prince qui ne voulut y passer que comme simple Contr' Amiral. Ce qui nous a paru de plus singulier dans cet événement, & qui caractérise particulièrement le Czar, c'est que tout le cortège étant arrivé à la Citadelle , où le Vice Czar (c'est à dire qu'on appelle le Gouverneur de Moscou) étoit assis sur un Trône , au milieu de tous les Sénateurs ; celui-ci vint appeler le Contre-Amiral devant l'Assemblée , & reçut de la main de cet Officier une Relation par écrit de la victoire qu'il venoit de remporter. Après qu'en eut fait la lecture , les Sénateurs délibérèrent ensemble , & firent plusieurs

questions au Contre-Amiral Moscovite; qu'ils declarerent enfin Vice-Amiral, en consideration de l'important service qu'il venoit de rendre à sa patrie (c'étoit au mois d'Août 1714.)

L'Auteur, en parlant du grand édifice, destiné pour la Chancellerie, &c. que l'on bâtoit dans la même année observe, qu'il seroit difficile d'en trouver une, où les Dépêches se fissent en plus de langues. Il y a seize Interprètes ou Secretaires; Sçavoir pour le Moscovite, le Polonois, le Latin, l'Allemand, l'Anglois le Flamand, le Danois, le François, l'Italien, l'Espagnol, le Grec, le Turc, le Chinois, les Langues des Tartares, des Calmouques & des Mongules.

Les troupes du Czar sont aujourd'hui sur un pied fort different de ce qu'elles étoient autrefois. Elles consistent presentement en cent mille soldats, tous bien exercez, habillez & armez: sans compter les Cosaques, les Tartares & les Calmouques ses vassaux, non plus que les Regimens noirs, qui sont une espece de milice, à laquelle on a donné ce nom. Toutes ces troupes sont bien disciplinées & recrutées exactement. On peut en regarder comme l'élite, un corps de dix mille hommes, formé peu à peu par le Czar, dans le

... & par conséquent su-
fréquentes revoltes. Ce nou-
v corps, si nombreux aujourd'hui,
naga par une compagnie de can-
hommes, habillz à l'Alleman-
commandez par des Officiers etran-
dans laquelle le Czar voulut servir
en, ro. en qualité de Tambour,
de Sergent, puis de Caporal,
passé par tous les degrez, jusqu'à
être fait Capitaine; & alors il
fut tête, en fit la revue & leur
exercice. Rien n'a plus con-
ce corps de troupes, a l'af-
faires du Czar sur son Thône.
gité de ses Etats & à la repu-
s'est acquise au dehors. Le
troupes qu'entretient le Czar

80 JOURNAL DES SÇAVANS.

beau carosse d'Angleterre ; mais une des roues s'étant rompue , le Cham envoyoit cet Ambassadeur , pour prier le Czar de lui en faire avoir une autre. Il disoit , que son maître donnoit audience dans ce carosse aux Envoyez de ses voisins ; & qu'il y dinoit même les jours de ceremonies. Il en avoit fait ôter le timon ; le regardant comme quelque chose de fort inutile.

L'Auteur décrit les funeraillles d'un nain , qui étoit au service du Czar , & que ce Prince aimoit beaucoup ; & ces funeraillles ont quelque chose d'assez comique. Quatre Prêtres Moscovites revêtus de magnifiques ornemens , commençoient la marche. Ensuite venoient 39 Chantres , suivis de deux conducteurs precedant le corps , qui étoit dans une biere couverte de velours noir & posée sur un long traîneau , tiré par six petits chevaux noirs. Le frere du défunt , nain comme lui , & âgé d'environ 50. ans , étoit derriere le cercueil , & le tenoit embrassé avec ses deux mains. 24. nains marchotent deux à deux derriere le traîneau , se tenant par la main. Mais le plus divertissant de ce spectacle , étoient les naines , qui suivoient les nains dans le même ordre , rangées par étage , suivant leur grandeur , comme des tuyaux d'orgue. La

... pour grandes fêtes des Mos-
coviens : le Czar se rendit à l'Eglise dès
sept heures du matin, & officia lui-
même. Il commença par entonner, &
cita ensuite l'Epiître devant l'Autel :
comme qu'il a toujours observée, de-
puis qu'il a supprimé la Dignité Patriar-
cale. L'Auteur décrit ensuite la Bene-
diction de l'eau ou des rivières, qui se
fait dans le mois de Janvier, avec
un jeûne extraordinaire.
Il termina enfin le 17. & le 18. du
mois (dit l'Auteur) la grande
Fête, à laquelle toute la Cour se
rendit depuis 3 mois, & qui se fit à
l'occasion d'un mariage. Un *Soloï*, qui
avoit écrit au Czar dans la jeu-
nesse, étoit parvenu à être son bon-
heur.

gées en plusieurs bandes de quatre chacune , qui avoient un habillement & des instrumens singuliers ; ce qui faisoit une centaine d'habits & d'instrumens differens, qui representoient sur tout les Nations Asiatiques. On avoit choisi les quatre personnes les plus bégues , qui fussent dans toute la Moscovie , pour faire l'invitation , & des vieillards decrepits , qui ne pouvoient ni marcher ni se tenir debout , pour donner la main à la Mariée , pour être les Maîtres-d'Hôtel & la servir. On lui avoit donné pour Coureurs quatre hommes des plus pesans , qui avoient eû la goutte presque toute leur vie , & qui étoient si gros & si gras , qu'ils auroient eû besoin qu'on les portât eux mêmes.

Le faux Czar de Moscou étoit habillé en Roi David , & avoit au lieu de harpe , une lyre couverte d'une peau d'ours. Comme il faisoit le premier personnage de l'Assemblée ; on le conduisoit dans une espèce de char de triomphe , placé sur un traîneau , aux quatre coins duquel on avoit attaché plusieurs ours , qui avoient à côté d'eux des hommes , destinez à les piquer continuellement avec des pointes de fer , ce qui leur faisoit faire des cris épouvantables , qui ne s'accordoient pas mal avec le son confus & horrible , que rendoient les instrumens.

Un couple mal-afforti, marcha de
maniere, au son de toutes les clo-
& suivi des masques, vers l'Au-
thedrale, où il fut marié par
un âge de 100. ans, qui avoit
la memoire & la vue. Mais pour
à ce défaut; on lui avoit mis
de lunettes sur le nez & deux
flûtes devant lui, & on lui
à oreilles les paroles qu'il de-
voit prononcer. Cela peut suffire (conti-
nuer, pour prouver que le Czar.
des soins les plus importants du
monde, fait trouver le temps.
à se divertir, & qu'il est fort
dans l'invention de ses diver-

quelques rubans rouges. Elle fit un joli compliment à la compagnie, remplit quelques verres du vin qu'elle avoit avec elle dans son pâté, & but plusieurs santéz; après quoi, on l'emporta. Il y eut un semblable pâté, à la table des Dames, dans lequel on avoit caché un nain.

Au commencement de 1716, le Prince Gagarin, Gouverneur de Siberie, envoya au Czar à Petersbourg plusieurs figures d'airain, trouvées en fouillant des mines, à l'Orient de la mer Caspienne, dans le voisinage de Samarcand. C'étoient des Idoles des Païens, lesquelles avoient la figure de Minotaures, de beufs, d'ours, de vieillards difformes, dont quelques-unes représentoient de jeunes femmes. Toutes ces statues, qui avoient (dit cet Auteur) un air d'antiquité, auquel on ne pouvoit se méprendre, & qui sentoient extrêmement le musc en dedans, tenoient chacune dans leurs mains, ou leurs griffes, des especes de chandeliers, où l'on mettoit apparemment les chandelles, qui brûloient, pendant le culte & les ceremonies de ces Idoâtres. Le haut & le bas du bec de l'ore & de la bouche du Minotaure, aussi bien que leurs langues, avoient une piece de charniere, qui les faisoit mouvoir. Il y avoit en dedans

... qui se voyent autour de
... paroissent inexplicables
... Auteur) quoiqu'on pretendoit
... rapport entre leurs caractères
... des Perles & des Mongu-
... ordonna que l'on conti-
... aux environs de Samar-
... l'esperance, qu'on y trou-
... quelques pieces curieuses,
... quelques veines d'or.
... vient ensuite à la relation de
... voyage à Moscou, éloigné de
... 120. milles d'Allemagne.
... au mois de Fevrier en
... jours; diligence, qu'il
... traîneaux, qui sont très-
... hyver. Cette voiture est
... ment, que l'on n'y peut
... de se faire.

86 JOURNAL DES SÇAVANS
auprès dans une petite cave. On
traîne jour & nuit dans cette char-
ambulante, sans jamais en sortir
pour ses besoins; car on ne trouve
point d'hôtellerie sur la route.

La Ville de Moscou est située
sur une belle & grande plaine, & par
consequent fort loin, à cause de plusieurs cent
de clochers dorez, qui font un
spectacle d'œil charmant, sur tout quand le
soleil donne dessus. Le dedans de la Ville
répond gueres à l'idée qu'on en a
avant que d'y entrer. Elle n'a
qu'environ mille & demi d'Allemagne de lon-
gueur, & un de large; quoiqu'on prétende
qu'elle en ait eu autrefois 9. de tour.
Elle est partagée en 4. quartiers, dont le
premier est environné d'une muraille &
d'un fossé profond. La premiere en-
ceinte renferme les faubourgs, fort en-
dangereux par les incursions des Tartars
par les frequens incendies. La se-
conde enceinte comprend ce qu'on ap-
pelle le Czar-Gorod ou la Ville du Czar; le
troisième s'appelle Kitai-Gorod ou la
Ville chinoise, parce qu'on y vend les
chandises de ce pais-là. Dans la
quatrième ne nommée Crème, est la résidence
du Czar. Tous les batimens de cette
ville sont de pierres, & très-solides. Il
n'y a pas de même des autres quartiers.
La plupart des maisons sont de bois.

les placer. Ces maisons ne sont
composées que de morceaux de char-
pente, mis les uns sur les autres, en
forme de quarré. Toutes les fentes sont
emplies de mousse, & le toit est fait
de planches très-égères. On vend aussi
au même endroit des bières de toutes
sortes, faites de troncs d'arbres
coupés comme des auges, & garnis de
couvercles.

On compte à Moscou près de 3000.
maisons de pierre, très-solides & magni-
fiques, pour la plupart, quinze cens
tant dans la Ville qu'aux envi-
rons, lesquelles ont toutes plusieurs clo-
chers, ce qui fait une sonnerie presque
continue; trois Collèges établis par le
Gouverneur, le premier pour les

cesses de la Famille Royale. L'Auteur ne put entrer dans l'Eglise de ce Monastere, qu'en vertu d'un ordre par écrit de l'Archevêque de Réan. „ J'y fus
 „ conduit, dit-il, par deux vieilles ma-
 „ trones, dont l'une me tint continuel-
 „ lement par la manche ; & comme je
 „ m'échapai d'elle, par l'envie que j'a-
 „ vois de voir un très ancien & très-
 „ beau tableau qui étoit a l'Autel ; elle
 „ m'en reprit obligeamment, & fit aussitôt
 „ apporter de l'encens pour purifier
 „ tous les endroits, par où j'avois pas-
 „ sé.

Cette circonstance nous fait res-
 venir de ce qui est rapporté dans le
*Traité de la Religion ancienne & moderne
 des Moscovites*, duquel nous avons fait
 mention, au commencement de cet ex-
 trait. Il est dit, dans ce Livre, que les
 Moscovites ne permettent d'entrer dans
 leurs Eglises, qu'à ceux qui sont de la
 Communion Grecque ; & qu'ils met-
 tent dans le même rang les chiens &
 ceux qui ne professent pas la Religion
 Russe ; en sorte que si une personne
 de différente Religion, ou l'un de ces
 animaux, entre dans quelque-une de
 leurs Eglises, cette Eglise est, suivant
 leur opinion, profanée & souillée, &
 il faut la consacrer de nouveau. On ra-
 conte dans ce même Livre, à cette oc-
 casion,

J U I L L E T 1725. 8

tion, une aventure assez plaisante qui prouve la simplicité & la superstition des Moscovites à cet égard.

Il y a quelques années, dit-on, qu'un Ambassadeur d'Angleterre se rendit à Moscou, & y mena un gros singe auquel il avoit donné la livrée, comme à un de ses valets de pied. Ce singe s'étant un jour échappé, sauta dans une Eglise, qui étoit vis-à-vis de la maison de l'Ambassadeur, & qui se trouva ouverte. Ce singe, malin, comme le sont ordinairement ces animaux, ne manqua pas de faire du désordre : il grimpa sur tous côtes, renversa & gâta les tableaux pendus aux murailles, & fit d'autres ravages. Le Marguillier, qui entendit vacarme, courut dans l'Eglise, où ayant apperçu le singe habillé des livrées de l'Ambassadeur d'Angleterre, il le prit pour un des valets de pied de ce Seigneur. Il ferme l'Eglise, & va promptement avertir le Patriarche, de ce qui étoit arrivé. Le Patriarche en colère tout échauffé, se rendit au même instant près du Czar, pour l'informer d'une action noire, & l'on commanda aussitôt des *Strelitzes* armez de hallebarde pour aller se saisir du scelerat, qui avoit osé profaner l'Eglise.

Ces *Strelitzes* étant entrez dans l'Eglise, trouverent le singe sur le plus bel

A

90 JOURNAL DES SÇAVANS
Autel, travaillant de toutes ses
Ils le menacent, & lui font comme
ment de descendre, sur peine d'être
battu; mais comme ils ne parloient
une bête, ils ne firent point obéir.
contraire, le singe, selon la coutume
ces animaux, leur montra les dents
qui mit tellement en colere un des
Strelitzes, qu'il courut au singe &
donna de sa hallebarde quelques
sur le dos. Le singe, qui étoit si
puissant, devenu furieux par les
qu'il venoit de recevoir, se lança
Strelitze & le traita d'une si cruelle
niere, malgré les coups qu'on don
l'animal, pour lui faire lâcher
qu'il fallut emporter le soldat co
mort. Les autres *Strelitzes* eurent
dant bien de la peine à se rendre m
du singe; & ce ne fut qu'après l
renverse sur la place à force de co
qu'ils purent s'en saisir. Ils le lier
suite, & le traînerent en prison
vue d'une infinité de peuple qui
assemblé.

Les principaux Officiers & Mar
allèrent trouver le Czar, & lui
senterent que celui qui avoit fait
sordre dans l'Eglise, n'étoit pas un
me, mais une bête qu'on avoit
dans les Indes Orientales, & ensui
privoisée; & l'Ambassadeur s'off

au double le dommage. Mais cela n'ava pas le finge ; car le Patriarche sur ses raisons , que quel que pût cet animal , une bête ou un diable né , il falloit nécessairement qu'il fût , puisqu'il avoit profané l'Eglise. La sentence étant renduë , on traîna toute la Ville le pauvre finge lié & été ; & ensuite comme on craignoit un animal autant que le diable , il fut arboré par quelques *Strelitzes* des plus ageux.

Il y a auprès de Moscou un magnifique Monastere de filles dans lequel la Czarresse Sophie sœur de pere du Czar , fut enfermée pendant sa vie , pour s'être trempé dans la révolte de 1682 : & elle est enterrée présentement. L'Empereur auroit fort souhaité d'y entrer ; mais ne se pouvoit sans une permission de la Czarresse du Knées *Fedor Ingowitz Romanofski* , alors Vice-Czar de Moscou. C'étoit un homme d'une grande équité , & de l'épreuve de tout ; mais d'ailleurs d'une humeur étrange. Il avoit coutume de forcer ses hôtes à boire un grand verre d'eau de vie très-violente , dans lequel il mêloit du poivre , & qu'un valet d'ours dressé à ce manége , leur présentoit avec sa pate. Il l'avoit aussi insisté à arracher les chapeaux & les habits de ceux qui faisoient difficulté de boire.

boire; & c'étoit un grand divertissement pour lui, quand cela arrivoit. L'Auteur avoit connu ce Knées à Petersbourg, & en avoit été reçu fort civilement; mais il ne voulut point se hasarder à lui rendre visite à Moscou, de peur d'être traité comme les autres.

L'Auteur en nous décrivant les parures des Dames de Moscou, observe qu'un des plus agréables complimens qu'on puisse leur faire, est de les appeler *crasna dewitza*, c'est à dire *filles rouges*. Elles croient en effet que les plus rouges sont les plus belles; aussi se fardent-elles jusqu'à l'excès, & les femmes d'une condition médiocre, après s'être barbouillé le visage, y mettent quantité de mouches. Il n'y a pas longtemps (continue l'Auteur) qu'elles avoient poussé si loin cette extravagance, qu'elles portoient des mouches de toutes sortes de figures, qui représentoient même des arbres, des carosses, des chevaux & autres choses semblables.

Nous ne pouvons suivre l'Auteur dans tout ce qu'il nous dit touchant la discipline des Couvens, les ceremonies qui s'y observent, lorsqu'une Religieuse fait profession; la manière expeditive, dont la justice est administrée; l'apothecaire de Moscou, une des plus belles de l'Europe; le parc des bêtes farouches:

entrepris par le Czar; sa biblio-
thèque, ses tableaux, son cabinet de
monnoies, les assemblées qui se tiennent
à Petersbourg trois fois la semaine, du
mois de Janvier, depuis l'année 1719. La
funéraille au nouveau Vice-Czar
qui en qualité de Vice-Amiral,
se plaça sur le
magnifique vais-
seau de 90. pieces de canon,
& construit par le Czar
aidé seulement des Mosco-
vites, & la maniere dont le Czar
fut enterré; le procès, la
funéraille du Czarewicz ou
celles du Docteur.

lume de ces Memoires à un autre Journal.

Veritez Satyriques, en Dialogues. A Paris chez Jaques Etenne, rue S. Jacques 1725. vol. in 12. pp. 341.

Ceux qui liront ces Dialogues n'auront pas de peine à reconnoître avec l'Approbateur qu'ils partent d'une bonne main, & que l'Auteur ne les a imaginés que pour faire voir que ceux qui s'écartent de la Raison & du bon sens, ne pourroient manquer de faire rire, s'ils savoisent de parler comme ils pensent. C'est une satire d'autant plus agréable & utile tout ensemble, que personne ne peut s'offenser des portraits qu'elle présente, puisqu'ils ne ressemblent à personne, & qu'ils ne sont dans le fond qu'un artifice innocent & ingénieux dont l'Auteur se sert pour corriger les folies des hommes & leur faire aimer la droite raison.

L'Ouvrage consiste en cinquante Dialogues. La fille qui veut se faire Religieuse, & qui allegue entr'autres motifs que l'habit de Religieuse lui sied bien. La précieuse, qui dit que sa santé est tributaire de toutes les saisons; le mari qui se méprise de parler à sa femme; la Dame qui ne peut aller à la Messe

... Directeur, sont du nom-
des articles qui méritent le plus d'être

La fille qui veut se faire Religieuse
appelle PULCHERIE; elle s'entre-
tient de son dessein avec une Dame du
monde, nommée CORINNE: Oui,
dame, lui dit-elle, ce sera ce jour-là
que je prendrai l'habit. C'est, lui ré-
pond CORINNE, un grand sacrifice
vous allez faire, & je ne puis m'em-
pêcher d'en être fort touchée. PUL-
CHERIE. Je passerai devant la Sœur
de; elle a fait tout ce qu'elle a pu
être reçue la première: mais j'ai fi-
nit de mon côté, qu'elle ne pren-
drait que huit jours après moi.
CORINNE. C'est aussi un grand sacré-
fice fait; c'est non plus

96 JOURNAL DES SÇAVANS.
vous admire. PULCHERIE. Elle
aura pour moi quelques égards; et
promis une chambre hors du Do
où je pourrai passer une partie
journée avec quelques-unes de mes
pagnes, à faire du café ou des
tures. CORINNE. Ce petit soulage
est bien peu de chose, PULCH
Ho! c'est une grande distinction,
puis la Sœur Julie, qui est, et
vous sçavez, fille d'un Marquis,
accordé qu'à moi une chambre
forte: Je ne suis pas à la vérité
d'un Marquis; mais il me semble
pour tout le reste je la vaudr
sans vanité j'aurai à ma prise d'hab
plus belle assemblée, qu'elle n'est
sienne. On m'a dit qu'il n'y avo
ses proches parens; aussi quel Pe
teur eut-elle? Pour moi j'en au
qui est bien un autre homme.
notre Supérieure qui lui donna le
& moi j'aurai un Evêque, & voi
rez à la porte de notre Eglise be
de carrosses. CORINNE. C'est
marque que vous faites votre sacri
bon cœur, & que vous voulez
monde soit témoin d'une action
que qui doit le confondre. PUL
RIE. Les Dames y viendront ou
parées Pour moi j'aurai un hal
gausique, & une Princesse m'a:

les pierrieres : j'ai la meilleure coëffeuſe
 de la Cour , & des cornettes , Madame ,
 les cornettes , il faut que je vous les faſſe
 voir, **CORINNE**. Ne prenez pas la
 peine ; je ne pourrois m'empêcher de
 m'attendrir , en penſant qu'après cette
 magnifique coëffure, vous n'aurez qu'un
 voile épais , & une guimpe de groſſe
 toile. **PULCHERRA**. Ho , Madame ,
 j'aurai une guimpe d'une toile bien plus
 fine que les autres , & un voile d'une
 étoffe bien plus belle . . . Vous ne m'a-
 vez jamais vu en habit de Religieuſe ;
 on dit qu'il me ſied à merveille. **COR-
 INNE**. Auſſi bien faite que vous êtes ,
 toutes fortes d'habits doivent vous con-
 venir. **PULCHERRA**. Non , on dit que
 celui-là me donne un air , & ſi je l'o-
 ſois répéter, des graces que je n'ai point
 dans les habits du monde : toutes nos
 Sœurs m'en font compliment.

Le Dialogue de la précieuſe, avec un
 homme du monde , qui n'aime que les
 expreſſions ſenſées, n'eſt pas moins rem-
 pli de traits inſtructifs. La Dame qui
 vient de quitter un Auteur , dont elle
 avoit depuis long-tems ſouhaité l'entre-
 tien , ſe plaint qu'elle n'a pas même été
payée de l'honneur de ſa curioſité : elle
 dit que ſa *retrograde Etoile* ne lui a
 fait voir ſous l'aſpect de ce prétendu céle-
 bre Auteur , qu'un composé d'atomes , qui

ne parlent que comme les composez vulgaires. Elle ajoute qu'il n'a enfanté aucun concept que tous le monde ne puisse entendre. Ce n'est encore, poursuit-elle, que la milisième partie des infinitement petites, & je n'ai vû en lui que des termes qui n'ont jamais été assez au ramis de l'élégance.

Au lieu de dire qu'elle est malade dans toutes les saisons, elle dit que sa santé est tributaire de toutes les saisons, que ce Printemps même ne lui a fait aucun quartier, & qu'il a exigé d'elle un gros mal de tête, que rien n'a pu atténuer. Puis venant à une petite chanson qui lui a été envoyée pour le jour de sa fête; elle observe qu'on l'a trouvée assez belle, & qu'on en a sur tout relevé la CACOPHONIE. Elle demande si ce mot ne vient pas d'un ancien Auteur Grec nommé CACOPHON, dont elle croit avoir vu la Vie dans Plutarque. Elle est charmée qu'on ait fait pour elle des vers où il y a de la CACOPHONIE, & elle les récite avec admiration.

„ Ma fille & moi, au jour de votre Fête,
 „ Avons cueilli & assemblé ces fleurs,
 „ Belle Silvie, pour vous offrir la tête,
 „ Il eût fallu une guirlande de cœurs.

Elle veut qu'on lui apprenne à faire
 de

qui est mon ami.
de la CACOPHONIE, de-
? Oui, Madame, lui dit-on
harmonieuse: Ho, que les
épond-elle, sont à plaindre
orbillon qui leur cache leurs

avertit qu'il ne fait rien di-
il introduit sur la scène, que
ent eux-mêmes, s'ils vou-
e qu'ils pensent; cela se
ans la plupart des Dialogues

Nous disons *la plupart*:
quelques-uns, où, certai-
pas possible de juger que
ient toujours comme ils
si, par exemple, d'un
de, & d'une Bourgeoise
de son

1-^{re} Il que quelqu'un est malade dans la Paroisse, les c'tres de la Paroisse pensent à le faire enterrer; qu'ils n'attendent pas même qu'on soit malade; que c'est assez pour eux qu'on soit de la Paroisse, & qu'il n'y a aucune personne un peu considérable, à l'enterrement de laquelle ils n'ayent pensé long-tems avant qu'il arrive; que c'est à quoi les confreres & lui s'occupent à leurs heures de récréation; qu'ils supputent alors, à peu près, ce qu'il en coûtera à chaque Particulier pour se faire enterrer; que ce plaisir innocent qu'ils prennent est d'une grande commodité pour le public, parce que chacun en mourant, trouve, pour ainsi dire, son enterrement tout craché; que voici un Mémoire qu'ils ont dressé il y a plus de six ans pour l'enterrement de M. son époux; que comme ils ont toujours eû pour lui une considération particuliere, il est aussi un des premiers à l'enterrement duquel ils ayent pensé.

Ce discours n'est peut-être que trop fondé en verité: mais nous doutons que les Lecteurs trouvent la même vraisemblance dans ce qu'ajoute le Clerc, quand, pour repiquer à la Dame, qui lui répond: Ha! Monsieur, quel langage tenez-vous? vous avez porté malheur à mon mari, je n'ai que faire de votre

MÉ-

qu'on s'en mêle; que les
est sur cela aucune expérience;
passe si c'est un étranger,
pere! Que si elle s'en fie a
cet enterrement sera pite,
bonne ne le verra avec plai-
Mendriera qui ils le font
faire une biere ne l'entend
se fera vraiement-la quelque
bâti; que ce Mendriher
ignorant, en comparaison
Paroisse, qui est le pre-
du monde pour faire des
font d'un gout, d'un
Madame en veut de la
surrier, elle en sera ci ar-
mée, qu'elle aura com-
travailler une

102 JOURNAL DES SÇAVANS
épargne ni les Bigots, ni les Mo-
trigans, ni les Prêtres intéressez :
on les dépeint de maniere, que ce-
dit d'eux, loin de porter aucune
te à la Vertu & à la Religion, n-
qu'à en recommander davan-
tique.

DISCOURS prononcez dans l'
mie François, le Jeudi vingt-hu-
jour de Decembre 1724. à la re-
de M. le Premier Président. A
de l'Imprimerie de Jean Baptiste
guard fils. 1725. Broch. in 4^e. p

ON trouve ici deux Discours :
lui que M. le Premier Président
nonça dans l'Académie François
Jeudi 28. Decembre 1724. lorsque
à la place de feu M. l'Abbé de C
il y vint prendre séance : 2^o. celui
M. de Valincour prononça immé-
ment après.

Nous nous sommes fait une ré-
ne prévenir jamais dans nos Jour-
le jugement des Lecteurs, sur le
des Ouvrages que nous y annon-
mais c'est une regle, qu'il n'a p-
possible d'observer rigoureusement
gard du Discours dont nous allons
compte : pu sque le seul nom qui
avons rapporté, de son illustre

...ir, l'usage, à un
osé. Nous embrassons ce par-
plus volontiers, que plus cet
simple, & que nous nous
d'y mettre du notre, plus
travaillerons à la gloire de

...mer Prénient remercie d'a-
ors de l'Academie, du choix
fait de lui, & pour justifier
sentimens de sa reconnois-
que l'honneur qu'il reçoit
par une Compagnie qui no-
se rang que celui que don-
d'autre distinction que cel-
achée à la supériorité des
Bater tous ceux qui sont
l'amour de la vérité

ressé à leur gloire, il n'auroit pas quel-
 que sujet de craindre que l'exacte obser-
 vation de cette Loi si sage qui déteretout
 au mérite, ne se fût en quelque sorte
 démentie en sa faveur. Il ajoute que
 des occupations sérieuses & continues,
 un état élevé en dignité; mais assujéti à
 des devoirs dont l'exercice assidu étoit
 peu propre à cultiver les talens exté-
 rieurs de la parole, & les ornemens du
 discours, sembloient ne lui avoir laissé,
 depuis long tems, d'autre part dans les
 ouvrages d'esprit, que celle d'admirer
 en secret, les parfaits modeles qui sor-
 toient des mains de ces Messieurs.

Puis, recherchant ce qui peut les avoir
 disposés à le choisir, & continuant toujours
 à n'écouter que la modestie, il leur repré-
 sente *que* l'exemple & les bontez d'un
 jeune Roi comblé de toutes les graces de
 la nature, dont la conservation est le plus
 tendre objet des vœux des François, & le
 plus solide fondement de leurs esperan-
 ces; *que* les suffrages d'un Prince qui
 fait honneur au choix & à la confiance
 du Souverain, par son application infat-
 igable à remplir tous les devoirs du su-
 prême Ministère, si cher à la Nation par
 les soins qu'il prend d'augmenter & d'af-
 fermir chaque jour la félicité publique,
 si utile, on se le dire, à son Maître,
 par les grands exemples & les grandes

ne pouvoit croire qu'un
homme aux premiers honneurs
si respectable, devoit être
propre à recevoir toutes les
toutes les récompenses at-
tendu, ou plutôt, que M. M.
se sont été touchés de ce
de ce fond d'estime qu'il
paroitre pour tous ceux
distinguez par la beauté du
graces de l'éloquence, par
leurs ouvrages : que cette
ter, qui a souvent éclaté
voir que la maison d'un
devoit être comme un
vert aux Scavans, que
soit honneur : que leur
faire ses plus nobles ac-
tes, à ne faire

paroitre pour les grands hommes , & pour les actions brillantes , qui m'avoit attiré dès mes plus jeunes ans , les bontez & la protection de ce grand Monarque , qui en étoit lui-même le plus parfait modele. Comme jamais Prince n'a fourni aux Muses de plus grandes matieres & de plus nobles sujets ; jamais Prince ne les a honorées d'une protection plus éclatante. Jaloux , *dit l'illustre Orateur , en s'adressant à Messieurs de l'Académie* ; jaloux d'être seul votre Chef, il ne céda jamais ce titre à personne ; prévoyant tout ce qu'on devoit attendre de vos travaux & de vos exercices pour la perfection de notre Langue & pour la gloire de son nom ; il les rapprocha de lui , il les fixa sous ses yeux dans son propre Palais. Semblable à ces Temples fameux de l'antiquité , qui inspiroient leurs Ministres , & leur dévoiloient l'avenir ; la majesté de cet auguste azile parut aussi-tôt vous animer du même esprit. Dès lors vous précites les grandes destinées de ce Monarque , qui devoit être un jour la honte ou le modele des Rois qui naîtroient après lui.

L'éloge du Cardinal de Richelieu se présente ici , comme de lui-même : l'Orateur remarque que l'établissement d'une Compagnie , qui devoit si-tôt mériter l'estime & la protection du plus grand

l'Académie, qui de son
côté à son Fondateur une gloire
éternelle.

de M. le Chancelier Seguier
présente pas moins naturellement
de vous protéger, dit M. le
Président à Messieurs de l'Acadé-
mie d'ors, & sera toujours l'ob-
jection des plus grands hom-
mes bien-fais du premier Minis-
tre le zèle d'un Chancelier de
encore plus respectable par ses
qualités par sa dignité.

il n'est fait nulle mention
d'un tel, dont la perte avoit
été aussi dignement réparée
de l'être; mais ce n'est
point l'Orateur déplorant

Président s'explique à l'Académie, sur le sujet de M. l'Abbé de Choisi :

„ Parmi cette foule d'Auteurs céle-
 „ bres, qui sont sortis de cette source
 „ pure & féconde, & qui ont répandu
 „ votre réputation dans toute l'Europe,
 „ s'étoit distingué l'illustre Confrere que
 „ nous regretons, & dont la place m'est
 „ déferée par vos suffrages. Issu d'une
 „ race noble, né dans le sein de la po-
 „ liteffe, élevé dans le commerce con-
 „ tinuel des Compagnies les plus choi-
 „ sies, & des esprits les plus ornez, il
 „ sçut y puiser cette douceur de mœurs,
 „ ces graces naturelles, cet esprit d'in-
 „ sinuation & d'enjouement, qui le ren-
 „ doient aimable à tout le monde.
 „ Brillant & plein de saillies dans la con-
 „ versation, ami fidele, officieux, em-
 „ pressé à plaire, il possédoit l'art de se
 „ faire désirer par tout. Habile à met-
 „ tre à profit tous les événemens de la
 „ fortune; si les conjonctures le porte-
 „ rent chez les Nations les plus éoi-
 „ gnées, ce fut pour y soutenir un ca-
 „ ractere de représentation & de digni-
 „ té. Bien tôt il y acquit des connois-
 „ sances, devenues utiles à sa patrie
 „ par ces relations si propres à satisfaire
 „ la curiosité du Lecteur, & où il a
 „ trouvé le secret d'instruire en amu-
 „ sant, & d'intéresser sans matiere &
 „ sans

les plus sérieuses. Cet ordre,
clarté que l'Auteur a su y re-
tenir, cette pureté de langage, cet-
te simplicité, qui y regne par
cet enchainement naturel de
qui mettent ces matieres subli-
la portée de tous les âges. &
les sexes, qui attachent l'es-
qui remplissent le cœur, sans
l'attention, & laissent tou-
nouveau d'fir de lecture.
être rendu ces ouvrages aussi
Public, que ceux où les Sça-
vent l'érudition la plus pro-
ne ne m'est-il permis, Mes-
se former après lui sur de
modeles, & de me perfec-
tinuellement dans vos

110 JOURNAL DES SÇAVANS.

M. de Valincour, Directeur de l'Académie, commence son discours par dire à M. le Premier Président, *que c'est un grand sujet de joye pour la Compagnie, de pouvoir compter au nombre de ceux qui la composent, un Magistrat que le Roi vient de mettre à la tête du premier Parlement de son Royaume; mais qu'accoutumée à voir les personnes les plus illustres par leur naissance & par leur rang, se faire un plaisir d'oublier toute leur grandeur à la porte, pour n'entrer chez elle qu'avec leur seul mérite; elle s'applaudit bien moins de l'éminente dignité dont il est revêtu, que des grandes quaitez qui l'en rendoient digne long-tems avant qu'il l'eût obtenue.*

L'Orateur remarque ici que M. le Premier Président, élevé par les soins d'un pere, qui sembloit lire dans l'avenir les honneurs destinez à son fils, se trouve héritier d'un nom que les vertus ont rendu respectable; mais il ajoute que les vertus n'étant pas héréditaires comme les noms & comme les biens de la fortune, on ne scautoit posséder celles-là sans avoir travaillé à les acquérir. Cette réflexion lui donne lieu de louer M. le Premier Président sur ses vertus propres, & d'observer qu'aussi la-t-on vû de bonne-heure attentif à marcher sur les tra-

...on a souvent de la peine
monstrer la Justice, & dont ce-
la malice des hommes contraint
tous les Législateurs à augmen-
ter ; que par là, il est parve-
ner avec un aplaudissement
les Charges les plus difficiles
Magistrature, dans un âge où l'on
pour un mérite aux hommes or-
de songer seulement à s'en rem-
plir. Mais qu'en remplissant son-
ces connoissances si tristes, si
& en même-tems si nécessai-
pas négligé de le cultiver par
fait l'objet des exercices de
: qu'il a appris dans les Li-
des plus grands Jurisconsultes
differté des Loix a besoin d'être
par la douceur des Loix.

112 JOURNAL DES SÇAVANS

Il n'oublie pas cette éloquence noble & majestueuse , qui ayant fait tant de réputation à ce Magistrat , dès ses premières années , semble s'être accrue avec ses honneurs , & que dans ces derniers jours on a vû avec admiration , s'élever , s'il est possible , plus haut encore que la dignité. On n'oublie pas ces choses qui paroissent attachées à toutes ses paroles , cette affabilité compatissante avec laquelle il écoute tant de malheureux , qui sans lui seroient les victimes de la chicane & de la violence , & qui croient n'avoir plus besoin d'autres défenseurs , lorsqu'ils ont pu parvenir à faire entendre leurs plaintes. Qu'on ne se surprenne pas de ces qualités si rares , dit M. de Valincour , mais elles sont si nécessairement nécessaires à celui qui doit rendre la justice aux autres , & dont M. le Premier Président n'est pas seulement redevable à son heureux génie & à la bonté de son cœur ; mais encore à l'étude de ces Lettres , que l'on appelle humaines , parce qu'en effet , en donnant l'agrément & des lumières à ceux qui les cultivent , elles leur inspirent encore la douceur & de l'humanité.

L'Orateur propose ici l'illustre Académicien pour exemple à ceux qui ne connoissent pas le prix des Lettres. Qu'ils apprennent donc aujourd'hui , dit-il , combien elles sont utiles dans

grandes places, & dans les emplois plus importants. Il propose le même modèle à ceux qui se livrent sans mesure aux Lettres, & qui en font leur occupation: que ceux-là, pour-il, apprennent aussi quel en est le véritable usage. Les premiers se privent du secours que rien ne peut remplacer, ni devroit faire la douceur de leur & le délassement de leurs travaux. Les autres, au contraire, enfermés dans l'enceinte d'un cabinet, se fatiguent vainement sur des recherches qu'ils appellent curieuses, & qui souvent ne sont que pénibles. M. de Valincour entre sur ce sujet dans des détails que nous passons pour éviter la longueur. Puis il passe à l'éloge de M. l'Abbé de Choisi, & c'est par-là qu'il finit. Il loue cet académicien sur la gravité & sur la grandeur de ses Ecrits, sur son assiduité à l'Académie, sur son humeur officieuse, sur sa politesse, sur sa modestie, sur la douceur & tranquille de son visage, & sur cette candeur, qui paroît dans tous ses entretiens, où son cœur se montre plus que sa bouche.

Cette Pièce de M. de Valincour, comme nous venons de voir, commence par un juste éloge de M. le Premier Président, & finit par celui de M. l'Abbé de Choisi; mais le milieu est une critique

314 JOURNAL DES SÇAVANS.

que de deux sortes de personnes : 10. De ceux qui se sentant de l'esprit & des talens pour les Lettres , regardent cette étude comme la seule digne d'eux , la seule propre à les faire distinguer dans le monde , & se rendent par-là inutiles à leur patrie , à leurs amis , & à eux-mêmes. 20 De ceux qui , non contents du talent qu'ils croient avoir pour écrire , y joignent la malignité & la licence contre les mœurs, souvent même contre la Religion.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE ROME.

LE P. Malachie d'Inguibert, de l'Ordre de Cîteaux, Professeur en Théologie dans l'Université de Pise, vient de donner une nouvelle édition de l'Histoire de l'Abbaye de Settimo près de Florence, par Nic. Baccetio. Elle est ainsi intitulée: *Nic. Baccetii Florentini ex Ordine Cisterciensi Abbatis Septimiana Historia Libri VII.*

DE FLORENCE.

On a imprimé ici quelques ouvrages en prose du Dante & du Bocace , avec des Notes très-sçavantes de M. Biscioni.

Disca

Apologies du
la *Jerusalem dévotée*. & plu-
res pieces sur le même sujet,
point encore paru, sont sous
vont paroître incessamment.
ime un *Traité Latin de Th.*
sur les *Antiquitez Etrusques*
des *Notes du Sénateur Buo-*
supplément, & beaucoup de
suilédouce; aux dépens de
Norfolk.

M I L A N.

me volume des *Ecrivains*
de paroître. Cet Ouvra-
Latin, est intitulé: *Scripto-*
rum.
de *Monsieur Tiberius*.

116 JOURNAL DES SÇAVANS.
l'Indice , ainsi que l'*Histoire de Naples*
depuis le commencement de l'Eglise
jusqu'à présent , qui a été aussi imprimée
depuis peu. Ces ouvrages contiennent
beaucoup de choses contraires aux inté-
rêts de la Cour de Rome.

DE FRANCFORT.

On vient de donner ici une troisième
édition du Cours de Théologie du
Virus Pich'er Jésuite ; intitulé : *Cursus*
Th. ologia Polemica Univerſa.

D' U L M.

On a imprimé ici les *Leçons Mathé-*
matiques de Jean-Christophe Sturm
in 4^o.

DE BORDEAUX.

Le P. Angelique Chevalier , Prédica-
teur Recollet , a fait imprimer en cette
Ville chez Nic. de la Court , *La Science*
édifiante , partagée en sept Entretiens
truttifs sur l'état des hommes dans
monde & dans l'autre. C'est un in-
de 274 pag où il est traité en sept ca-
pitres de l'origine de l'homme , & de
régénération en J. C. de la vie de l'ho-
me dans différens états ; de la brièveté
de la vie ; de la mort ; de la résurrec-

favorable à ceux qui se
venir par de pareils suffra-

R E N N E S.

y, Chanoine Régulier &
pont en Bretagne, a fait
Dissertation, où il montre
osper d'Aquitaine n'a été
iscopat, ni à aucun dé-
ature. Broch. in 12. de

A I X.

Greffier de Carpentras;
Ecclesiastique & Civil
siffin, qu'il promet de

118 JOURNAL DES SÇAVANS.
annoncée dans un de nos Journaux de
l'année passée , & à laquelle il travaille
depuis plus de vingt ans. Cet Auteur
est connu parmi les Sçavans , par ses
Moines déguisez & empruntez , & par plu-
sieurs autres ouvrages qu'il a donnez en
différens tems. Cette Histoire de la
Ville d'Aix sera en 2. vol. *in-folio* , avec
les preuves , qui consistent en près de
trois cens Chartes anciennes. Elle sera
ornée des Portraits des Comtes & Com-
tesses de Provence , copiez d'après de
vieux tableaux d'Autel , des Tombeaux ,
d'anciennes vitres d'Eglise , des statues ;
des bas-reliefs contemporains , & des
Sceaux pendans à des Actes authentiques.
Tous ces Portraits n'avoient point en-
core été gravez.

DE MARSEILLE.

Il paroît une *Lettre de Madame la
Marquise de Buons à une de ses amies* ,
contenant les motifs de sa conversion , im-
primée à Marseille chez Brebion. Cette
Dame , qui étoit fort prévenue en fa-
veur de la Religion Protestante , dans
laquelle elle étoit née , paroît ne l'avoir
abandonnée qu'après s'être bien instruite ,
soit dans la lecture des bons Livres de
controverse , soit dans les entretiens par-
ticuliers qu'elle a eûs sur ce su, et avec
son

J u i l l e t 1725. 119
M. Evêque. La Lettre, qui n'est qu'une
brochure de 10. pages, est datée
l'Apr le 20. Juin 1724.

D E . L . I . O . N .

On a découvert ici un monument an-
tique, qui est une Urne de plomb, au-
tour de laquelle on fit cet lambc, écrit
en Lettres onciales :

Ollam Severi Flaminis ne tangito.

Parmi les cendres renfermées dans cette
Urne, on a trouvé quatre Médailles
d'Auguste en moyen bronze, représen-
tant le frontispice d'un Temple, avec
cette légende au revers: *Roma & Augus-*
to. L'Urne a été découverte en cette
Ville, vers le conflant du Rhône & de
la Saône, auprès de l'endroit où il y a-
voit autrefois un Temple élevé à Au-
guste par les soixante Nations des Gau-
les, qui négocioient à Lion.

D E P A R I S .

Noël Pissot imprime actuellement un
nouveau Poème Epique intitulé, *C. L O-*
v i s, dédié au Roi; il paroîtra bien-tôt.
Le même Libraire a mis sous presse le
Traité des eaux coulantes & jaillissantes
de feu M. Varignon, in-40. avec des
plan-

120 JOURNAL DES SÇAVANS.
 planches. De plus il imprime, *Sanctorii*
Sanctorii de Staticâ Medicinâ Aphorismo-
rum sectionibus septem distinctorum expla-
natio Medico-Physica, quibus accedit Me-
dicina statica, tum Gallica Cl. Dodart,
tum Britannica Cl. Keill, 2. vol. in-12.

TABLE DES ARTICLES.

J U I L L E T 1725.

I. SALMON, <i>Trakté de l'étude des Conciles,</i>	pag. 3
II. LAUR. HEISTER, <i>son Abregé Anatomique</i> <i>traduit en François.</i>	24
III. <i>Oeuvres de Physique & de Méchanique de CL.</i> <i>& P. PERRAULT.</i>	28
IV. CROMWEL MORTIMER, <i>de ingressu</i> <i>humorum in corpora humanum.</i>	30
V. ABETAI <i>de causis & signis acutorum</i> <i>& diuturnorum Libri.</i>	36
VI. <i>Memoire pour le Pr. d'Auvergne contre</i> <i>l'Archevêque de CAMBRAI, & Memoire de</i> <i>cet Archevêque contre le Pr. d'Auvergne.</i>	52
VII. <i>Nouveaux Memoires sur l'Etat present de la</i> <i>Grande Russie, &c.</i>	65
VIII. <i>Veritez Satyriques en Dialogues.</i>	94
IX. <i>Discours prononcez dans l'Academie Françoi-</i> <i>se,</i>	102
X. <i>Nouvelles Littéraires.</i>	114

F I N.

**JOURNAL
DES
CAVANS,**

**3
A O Û T 1725.**

**augmenté de divers Articles qui ne se
trouvent point dans l'Edition
de Paris.**



**A AMSTERDAM;
Chez les JANSONS à WARSBIE
M DCC XXV.**

CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent
chez les W A E S B E R G E.

THEOD. ZUINGERUS Dissertationes de Mor-
bis a Fascino & Falcio contra Morbos. 4.

JOH. PET. DE CÆSA Praelectio de Physicæ
Origine, progressibus eiusque tractanda me-
thodo & de corporis essentia in specie Phi-
losophica 4.

— O ratio de Logica cum Physica & de Ma-
theseos cum utraque ac utriusque cum Ma-
them reciproco nexu 4.

Italicarum Rer. in Scriptores ab Anno 500 ad
Annum 1500 ex editione & cum notis
LUDOV. ANTON. MURATORI, To-
mus Quartus. fol.

GERARD. OUTHOVII Oratio de necessitate
Studi Linguarum, earumque Scientiarum
huc pertinentium. Accedunt annotata Philo-
logica ad Antiquitatem spectantia, Loca-
que Scriptorum illustrantia. 4.

LEO. FRID. RICHTER de Natalibus Fulmi-
num Tractatus Physicus, accedunt Literæ &
Observationes Maffei, Lionii, Pagnanini. 8.

JOAN. CASP. SUCHLAND de Natura arque
forma Actionum Virtuosarum & Vitiola-
rum 4.

NICOL. TILBURG Oratio de Generatione
Viventium quam vocant univoca. 4.

HENR. CORN. AGRIPPA, sur la Noblesse &
Excellence du Sexe Féminin, de sa prééminence
sur l'autre Sexe & du Sacrement du Mariage,
avec le Traité sur l'incertitude, aussi bien que
la Vaine des Sciences & des Arts traduits par
MR. GUYDEVILLE 12. 3 voll.

Mémoires du Règne de PIERRE LE GRAND
Empereur de Russie. 12.

JOURNAL DES SCAVANS 3 Août MDCCXXV.

Grammatica Hebraica & Chaldaica
 optimis quæ hæcenus prodierunt
 nova facillique methodo concinnata
 Authore Domno PETRO GUARIN Pro-
 bytero & Monacho Ordinis Sancti
 Benedicti, è Congregatione S. Mauri
*Lutetia Parisiorum, typis Jacobi Colom-
 bat, via Jacobæ, sub signo Pe-
 cani. 1724. in 4o. tom. I. pp. 63.*
 C'est-à-dire ; *Grammaire Hébraïque
 & Chaldaïque d'une méthode nouvelle
 & facile, &c. à Paris chez Colombat*

L'AUTEUR de cet Ouvrage ne
 apprend d'abord , dans sa Préface
 qu'il a passé la meilleure partie de sa vie
 à enseigner la Langue Grecque & Hé-
 braïque. C'est sous sa discipline en effe-
 que plusieurs de ses Confreres, qui font
 aujourd'hui tant d'honneur à la Répu-
 blique des Lettres , ont appris le Grec
 & les anciennes Langues Orientales.

114 JOURNAL DES SÇAVANS.

est un des premiers de ceux qui ont été choisis par les Supérieurs de son Ordre, pour exécuter le règlement qu'ils firent sous le Généralat du P. Hostallerie, qui fit d'établir dans chacune de leurs Provinces une Ecole pour apprendre l'Hébreu, & une autre pour apprendre le Grec, conformément à la Bulle de Paul V. donnée en 1610, qui ordonne à tous les Ordres Religieux de faire apprendre à un certain nombre de leurs Sujets, les trois Langues nécessaires pour entendre l'Ecriture-Sainte; c'est à dire, l'Hébreu, le Grec & le Latin. Le P. Guarin a rapporté cette Bulle à la suite de sa Préface.

Nous observerons que l'Imprimeur a pris tous les soins possibles pour rendre de sa part cet ouvrage achevé, par la beauté du caractère & du papier. L'impression s'étant faite sous les yeux de l'Auteur même, on peut compter qu'il ne s'y est glissé que très-peu de fautes. Ce n'est pas un petit avantage pour ces sortes de Livres, puisqu'il n'en est point dont les Editions soient si difficiles que ceux, où il y a de l'Hébreu ponctué, lequel demande un travail, un soin, & une attention si particulière, pour être correct, qu'on n'y réussit presque jamais parfaitement; ainsi que le savent ceux qui sont en état d'en juger.

L'OU.

mais aussi ces trois volumes le
proprement réduire à deux pour
l'omaire, puisque le dernier sera
dictionnaire de la Langue Hébraïque,
non seulement sur tous les an-
nonnaires de cette Langue, mais
sur le Lexicon Hébraïque, que
l'abbé Dom Bernard de Montau-
ré dans ses Hexaples,
comme que nous annonçons con-
grammaire Hébraïque, & la
partie de la Syntaxe. Ces
ouvrages n'étant pas susceptibles d'ex-
pense nous contenterons de dire,
Grammaire le P. Guarin pa-
rien omis de tout ce qu'il a
est peu important dans l'ouvrage
qui ont suivi le même genre.

exactitude n'opere un effet contraire à celui qu'il s'est proposé, & qu'elle ne décourage plusieurs personnes, qui se donneroient volontiers à l'étude de l'Hébreu, s'ils n'appréhendoient pas d'y trouver tant de difficulté. Le grand nombre de celles qui se rencontrent sur les points, ne frappent dans aucune Grammaire plus vivement que dans celle-ci, parce qu'il n'y en a aucune où l'on ait recueilli tant de règles, & où on les ait distribuées en tant de classes. La Table seule fait voir que la moitié de la Grammaire est employée à développer les règles, les principes, les différences, les changemens, les exceptions, les anomalies & autres semblables épines de la ponctuation Massorétique.

Nous n'entreprendrons pas de décider s'il n'eût pas été plus expédient de supprimer ce grand nombre de difficultés. Depuis plus d'un siècle on est un peu revenu de l'opinion de quelques Grammairiens sur le mérite de cette ponctuation. Des Auteurs célèbres, tels que Louis Capel Professeur en Langue Hébraïque à Saumur, ont montré une route fort différente. Ils ont même avancé que l'on abregeroit beaucoup la voye qui conduit à la connoissance de l'Hébreu, si l'on n'avoit aucun égard aux points.

Pour

... Lutheriens. Il n'y a
ant que la moitié de la Syntaxe
oit renfermée dans ce premier vo-
Le second contient l'autre
sous le nom de Syntaxe figurée,
proprement une Rhétorique de
ure Sainte.

Préface de l'Auteur doit attirer
ion des Sçavans; c'est l'endroit où
le plus sa critique. Dans la
e partie de cette Préface il se
de montrer que la connoissance
teu est non-seulement très utile,
me absolument nécessaire pour
parfaitement l'Ecriture Sainte.
cette vérité n'est ni difficile à
ni contestée parmi les Sçavans, il
te qu'autant qu'il le faut pour
sa preuve.

128 JOURNAL DES SÇAVANS.
reuse pour la Religion Chrétienne.
L'Auteur rapporte sur cela les raisonne-
mens d'Origene, & du Cardinal Bellar-
min, & 1. en fait sentir la force. On
peut voir aussi ce que disent sur ce sujet
M. l'Abbé Houtteville au 2. Livre de la
Religion Chrétienne prouvée par les faits, &
l'Auteur des *Lettres à M. l'Abbé Hout-*
teville.

La seconde est, que les Massorethes
ont au moins par leur ponctuation alte-
ré le sens des Ecritures sur plusieurs en-
droits importants. Au lieu d'imiter les
Auteurs qui se mettent peu en peine de
la ponctuation de ces Grammairiens, &
qui ne laissent pas de soutenir qu'il est
nécessaire de sçavoir l'Hébreu pour en-
tendre l'Ecriture-Sainte, le P. Guarin
prend vivement le parti des Massorethes
& de leurs sectateurs. Il attaque surtout
M. Masclef, Auteur de la nouvelle *Mé-*
thode pour apprendre l'Hébreu sans points;
& il lui reproche d'avoir sur cet article
calomnié ces Grammairiens. Il y a joint
d'autres reproches encore plus sensibles,
& qui aussi ne sont point demeurez sans
replique. Ces reproches ont donné oc-
casion d'examiner plus à fond les princi-
pes du P. Guarin sur l'autorité de cette
ponctuation; ce qui a formé une dispu-
te littéraire, dont nous parlerons dans
l'article suivant.

de ces dernières objec-
t'il a crû n'y devoir répondre
peu de mots.

seconde partie de cette Pré-

Guarin nous annonce qu'a-
lmanach figuré qui sera à la
second volume, il donnera, 10.

Differtation sur 'es accens
20. Une autre sur leur Poë-

autre sur leur Arithmétique,
chiffres. 40. Un Traité de la

Un de la Massore. 60. Un
almud. 70. Le Calendrier

80. Leurs monnoyes,
leurs mesures. 90. La des-

rs phylacteres, & un dé-
semblables curiositez. 100.

Grammaire de l'Arabe.

Lettre de M. MASCLEF, de la Nouvelle Méthode pour apprendre l'Hébreu sans points, à M. ancien Recteur de l'Université, quelques endroits du premier Tome la Grammaire Hébraïque du Père Marin Bénédictin. A Paris chez J. la Libraire, rue Gallande, pp in 12.

C'Est ici une dispute qui doit produire des éclaircissémens utiles à la publique des Lettres, & à tous ceux ont du goût pour l'étude de l'Ecriture Sainte. Le P. Guarin Auteur de la Grammaire Hébraïque, dont nous nous de donner l'extrait, accuse (14 de sa Préface) M. Masclef Chancelier d'Amiens, Auteur de la *Grammaire pour apprendre l'Hébreu sans points*, imprimée en 1716, de renverser par son système le texte Hébreu de l'ancien Testament, la Version Gréque des 70, & la Vulgate Latine. Un seul de ces chefs d'accusation exigeoit que M. Masclef prît la plume pour s'en défendre; il n'est pas surprenant que les trois ensemble l'y aient déterminé.

Pour faire voir que ces accusations sont mal fondées, il dit d'abord, pour le combattre on s'appuie sur

... de Babylone. Cela po-
le Pere Guarin, nous n'avons
le texte Hébreu, & c'en est fait
Version des 70. & de la Vulgate
dont les Auteurs n'ont pu, sui-
système, connoître la significa-
termes Hébreux, puisqu'ils en
les voyelles, qui en sont la
considérable partie.
fascies convient du principe, &
la conséquence. Pour le prin-
j'ai, dit-il, démontré par des
sans réplique. Aussi est-ce le
des plus habiles Hébraïsans
Généens, Catholiques & He-
C'est même le sentiment du
puisque'il avoue pag. 13 de sa
si par la prononciation de
... les fin...

les, & leurs combinaisons avec les consonnes de la manière requise pour en former un sens fixe, & arrêté. Il prétend (ajoute-t-il) que nous ignorons en quels endroits les anciens suppléaient des voyelles, & quelles voyelles ils y suppléaient. Or, poursuit le Pere Guarin, c'est en quoi il est condamnable, & c'est pourquoi je l'accuse de détruire le texte Hébreu & ses Versions. Car comme les consonnes toutes seules ne signifient rien, un texte composé de consonnes & dépourvu de voyelles, ne signifie rien non plus, & devient *un corps sans ame*. Des Versions faites sur un texte de cette espèce ne peuvent être d'aucune autorité, étant des copies d'un texte imparfait, & manquant de la partie la plus essentielle, & qui seule peut le rendre intelligible. Voilà les reproches du P. Guarin. Voici les réponses de M. Masclef.

Ce ne sera jamais un crime, dit-il, d'affirmer qu'on ignoroit du tems des Massorethes, & long-tems auparavant, en quels endroits du texte Hébreu, il falloit suppléer des voyelles, & quelles voyelles il falloit suppléer. C'est le sentiment des meilleurs Critiques, fondé sur la différente manière dont les 70, St. Jérôme, les autres anciens Interprètes, & les Massorethes, ont prononcé non-seulement la plupart des noms propres :

mais

Les Juifs, étoit à peine
chez les Juifs après la captivité de
Babylonne. Les plus habiles, comme
Joseph, n'en sçavoient que
peu ; c'est ce qui obligea, pour
rendre le texte Hebreu qu'on
lisoit dans les Synago-
gues, de joindre des Paraphrases en
Chaldee ; & les plus celebres Ra-
bbins ont pas de difficulté de convenir
qu'ils avoient alors tellement
la langue sainte, que peu s'en étoit
perdue. Mais depuis, elle s'est
entièrement perdue. On ne
sait cependant pas de là, re-
garder le texte Hebreu
comme un jeu d'enfant, que le texte Hebreu
des anciens Interprètes
est une espece de blasphème.
Autrement, ce qui ne
seroit qu'un jeu d'enfant, seroit
un blasphème.

ment des points il a des caractères suffisans pour être entendu. Sans le secours des points on discerne les racines & les mots indéclinables. Par les caractères ajoutez aux racines on distingue la plupart de leurs modifications, les genres, les nombres, les tems, les personnes, &c. & s'il y a des mots où ces caractères ne suffisent pas, on ne laisse pas de les entendre, par une habitude qui les a rendus familiers. C'est ce que justifie l'exemple de tous ceux qui lisent & entendent l'Hébreu sans points.

Depuis l'impression de la Grammaire de M. Masclef, on a vû plusieurs fois à Paris, dans la Salle des Jacobins, de jeunes Théologiens, sans avoir aucune connoissance des points des Massorethes, lire & interpréter les Livres les plus difficiles de l'Ecriture-Sainte, & par les seuls caractères rendre raison de la construction de toutes les parties du texte Hébreu. L'auroient-ils pû faire, si ce texte eût été pour eux *un corps sans ame* & s'ils n'eussent pas trouvé un sens très-suivi dans le seul texte, indépendamment des points.

Les bons Hébraïsans conviennent que le sens du texte Hébreu réside principalement dans les caractères qui nous restent. Il a plû aux Massorethes de faire passer pour des consonnes toutes les Let-
tres

trés de l'Alphabet Hébreu, quoiqu'il en ait fix, qui, au sentiment des anciens, sont de véritables voyelles. C'est dans ces caractères que tous les anciens avant les Massorethes, & que les Massorethes eux-mêmes ont trouvé le secret de l'Ecriture, & que je trouvent depuis les Massorethes tous ceux qui lisent l'Hébreu sans points.

Les Arabes, qui lisent de l'Arabe non ponctué, ne trouvent pas que qu'ils lisent soit *un corps sans ame*. Il est de même de ceux qui lisent l'Hébreu sans points, y ayant dans les deux Langues une entière parité pour l'absence certaines voyelles.

M. Masclef ayant ainsi défendu son système, passe à celui de son adversaire, qu'il expose dans ses propres termes, réduit aux cinq propositions suivantes.

1. Les points voyelles des Massorethes, considerez selon leurs significations, ont la même autorité & la même antiquité que les autres caractères du Texte Hébreu.

2. Ils se sont conservez depuis Moïse & les autres Auteurs sacrez tels qu'ils étoient du tems de ces Auteurs; & n'ont pas moins de certitude que les voyelles Grecques qui se trouvent dans les Livres sacrez écrits en Grec.

2. C'est par une disposition particulière de la divine Providence & par une tradition certaine & infailible qu'ils ont été conservez dans cette pureté.

4. Les argumens qui prouvent, que la Providence a veillé à nous conserver le texte Hébreu en son entier, prouvent également qu'elle a veillé à nous conserver les points voyelles dans l'état où les Massorethes les ont fixez.

5. Les Juifs ne se sont point trompez en écrivant les points voyelles au bas du texte Hébreu. Ils ne l'ont pas fait en suivant simplement leurs lumieres & leur volonté particulière; mais ils ont été conduits par les décrets de la Providence, qui les a choisis pour nous conserver non-seulement la lettre, mais encore le véritable sens des saintes Écritures; si en cela ils avoient pu se tromper, la Religion n'auroit plus que des fondemens ruineux.

C'est-là, dit M. Masclef, passer les bornes, & être plus Juif que les Juifs mêmes. De pareils sentimens ne lui paroissent point devoir être refusez tout d'un coup. Il se croit obligé d'en avertir auparavant leur Auteur, & de savoir si de sang froid il les reconnoît. Mais s'il les désavoue, dit-il, il détruit son système; il établit le système contraire. D'un autre côté, s'il y persiste, quelle

quelle opinion donne-t-il non seulement de la Critique, mais encore de la Théologie & de son Orthodoxie?

Car n'est-ce pas là ruiner l'autorité, non seulement des 70, mais encore de la Vulgate, ajoute-t-il, & la soumettre à la ponctuation des Massorethes dans tous les endroits où elle en est différente? En vertu de quelles promesses accorde-t-il à ces anciens Grammairiens des privilèges, que l'Eglise n'a pas encore reconnu dans ses Interprètes? Les oreilles chrétiennes entendraient-elles patiemment soutenir que les voyelles des Massorethes sont d'une autorité égale aux autres caractères, & qu'elles se sont conservées avec la même certitude que les voyelles Grecques du texte sacré? les voilà donc canonisées & consacrées? Lui permettra-t-on d'avancer que la Providence a veillé d'une manière particulière à leur conservation? Que quoique l'esprit du Seigneur eût abandonné la Nation Juive, il a néanmoins dirigé de telle sorte les Frères & les Docteurs des Juifs, depuis leur réprobation jusqu'au tems des Massorethes, qu'ils ont conservé fidèlement & sans soupçon de dol, ou d'erreur, non-seulement les anciens caractères, mais encore les voyelles, qu'ils y ont eux-mêmes ajoutées, & ce qui est encore plus, le véritable sens de l'Ecriture?

M. Masclef relève après cela deux endroits de moindre importance, où le P. Guarin a tâché de le redresser. M. Masclef avoit dit qu'on pouvoit soupçonner les Massorethes d'avoir ponctué plusieurs Prophéties conformément à leurs préjugés, & il en avoit donné pour exemple la célèbre Prophétie du chapitre 9 d'Isaïe v. 6, où les Massorethes, au lieu de ponctuer conformément aux 70, à la Vulgate, & à tous les anciens Interprètes ce passage: *vocabitur Deus, fortis, princeps pacis*; ils ont ponctué comme s'il y avoit *vocabiteum, Deus fortis, principem pacis*: sur cela le P. Guarin n'a point craint de faire à M. Masclef un reproche sensible à un homme de Lettres, en l'accusant d'ignorance. M. Masclef de son côté se justifie modestement. Il s'arrête assez peu au reproche dont on vient de parler. Pour celui d'avoir calomnié les Juifs, il s'en défend avec vigueur, & il termine sa justification sur cet article par un passage que lui fournit le P. Guarin. *Je sçai*, dit ce Pere, *que David Kimhi, Salomon Jarhi, & presque tous les Juifs, donnent à cette Prophétie le sens que lui donnent les Massorethes*, selon M. Masclef. C'en est assez, répond celui-ci; les Massorethes n'étoient pas plus gens de bien que les Juifs, qui les ont suivis de si près:

portât à le ponctuer au pas-
sant point les calomnier, que
ils ont eû, ainsi que tous les
les ont suivis, le dessein de
cette Prophétie inutile.

l'article concerne la maniere
iens Hébreux prononçoient
fin.

l'ef avoit prouvé par S. Jerô-
en connoissoient qu'une, au
modernes en admettent deux.
m l'accuse de s'être trompé
ême, & il soutient que ce
ou le double *fin* des mo-
se fonde sur ce qu'au sujet
de la Genese, v 23, il
est *issa*, qui est écrit par un
ent la variété d'accens, si-

passages très-clairs, sur lesquels j'ai établi mon sentiment. D'ailleurs cette conjecture est fautive, & c'est le P. Guarin lui-même qui m'en fournit la preuve. Il me renvoye, continué-t-il, au Commentaire de S. Jérôme, sur le verset 5 du chap. 2 de l'Ecclesiaste, où ce saint Docteur reconnoît que le mot *נִשְׁמָה* *ssikoud*, qui commence par la même *ש* *ssin*, suivant la variété d'accent, signifie *nucem* ou *vigilias*. Or ce mot, dit M. Miscler, signifie *nucem* & *vigilias*, quoique dans l'un & l'autre cas il soit écrit par un *ש* *ssin*, & cela du consentement des Masorethes mêmes, & de tous les Dictionnaires. Donc par variété d'accent, Saint Jérôme n'a point entendu une diverse manière de prononcer le *ש* *ssin*, & n'a point conséquemment reconnu qu'il y en avoit de deux espèces différentes.

M. Miscler avertit en finissant sa Lettre, que l'édition de sa Grammaire de 1716 étant épuisée, il n'attend pour la remettre sous la presse, que le second volume du P. Guarin, afin de répondre au reste de ses objections. Il annonce que cette Edition sera augmentée de trois nouvelles Grammaires, Chaldaique, Syriaque & Samaritaine, pour servir de preuve qu'il n'y a aucune Langue ancienne, ni aucun Dialecte de l'Hébreu qui ne se puisse apprendre par la nouvelle
Méthode.

Methode. Les points sont en effet très-mo-
dernes dans les Langues Chaldaïque & Sy-
riaque, & les grandes difficultez, qu'y ren-
contrent ceux qui sçavent déjà l'Hébreu,
ne viennent que des points. Il en con-
clut qu'il est plus facile de les apprendre
suivant la nouvelle Méthode, que sui-
vant l'ancienne.

Il est à souhaiter que le second volu-
me du P. Guarin paroisse bientôt, pour
juger si M. Masclef répondra au reste de
ses objections. Les Sçavans seront après
cela en état de prononcer, si le secret d'ap-
prendre l'Hébreu sans points, que nos
plus habiles Critiques ont tant désiré, &
si long-tems attendu, n'a pas enfin été
trouvé de nos jours.

*Nouveau Voyage autour du Monde par
M. LE GENTIL, enrichi de plusieurs
Plans, vûës & perspectives des princi-
pales Villes & Ports du Perou, Chily,
Bresil, & de la Chine; avec une des-
cription de l'Empire de la Chine, beau-
coup plus ample & plus circonstanciée,
que celles qui ont paru jusqu'à present,
où il est traité des Mœurs, Religion,
Politique, Education, & Commerce des
Peuples de cet Empire, Tome I. A Paris
chez François Flahaut, Libraire, Quay
des Augustins 1725. vol. in 12. pp. 451.*

M. Le Gentil , Auteur de cette Relation, commence par avertir les Lecteurs, qu'il ne faut pas s'attendre ici à des recits pompeux , & à des descriptions fleuries ; il déclare qu'il n'est point Orateur , qu'il dira le plus simplement & le plus sincèrement qu'il lui sera possible les choses qu'il a remarquées ; il ajoute qu'il a *été trop de compagnons dans ses voyages , pour avoir la hardiesse d'en imposer.* Après cet avertissement , il entre en matière , & commence le récit de son voyage. Les premières choses un peu remarquables qu'il observe concernent l'Isle-Grande, ou Isle de S. George , qui a quatorze lieues de circuit, & est située sous le tropique du Capricorne, à deux lieues du Continent de l'Amerique. Il y regne un Printems éternel ; elle est couverte d'arbres inconnus en Europe, qui forment en plusieurs endroits des bosquets d'autant plus agréables, qu'ils ne doivent leur beauté qu'à la simple nature ; les orangers, les citronniers, ces arbres précieux , naissent dans cette Isle, & dans presque toute l'Amerique, sans aucune culture : mais ce n'est que pour prêter leur ombrage aux singes & aux crocodiles. De ces singes , les uns sont gros comme des veaux , & font un bruit si

étrange.

Les uns & les autres sont
cachés, & ne se laissent point ap-
préhender; on y voit aussi des caymans
& d'autres reptiles très-
communs. L'animal le plus incommo-
de & le plus familier de cette île, dit
le voyageur, est un petit ver, qui
se cache sous les ongles des pieds & des
mains; y prend sa nourriture & grossit
peu; alors on sent une deman-
che douloureuse, la chair devient
rouge & il se forme une tumeur. On
l'enlève en ôtant doucement le ver
avec l'extrémité d'une aiguille; mais il
faut bien se garder de ne laisser dans la
plaie aucune partie du ver, sans quoi
il y a une inflammation, dont les
conséquences sont très-dangereuses. Ce ver
est commun à toutes les îles de la mer du
Sud.

qui se presente , & de continuer ain-
 jusqu'à ce qu'il soit tout à fait sorti.
 y a quelquefois à la cuisse des charde-
 nerets un ver à peu-près semblable que
 ces oiseaux ont l'industrie de tirer av-
 le bec. Le fait que vient de rapporter
 M. le Gentil, rend fort croyable la re-
 flexion que nous faisons , & si elle
 vraie , le Dracunculus ne sera point
 ver qui se fera engendré dans les jamb-
 ou dans les cuisses ; mais qui s'y sera
 introduit par dehors , & qui y aura
 son accroissement.

Ce que l'Auteur dit du Chily peut être
 remarqué ; on y trouve , dit-il , des ani-
 maux de toute espece ; le bétail n'y
 point de maître , il erre à l'aventure dans
 les plaines , & chacun en peut prendre
 selon son caprice & ses besoins. Sur
 côtes de la mer & dans les Villes ,
 plus gros bœuf ne coûte que trois
 quatre écus , & le reste à proportion.
 La chasse de la perdrix se fait d'une ma-
 niere particuliere ; lorsqu'elle a pris son
 vol , qu'elle accompagne d'abord d'un
 chant , qui imite le son d'une clochette
 elle se transporte ordinairement à des
 cens pas ; on la poursuit alors à cheval
 & comme il est rare qu'elle fasse un
 cond vol , parce qu'elle est fatiguée
 premier , les chiens la prennent toute
 vante à la remise. Les chevaux du Ch

Les Indiens de ces plaines, pour chasser les cerfs, sont excellens. Les chiens les attrapent d'une manière fort roide ; ils ont un nœud coulant fait de peau de bœuf, en forme de courroie, à sept ou huit brasses de longueur ; ils montent un cheval accoutumé à cet usage, & se mêlant parmi les chevaux qu'ils veulent prendre, & le avec tant d'adresse, qu'il ne peut apercevoir l'autre cheval sur lequel l'Indien est monté. Quelque effort qu'il fasse, il est bien-tôt dompté, ces Indiens ont un talent merveilleux pour les rendre doux & familiers. M. le Gentil dit ici que lorsqu'un cheval est fait pour la longue course, les Indiens le montent nonobstant la sueur, & qu'ils le conduisent ainsi jusqu'à la fin de la course.

le plus triste & le plus ennuyeux. Que ce qu'il en a vu ne répond guères à la magnifique idée qu'il s'en étoit formée; que tous les jours il regrette les bois & les charmantes plaines du Chily; qu'il a trouvé à Arica les affaires du commerce dans un état pitoyable; qu'il n'envisage plus son retour en France que comme une belle perspective, & qu'il est tombé dans une melancholie si noire, que tout l'art de la Medecine n'a pû encore purger son sang de la bile qui le corrompt; que cependant il se roidit contre l'ennui, dans l'espérance que la Philosophie triomphera, & que l'homme Marchand sera obligé de céder à l'homme Philosophe.

Arica, dit-il, est une Ville peu considérable par elle-même; mais fort renommée par le Commerce des Espagnols, qui viennent du Potosi & des mines du Perou. Quoiqu'elle soit située sur le bord de la mer, l'air y est fort mal-sain, & on l'appelle communément le tombeau des François. Les Habitans ont l'air moribond, & ressemblient plutôt à des spectres, qu'à des hommes. Il y a auprès de la Ville une montagne d'où provient un fort mauvais air, à cause des Gouellans & Cormorans qui s'y retirent toutes les nuits, & qui y laissent des ordures, d'où s'exhale une

odeur

odeur très-infecte ; car ils sont en si grand nombre , que l'air en est quelquefois obscurci. Ces oiseaux donnent la chasse au poisson d'une manière assez particulière ; voici ce que M. le Gentil raconte sur ce sujet. Ils forment sur l'eau un grand cercle , qui a quelquefois une demi-lieuë de circonférence , puis ils le font plus petit. Lorsqu'ils ont assemblé par ce moyen au milieu d'eux une grande quantité de poissons , ils plongent , les poursuivent sous l'eau , tandis qu'une troupe d'autres oiseaux , qui ont le bec fort long & pointu , volent au-dessus de ce cercle , & se précipitent dans la mer d'où ils sortent incontinent avec la proie au bec. Les Matelots attrapent ces derniers oiseaux en plantant à fleur d'eau , & à vingt pas du rivage un pieu fait en forme de lance , au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie avec tant d'impétuosité , qu'ils restent presque tous clavez sur ce pieu. Notre Auteur observe que tous ces animaux ont un goût détestable , & qu'il faut être Matelot pour en pouvoir seulement souffrir l'odeur. On voit sur cette côte un nombre infini de baleines , de loups marins , de pingoins , & autres animaux de diverses especes ; les baleines s'approchent même si près du rivage , qu'elles y échouent.

ent quelquefois. Le Gouverneur retire un gros revenu de l'ordure des gouellans & cormorans, dont nous avons parlé. On s'en sert pour engraisser les terres, qui sont d'elles-mêmes fort seches & arides, & dont toute l'humidité se consume par l'ardeur du Soleil. Il y a des Vaisseaux qui viennent deux fois l'an pour acheter cette marchandise, que les Habitans du pays appellent *Guana*; la montagne d'où on la tire est creuse, & l'on prétend, sans beaucoup de fondement, que c'étoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les gens du Pays ont là-dessus des idées fort chimeriques; ils disent que le Diable réside dans le creux de cette montagne & dans un autre rocher, nommé *Merno de los Diablos*, situé à l'embouchure des rivières d'Ita & de Sama, à quinze lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols, y avoient caché des trésors immenses, & que le Diable, pour empêcher les Espagnols d'en jouir, avoit tué plusieurs Indiens qui avoient voulu les leur découvrir. Ils disent de plus, pour confirmer cette opinion qu'on entend sans cesse un bruit étrange auprès de ces montagnes; mais notre Auteur remarque, que comme elles sont situées sur le bord de la mer, il y a toute apparence

Les Espagnols, qui ont l'imagination vive, & qui trouvent le merveilleux en toutes choses, attribuent à la puissance & à la malignité du diable ce qui n'est qu'un effet naturel.

Quelques jours après que M. le Gentil arriva à Arica, il reconnut, à ce qu'il dit, la vérité de ce proverbe : *Que les plus hautes montagnes ne sont à couvert de la chute, & la terre de cer autre : Que les montagnes ne rencontrent jamais.* Il survint un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à deux cens lieues à la Pampa, Glo, Tobija, Arrequico, Mochegoa, & autres Villages furent renversez. Les montagnes se joignirent, & les Villages situez, soit sur les montagnes, soit dans les vallées, furent détruits.

raison, c'est à dire, que quand une
me est une fois enceinte, elle ne
plus le devenir jusqu'à ce qu'elle
accouchée ; mais notre Voyageur
porte un fait qui arriva quelque tems
ce tremblement de terre, & qui
favoriser le sentiment contraire. La
me d'un Espagnol accoucha à terre
enfant male, qui étoit blanc, &
maines après elle en mit un autre
monde qui étoit noir, comme il
les esclaves de Guinée, elle con
sans beaucoup de façon, qu'au
qu'elle se reconnut enceinte, elle
donna a un de ses Esclaves noirs.
Gentil laisse ici aux Physiciens à
cher la raison d'un fait qu'il assure
aussi certain qu'il paroît extraordinaire
cette double grossesse, au reste

plus considérables du Perou à cause du grand commerce qui s'y fait. On trouve à une lieuë de la Ville une belle vallée remplie d'Oliviers, de Palmiers, de Bananiers, & autres arbres semblables, plantés sur les bords d'un torrent, qui coule entre deux montagnes, & qui vient se jeter dans la mer d'Arica. On ne voit en aucun endroit du monde une si grande quantité de Tourterelles & de Pigeons ramiers; les Moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi communément dans cette partie du Perou un animal, que les Indiens nomment *Guanaço*, & les Espagnols *Carnero de la tierra*. C'est un mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du chameau; sa laine est précieuse & plus fine que celle dont on se sert en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux en guise de bêtes de somme & leur font porter le poids de deux cent livres; mais lorsqu'ils sont surchargés & trop fatiguez, ils se couchent & refusent de marcher. Si le conducteur s'opiniâtre à vouloir à force de coups les faire relever, alors ils tirent du fond de leur gosier une liqueur noire, & la lancent au visage.

Nous ne saurions suivre notre Auteur dans ses autres Relations; il en donne une de la Chine, qui est très-détaillée

252 JOURNAL DES SÇAVANS.

& c'est par celle-là qu'il termine son Livre. Elle contient des faits & des recherches qui feront plaisir aux Lecteurs curieux.

Prælectiones Theologicae de Gratia Christi quas in Scholis Sorbonicis habuit HONORATUS TOURNELY Sacrae Facultatis Parisiensis Doctor, Socius Sorbonicus, Regius & emeritus Professor, Sacro-sanctæ Capellæ Regi Palatii Parisiensis Canonicus. Parisiis apud viduam Raymundi Mazures, & Joann. Bapt. Garnier, via Jacobæa sub signo Providentiæ 1725. 2 vol. in 8. Leçons Théologiques sur la Grace de-Jesus-Christ, &c.

COMME ce *Traité de la Grace* est fort étendu, sans cependant contenir rien d'inutile, nous n'en pourrions donner ici un extrait suivi & régulier, sans faire nous-mêmes une espèce de *Traité de la Grace*, dont le Lecteur nous sçauroit peu de gré. Ainsi sans nous arrêter aux neuf Questions, que renferme l'Ouvrage de M. l'Abbé Tournely, & à tous les Articles contenus dans chacune de ces Questions, nous nous bornerons à quelques endroits qui regardent l'histoire Ecclésiastique; nous rapporterons ensuite en peu de mots la manière dont l'Auteur

pro-

...dans la seconde par-
tie de son Traité.

Sur sortes d'erreurs se sont élevées
l'Eglise au sujet de la Grace. Quel-
uns ont crû qu'elle n'étoit pas ne-
cessaire à l'homme pour operer son sa-
lut. Quelques autres ont soutenu qu'il
y avoit un si grand pouvoir sur la vo-
lonté humaine, qu'elle la déterminoit
entièrement. C'est dans Origene que
l'on voit puisé sa doctrine sur l'inuti-
lité de la Grace ; Votre doctrine, dit-
il, comme dans sa Lettre à Ctesiphon.
*in Origene, doctrina
sicut ramusculus est.* Origene,
qui ne reconnoissoit que des
grâces souverainement soumises au libre ar-
bitre de Dieu accordoit à l'homme

Il avoit reçu de sa nature, selon le témoignage de saint Augustin, un esprit ferme, vif, & penetrant *ingenium fortissimum, celerrimum & acutissimum*. Ses mœurs estoient pures & sa conduite très-édifiante, au rapport de saint Augustin & de saint Chrysostome, qui méritent peut être sur cela plus de créance que saint Isidore de Peluse, & qu'Orose, qui ont écrit que Pelage étoit un esprit léger & volage, un Moine vagabond qui aimoit le vin & la bonne chère, un homme souple, intrigant & flatteur auprès des Puissances.

Voici quelle étoit sa doctrine. Il enseignoit que la nature seule suffisoit pour observer tous les commandemens de Dieu, pour vaincre les passions, pour parvenir à une espèce d'Apathie Stoïcienne, dans laquelle il faisoit consister la vertu parfaite, & pour mériter la vie éternelle. Il employoit quelquefois le mot de Grace, & il avouoit qu'elle étoit nécessaire, mais par ce mot il n'entendoit que le libre arbitre que Dieu nous a donné, par un effet de sa bonté, pour choisir le bien ou le mal. Quelquefois il entendoit par ce même mot la loi, l'instruction, l'exemple de Jésus Christ & la remission des pechez, c'est-à-dire, des grâces extérieures. Il soutenoit enfin que la Grace intérieure qui excite aux
bonnes

de la foi, de la priere, de l'a-
du bien, & Dieu étoit obligé alors
à le récompenser par justice. Cependant, si
on croit Jansenius (lib. 5. de Hæ-
Pelag. cap. 11. & 14.) l'erreur de
Pelage & le sujet de la dispute qui
entre saint Augustin & lui, consistoit
ent en ce que cet Heresiarque ne
pas reconnoître le pouvoir sou-
verain, absolu, invincible & necessitant
de Jesus-Christ sur la volon-
té. M. Tournely fait voir par
un grand nombre de passages de saint Au-
gustin, & par les paroles expresses de Pe-
lagius, & par la décision
de Celestius, & par la décision
de Palestine, qui condamna
Pelagius, qu'elle consistoit
à dire que Dieu étoit obligé de lui

256 JOURNAL DES SÇAVANS
agréable, en ce qu'elle flattoit l'amour
propre, qu'elle paroissoit très conforme
à la Raison & qu'elle étoit d'ailleurs aisée
à comprendre & à débiter. *Mulieris
errorem facilius combibunt, quia leves;
celerius diffundunt, quia loquaces; tarde
deponunt, quia ignare ac pertinaces.* Ap-
rès ce trait de satire contre les Dames
sçavantes en Théologie, l'Auteur nous
donne l'Histoire de la publication & des
progrès de l'Herésie Pelagienne, qui fut
d'abord condamnée dans le Concile de
Carthage assemblé par Aurelius Evêque
de cette Ville, & qui est le premier des
24 Conciles qui ont été tenus au sujet
du Pelagianisme, avant le Concile d'E-
phèse, où cette erreur fut solennelle-
ment condamnée.

Celestius & Julien Evêque d'Eclane
(deux grands genies selon saint Augustin
& saint Jérôme) furent les principaux
disciples de Pelage; mais Julien voulut
dans la suite adoucir les sentimens de son
Maître, & il semble que ce fut lui qui
jeta les premières semences du Semipe-
lagianisme; il retint le dogme de Pela-
ge sur le péché originel & il enseigna en
même temps que la Grace étoit inutile
pour le premier desir du bien, parce que
la nature seule suffisoit sans la Grace pour
le commencement des bonnes actions,
& il soutint que cette grace n'étoit ne-

qui admettent la nécessité de
soit pour commencer soit pour
une bonne œuvre, & qui nient
qu'elle soit nécessaire pour le
soutien de la foi, & même pour
l'assurance dans la foi, parce qu'ils
croient que toute grace suppose la foi.
Les plus ardens défenseurs é-
taient les Chêfs de la Secte Semi-Pe-
lagiens: c'est pour cela qu'ils su-
rent à Marseille; on sçait que le
Saint Cassien, dont on celebre
la fête à Marseille, étoit de ce
parti. (On croit aussi que Vincent de Lerins
fut un.) Fauste aussi Abbé de
Riez, Evêque de Riez, Hilaire
Prêtre de Marseille, Gennade
Semi-Pelagien.

qu'ils disoient , que la volonté humaine étoit libre d'obéir ou de résister à la grace. Cette opinion de Jansenius est contenue dans la quatrième des 5 fameuses propositions condamnées par Innocent X. & Alexandre VII. M. Tournely en fait voir la fausseté par un grand nombre de passages tirez de saint Augustin , de saint Prosper , de saint Hilaire , & par certaines paroles des Semi-Pelagiens qui se lisent aujourd'hui dans les Ouvrages de Cassien & de Fauste.

M. Tournely après avoir établi le dogme de la nécessité de la Grace de J. C. pour toute sorte de bonnes actions, même pour le commencement de la foi , expose ensuite les erreurs qui se sont élevées au sujet du pouvoir de la Grace ; il expose l'histoire & la doctrine du Prédestinarianisme (qui n'est point un phantome , dit il , comme l'ont avancé Jansenius & quelques autres après lui ,) du Lutheranisme , du Calvinisme , du Baranisme & du Jansenisme. Il insiste sur ce dernier système ; il le développe avec soin & en trace avec méthode une histoire concise , mais complète , qu'il partage en trois époques. La première regarde la personne de Jansenius , la composition & la publication de son fameux livre , & le premier soulèvement des Théologiens , sur tout , de la Sorbonne , contre cet Ouvrage. Cor-

... place de Précepteur en
... & qui ensuite l'emmena
à Bayonne, où il l'engagea à se
entièrement à la lecture de
Augustin ; il s'y appliqua si forte-
Madame du Verger mere de
fit des reproches à son fils,
qu'il n'avoit point de pitié du
leur : & que saint Augustin le
ir, ou devenir fou. Quel-
après Jan. enius retourna à
où il avoit fait ses premières
fut mis à la tête du Colle-
Pulchérie ; En 1617 il prit
Docteur & passa ensuite en
qualité de Deputé de l'Uni-
1630 il fut fait Professeur
... & ce fut cette même
publia le ...

Sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, &c. M. Tournely cite ensuite les éloges qu'on a faits de l'esprit, de l'érudition & des mœurs de Jansenius, & il paroît y souscrire. Il passe ensuite à un examen succinct de l'*Augustinus*, & il fait voir d'abord que Jansenius s'étoit formé une idée bien étrange de l'Eglise Catholique & du dépôt de la foi qu'elle conserve, comme il paroît dans la Préface de son Livre. On trouve ici (page 328) des remarques curieuses sur les jugemens que Jansenius a portés lui même de son Ouvrage, & on voit que dans sa treizième Lettre écrite l'an 1620 il s'exprimoit ainsi; *si contingat meam doctrinam revelari, futurum est, ut tamquam delirus & somniator insignis audiam*: & dans une autre Lettre. *Cum Augustinum degusto, fastidis Thomas*.

La seconde époque regarde l'examen canonique des cinq propositions extraites du Livre de Jansenius, la Congregation qui fut formée à Rome pour les examiner, la conduite des Théologiens de l'un & de l'autre parti qui furent deputez à Rome pour ce sujet; le jugement qui fut ensuite porté, & enfin la Constitution d'Innocent X.

La troisième époque comprend tout ce qui a suivi cette première condamnation du Jansenisme: la distinction du droit

de du fait. Les cinq articles des Jansenistes, la Lettre des Evêques de France à Alexandre VII. successeur d'Innocent X. La délibération de la Faculté de Théologie de Paris; les différentes opinions des Jansenistes sur la signature du Formulaire, l'histoire de Douay, le décret d'Innocent XII. dont les partisans de Jansenius furent très satisfaits; les quatre propositions au sujet du Jansenisme condamnées dans l'Assemblée du Clergé de France en 1700, & enfin l'histoire du fameux cas de conscience, qui fit tant de bruit en 1703.

L'Auteur expose ensuite le plan du système Augustinien sur la *delectation victorieuse & superue* contenu dans les onze premiers chapitres du quatrième livre de *gratia Christi*, où Jansenius fonde sa doctrine sur ce principe de saint Augustin, *secundum id operantur necesse est quod amplius nos delectat*. La volonté de l'homme, selon Jansenius & ses Sectateurs, fait toujours nécessairement la delectation supérieure qui la prévient & la meut. Depuis le péché d'Adam la faiblesse de l'homme est telle, qu'il ne peut plus agir sans être déterminé & entraîné par un plaisir *indélibéré*, victorieux & dominant. Le plaisir *indélibéré* est un poids qui le fait mouvoir & qui fait pancher nécessairement son cœur ou vers le bien
c'est

grace. Que le cœur se trouve
deux delectations indeliberées &
res dans un degré égal, alors, e
nius, (*lib. 4. de grat. Chr. c. 33*
lonté demeurera en suspens, &
vont se déterminer d'aucun
l'âne de Buridan; la Statique
de loix plus exactes & plus certain
est, dit M. Tournely, la doctrine
nius, du P. Massoulié, de MM. A
de sainte Benve, Nicole, Gu

La conséquence que tirent
opinion les préterdas disciples
Augustin, dit notre Théologie
que la Grace donne à l'homme d
res de pouvoirs, l'un absolu, à
la nature de la Grace, & de la
antecedente de Dieu; l'autre rel
rapport à la plus grande ou à la
delectation, que cause la cupidit
sée à la Grace. C'est-la, dit-il
cret, la clef, le mystère du

qu'une grace foible & qui est dépourvu de la grace efficace, ait néanmoins un pouvoir réel & dégagé d'observer le précepte; (car la cupidité est plus forte alors que la grace; le plaisir terrestre est dominant; la grace ou la délectation céleste ne sçauroit donc le surmonter; ainsi l'homme n'est plus libre.) Le Janseniste répondra qu'il reste toujours au juste même dans cet état *un pouvoir suffisant, parfait, complet & dégagé d'accomplir le précepte.* Oui, très-parfait, très-complet, très-dégagé, reprend l'Auteur, pris absolument & indépendamment de la situation présente où ce juste se trouve; mais ce pouvoir est-il tel par rapport à la circonstance de la cupidité actuellement dominante? C'est ce que le Janseniste n'avouera pas. Car il n'admet qu'une liberté absolue, & non relative, c'est à-dire, que l'homme est libre dans l'état où il n'est point, & qu'il est réellement nécessaire dans l'état où il est.

Ce système des deux délectations *in-délibérées*, dont l'une ou l'autre fait nécessairement pancher la volonté, sans qu'elle puisse préférer la délectation supérieure, ce système, dit M. Tournely, renferme les cinq fameuses propositions qui ont été légitimement extraites du livre de Jansenius. Mais on a tant écrit
sur

164 JOURNAL DES SÇAVANS.
sur ce sujet que nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Le premier volume de ce Traité est presque entièrement historique. L'Auteur se contente d'y exposer les différentes opinions au sujet de la Grace & d'en développer les conséquences, sans entreprendre de les réfuter directement: ce qu'il ne fait que dans le second volume; c'est là qu'il combat de front les erreurs, & qu'il établit les vérités Catholiques; il y attaque aussi plusieurs opinions Théologiques qui ne sont point erronées: comme la grace suffisante de Molina, qu'il rejette très-expressément, la grace suffisante au sens des Thomistes, la grace suffisante des Congruintes, & il prend au sujet de la Grace suffisante un parti qui lui paroît plus conforme à l'Ecriture sainte & aux sentimens de saint Augustin. Il consiste à admettre une grace de prière pour secours suffisant en certaines occasions, où la grace d'action peut quelquefois manquer. Son opinion est aujourd'hui assez commune dans les écoles, où le secours suffisant de la grace de prière a pris la place du secours suffisant de la grace d'action.

A l'égard de l'efficacité de la grace, M. Tournely n'embrasse aucun sentiment particulier. Il soutient seulement qu'il est de foi qu'il y a une grace efficace

... par le commentement
de la volonté, c'est, dit-
question d'Ecole, qu'il est libre
comme l'on veut, & sur
l'Eglise permet aux Thomistes
Molinistes de disputer. Il rapor-
toutes les autres appuyent leur
et il le fait sans partialité, il
de se déclarer Moliniste ou
dans la question, unde repe-
et efficacia gratia, se con-
proposer sur cet article les o-
alina, de Gonet, des Con-
Pere Thomassin, sans en-
il paroît même que l'o-
cuse de notre Théologien
est qu'il n'en faut point
que le principe de l'effica-
est un mystère de l'Esprit

168 JOURNAL DES SÇAVANS
Langues Grecques & Hebraïques
leans, sous la direction de Cla-
jon son oncle maternel. D'Orléans
alla à Saumur en 1683, pour y
publiquement en Theologie, &
s'y perfectionner dans la Langue
que. Ce fut alors que l'Academie
lut faire signer au jeune Papin
damnation du *Pajonisme*, ce qu'il
refusé de faire, l'Academie de
lui refusa l'attestation ordinaire.
la revocation de l'Edit de Nantes
la en Angleterre, où il reçut les
de Diaconat & de Prêtrise des mains
l'Evêque d'Eliz en 1686. Ce fut en
qu'il publia ses *Essais de Theologie*,
ge qui contenoit une réfutation de
Ecrits de M. Jurieu Professeur en
logie & Ministre à Rotterdam, de
a été imprimé sous ce titre : *Je-
sur les Methodes pour concilier les
sur la Grace*; l'autre étoit un Traité
tre la Theologie de M. Pajon sur
me matiere. Cette réfutation
fort M. Jurieu contre M. Papin.
Ministre de Rotterdam attaqua le
Anglican sur le Traité intitulé *la
duite à ses justes bornes*, dont
étoit l'Auteur, & que M. Bayle avoit
imprimer, avec un commencement
sa façon. On trouve le détail de ce
démêlé de M. Papin & de M.

quatre mois, & y fit connois-
sance avec une Demoiselle réfugiée nom-
mée Mademoiselle Viard, qui est ad-
ressée sa veuve, & ils projetterent
l'un de s'épouser & de se ren-
dre Catholiques Romains. Cependant
on fut appelé à Dantzic pour y
exercer; mais à peine eut-il exer-
cé-temps ses fonctions, que Mr.
arriva au Consistoire de Dantzic,
il avoit fait à celui de Ham-
bourg pour faire chasser M. Papin. Les
pasteurs de Dantzic exigèrent de lui
de se conformer aux Eglises de Hollande,
c'est-à-dire aux *Articles d'uniformité*
arrêtés à Rotterdam au mois
de 1686; ce qu'il refusa de faire.
On fut, que s'il y avoit quelque
chose de la sorte à laquelle on

172 JOURNAL DES SÇAVANS
felle dont nous avons parlé, il partit
avec elle en Angleterre, où il avoit
puissant ami, dans la personne du cé-
bre M. Burnet Evêque de Salisbury.
Il y arriva en 1689, dans le tems des troubles
d'Angleterre au sujet de la descente
du Prince d'Orange & de la sortie du R.
Jacques. Comme le but de M. & de
Mademoiselle Papin étoit de revenir
France, M. Papin partit d'abord. Ayant
obtenu un passeport avec beaucoup de
peine, il arriva à Calais, mais il y fut
aussitôt arrêté par M. de Laubert
comme un Ministre des Huguenots.
Il eut beau dire à ce Gouverneur le dessein
qui l'amenoit en France, il ne fut point
crû. Cependant sur les Lettres qui vin-
rent de la Cour au bout de quelques
jours M. Papin fut mis en liberté, & sa
épouse ne tarda pas à le rejoindre. Les
biens de ce Ministre nouvellement con-
verti lui furent rendus & les bienfaits du
Roi joints à ceux du Clergé le firent
lui procurer un établissement assez
agréable. Après avoir fait abjuration
entre les mains de M. de Meaux le
Janvier 1690, il se retira à Blois
étoit sa patrie, & pendant les vingt an-
nées qu'il y demeura depuis sa conver-
sion jusqu'à sa mort, il ne s'occupa qu'à
éclaircir les matieres de la Religion, & à
porter les Calvinistes à suivre son
exemple.

À peine le bruit du changement
 M. Papin se fut-il répandu parmi les P
 testans, que M. Jurien publia une *Let
 tre pastorale aux fideles de Paris, d'Orlé
 ans & Blois, sur le scandale arrivé à Pa
 ris, le 15 de Janvier 1690, par l'apostasie*
 M. Papin, qui a ramené à la Religion
 formée entre les mains de M. l'Evêque
 de Meaux, dans l'Eglise des PP. de l'Or
 dre, où l'on voit les tristes suites de l'
 esprit d'indifférence sur les Religions.

Papin répondit à cet Ecrit par son
 meilleur Ouvrage intitulé : *La tolérance*
Protestante, qui renferme deux réflexions
 principales, lesquelles forment le syl
 lisme suivant. La liberté que les P
 testans doivent nécessairement accorder
 à chaque Particulier d'interpréter à
 fantaisie la parole de Dieu, & de suivre
 la Vérité, telle qu'il la connoît par
 propres recherches, conduit inévitable
 ment à la tolérance universelle, non
 seulement de toutes les sectes qui se
 sent Chrétiennes, mais encore de la R
 ligion des Juifs, des Mahometans, &
 des Païens, & même de l'irreligion des
 athées; or la tolérance universelle de to
 tes les Sectes tend directement à l'ané
 tissement du Christianisme; c'est do
 cument à l'entier anéantissement du Christian
 isme que conduisent directement & né
 cessairement les principes de la prétend

Réforme. Il n'y a donc point d'autre parti à prendre pour éviter une si pernicieuse tolérance, que de recourir à l'autorité salutaire de l'Eglise Catholique.

On peut dire que M. Papin a été toute la vie occupé de cet unique argument, & que toutes ses études, ses méditations, ses reflexions, soit dans le tems qu'il étoit le plus engagé dans le parti des Protestans, soit après sa réunion à l'Eglise Catholique, n'ont eu d'autre objet que les avantages ou les inconvéniens de la tolérance universelle. Lorsqu'il étoit Protestant, & qu'il regardoit comme un principe certain le droit d'interpréter l'Ecriture selon ses lumières, il s'appliquoit à tirer de ce principe fondamental des conséquences qui le faisoient. Il croyoit avoir trouvé le secret admirable de réunir les Sectes opposées, sans les faire changer de sentiment; en sorte que la pureté de la Religion Chrétienne consistoit, selon lui, à tolérer toutes les autres Religions. Ce fut dans cette idée qu'il composa le petit Ouvrage dont nous avons parlé ci-dessus, intitulé : *La Foi réduite à ses justes bornes*, Ouvrage qui fit tant de bruit en Hollande, & qui souleva presque tous les Protestans. Mais ce furent ces excès auxquels M. Papin s'abandonna de bonne-foi, qui produisirent sa conversion.

son ; car sans parler des horribles per-
 sonnes qu'excita contre lui de tous
 parts son opinion hardie sur la tolé-
 rance & sans faire mention des chagr-
 ins qu'il essaya dans la Secte où il étoit
 on peut dire que la droiture de son
 pnt s'effraya des conséquences qu'elle
 même lui avoit fait embrasser. *A*
l'aspect, dit M. de Meaux, en parlant
 l'opinion de M. Papin, *il fit un pas*
arrière, il remonta au principe qui étoit
 la source de ces conséquences funestes
 & il reconnut qu'il falloit absolument
 l'abandonner, ou admettre une tolé-
 rance impie. Dès lors il n'enviagea plus
 tolérance que par ces pernicieuses co-
 séquences, & le droit d'interpréter
 son gré l'Ecriture ne lui parut plus qu'un
 vrai fanatisme, puisqu'il conduisoit
 rectement à un système extravagant.

Comme on a déjà donné deux Ex-
 tractions du *Traité de la Tolérance*, & que
 cet Ouvrage est suffisamment connu
 nous n'en dirons rien davantage. Nous
 allons seulement rendre compte en peu
 de mots de quelques Ecrits posthumes
 qui paroissent pour la première fois dans
 ce Recueil ; soit de M. Papin, soit
 Mademoiselle de Royere. A la fin
 second volume on trouve plusieurs Let-
 tres de M. Papin, & quelques Lettres
 qui lui ont été écrites. Ces Lettres

174 JOURNAL DES SÇAVANS.
ferment des choses curieuses. On y lie
ensuite une courte réfutation de la Thèse
des Protestans: *Que la croyance de l'E-
glise n'est pas la même aujourd'hui, qu'elle
étoit autrefois.* Puis une *Conversation* sur
la Religion entre M. Papin & M. Pajon
son cousin germain, fils du célèbre Pa-
jon. M. Pajon étoit encore alors Protec-
tant.

Le troisième volume contient trois
Ouvrages, qui n'ont point encore paru.
Le premier a été écrit en Latin par M.
Papin, & l'on en donne ici une Traduc-
tion Française à côté du texte. Cet Ecrit
est divisé en quatre parties. Dans la pre-
mière l'Auteur expose les différentes
Méthodes par lesquelles l'on peut & l'on
doit démontrer la vérité. Il fait voir
ensuite que la Religion Chrétienne peut
& doit être démontrée par la Méthode
historique, & qu'on ne sauroit l'exami-
ner autrement. Mais en même-tems il
fait voir qu'une démonstration historique
a autant de force & de certitude dans
son genre qu'une démonstration Mathé-
matique. Dans la seconde partie l'Au-
teur confirme cette vérité en répondant
aux objections. Dans la troisième, il
donne plusieurs exemples des méprises
dans lesquelles tombent ceux qui trans-
portent les Méthodes de démonstration
de leur objet propre, à un objet étran-

qui séparent les Protestants d'avec
Catholiques, & fait voir que ceux-
ci portent & dérangent les me-
demonstration, renversent la na-
ture des choses, & se conduisent com-
me ceux qui voudroient jurer des soirs
à yeux, ou des couleurs par les

ouvrage suivant intitulé : *Les fonde-
ments de la Religion Chrétienne démon-*
strant une espece de Conclusion du
sentiment. A l'égard des Lettres de
Mademoiselle de Royere, elles
ont fait de l'honneur à M. Papin.
Elles font voir qu'il avoit le ta-
lent de mettre les femmes au fait de ce
qui est de plus abstrait & de plus rele-
vé sur les matières de controverse.

Nouveau Traité des Maladies Vénériennes ; dans lequel on explique les meilleures méthodes pour les guérir ; & sur tout la grosse vérole pour éviter tous les accidens qui peuvent arriver, suivant les règles ordinaires, & où l'on propose en même tems les remèdes pour les guérir sûrement & facilement, sans se détourner de ses affaires ordinaires. Par P. V. DUBOIS, Maître Chirurgien de Paris, ancien Prévôt & Garde de sa Communauté. A Paris chez Charles-Maurice d'Houry, rue de la Harpe, 1725. Vol. in 12. pp. 217.

DE toutes les maladies qui affligent le corps humain, il n'y en a point dont le traitement demande plus de science que celui des Maladies Vénériennes. Il faut être véritablement Médecin pour sçavoir distinguer ces maladies d'avec celles qui n'en ont que l'apparence, & ne pas exposer mal-à-propos, comme il arrive tous les jours, une infinité de gens au supplice de salivation.

M. Dubois, Chirurgien de S. Côte, & Auteur de l'Ouvrage dont il s'agit, entreprend de donner des préceptes sur ce sujet, & des préceptes si sûrs, que selon ses promesses, on ne pourra pas se tromper.

sur l'opinion Payenne, sur la Morale
étrangère, sur l'orgueil & l'amour
de soi. 2. sur les préceptes de l'Evan-
gel, sur la véritable Religion, sur la
vérité inspirée par la révélation des sain-
tes Ecritures, sur les caractères de cette
vérité, soutenus par les puissans motifs
du bonheur éternel, sur l'avilissement
de l'homme, qui ne se conforme pas aux
lois de son Createur, & qui livré à ses
passions se rabaisse à la condition des brutes.
3. le véritable culte de Dieu, sur
les bases de la foi, supérieures à toutes
les faiblesses de sentiment & de raison.
4. sur ce précieux trésor de la
vérité, qui est trop souvent négligé par
l'ignorance des hommes qui en abusent,
de sorte qu'ils s'abandonnent souvent
à leurs passions & à leurs malheurs.

mercure est un prodige entre les métaux, que quoiqu'il soit très-pesant, il ne laisse point de s'envoler, qu'il est appelé *Hydrargirus*, à cause de sa fluidité, semblable à celle de l'eau, & mercure parce qu'il change sous différentes formes, comme fait, dit-il, le Mercure céleste, duquel on prétend qu'il reçoit les influences; qu'on le trouve en plusieurs régions de l'Europe, & autres observations semblables, que les Lecteurs nous pardonneront bien de passer.

La définition de la maladie vénérienne, & la manière dont cette maladie se communique, exercent ensuite la plume de notre Auteur; après quoi il parle des accidens ordinaires de ce mal, & en rapporte la cure, selon qu'elle se trouve décrite dans la plupart des Livres composés sur cette matière, avec cette différence néanmoins qu'il accompagne cela d'exemples de guérisons, qu'il dit avoir faites.

A ces exemples succede un article intitulé: *Du traitement appelé le grand Remède ou la salivation*, & les moyens pour bien connoître le mal auquel ce traitement convient. Il commence cet article par dire que la maladie dont il s'agit est un véritable *Prothée*, qu'elle demande un long usage pour bien connoître toutes ses livrées. Puis il entre en matière.

en procurant la salivation pour guérir
radicalement cette maladie. 2.
que cela étoit bon pour ceux qui ne
savoient pas manier autrement.
Et cet avis il dit que pour satisfaire
les goûts, il donnera la meilleure
mode qu'on puisse suivre pour éviter
les accidens qui peuvent survenir dans
cette de traitemens. Cela dit, il
prend d'exécuter sa promesse, &c
il tire pour ce dessein un grand nom-
bre de pages que les personnes de la
profession pourront lire; puis pour fai-
re que la salivation n'est pas le
seul remède contre les maux véné-
riels, il assure avoir un anti-vénéreux
particulier, lequel guérit les
plus malades de ce mal, sans
avoir besoin de salivation.

180 JOURNAL DES SÇAVANS.
expliquer que se l'imaginent quelques
Chirurgiens. Notre Auteur entreprend
ici de rendre des raisons physiques de
ces accidens, & dans ce dessein il tâche
de développer ce que c'est que le sang
& les parties qui le composent. Ceux
qui seront curieux de voir ce qu'il débite
là-dessus peuvent recourir aux pages 168,
169 & suivantes. Ils y apprendront en
même tems que cet Auteur a composé
un *Traité de l'Histoire naturelle de l'homme*;
il y renvoye comme à un Ouvrage
dont il fait cas. Quelques pages plus
bas il invite ses Lecteurs à lire un autre
Ouvrage de sa composition, qui a pour
titre : *Observations sur la petite vérole,*
& sur un remède propre pour s'en préserver.

M. Dubois finit son Livre en disant
beaucoup de mal de la méthode que
tiennent les Chirurgiens de Paris pour
guérir les maladies vénériennes, il n'en
excepte même aucun. „ Tous les Chi-
„ rurgiens de Paris, *dit-il*, & des gran-
„ des Villes du Royaume, sont tellement
„ accoutumés à traiter la maladie
„ vénérienne par la saignée, qu'ils ne
„ connoissent point d'autres voyes pour
„ guérir leurs malades & la plupart
„ des malades ne se croient point en
„ sûreté que lorsqu'ils ont passé par-là
„ à quelque prix que ce soit; c'est,
„ ajoute-t-il.

„ ~~montre-t-il~~, une illusion que j'espère ,
 „ toute enracinée qu'elle est , dé-
 „ truire. C'est d'ailleurs tout ce que
 „ peuvent faire de mieux les com-
 „ mençans, que d'imiter ceux qu'ils ont
 „ vu travailler. Heureux ceux qui réti-
 „ sissent; mais combien de souffrans
 „ & de victimes immolées par cette
 „ voye !

Cette voye, selon notre Auteur , é-
 tant la seule que suivent les Chirurgiens
 de S. Côme ses Confreres ; c'est aux
 malades à prendre garde à qui ils se con-
 fient. Mais une remarque qu'il n'a pas
 faite , & qui n'est pas moins essentielle
 au bien public; c'est que la plupart des
 Chirurgiens accoutumés aujourd'hui à
 ne plus puiser dans la Médecine les princi-
 pes de leur Art , & à se contenter d'une
 pratique mécanique , toujours fautive
 & incertaine , quand elle n'est pas sou-
 tenuë d'une spéculation éclairée , con-
 fondent avec la maladie vénérienne un
 grand nombre de maladies qui ne sont
 point telles , & par cette méprise font
 périr malheureusement une infinité de
 citoyens.

L'Auteur termine son Traité en ex-
 hortant ceux d'entre les Chirurgiens à
 qui il arrive d'avoir quelque succès par-
 ticulier de ne pas tenir secretes les ex-
 périences qu'ils font; mais de les pu-
 blier

182 JOURNAL DES SÇAVANS.
blier. Ils deviennent obligez, dit il, de
contribuer de leur part à la perfection de
Chirurgie, & s'il est permis de parler ain-
si, ils doivent penser tout haut, c'est à-
dire, continuë-t'il, qu'ils doivent faire
part au Public de leurs recherches & de
leurs découvertes, dès qu'elles sont per-
fectionnées, parce qu'ils sont aussi par etat
les hommes de santé des autres hommes.

M. Dubois le rencontre ici avec l'Au-
teur des Observations sur la saignée du
pied & sur la purgation, lequel dit à la
tête de son Livre : Que le Medecin de-
vient obligé de penser tout haut, & qu'il
est par état l'homme du public en matiere de
santé. Cette rencontre heureuse, sans
parler de quelques autres que nous pour-
rions rapporter ici, fait voir que les
Chirurgiens sçavent quelquefois copier
au moins les paroles des Médecins.

L'Anatomie d'HEISTER, avec des Essais
de Physique sur l'usage des parties du
corps humain & sur le mécanisme de
leurs mouvemens. Par J. B. de la
Faculté de Montpellier, vol. in octavo-
pp. 116. A Paris chez Jacques Vin-
cent, rue Saint Severin, à l'Ange,
1724.

LA connoissance de l'Anatomie n'est
estimable que dans un Physicien; it

...ent de la mécanique qui ne
soit dans les édifices, que les fa-
situations, les appartemens.
tous tems on a recherché la cau-
phénomènes qui se présentent dans
s'animer; mais les premiers
s n'ont pu nous donner que
vations; ceux qui leur ont suc-
qui n'ont pas connu la circula-
sang, se sont trop hâtés de rai-
Leurs vaines conjectures, qui
pour des dogmes, ont retardé
que la curiosité auroit fait fai-
physique du corps humain.
res est venu, & a introduit
ment un sage Pyrrhonisme parmi
ciens. Il a fait reconnoître dans
mouvemens, les seules loix de
que: s'il n'a point rencontré

ont produit de nouvelles découvertes. Keil, Freund, Boerhave ont enrichi la Physique de leurs travaux, ils ont dévoilé une infinité de secrets que la nature avoit cache dans le corps humain.

L'Auteur de l'Ouvrage dont nous allons rendre compte, suit les traces de ces grands hommes. Il donne un système entier de Physique sur l'usage des parties du corps: & voici le plan de son Livre comme il l'expose.

„ Nous avons sur l'usage des parties du corps, un Livre de M. Boerhave, où il ne manque qu'une étendue proportionnée aux matieres, dont il est trop rempli, les bornes étroites dans lesquelles s'y trouve renfermée toute l'économie animale, le rendent inaccessible à ceux qui n'ont point l'avantage d'avoir l'Auteur pour Interprète. Dans l'Ouvrage que je donne, j'ai tâché d'éviter ce défaut, le détail des parties, sans être trop long, & par tout une juste étendue: pour ménager la peine, je l'ai pris de M. Heister, la forme de Table que cet Auteur a donnée à son Abregé d'Anatomie m'a paru très-propre à servir de texte à une Physio'ogic. Comme ce petit Abregé ne renferme que l'énumération des parties, il a fallu en donner une description qui en

„ l'ait

aminé leurs raisons, & ensuite
s'est établi l'opinion qui m'a paru
de la structure des parties. Pour
expliquer les phénomènes qui se pré-
sentent dans chaque matière ; je n'ai
recours ni à la fermentation, ni à
la putréfaction ; dès que l'on connoît les lois
de la circulation, ces agens chymiques
sont des secours superflus. J'os-
erai flatter que les vrais Physiciens
sont que j'ai répandu dans ce
Livre, une infinité de choses curieuses
soit par leur nature, soit par leur
rareté.

font les paroles de l'Auteur ;
croyons point que ceux qui
ont lu ce Livre, trouvent qu'il en ait

Paris chez la Citoyenne Lesclapart.

chercher dans les fermens la cause d'une infinité de phénomènes simples, qui ne viennent que des loix de la circulation. C'est là le jugement qu'a porté M. Nuk de l'Anatomie raisonnée de M. Sauvry.

Si dans l'Ouvrage dont nous donnons l'extrait, on trouve tout ce que les Auteurs ont dit sur l'action des corps animez, on y trouve aussi une infinité de reflexions nouvelles. La digestion, le sommeil, la nutrition, l'accroissement, & beaucoup d'autres points y sont traités d'une manière neuve. La structure des glandes y est développée avec une étendue & une précision qu'on ne voit point ailleurs. Le Traité des mouvemens sympathiques, qui peut être regardé comme une Pathologie universelle, est dans cet Ouvrage, un morceau des moins curieux.

L'Auteur commence ses explications physiques par les phénomènes qui se présentent dans les réguimens du corps. Après avoir parlé de l'origine de l'épiderme, il traite des callositez qui y surviennent, des vésicules qu'elle forme, de ses diverses couleurs. „ Lorsque „ l'action des corps, dit il, sera trop „ violente sur les écailles de l'épiderme, „ les parties molles qui l'attachent à la „ peau s'en sépareront, & les tuyaux „ excrétoires s'étendront encore & for-
„ meront

pour que ces callositez se
font, il ne faut pas que l'épiderme se
sépare entièrement; car alors la ma-
tière de la sueur & de la transpiration
seroit en vésicules, & c'est ce qui
arrive dans les brûlures. L'action du
feu corrompt l'épiderme & le sépare
entièrement de la peau: la matière de
transpiration, qui vient par des-
sous, & ne peut passer par l'épider-
me, soulève cette membrane & for-
me des vésicules remplies d'eau clai-
re. Les vésicules qui s'élevent sur
la peau dans les exanthèmes peu-
vent s'expliquer à peu près de la même
manière. La partie de l'épiderme
qui s'enfonce dans les gros tuyaux de
la peau, se sépare des parois de ces
tuyaux, & elle tapisse, & en s'éle-

„ part, ne reçoivent que la lymphe, &
 „ de-là vient que la surface du corps
 „ est blanche parmi nous. Dans les
 „ Mores, ce rezeau est composé de
 „ tuyaux plus gros, ce qui est rempli
 „ de sang : or ce sang venant à se dé-
 „ pouiller de la matiere aqueuse par la
 „ transpiration, devient noirâtre, & par
 „ ce moyen fut la couleur des Mores.
 „ Il y a des Peuples qui sont d'un rou-
 „ ge assez vif, parce que le sang qui est
 „ dans le rezeau, ne se depouille pas de
 „ la lymphe : enfin selon la qualité du
 „ sang, le corps paroîtra différemment
 „ coloré. On ne doit pas être surpris
 „ que ce rézeau ne soit pas de la mê-
 „ me grosseur dans tous les hommes,
 „ puisque dans les différentes parties
 „ d'un même corps il varie extraordi-
 „ nairement : aux jouës, par exem-
 „ ples, il est fort gros, de-là vient que
 „ dans les moindres actions le sang
 „ est poussé dans ce rézeau, & rougit
 „ le visage. Dans certaines passions,
 „ le suc nerveux venant à couler tor-
 „ tement dans les nerfs resserre les arto-
 „ res, & pousse par-là le sang dans
 „ les tuyaux lateraux qui forment le
 „ rézeau ; mais si la contraction étoit
 „ plus forte, le sang ne couleroit pas
 „ même dans les vaisseaux où il cou-
 „ loit ; de là vient qu'on pâlit dans les

ces explications générales ;
vient aux couloirs de la peau
secrétions qui s'y font ; il parle
long de la transpiration insens-
ible et il explique les phénomènes
par Sanctorius. 10. La trans-
piration n'est pas égale en tout
durant les quatre heures qui sui-
vent le repas, elle ne monte pas à une
température que la chaleur diminue dans
le mélange du chyle ; d'ail-
leurs s'épaississent par ce mê-
lange ; ainsi il faut attendre qu'elles
soient divisées, pour qu'elles puis-
sent servir aux couloirs de la peau :
durant les heures suivantes la matière
est aussi la transpiration
est à trois heures.

190 JOURNAL DES SÇAVANS.
transpirent point assez pour qu'il n'y sur-
viene pas de plénitude; c'est cette plé-
nitude qui cause dans les hommes l'éva-
cuation d'urine dont nous venons de par-
ler, de même que la plénitude de sang pro-
duit dans les femmes une évacuation de
sang. 30. La transpiration diminuée peu
à peu, fait augmenter aussi peu à peu,
le diamètre des couloirs de reins & des
intestins; aussi on ne doit pas sentir d'in-
commodité de cette diminution; mais
il n'en est pas de même de la transpiration
diminuée tout à coup par la froideur de
l'air, car alors les tuyaux internes en se
dilatant subitement, doivent souffrir de
cette dilatation, sur tout dans les corps
foibles, où cette même dilatation est
nécessairement plus grande. 40. Quand
l'estomac est trop rempli, on ne transpi-
re que peu, alors l'estomac ne se vuide
que difficilement, ainsi il ne peut pas
fournir au sang, de l'eau & du chyle;
d'ailleurs durant cette plénitude les
nerfs de l'Estomac étant agitez, tous
les autres le sont aussi & serment
par là les extrémités des vaisseaux.
50. On transpire mieux quand on man-
ge deux fois par jour, que lorsqu'on ne
mange qu'une fois; car en mangeant
beaucoup dans un repas, comme on est
obligé de le faire quand on ne mange
qu'une fois, les vaisseaux se gonflent
extraor-

extraordinairement, & les liqueurs s'épaississent davantage, tout cela est un obstacle à la transpiration. 60. On transpire deux fois plus la nuit que le jour; la chaleur modérée du lit, le relâchement qui arrive aux parties externes, tandis que les internes agissent plus fortement, la cessation des exercices violens & des alternatives de froid & de chaud qu'on souffre durant le jour, tout cela contribue à une transpiration plus abondante; mais quand on sent de la lassitude le matin, & que les yeux sont bouffis, c'est une marque qu'on n'a point transpiré comme il faut, & que la plénitude, en causant des engorgemens, a retardé le cours des liqueurs, d'où dépend l'action du corps.

Dans les autres questions que traite notre Auteur, on trouve ainsi plusieurs phénomènes expliqués par des principes généraux: l'explication de ces phénomènes n'est ni moins curieuse, ni moins étendue que celle dont nous venons de parler; nous en donnerons un exemple en rapportant ce qu'il dit au sujet de la nutrition & de l'accroissement des parties. Après avoir établi que la lymphe, en se durcissant, bouche les vaisseaux, il dit que dans l'enfance les vaisseaux sont remplis de matière fluide, & qu'ils doivent être par conséquent,

forte

fort flexibles. Les vaisseaux , ajoutet-il , qui ne reçoivent facilement que la partie aqueuse , commencent à s'engorger par les parties de la lymphe , qui sont toujours mêlées avec l'eau ; ces parties se ramassent peu à peu , & bouchent les vaisseaux , l'eau s'exprime toujours des pores de la lymphe ; ainsi il ne reste qu'une matiere épaisse qui se durcit : les petits vaisseaux étant ainsi remplis de matiere durcie *forment aux autres des parois* plus fermes & qui poussent par conséquent les liqueurs avec plus de force ; alors le corps se trouve vigoureux. Mais les vaisseaux continuant toujours à se boucher , la dureté des fibres augmente par conséquent , & quand ces fibres sont assez dures pour résister au mouvement du cœur , elles ne s'étendent plus , ainsi l'accroissement doit cesser dans les parties ; enfin toutes les fibres se durcissent de maniere que la nourriture ne peut plus s'y porter , & voilà la cause de la vieillesse & de la mort.

Ces réflexions fournissent l'explication d'un grand nombre de Phénomènes. 10. La force doit augmenter quand on avance vers le milieu de l'âge ; car la force dépend du mouvement des liqueurs. Or les liqueurs sont alors poussées avec plus de vitesse , parce que les fibres

fibres sont plus tendues, & c'est de cette tension de fibres, que vient la force des maniaques. 20. L'exercice doit donner de la vigueur, car le mouvement exprime des vaisseaux, l'humeur aqueuse & y laisse la lymphe, parce qu'elle ne peut pas s'exhaler ni obéir aussi promptement que les parties de l'eau; ainsi les petits vaisseaux doivent s'engorger & se tendre. 30. On doit devenir gras dans l'oïseté, car si le corps n'est point agité, l'humeur aqueuse ne se sépare point de la lymphe, qui par conséquent est toujours delayée: toutes les parties sont donc flasques, & ne poussent les liqueurs que lentement; C'est ainsi que l'huile qui forme la graisse, peut être portée facilement dans les cellules & n'en est point exprimée. 40. Ceux qui sont fort gras doivent être foibles, c'est une suite de ce que nous venons de dire; car la force dépend de la grande tension des fibres, & les sujets gras ont des fibres fort lâches: ce relâchement des fibres fait que les liqueurs s'arrêtent, s'accumulent & causent enfin des suffocations. 50. Les parties maigrissent quand les nerfs sont coupés; il faut du mouvement pour faire circuler les liqueurs & pour appliquer le suc nourricier aux parties qui ont besoin d'être réparées. Or le mouvement dé-

pend des nerfs : les parties ne doivent donc plus se nourrir ni croître quand ils viennent à manquer. La même chose doit arriver si les artères manquent, parce qu'elles portent la matière qui doit servir de nourriture. 60. Les parties molles peuvent devenir osseuses, comme cela arrive souvent aux membranes, aux cartilages, aux artères : pour cela il faut seulement que les vaisseaux se remplissent d'une matière qui se durcisse. 70. Les vieillards transpirent moins que les jeunes gens, parce que les petits vaisseaux se sont bouchés ; car alors les humeurs ne pouvant plus circuler, ne peuvent non plus se filtrer ; d'ailleurs les fibres en se séchant se rapprochent, bouchent les pores, résistent au cœur par leur dureté. de-là vient que les hyvers sont si funestes aux vieillards, la transpiration cessant alors en eux presque entièrement. 80. Les personnes dont les fibres se durcissent bientôt sont celles qu'on dit être d'un tempérament sec, elles sont maigres, parce que leurs fibres dures resserrent les cellules graisseuses, & poussent avec force les liqueurs par les couloirs de la transpiration, ces personnes-là vieillissent plutôt que les autres, parce que leurs fibres commencent plutôt à se sécher.

Ce que nous venons de rapporter suffit pour donner une idée de l'ouvrage. Nous ajouterons seulement que le sentiment de ceux qui prétendent que les nerfs, & les membranes agissent par des vibrations, est combattu dans la page 516. & 673. par des raisons très-fortes. Il est certain, dit l'Auteur, que les cordes de violon ne reçoivent plus l'impression de l'archet, si on les presse sur toute leur surface. Or les nerfs sont pressés de tous côtés, ainsi on ne saurait comparer leur action à celle des cordes d'instrument. Ajoutez à cela, poursuit il, que les filets nerveux ne sont pas disposés en ligne droite, il n'est pas de coutbe qu'ils ne décrivent dans leur route, souvent même ils font plusieurs détours sur des membranes assez laches, témoin le nerf diaphragmatique gauche quand il passe sur le péricarde. Dans un tel cas, comment veut-on que les nerfs reçoivent des impressions & qu'ils les transmettent à quelque partie? Cela est d'autant moins possible que dans leurs divers détours, ils sont attachez à divers points qu'on peut regarder comme autant de chevalets dans le système des *Oscillateurs*. Or il est impossible, comme on sçait, qu'une corde de violon fasse passer ses vibrations au-delà du chevalet. Il paroît donc absurde de dire

106 JOURNAL DES SÇAVANS,
que les nerfs qui ne sont que des cor-
des lâches & flottantes dans une infinité
d'endroits, puissent être capables de vi-
brations.

Cet ouvrage est enrichi de planches
très exactes qui ne servent pas peu à
l'intelligence des matieres, ces planches
sont au nombre de treize, & contien-
nent chacune un grand nombre de fi-
gures, dont quelques-unes pourront
peut-être choquer certains Lecteurs,
mais il faut ici apporter des yeux chas-
tes, & qui n'envisagent précisément que
ce qui est de la Physique & de la Me-
decine: c'est à des esprits formez, c'est
à des gens véritablement graves, & qui
ne cherchent qu'à étudier la nature avec
le seneux qu'elle merite, ce n'est qu'à
des gens de cette sorte que ce Livre s'a-
dresse.

*La Science des personnes de la Cour, de
l'épée & de la robe, du Sieur de CHE-
VIGNY (augmentée) par le Sieur de
LIMIERS, à Rouen, & se vend à
Paris rue saint Jacques, chez Ph. N.
Lottin, L. Ganeau, & André Mo-
nin. 1725. 4. vol. in-12.*

LE Livre du Sieur de Chevigny fut
imprimé à Paris chez Nully en 1706.
Le Sieur de Limiers jugeant que cet
Ouvr.

rage meritoit d'être augmenté, a
 insorte que les deux volumes en
 fissent quatre, soit en multipliant
 sujets, soit en grossissant les ques-
 tions, soit en prenant la peine d'eten-
 dre les réponses. Le Livre du Sieur de
 Maigny étoit une espece de Catechisme
 universel sur la Religion, sur l'Ast-
 ronomie, sur la Geographie, sur l'His-
 toire, sur la Chronologie, sur les Fa-
 ctes, sur le Blason, sur l'Interêt des
 Sciences, sur la Guerre, sur les Fortifi-
 cations. Le Sieur de Limiers y a joint
 encore un grand nombre de questions
 sur l'Histoire générale & particulière,
 sur la Logique, sur l'Interêt des Prin-
 cipes, sur le Droit privé & public, sur
 les Maximes de Cour, & même sur le
 Régne. Cet Ouvrage ainsi réformé &
 augmenté a paru si utile, qu'on en a
 fait deux éditions en Hollande. Celle que
 les Libraires de Paris viennent de don-
 ner est conforme à la dernière de ces
 éditions, excepté sur quelques endroits
 concernant la Religion, où le Sieur de
 Maigny suit les principes de sa Secte.
 L'Ouvrage est enrichi d'un très-grand
 nombre de Cartes & de figures, qui
 ne peuvent augmenter beaucoup le prix,
 mais augmentent l'utilité. Plusieurs per-
 sonnes ont souhaité que ce Livre, qui
 contient le précis de toutes les Sciences,

fût dans une autre forme, avec les seules réponses, & sans les demandes, qui leur paroissent inutiles. Mais, comme un abrégé est toujours fort sec, il semble que les demandes ne sont pas tout-à-fait superflues, parce que jointes aux réponses, elles forment une espèce de Dialogue qui amuse le lecteur, quoiqu'un peu froidement. D'ailleurs cette manière d'instruire par interrogations soulage le maître & le disciple.

Le Livre dont il s'agit contient une infinité de choses si diverses & si abrégées touchant les Sciences & les beaux Arts, qu'il n'est pas possible d'en rien extraire ici.

Les articles de la *Geographie*, de la *Chronologie* & de l'*Histoire* occupent la plus grande partie de cet Ouvrage.

Ce que l'Auteur enseigne au sujet de l'*intérêt des Princes*, n'a rien de fort particulier, & qui ne soit connu de tout le monde. Les leçons qu'il donne à tous les Princes pour policer & bien gouverner leurs Etats sont prises, même pour les termes, du Poème de *Télémaque*. On ne peut que louer l'Auteur, d'avoir puisé dans une telle source. Il veut que l'Empereur d'Allemagne, pour se prémunir contre l'Empereur des Turcs, entretienne des négociations avec le Sophi de Perse, & de
peux

leur que celui-ci ne se trouve hors d'état de faire la guerre à l'Empereur Ottoman, par celle que lui pourroit faire l'Empereur du Mogol, il conseille à l'Empereur d'Allemagne d'avoir des intelligences encore avec ce Potentat. Si l'Empereur veut suivre méthodiquement la profonde politique de notre Auteur, il doit envoyer des Négociateurs à la Chine, dans la Tartarie, au Japon, & chez tous les Princes considérables de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique.

On peut dire que le Livre dont il s'agit est utile, non seulement aux jeunes gens qui veulent apprendre superficiellement un peu de tout, mais encore aux personnes habiles, qui y trouveront un abrégé intéressant de ce qu'elles savent.

*Discours de M. l'Abbé de SAINT PIERRE
pour perfectionner l'Orthographe.*

LE secret d'écrire la parole est une des plus importantes découvertes, qui aient jamais été faites pour le bonheur du genre humain; la tradition orale peut nous conserver quelque chose des découvertes de nos pères dans les Arts & dans les sciences; elle peut nous conserver quelque chose des loix, des re-

200 JOURNAL DES SÇAVANS.
glemens & des événemens passés; mais la tradition écrite y est incomparablement plus propre, sur tout depuis la découverte de l'imprimerie. Je crois donc que tous les moyens, qui tendent à faciliter aux homes & sur tout aux entans l'usage de cette découverte fondamentale de la société humaine, sont dignes de l'attention de ceux qui gouvernent les diverses parties de cette société.

Les anciens Egyptiens avoient une écriture d'un genre semblable au genre de l'écriture des Chinois, mais d'une espèce fort différente; car les caractères des uns sont fort différens des caractères des autres.

Je dis que c'étoit le même genre, parce que les caractères de leur écriture signifioient immédiatement leurs sentimens & les degrés de ces sentimens, leurs idées, leurs jugemens & les circonstances de ces idées & de ces jugemens: c'étoit un langage écrit, qui n'avoit aucun rapport aux mots ou aux paroles *de leur langage prononcé*, de sorte que l'on pouvoit entendre ce qu'ils écrivoient, sans connoître la signification d'aucun mot de leur langage.

Les mots, les paroles de leur langue prononcée signifioient aussi immédiatement leurs idées, leurs jugemens & les

circonstances de ces idées , leurs sentimens de plaisir ou de douleur , & degrés de ces sentimens , sans rapport à aucun caractere de leur écriture ou leur langue écrite.

Cette écriture des anciens Egyptiens a péri en partie , dès que le secret d'écrire les paroles a été publié ; elle n'en a encore duré quelque tems chez les Prêtres d'Egypte , & c'est de là qu'elle a été nommée hieroglyphique ; mais elle a péri tout-à fait à la longue , parce qu'elle étoit très-incomode ; il falloit autant de caracteres differens que d'idées & de circonstances des idées , autant de caracteres que de sentimens differens & de degrés differens de sentimens : ce qui ne pouvoit jamais avoir aucunes bornes. Ainsi quand on dit que le nombre de figures des caracteres des Chinois ou de leur Alphabet monte à plus de quatre vingt mille , & que les plus habiles d'entre eux dans diverses sciences ne peuvent jamais parvenir à connoître la signification de quarante mille de ces figures , cela est très-facile à croire ; l'un connoît dix mille de ces caracteres , l'autre connoît quinze mille , un autre trente mille , quarante mille ; nul n'en connoît quatre vingt mille.

Il faut même en imaginer & en faire de nouveaux , à mesure que l'on in-

202 JOURNAL DES SÇAVANS
gnera des choses nouvelles dans le
& dans les sciences, nul ne peut ja-
connoître ceux qui seront inventés
lui; & come l'écriture des Tar-
vainqueurs des Chinois, representent
signifie les mots prononcés de leur
gue, on peut juger, que l'écriture
noise perira avant peu de siècles &
les Chinois adopteront l'écriture Ta-
tare.

Ainsi il ne faut pas être étonné de
que les arts & les sciences aient fait
peu de progrès depuis quatre mille
parmi ces peuples, quoiqu'ils aient été
si long-tems exemts de guerres civiles
& étrangères, parce que le genre d'é-
criture y a toujours été jusqu'ici très-
difficile à apprendre.

Notre genre d'écriture consiste à for-
mer des caractères, qui signifient, non
pas immédiatement nos idées ou nos
sentimens; mais les sons & les articula-
tions de notre langage prononcé, nos mots
prononcés signifient immédiatement ces
idées & ces sentimens, & nos mots
écrits signifient précisément nos mots
prononcés; & heureusement pour la
comodité du genre humain il se trouve,
que tous les sons & toutes les articula-
tions possibles de toutes les langues peu-
vent être signifiés avec moins de qua-
rante figures ou caractères très-simples &

& très-faciles à distinguer les uns des autres , & par conséquent très-faciles à apprendre. Quelle différence entre un alfabet de quatre vingt mille figures très-difficiles à former & à distinguer , & un alfabet de quarante figures incomparablement plus faciles & à former & à distinguer.

Les anciens Grecs du tems de Cadmus n'en avoient que seize , mais peu à peu ils en augmentèrent le nombre de plus d'un tiers.

Nous avons vu naître de nos jours dans notre alfabet deux consonnes pour signifier deux articulations , le *j* come dans la premiere syllabe du mot *jamais* , & le *v* come dans la premiere syllabe du mot *voire* , mais il nous en manque encore une simple pour l'articulation simple des syllabes *cha* , *che* , &c. Il nous manque un caractère simple pour le son simple de la voyelle *eu* & un autre simple pour le son simple ou voyelle *ou*.

Nous avons trois figures pour la même articulation le *c* , le *k* & le *q* , il ne devoit y en avoir qu'une & je préférerois le *q* . notre *s* n'est pas assez différent de notre *r* , sur tout dans l'impression.

Nous avons le *e* devant certaines voyelles à la place de notre *f* , nous voulons même que notre *f* entre deux voyelles

voyelles signifie ce que devrait signifier le seul *z*, voilà autant de défauts, où l'on peut remedier peu à peu.

Il nous manque une marque comme une ligne sur la voyelle nazale : qui est suivie d'un *n* come dans la dernière syllabe d'*Examen* François où la consonne *n* n'est point prononcée pour la distinguer de la prononciation de la dernière syllabe du mot *examen* Latin, où la voyelle n'est point nazale, & où la lettre *n* est articulée.

Il nous manque une marque come une ligne sous la voyelle pour marquer qu'elle est longue come dans les termes *gras*, *dos*.

Il nous manque une marque come un point sous les consonnes pour marquer celles qui ne se prononcent point sur tout à la fin des mots.

Nous avons le *g* & l'*n* pour exprimer la dernière syllabe de *indigne* Latin, nous n'avons que la même façon d'exprimer la dernière syllabe du mot *indigné* François, ce qui est un défaut, les Espagnols ont inventé une manière pour exprimer cette consonne mole *gn*, c'est une *n* avec une ligne dessus *ñ*, ce qui fait une consonne simple, cette consonne écrite nous manque en François.

Il nous manque de même un caractère ou consonne écrite pour signifier la
let-

lettre *e* dans le mot François *silla*, qui s'écrit come *silla* Latin, mais qui se prononce fort diversement.

Il n'y a pas lon-tems, que nous distinguons trois *e*, un *e* sans accent, un *é* avec accent aigu pour signifier la voyelle de pré ou de prés, & un *è* avec un accent grave come dans le mot *auprès*; cet usage comence à être suivi par quelques écrivains, mais revenons au principe.

Quel est le but de l'écriture, c'est-à-dire, de cet art si beau & si précieux, avec lequel nous pouvons faire entendre nos sons articulés, c'est-à-dire, nos paroles, & par conséquent nos pensées à ceux qui vivent ou qui vivront à qui nous ne pouvons parler? Quel est le but de cet art avec le secours duquel nos yeux nous servent d'oreilles, & notre main nous sert de langue, de voix, d'articulation, en un mot de prononciation? Quel est le but de cet art, qu'un de nos Poetes nous peint si élégamment en deux vers?

C'est de là que nous vient cet art ingénieux,

De peindre la parole & de parler aux yeux.

Le but de l'écriture, c'est certainement d'exprimer par des caractères simples, faciles, en petit nombre le plus exac-

sement qu'il est possible sous les sons dont les homes se servent en parlant.

Or cet art si merveilleux & si important de faire entendre notre parole, notre prononciation par des caractères, s'appelle *Orthographe*.

Nous avons donc besoin, par exemple, du caractère particulier *a* pour signifier le son *a* & du caractère *b* joint à *a* pour signifier la syllabe *ba*, articulée & prononcée.

De là on voit, que ce seroit un grand défaut si le caractère *a* signifioit quelquefois le son *o*, ou un autre son que le son *a*, come dans le mot *maux*, où *a* joint à *u* signifie le son *o*, & dans le mot *mais* où *a* joint à *i* signifie un *è*.

Lorsque le caractère *a* signifie un *a* come dans *sensir* du Latin *sensire*, c'est un grand défaut : il est vrai, qu'autrefois lorsqu'il passa du Latin en François l'*e* se prononçoit, puisqu'encore aujourd'hui on prononce un *e* dans la première syllabe du Latin *sensire*, mais come nous prononçons presentement un *a* dans cette première syllabe de *sensir* nous devons écrire quelquefois *sansir* pour nous accoutumer à l'écrire toujours régulièrement.

Le mot *lentement* est venu de même de *lenta mente* du Latin, nous ne le pro-

prononçons plus come ceux qui le tirent du Latin, nous y prononçons deux *a* : pourquoi donc ne pas écrire quelquefois, c'est-à-dire, de vingt fois une, *tantemant* avec deux *a*, pour nous accoutumer à écrire exactement peu à peu les sons que nous prononçons.

Ce seroit un défaut si le caractère *b*, par exemple, étoit dans l'écriture, lorsqu'il ne signifie aucune articulation, come dans le mot François *Abbé* il y a un *b* qui ne signifie aucune articulation, au lieu qu'il signifie une articulation dans *Abbas* Latin.

La raison nous dicte, qu'il faut, que chaque voyelle prononcée ait dans l'écriture un caractère qui lui soit particulier & immuable, que nous apellons voyelle écrite, car s'il n'est pas particulier à ce son & qu'il serve quelquefois à signifier une autre voyelle prononcée come l'*e* dans le mot de *sensiment*, nous ne savons plus, sur tout dans les noms propres, s'il signifie telle voyelle ou telle autre : ce qui est une espèce de contradiction en pratique; car c'est vouloir & ne vouloir pas aler au but de l'écriture.

Il faut de même que chaque articulation ou modification de son, ait dans l'écriture un caractère, qui lui soit particulier, c'est ce que nous apellons con-

sons

font, enfin il faut, que lorsque nous changeons la prononciation d'un mot nous en changions en même tems l'ortographe, parce que *notre ortographe doit toujours répondre immédiatement autant qu'il est possible dans la pratique non à notre pensée, mais à notre prononciation; c'est-à-dire à nos sons articulés.*

Il y a trois ou quatre cens ans, que la langue Françoisse étoit beaucoup moins riche en mots qu'elle n'est aujourdai, mais je croirois facilement que l'ortographe de ce tems là étoit beaucoup meilleure que la notre, c'est à dire qu'elle ressembloit beaucoup plus à la maniere de prononcer, qui étoit alors en usage, que notre ortographe presente ne ressemble à notre prononciation presente.

Si dans l'ortographe les François avoient suivi peu à peu & exactement les changemens, qui arrivoient peu à peu dans la prononciation de quelques mots, notre ortographe d'aujourdai seroit bien moins imparfaite; mais sans y faire réflexion nous avons continué à écrire les mêmes mots de la même maniere que nos ayeux sans songer qu'ils les prononsoient d'une maniere très différente que nous ne les prononçons.

J'ai connu des vieillards, qui prononsoient par exemple la dernière syllabe du mot *je* *sen*rois come la dernière syllabe

du mot la *couroye* au lieu que nous la prononçons come la dernière syllabe d'*inzeres* : leur orthographe pour ce mot étoit moins irreguliere que la notre , ils representoient le son de leur parole ; & pour nous , qui avons changé la prononciation , nous aurions dû aussi changer en cela notre orthographe & écrire aussi *je courois* avec la même orthographe que dans la dernière syllabe du mot *intéret*.

C'est ainsi qu'en changeant d'un côté la prononciation de nos anciens sans rien changer à leur orthographe nous sommes parvenus à nous faire une orthographe très vicieuse & elle deviendra tous les jours plus vicieuse , car il arivera du changement dans la prononciation de nos mots come cela est déjà arrivé & nous serons assés négligens pour garder toujours la même maniere d'écrire les mêmes mots , & cela de peur de passer pour ignorer l'orthographe des Savans.

Nos anciens prononçoient le *d* dans les mots *ad,outer, avis, Advocat, ad- vouer, adjournement, Adoint, adjuger,* ainsi ils avoient raison d'écrire le *d* qu'ils prononçoient , il n'est plus dans notre prononciation , ainsi les Savans ont tort de le laisser dans leur écriture & les ignorans ont raison de le retrancher , cette negligence des savans jete dans l'erreur les enfans , les ignorans , les Pro-

210 JOURNAL DES SCA
vinciaux & sur tout les Etrangers
cherchent en vain à connoître
prononciation dans l'ortographe
re des savans.

Il faut pourtant avouer ,
cervains sensés ayant aperçu ce
langue ce grand changement ,
arrive en plusieurs siècles dans
ciation de certains mots ont ce
il y a 50. ou 60. ans à chan
quelque chose dans la maniere
nos anciens écrivoient certains
de peur qu'à la fin notre orto
ciene ne ressembloit presque
prononciation presente, ce qui
très grand inconvenient.

On m'a assuré , que les An
conservant encore plus exactes
nous leur ortographe ancienne ,
encore plus fait de chanjemen
nous dans leur prononciation ,
vent dans leur ortographe encore
loignés de leur prononciation
que nous de la notre.

Quelques uns de nos An
commente avec raison a retr
l'écriture quelques lettres qui
n'existent plus , & plusieurs d
xante ans ont écrit *ajouter* ,
avis, *avouer*, *ajournement*, *Ajournement*,
omission, & non pas *adjournement*,
adjuger , *obmission* & d'autres

Plusieurs ont même ôté depuis, quelques lettres, que l'on avoit gardées dans l'écriture uniquement pour faire conoitre leur origine du Latin ou du Grec, ils ont écrit *science* malgré l'ancienne orthographe, qui mettoit *sciencia*, ils ont écrit *apprendre*, & non *apprendre*, *Filosofe*, & non *Philosophe*, *Saint*, & non *Sainct*, &c. ils ont en plusieurs occasions retrenché certaines lettres ou qui ne se pronosoient plus ou qui ne s'étoient jamais prononcées.

Quand on veut bien écouter la raison contre la mauvaise coutume, on sent, que ces premiers Corecteurs de l'orthographe ont déjà rendu un grand service à notre *langue écrite* en tachant de la faire ressembler davantage à *notre langue prononcée*.

Rien ne se perfectionne sans nouveauté, & cependant il est de la nature des ouvrages humains de pouvoir toujours se perfectionner, ainsi il est très-raisonnable d'écouter quelquefois la nouveauté, puisqu'il est très-raisonnable de chercher à nous perfectionner.

Mais il faut avouer, que nous avons eu des Grammairiens d'ailleurs très habiles, qui pour perfectionner notre orthographe ont voulu faire ressembler *entièrement* & *tout d'un coup* l'écriture présente à la prononciation présente, & en cela

ils ont comis une grande faute contre la nature de la plupart des *perfectionemens* desirables, ils ont abandonné la maxime sage, qui conseille de ne reformer les abus universels, introduits par voye *presqu'insensible*, que par une voye semblable à celle, dont ils se sont introduits & dont ils sont devenus abus universels.

On doit observer scrupuleusement cette metode de peur de blesser trop sensiblement ceux à qui l'on veut procurer un grand avantage; ces novateurs animés par la bonne intention, mais guidés par l'imprudence n'ont pas fait assez d'attention, que celui qui veut faire trop de changemens & trop grands à la fois, blesse, revolte, & que causant plus de peine qu'il ne procure d'utilité, il va lui-même dans la pratique contre la raison, & il arrive que ses projets quoique raisonnables dans la speculation deviennent déraisonnables dans la pratique, faute d'avoir montré la maniere facile, dont ils peuvent s'exécuter, non tout d'un coup, mais par petites parties, & avec le secours du tems.

Et effectivement si je voulois suivre *tout d'un coup* dans l'usage la regle en entier, qui est *vraie* dans la *speculation* & écrire tous les mots que je prononce selon toute l'exacritude des regles, il

seroit, que je ne pourrois ni écrire une seule page selon ces regles qu'avec beaucoup d'attention ni lire ensuite ma propre écriture qu'avec beaucoup de peine, il faudroit, que durant six mois ou un an j'apprisse de nouveau à lire & à écrire presque come un enfant, & même avec beaucoup de nouveaux caracteres, dont notre langue a besoin; il faudroit de même que tous ceux qui doivent lire ce que j'écris & qui doivent écrire ce que je dois lire apprissent aussi de leur côté à lire & à écrire; or ne seroit ce pas nous demander une chose impossible dans l'exécution & par conséquent très déraisonnable?

Il est vrai que l'usage ordinaire de notre orthographe est abusif, mais il est *usage & ordinaire*, nous y sommes tous si bien acoutumés, que vouloir sans nécessité nous l'ôter en entier & tout d'un coup, ce seroit nous ôter la facilité que nous avons à lire & à écrire, ce qui seroit vouloir guérir un petit mal par un mal beaucoup plus grand, aussi ces novateurs faute de metre pour condition essentielle de leur nouveauté la méthode des *changemens presque insensibles* se sont attirés un grand nombre d'adversaires, qui avoient raison en quelque chose, mais qui sont tombés de leur côté dans un excès très déraisonnable, ils ont re-
jeté

jeté avec mépris la regle même du bon sens , qui étoit de *corriger l'ortographe par degrés presque insensibles* , parce qu'on leur proposoit mal-a-propos de suivre *totallement & tout d'un coup* dans la pratique la regle *speculative* , qui est de *faire ressembler le plus qu'il est possible l'ortographe à la prononciation*.

Ces adversaires de la nouveauté n'ont pas pris garde qu'il y avoit un milieu très raisonnable , qui étoit de recevoir avec respect une regle dictée par la raison même , mais d'en restreindre l'usage dans la pratique à la méthode des *changemens presque insensibles* , qui est une autre regle que prescrit cette même raison.

Je croi donc , que les Ecrivains doivent *aprocher* , mais peu a peu leur *ortographe savante & vicieuse* de l'*ortographe ignorante & reguliere* : parce que je croi , que l'*ortographe présente* doit *viser à représenter à tout le monde* , aux *savans* , aux *ignorans* , aux *Provinciaux* , aux *femmes* , aux *ensans* , & sur tout aux *Etrangers* , & à notre *posterité* notre *veritable prononciation* ; mais il ne faut pas pour cela causer une grande peine au Lecteur , & par conséquent , il suffit que les Ecrivains fassent de tems en tems *chacun de leur côté quelques petits changemens*.

Il est même nécessaire , que les Auteurs ne fassent pas ces changemens d'une maniere toujours uniforme dans un même mot afin de montrer que d'un côté ils n'abandonnent pas entierement l'usage comun des savans & de l'autre qu'ils adoptent pourtant quelquefois l'ortographe reguliere des ignorans sur la maniere d'écrire ce même mot pour se rapprocher un peu de la regle dictée par la raison.

Qu'on ne me fasse donc point de reproche si j'écris le même mot de deux manieres diferentes : je le fais exprès pour satisfaire a deux regles raisonnables, la premiere est de ne pas abandonner tout d'un coup & entierement l'usage abusif lorsqu'il est universel , la seconde est de s'éloigner quelquefois de l'abus afin qu'il soit permis un jour de s'en éloigner pour jamais.

Quand la plupart des Ecrivains modernes écrivent un mot , par exemple, *Philosophe* , suivant l'ortographe ancienne & savante , tandis que le moindre nombre l'écrit , suivant l'ortographe nouvelle & reguliere , les Dictionnaires diront : *quelques uns commencent à écrire philosofe* , au contraire , quand le plus grand nombre des Ecrivains modernes seront parvenus à écrire *philosofe* , tandis que le plus petit nombre de ces Ecrivains écrivent

216 JOURNAL DES SÇAVANS
encore *Philosophe* , les Dictionnaires
sont : *quelques uns écrivent encore*
losophe ; c'est ainsi que , sans
personne , notre ortographe pourra
ment se perfectionner peu à peu par
rité même des Dictionnaires.

Il y a une chose à observer pour
l'ortographe des noms de famille : les
noms de condition voudront & avec
raison , d'un côté , que le Public prenne
ce bien leur nom en le voyant écrit
sans pouvoir s'y tromper , & de l'autre
ils voudront avec justice conserver
l'écriture l'ancienne ortographe. Il n'y a
qu'un moyen de les contenter ; c'est
d'écrire d'abord le nom selon l'ortographe
régulière , par exemple , *Danjo* ,
signifier la prononciation moderne ; &
d'écrire ensuite , entre deux crochets
en italique le même nom , [*Danjo*]
selon son ortographe ancienne , qui n'a
rien de contraire à la prononciation
moderne.

OBJECTION I. Avec votre
projet qui paroît si raisonnable , savez-
vous qu'en donnant plus de facilité à ceux
qui étudient notre langue , vous augmen-
terez prodigieusement les difficultés pour
ceux qui étudieront les étymologies
dans 150. ans , & que si l'on suit
votre projet , il arrivera qu'ils ne pourront
plus , qu'avec beaucoup de peine

perpetuer avec une facilité à
après semblable.
Je conviens cependant de la dimi-
on de facilité pour les Etimologif-
mais on fait que la conoissance des
ologies est une conoissance de pure
ilité, & de très-petite utilité, &
ne regarde que trente ou quaran-
ones, qui vivront dans 150. ans;
que la grande facilité, tant pour
lire à bien lire & à bien prononcer
sois, que pour apprendre à le bien
& avec facilité, regarde & ces
savans futurs de cent cinquante
passeront par l'enfance, & cent
d'hommes, soit François futurs,
agers de tous les sexes, qui au-
ont à lire & à écrire. Or peut-
être une page de A. C. C.

À la prononciation, excepté
par exemple dans *Dominus et
minum* se prononcè parmi
diferemment, on leur a don
né qu'il faut prononcer les L
trouvent écrites ; ainsi ils
bien le d dans *advocatus*, d
care, dans *adjuvatus*, & le
missio ; mais, si en suivant le
prononçoient le d dans *Advo
a. Jager*, dans *Adjoint*, & le
mission, on les gronde ; &
côté, comment veut on que
gers, qui n'apprenent le B
dans les Livres, puissent jam
dre à le bien prononcer,
notre orthographe sera dans le
état où elle se trouve ? Notre
quons quelquefois de lettres

un p, un r, un s, vous nous ôteriez cette marque destinée à marquer les brèves.

RÉPONSE. 10. Il n'est pas vrai que les deux consonnes marquent toujours que la voyelle qui les précède est brève, par exemple l'a, dans les mots *trouvassés*, *bizarre*, n'est point bref, l'on dans les mots *bonheur*, *mourra*, n'est point bref.

20. Les deux consonnes sont en Latin une marque que la voyelle qui les précède est longue, come dans *Abbas*: or il seroit bizarre que pour marquer les brèves dans le François nous prissions une des marques dont les Latins se servent pour marquer les longues.

30. Les voyelles brèves sont plus de quatre contre une longue dans le François; j'ai conte les voyelles des vingt premières lignes de la vie de Tézée de la traduction nouvelle, j'en ai trouvé 26. brèves & 44. longues: ainsi il suffiroit de marquer les longues, & de les marquer d'un trait horizontal sous la voyelle, comme au mot *mèts*.

OBJECTION III. Si l'on suit vos changemens insensibles, il arrivera que ceux qui vivront dans 140. ans ne pourront presque plus lire les livres de l'impression d'aujourd'hui; ce qui seroit une grande perte pour eux.

RÉPONSE. Si les ouvrages de l'Académie on les reimprimera plusieurs fois, & que dans chaque édition on changera l'orthographe, s'ils ne sont pas bons, c'est une perte: or une petite perte peut être comparée avec un grand avantage.

OBJECTION IV. Si l'on suit votre projet, il faudroit que les caractères imprimés fussent tous ressemblans aux caractères manuscrits, il faudroit réformer nos Alfabetz & observer d'y mettre un caractère plus gros la seule maniere réguliere d'écrire & y mettre aussi les autres manieres irregulieres & certaines Glabes, il faudroit, durant un certain tems, les Imprimeurs garder à imprimer le même mot de diferentes manieres pour accoutumer les yeux à la maniere réguliere, & il faudroit lorsqu'il y a dans le même mot trois changemens à faire pour le rendre regulierement que l'Imprimeur ne feroit pas ces trois changemens tout d'un coup, & même s'il est vingt fois dans un mot, il ne devroit faire ce changement regulier que deux fois, & puis le mot d'après trois fois, & ainsi en suite, & ce changement sera établi imperieusement, & alors on procedera de la même maniere au second changement, & ainsi de même mot, jusqu'à ce qu'au bout de trente ans ce mot s'écrive & s'im-

toujours d'une maniere entierement reguliere ; il faudroit encore faire beaucoup d'autres observations.

RE'PONSE. 10. Je conviens , que l'on ne pourra jamais mettre toutes ces petites observations en usage dans une Nation , & que l'on ne pourra jamais perfectionner suffisamment l'Ortografe, *s'il n'y a un bureau établi dans la compagnie des meilleurs écrivains de la Nation destiné à perfectionner cet art ; si ce bureau n'a une inspection sur les Imprimeurs , & si cette inspection n'est autorisée par le Ministre dont dépendent les Imprimeurs.*

20. Ce sont des minuties , cependant sans ces minuties notre Ortografe ira tous les jours de mal en pis , la difficulté de lire & d'écrire les mots de notre langue , croitra sans cesse , & l'une des plus merveilleuses decouvertes , & des plus utiles pour le genre humain , au lieu de se perfectionner par nos soins , ira par notre negligence vers sa destruction , si un gouvernement sage , qui ne méprise rien de ce qui peut diminuer les peines des enfans ne commense à arreter le mal & à y remédier.

CONCLUSION. Il ne seroit pas impossible que les Tartares, les Arabes & les autres , n'adoptassent à la fin notre Alfabet come très-comode , s'il étoit perfectionné.

à la fin très-régulière, même
montre en même tems que
à bout d'une pareille entrepri
faut y procéder que par degrés
insensibles, & c'est ce que je
pose de démontrer dans ce des

* ECLAIRCISSEMENT sur
dans les Memoires de Trev
de Mars 1725. au sujet d
naire Géographique de M
LA MARTINIERE Geo
Majesté Catholique.

J E viens d'apprendre, n
la vérité, que les Auteu
moires de Trevoux, m'os
neur de faire mention de
comme s'il paroissoit déjà

Il est assez étrange que puis que des Libraires qui ont entrepris l'édition de mon Dictionnaire demeurent actuellement à la Haye , le Correspondant des R R. P P. ait été assez négliger pour ne pas s'informer de la vérité d'un fait qu'il vouloit mander en France. On dira peut-être qu'il l'a mandé, parce que les premiers volumes devoient paroître vers ce tems-là , cela suffisoit-il , à un homme qui est sur les lieux , pour avancer le fait sans le sçavoir , & ne voit-on pas clairement que cette nouvelle n'est annoncée que pour faire croire qu'il a vu le Livre & que c'est avec connoissance de cause qu'il doute si j'ai exécuté ce qu'on attendoit. Il est pourtant vrai que les deux premiers volumes sont encore sous la presse; que rien n'est distribué, & que personne jusqu'à ce jour n'a été en état d'en juger , si ce n'est quelques Sçavans qui en ont vû les feuilles , & qui très-certainement n'ont pu occasionner les doutes du Correspondant. Je dirai ci-après les raisons qui m'ont forcé à faire rouler les presses plus lentement pendant quelques mois, qu'elles ne font à présent qu'elles travaillent sans interruption.

Le Correspondant des R R. P P. convient qu'il est *très-possible* de faire mieux, que Mrs. Baudrand & Corneille

Mais cela est-il exécuté ? J'ose répondre qu'oui, sans risquer beaucoup, & il pourra dans quelques mois s'en assurer par lui-même, s'il n'a point quelque préjugé particulier, qui l'empêche de me rendre la justice, que j'attends des Lecteurs desintéressés.

On verra des milliers de fautes relevées, & auxquelles j'oppose des autorités irrécusables. Mon Livre n'eût il que cet avantage, ce seroit toujours un pas de plus vers la perfection. Mais j'ajoute encore qu'il est plus correct sur les citations, & qu'on n'y en trouvera point de fausses comme dans les Dictionnaires de Mrs. Baudrand & Corneille, où il y en a beaucoup : plus authentique par le choix des Auteurs cités : plus complet par un bon nombre d'articles dont il n'y a aucune trace dans ces deux Livres : & enfin plus juste par le soin que j'ai pris de ne point multiplier les villes comme a fait Mr. Corneille. On verra qu'il lui est arrivé plus d'une fois de faire trois villes d'une seule sous trois orthographes différentes. En voici un exemple qui me tombe sous la main au hazard. On trouve dans son Dictionnaire ALSPETTEN sur laquelle il cite M. Maty. ALSTETTEN, sur quoi il cite Davity, & ALTEST sans citation. Pas une de cet Orthographes n'est la véritable; il

faute

tant écrire ALTSTETTEN, que Mr. Corneille n'a point connue, car dans l'humeur où il étoit de peupler le Rhinthal il y a de l'apparence qu'il y en eût fait une quatrième ville.

Il ne faut pas être fort éclairé dans la Géographie des Anciens pour voir que Mr. Corneille ne l'a pas traitée dignement. C'est la partie la moins louable de son Livre. Mr. Baudrand n'en dit rien du tout dans son Dictionnaire François; & tout le monde sçait que son Dictionnaire Latin, où il a mis ce qu'il en sçavoit, est fort éloigné de la perfection, quoique ce soit ce que l'on avoit de meilleur avant Cellarius qui l'a beaucoup mieux traitée que lui. Le Correspondant des R. R. P. P. peut bien croire, pour peu qu'il ait d'équité, que j'ai fait mes efforts pour éviter les fautes que j'ai connues & reprises dans les autres, & il devoit conclure delà que mon Dictionnaire fera quelque chose, non pas de *plus parfait*; car ce seroit attribuer à Mrs. Baudrand & Corneille une perfection de laquelle ils sont bien éloignés: mais de moins defectueux que ce qu'ils ont donné. *Le public l'attendait*, il est en droit de l'attendre, & l'examen de mon Livre sera une preuve qu'il ne l'aura pas attendu en vain.

Je n'ai garde de supposer avec le Cor-

plus forte raison s'il est s^{eu}
blic ne s'assemble point et
prononcer sur un tel Livre
gement n'est autre chose que
particuliers qui disent leur
dont les voix étant rassem
pelles la voix du public.
point le Tribunal des par
ne me veux pourvoir que
ges intéressés ou prévenus qu
décider de ce qu'ils n'ont pu
examiner. Je les prie d'avo
aient vû mon Livre avant
bler ce qu'ils en pensent; et
ne me devroient pas compter
une grace.

Mais, diront les Censeurs
vous avez assez bien réu
des sentes des autres: réu

dra à quelque certitude sur les matières que je traite. La Géographie ne peut guères se perfectionner que par ces sortes de discussions. Bien loin d'apprendre la censure des personnes mieux instruites que moi, je serai obligé à quiconque m'avertira des endroits où mes guides m'auront égaré, de quelque manière qu'il le fasse : Mais je mets comme une condition nécessaire pour mériter ma reconnaissance, qu'il lise ce qu'il veut censurer, & qu'il marque en quoi consiste l'erreur.

Il est tems de venir aux raisons qui ont fait retarder la publication des deux premiers volumes. Je pourrois m'excuser sur l'exemple du R. P. Hardouin qui a fait attendre environ deux ans le public au delà du tems fixé dans le projet de souscription pour la nouvelle édition de Plin; quoiqu'il ne fut question que d'un Livre publié xxxviii. ans auparavant & que les additions après lesquelles on a tant attendu, n'ayent pas dû coûter beaucoup à un Sçavant si exercé sur ces matières: mais, outre que

Il m'a donné le droit de cer-
taines lumières pour en être
sûr que mes prédécesseurs
les a fait espérer d'une ma-
nière qui ne laissoit pas la liberté de
& qui au contraire m'im-
posoit la nécessité de les attendre. Cha-
cun contre-tems inopiné qui
coupe sur coup, & ont fait
vaine pour quelque tems les
Géographies que j'avois recueilles
divers Mémoires, pour le
témoigne de l'attention à M
rois été charmé de subtilité
des vrais & dressés sur des
ces certaines, à ceux que
recueilles des Ouvrages publiés
Libraires, dont j'ai long tems
vivacité à ce sujet, m'ont fait
laisser sentir l'impression.

Voila ce qui a retardé la publication du Dictionnaire , & si quelqu'un en murmure presentement , le public m'en louëra quelque jour , puis que ce retardement m'a donné le tems de recevoir & d'employer d'excellens Mémoires qui m'ont été adressés d'Allemagne & d'Italie desquels un peu plus de precipitation l'auroit privé.

HUGO GROTIUS de Veritate Religionis Christianæ , editio accuratio-
quam tertium recensuit notulisque illustravit **JOANNES CLERICUS**. C'est-à-dire , *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne* , par **HUGUES GROTIUS** ; avec les Notes de **M. LE CLERC**. A la Haye chez les Freres Vailant & Prevost. 1724. in 8. pp. 384.

LEs éditions des Ouvrages aussi utiles que celui du Traité de la vérité de la Religion Chrétienne de Grotius ne sçauroient trop se multiplier. Celle que **M. le Clerc** donna au Public en 1709 , étoit accompagnée de quelques Notes de la façon de l'Editeur ; avec une Dissertation sur le choix d'un parti , entre tous ceux qui font profession de la Religion Chrétienne. En 1717. on réimprima le même ouvrage avec quelques nouvelles Notes de **M. le Clerc** , & quelques corrections

230 JOURNAL DES
par rapport aux citations
même de cette troisième
laquelle M. le Clerc a fait
nouvelle Dissertation. La
pose d'y prouver aux Tolé-
leur est pas permis d'être
matiere de Religion, & q
vers partis qui divisent les
doivent choisir celui qui
meilleur. La raison qu'il en
n'est jamais permis de fa
extérieurement de croire
croit pas, & de pratiquer ce
condamnables. Il ajoute
donnera l'erreur; mais qu
nera point la dissimulation

*Lettre de M. MARALDE
à l'Abbé BIGNON
Mémoire sur la Lumière*

MONSIEUR,

Si l'Auteur anonyme de
insérée dans le Mercure de
vembre dernier avoit lu
sur la lumière Septentrion
parmi ceux de l'Académie
de 1721, il auroit con-

A O Û T 1725. 231

de Grégoire de Tours , & celle
de 1584. que je rapporte de cette
année , il n'y en ait point eû d'autres.
Je suis contenté de parler de celles
que j'ai trouvées dans quelques Auteurs
plus célèbres , ou qui étoient plus a-
main , & dont les circonstances é-
toient plus détaillées. Je me suis donc
gardé de dire qu'il n'y en a-
point d'autres , parce qu'il auroit
fallu lire tous les ouvrages qui ont été
écrits dans l'intervalle de près de mille
ans qu'il y a entre les unes & les au-
tres ; ce que mes occupations bien dif-
férentes , ne m'auroient pas permis de
faire. Au reste on doit sçavoir bon gré
à l'Auteur anonyme de la Lettre , qui
a rapporté de nouvelles observations
sur les des Auteurs anciens , qui confir-
ment la conjecture que j'avois donnée.
C'est que la lumière Septentrionale se
voit plus ordinairement dans des an-
nées de sécheresse qu'en d'autres tems.
L'honneur d'être avec beaucoup de
respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

MARALDI.

Paris le 16. Janvier 1725.

NOU-

Les *Tragés détenu*
ayant trouvé à re
mis les Cartes Géo
vances , & les Plans
les, dans le Livre d
tion de la France, q
Force publia en 172
Libraires (sçavoir
rue S Jacques, &
au Palais) qui ven
toûjours attentifs à
ner toute la perfecti
tible, firent aussi-tôt
tes particuleres de
France, & aux Pla
pales. Comme ce
achevé, tous les Exe
velle Description de la
biteront à l'avenir
Celle-ci est la même

voient les Soldats Romains, de dire des vers satyriques contre ceux qui triomphoient. Par M. l'Abbé Nadal, de l'Académie Royale des Belles Lettres, chez la Veuve Ribou. 1725, in-12.

Cavelier fils acheve l'impression de *l'Histoire des Juifs & des peuples voisins* traduite de l'Anglois de M. Pridcaux. Cette Traduction a paru en Hollande en 1722. La nouvelle édition sera en 7. vol. in-12. avec des Cartes nouvelles.

Il paroît un Recueil de quelques *Poësies* de feu M. l'Abbé de Chaulieu & de feu M. le Marquis de la Fare. in-8.

Le P. Bougent, Jesuite, demeurant au Collège de Louis le Grand, se prépare à donner bien-tôt au Public *l'Histoire de la Paix de Munster*. Il travaille depuis plusieurs années à cet Ouvrage important, sur les Mémoires de M. le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire de la Cour de France pour ce Traité, qui lui ont été communiquez par feu M. le Président de Mesmes. Cet ouvrage sera en trois ou quatre volumes in-40. L'Auteur s'est attaché particulièrement à développer d'une maniere nouvelle la politique & les intérêts des Cours de l'Europe, dans le tems du Ministère des Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

L'Abbé de Saint Pierre a fait imprimer

234 JOURNAL DES SÇAVANS.

mer un projet & des observations , au sujet des Pauvres Mandians.

Jacques Vincent , rue S. Severin , a imprimé un Livre intitulé : *Examen général de Conscience sur tous les péchez qu'on peut commettre dans les différens états de la vie.*

Montalant a imprimé un second *Voyage Littéraire* des Peres D. Edmond Martene & Urfin Durand . où l'on trouve un grand nombre d'Anecdotes recueillies.

Cailleau , Place de Sorbonne , vient de réimprimer *Les préjugés légitimes contre les Calvinistes* , augmentez de deux Dissertations considérables contre *La Défense de la Réformation* du Ministre Claude , & d'un Avertissement sur l'utilité de cette édition. Vol. in-12. de 600. p. y compris les additions. Tout le monde sçait que cet Ouvrage est de feu M. Nicole. Le même Libraire a réimprimé *Les Prétendus Réformés convaincus de schisme.* in 12. 2. vol. par le même. Les *Annales de Tacite* , avec des notes Politiques & Historiques , par feu M. Amelot de la Houffaye , in-12. 4. vol. Le *Traité des Hypothèques* , par M. Bafnage , in-12. Cette édition est augmentée.

M. l'Abbé de Molieres , Professeur Royal en Philosophie , & de l'Acadé-

l'Académie des Sciences a fait imprimer des *Leçons de Mathématiques*, pour l'intelligence des principes de Physique, qu'il enseigne actuellement au Collège Royal les Lendis, Mercredis, & Samedis, depuis une heure jusqu'à deux. Ces Leçons se distribuent feuille à feuille, à mesure qu'elles sont imprimées. Chez Thibout, Place de Cambrai.

Simart, rue S. Jacques, a imprimé depuis peu *Le Temple de Gnide*. On nous donne cette espèce de Roman pour la Traduction d'un ancien Poëme Grec trouvé parmi les Manuscrits d'un Evêque de l'Eglise Grécque. Il mérite par son succès que nous en rendions compte le mois prochain.

Instruction Chrétienne sur les dangers du Luxe, & les faux prétextes dont on l'autorise, en forme de Conférence entre un Prêtre & un Séculier. Chez Ph. Nic. Lottin, rue Saint Jacques.

Le même Libraire, conjointement avec Hugues Chaubert, vient d'imprimer un *Examen de divers points d'Anatomie, de Chirurgie, de Physique, de Médecine, &c.* Par M. Andry, au sujet des deux Lettres que lui a écrites le Chirurgien Auteur du *Traité des Maladies des Os*.

L'Abbé Nadal a fait imprimer chez la veuve Ribou la Tragedie de *Mariamne*.

ne, avec une Préface qui a révolté tous les honnêtes-gens. L'Auteur a cru se dédommager de la chute de sa Pièce par une déclamation injuste & offensante, qui ne fait tort qu'à lui-même. Nous assurons le Public de la part de M. de Boze, Approbateur de la Tragédie, que cette Préface a été imprimée sans qu'il l'ait vûe. Il paroît à ce sujet une Lettre ingénieuse de M. Timot.

On imprime actuellement une Lettre Critique de Mademoiselle Riccoboni, à M. l'Abbé C. au sujet de la nouvelle Traduction de la *Jerusalem délivrée* du Tasse. On publie d'avance que cette Lettre est bien écrite, & qu'elle est pleine de bon sens, d'esprit & d'érudition. Lottin & Chaubert l'impriment.

Fournier, Libraire, rue S. Jacques, a imprimé le *Traité de la Conscience* (par M. du Tremblai, d'Angers) in-12. 1724. Cet ouvrage est purement un *Traité de Controverse*, où l'Auteur prétend faire voir que les Protestans ne suivent ni leurs lumières, ni leur conscience, lorsqu'ils demeurent séparés de l'Eglise Catholique.

Les Aventures d'Achille Prince de Tours, & de Zaïde Princesse d'Afrique. Roman in-12. Chez André Morin. 1724.

Calendrier Chronologique pour l'année

1725.

1725, contenant une Histoire abrégée par ordre de date, à la rencontre de chaque jour, des événemens les plus mémorables arrivés depuis le commencement de la Monarchie Françoisse jusqu'à présent. Chez Prault, Quai de Sèvres. 1725. in-16.

Tablettes Géographiques, contenant un abrégé des quatre parties du monde, leurs bornes, Gouvernemens, Religions, &c. avec un Dictionnaire Géographique. Ganeau & Giffart. 1725. in-12.

Ganeau imprime à Paris le *Voyage du tour du monde* de Jean François Gemelli Careri, traduit de l'Italien, dont la première édition a paru en 1719. chez le même Ganeau en 6. vol. de la traduction de M. le Noble, qui est décédée depuis peu. Cette seconde Edition est considérablement augmentée, & est conforme à la seconde édition de l'original Italien, qui a été faite en Italie il y a quelque tems, où M. Gemelli Careri a mis à la tête de chaque volume un état des Marchandises qu'un Voyageur peut transporter dans chaque Pays, & de celles qu'on y peut acheter, pour les transporter ailleurs: le second tome est augmenté de l'Histoire des Sophis, & tout l'ouvrage a été corrigé pour le style & la diction, conformément au
sens

238 JOURNAL DES SÇAVANS.
sens de l'Auteur Italien ; on y a ajouté
de nouvelles planches ; entr'autres une
figure des Monnoies de l'Indostan , du
Mogol , du Pegu , de la Chine , &c.

On trouve chez le même Libraire la
nouvelle édition des *Révolutions d'An-
gleterre* , par le Pere d'Orleans , avec
fig. 4. vol. in-12.

Le même Libraire a réimprimé les
Mémoires de Villeroi , en 7 vol. in-12.

Mauduit , Briasson , &c. ont réimpri-
mé la *Vie de l'Impératrice Eleonor* , avec
quelques augmentations.

On vend chez André Cailleau , Pla-
ce de Sorbonne , une brochure in-12,
de 78. pages , intitulée : *Griſelidis , ou
la Marquise de Salusses* , par Mademoi-
selle Allemand de Montmartin.

DE LA HAYE.

Voici le titre d'un grand Ouvrage que
l'on propose par souscription. *Négociations
secretes touchant la Paix de Munster & d'Of-
nabrug* : contenant les Préliminaires , In-
structions , Lettres & Mémoires de ces
Négociations commencées en 1642 , jus-
qu'à la conclusion de la Paix en 1648 , &
diverses autres Pièces jusqu'en 1654 inclu-
sivement : le tout tiré des Manuscrits les
plus authentiques. On ne peut nier que
cet Ouvrage ne soit très-utile aux Po-
litiques

1729 139
niques & à tous les Négociateurs , & qu'il ne mérite d'être ajouté au *Corps Diplomatique* , ou *Grand Recueil des Traitez de Paix*. L'inspection du projet de souscription fait voir le nombre & l'importance des Pièces qui seront contenues dans l'Ouvrage. La nature de ces Pièces , & leur stile , auquel on n'a pas touché , convaincront de leur authenticité; ce seront quatre volumes in-folio , qui seront en tout 560. feuilles. Le prix des quatre volumes sera de 28. florins ; les Exemplaires en grand papier Royal , dont on a tiré un petit nombre , coûteront 42. florins. Le Libraire livre actuellement les deux premiers volumes; de sorte que les Souscripteurs peuvent connoître l'Ouvrage , pour lequel ils souscrivent , & qu'ils ne courent point risque d'être trompez. En recevant les deux premiers volumes on payera 18. florins , & les dix autres florins en recevant les deux derniers volumes *. On souscrit pour cet Ouvrage à la Haye chez Jean Neaulme , qui en est l'Imprimeur , & à Paris chez *Montalant* , Quai des Augustins , & *J. Villetta* fils , rue S. Jacques , & dans toute la France , en Suisse , en Italie , en Allemagne , en Hollande , dans les Pais-bas , chez les principaux Libraires.

Nous

* [L'impression de ces derniers volumes est fort avancée.]

240 JOURNAL DES SÇAVANS.

Nous avertissons que l'Ouvrage du P. Bougent sur la même matière, que nous avons annoncé ci dessus, p. 233. est fort différent, étant une Histoire de la Paix de Munster, composée sur les Mémoires du Comte d'Avaux.

TABLE DES ARTICLES.

A O U T 1725.

I. PET. GUARIN, Grammatica Hebraïca.	123
II. MASCLEF, Lettre sur la Grammaire Hebraïque du P. Guarin.	130
III. LE GENTIL, Nouveau Voyage autour du Monde.	141
IV. TOUNELY, Prælectiones Theologicæ de Gratia Christi.	152
V. PAPIN, Recueil de ses Ouvrages en faveur de la Religion.	167
VI. P. V. DUBOIS, Nouveau Traité des Maladies Veneriennes.	176
VII. L'Anatomie d'HEISTER.	182
VIII. La Science des personnes de la Cour, de l'Epée & de la Robe.	196
IX. L'Abbé de S. PIERRE, Discours pour perfectionner l'Orthographe.	199
X. Eclaircissement touchant le Dictionnaire Geographique de M. DE LA MARTINIERE.	222
XI. HUGO GROTIUS de Veritate Religio- nis Christianæ, ex recensione J. O. CLE- RICI.	229
XII. MARALDI Lettre touchant un Mémoire sur la Lumière.	230
XIII. Nouvelles Littéraires.	232.

F I N.

JOURNAL
DES
SCAVANS,
5

SEPTEMBRE 1725.

Augmenté de divers Articles qui ne se
trouvent point dans l'Edition
de Paris.



A AMSTERDAM:
chez les JANSONS à WARSBERG.
M DCC XXV.

*Oeuvres de Mathématiques avec la
connoissance des Betes par le R.
PARDIES. 12.*

*Acta Constitutionis Clementi
S. Pontif. BENEDICTO
RENATO JOS. DU BOY
— utriusque processus in cau-
nis B. JOANNIS NEPO-
tytis. 4.*

*JOS. AUGUSTINI Soc. Jesu
fessantorum, quæ scitu necessa-
riis: accessit instructio pro*

*JOSEPH. BINGHAM Origine
rates Ecclesiastica ex lingua
Latina vertit JO. HENR.
Volumen secundum. 4.*

*JO. FR. BUDDI Meditationes
de Mortuorum resurrectione
Adversariorum per veteris E-
vindicata. 4.*

*HERM. GID. CLEMENTI
Libro Enco a Mose in T-
collocato ad Illustrationem*

JOURNAL DES CAVANS,

SEPTEMBRE MDCCXXV.

MOIENS pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe depuis 1600, jusqu'à 1716. avec des réflexions & remarques Critiques. A Paris chez la veuve Moind de Mazieres, & Jean-Baptiste Garnier, rue S. Jacques à la Providence. 1724. 4. vol. in-12. T. I. p. 304. Tom. II. pp. 555. Tom. III. p. 592. Tom. IV. pp. 584.

Les points essentiels sont le caractère de ces importants Memoires: 1. la multitude des faits; 2. la précision avec laquelle ils sont rapportez; 3. la fidélité qu'on y a observée; 4. la suite des dates. Nulle part on ne trouvant de faits rassemblez par rapport à l'âge de tems dans lequel l'Auteur s'enferme. Qu'on lise les P.P. Gaultier, Labbe, Turselin, de S. Romuald, de Mont & Buffier, qu'on lise Woerden, de la, Collin, Parival, & nombre

ces, les mariages, les sacres, les circonstances, plus propres, se remplir le vuide d'une gazette ; satisfaire un Lecteur judicieux. passé sous silence la mort des souverains, & n'a fait mention que des Empereurs & des Impératrices, celle des Rois & des Reines, des Princes les plus proches de couronne, de celle des Ducs de Saxe, des Electeurs Séculiers, qui communément plus de part aux affaires qui jouent un plus grand rôle dans le monde. Il ne dit rien de celle de ces coup de premiers Ministres, de l'infini de Généraux qui se sont distingués dans le cabinet ou dans les Armées, faut néanmoins excepter quelques uns qu'il a été, dit-il, de pas time.

car, comme il nomme ordinairement
 les Chets qui ont commande dans les
 actions importantes, il sera aisé en par-
 courant ce Livre, de démêler ceux qui
 ont servi leur Patrie avec plus de gloire,
 & avec plus de bonheur. Quelques
 Savans trouveront peut être à redire
 qu'il ait omis les Gens de Lettres, &
 qu'il n'ait pas même parlé de ceux qui
 se sont fait le plus de réputation. Mais
 les événemens politiques n'ont rien de
 commun avec la République des Lettres.
 D'ailleurs, continue l'Auteur, les vrais
 Savans sont assez connus par leurs Ou-
 vrages, & si quelques-uns d'entr'eux ne
 sont pas parvenus à se faire connoître,
 inutilement parleroit-on de ceux-la dans
 ces Mémoires. Il s'est relâché en faveur
 du célèbre M. Descartes, dont il fait un
 article fort long & fort curieux. Au-
 rest pour ne pas confondre des matieres
 trop différentes, il s'est renfermé dans
 l'Histoire profane, en sorte qu'il ne
 parle ni de l'établissement des Ordres
 religieux, ni de la canonisation des
 saints, ni de l'exaltation ou de la mort
 des souverains Pontifes, non plus que
 de leurs Bulles, & des Censures faites
 par l'Inquisition, par les Evêques, ou
 par les Universitez; en un mot il a pas-
 sé sous silence tout ce qui a rapport avec
 l'Eglise, & il a rassemblé tout le reste.

248 JOURNAL DES SÇAVANS.

République Chrétienne à quinze Etats; si le Maréchal de Gramont se laissa battre à Honnecourt pour faire plaisir au Cardinal de Richelieu; si le Comte de Moret se fit Hermite après la Bataille de Castelnaudary: il discute l'affaire de la conspiration des poudres, & de l'incendie de Londres; la calomnie de Titus Osez; la fable de la supposition du Prince de Galles; le droit de Philippe V. à la Monarchie d'Espagne, & cent autres points de cette nature. Ces discussions lui paroissent sinon nécessaires, du moins intéressantes, & en laissant ce qu'il a crû qu'on oublieroit dès qu'on l'auroit lu, il s'est attaché à ce qui lui a sembler qu'on seroit bien-aise de retenir, il l'expose assez au long pour ne pas causer le dégoût que donnent des Abregez où l'on n'apprend rien.

La fidélité est l'ame de l'Histoire, & notre Auteur a pris d'autant plus de soin de démêler la vérité, qu'une infinité d'Historiens ont travaillé à l'obscurcir. Souvent, dit-il, ils exposent les faits comme ils les conçoivent, plutôt que de la manière dont ils se sont passés: ils ajoutent ou retranchent des choses essentielles; ils parlent sur des bruits publics, & des traditions populaires: ils débâtent leurs imaginations ou celles des autres; ils imposent de gayeté de cœur,

on se laissent imposer. Voilà, continué-
 ra-t-il, ce qui fait qu'après avoir beaucoup
 lu, on ne sçait quelquefois à quoi s'en te-
 nir: l'amour, l'intérêt, la haine, cent
 passions différentes conduisent la plume
 de ceux qui écrivent, & sont la source
 ordinaire de nos doutes & de nos er-
 reurs. On se prévient pour un homme
 dont on a entrepris de vanter les ac-
 tions, & pour justifier le jugement qu'on
 en porte, on séduit celui du Public.
 Tout Général, poursuit-il, devient Hé-
 roïque, & comme on ne sçauroit quelque-
 fois en établir l'Héroïsme que sur le
 mensonge, on défigure les événemens
 au point qu'ils ne sont pas reconnoiss-
 ables. On se prévient encore plus sou-
 vent en faveur de son Pays. C'est,
 ajoute notre Auteur, le principe le plus
 universel de la corruption qui regne dans
 les Histoires. Il n'est point surprenant
 qu'on aime sa patrie, qu'on ait même
 un penchant à l'estimer, & à la faire
 valoir: Un intérêt personnel, mais dé-
 licat & presque imperceptible, règle
 l'idée que l'on s'en forme. Il est natu-
 rel de s'imaginer qu'on participe aux
 louables qualitez de ceux qui respirent
 le même air, & à qui l'on est uni par
 les liens de la société & des mêmes loix:
 c'est ce qui fait que le cœur s'intéresse si
 fort pour eux. Si chacun étoit moins

prévenu en faveur de soi-même, il le seroit moins en faveur de ses compatriotes, & des maîtres qui le gouvernent. Il n'est donc pas étonnant que chaque particulier soit touché des disgrâces ou des prospérités qui arrivent au corps de la Nation dont il fait partie; mais ce qui surprend, observe nôtre Auteur, c'est que chaque particulier se puisse figurer qu'il est de son honneur de grossir les avantages que la Nation remporte à la guerre, & d'en diminuer les pertes, comme si un peuple étoit plus ou moins brave pour avoir essuyé plus ou moins de revers. Tite-Live & les plus grands Historiens de son Pays, n'ont pas crû avilir la gloire de Rome, en représentant Annibal à ses portes, où il insultoit à ce qui y restoit de Citoyens consternés.

Quand notre Auteur se plaint que l'inclination de sa patrie aveugle la plupart des Historiens, il ne parle que de ceux qui ayant été nourris dans le sein de leur Patrie, la regardent toujours comme leur mere, & non de ceux, en qui la haine fondée sur le chagrin & le ressentiment, ont étouffé l'instinct de la nature. Tels ont été, dit-il, presque tous les François réfugiés depuis la révocation de l'Edit de Nantes; encore, dit-il, si le penchant qu'ils avoient pour leur patrie s'étoit tourné en une simple

indifférence, la Verité n'y perdrait rien
 libres des prejugez de la naissance
 n'auroient été que plus en état de
 transmettre toute pure, mais livrez
 une haine furieuse, ils n'ont donné si
 les affaires du temps, aucun Ouvrag
 où la plupart des événemens glorieux
 leur patrie ne soient défigurés. Le pl
 considerable de ces Ecrivains, remarqu
 e-il, est sans doute le Sieur Larrey, q
 publia il y a quelques années, une Hi
 toire d'Angleterre à laquelle tant
 mauvais connoisseurs ont aplaudi, c'
 aussi, continue-t il, le plus partial de tot
 nonobstant les belles protestations qu
 fait dans sa Preface : il faut (c'est to
 jours notre Historien qui parle) q
 l'Auteur du Journal appelé de Verdu
 n'ait pas lû l'Ouvrage de ce Gentilhoi
 me devenu Prussien, puisqu'il le lo
 d'exactitude, de fidélité & de désintere
 ment, comme on le voit dans le mois
 Mars 1717. Le quatrième vol. n'est gué
 qu'un amas de déclamations, un tissu
 Panegyriques & d'invectives, dans leq
 tout ce qui est marqué au Sceau de la C
 tholicité se trouve décrié sans pudes
 comme tout ce qui a le nom de Protesta
 s'y trouve loué sans mesure : c'est ce
 l'on fait remarquer dans le cours de
 Mémoires, où l'on tâche de rendre à la
 nité, ce que la préoccupation lui a ôté.

254 JOURNAL DES SÇAVANS.
peut guères faire de fonds sur les confiances qui les regardent personnellement , parce qu'il est visible que la vanité y a beaucoup de part.

Les Memoires de Pontis sont encore de ce caractère , mais avec cette différence , que le Heros de la piece n'est pas l'Auteur , & qu'on lui a fait jour après sa mort , un personnage qui le surprendroit peut-être d'autant plus agréablement s'il revenoit en ce monde , qu'il se trouveroit une belle reputation toute établie , sans qu'il lui eût rien coûté pour se l'acquérir.

C'est ici un point de critique , qui n'est ni étranger ni inutile , & qui donne occasion à l'Auteur de faire des remarques qu'on ne voit point ailleurs. Il y a d'abord , dit-il , un préjugé général qui fait ici une impression si forte , qu'il n'est pas possible de l'effacer. De Pontis , l'on s'en rapporte à l'Ouvrage en question , avoit passé cinquante-six ans dans les Armées & à la Cour , lorsqu'il se retira pour penser sérieusement à son salut. Le Prince d'Orange , le Duc de Bavière , les Généraux , tous les grands Seigneurs eurent beaucoup de considération pour lui. Il fut assez mal avec le Cardinal de Richelieu ; mais en récompense il fut très-bien auprès de Louis XIII. qui le distingua en plusieurs occasions.

se distingua fort lui-même, & ses services auroient élève aux premières dignités, la récompense suivoit toujours le mérite. A juger de De Pontis par ces paroles, voilà un homme bien connu & qui meritoit de l'être: cependant avant les Mémoires, personne à la Cour n'avoit entendu parler de lui, c'est la réflexion que chacun fit, dès qu'ils parurent, & il n'en falut pas davantage pour les louer. Notre Auteur entre ici dans des discussions curieuses & importantes, que nous sommes obligés de passer, après quoi il vient aux Mémoires de Rothefort, d'Artagnan, de Montbrun & de la Fontaine. Il dit que dans ces Mémoires, la Verité se trouve blessée en des circonstances essentielles, & qu'encore qu'ils portent pour ainsi dire, sur leur front, le caractère de leur réprobation, tant il est aisé de découvrir le Roman déguisé en histoire, cependant il faut être au fait des affaires du temps, pour appercevoir la supercherie.

En 1712 il parut d'autres Mémoires, où le public crut d'abord trouver ce qui s'étoit passé de plus secret dans la Guerre d'Espagne, de Baviere & de Flandres, comme l'annonce le titre. L'Auteur qui les a écrits ne se nomme point, mais il se fait Marquis, & Marquis considérable, tant par les négociations où il dit

qu'il

expose d'une maniere qui
peu qu'on ait, on ne dit
gion, mais de gout & c.
Notre Historien a relevé
Marquis, en tant d'endroi
inutile d'en indiquer ici
passons une infinité d'autres
nous arrêter à celui des dat
ici d'une exactitude infini
rien, comme l'observe
qui paroisse plus inutile que
scrupuleusement aux dates
te en effet qu'une Ville
qu'une bataille ait été don
Edit ait été porté, qu'on
mort tel ou tel jour d'un tel
tel autre, quand la justesse
de la date ne répand ni él
fusion dans la Chronologie

SEPTEMBRE 1725. 257

rien ce travail est ingrat & pénible.
l'adverfance des Ecrivains, la negli-
gence des Imprimeurs, la différence de
l'ancien & du nouveau ftile, font au-
tant de fources de meprifes, qui le mul-
tiplient avec le nombre des Auteurs font
une efpece de cahos imperceivable. No-
tre Auteur cependant n'a pas laiffé d'in-
diquer la deffus un grand nombre de fau-
x, qu'il a appe.ques dans p'ufieurs Hif-
toriens, & entr'autres dans des Ecrivains
diftinguez. Nous ne fçaurions rappeller
toutes les circonftances qui rendent ces
Mémoires recommandables.

Second Mémoire pour le Prince FRED-
ERIC d'AUVERGNE, fervant de ré-
ponfe à celui de l'Archevêque de CAM-
BRAY. in-fo. 10. pp. 30. Deux autres
petits Mémoires. pp. 7.

ON a vû par l'extrait que nous avons
donné dans le mois de Juin dernier
p. 32. des Mémoires au fujet du Prieur de
S. Martin des Champs, que le principal
moyen de M. l'Archevêque de Cambrai
pour foutenir fon titre, eft de dire que M.
le Prince Frederic n'eft point recevable à
contester les Bulles de Coadjutorerie
parce qu'elles contiennent une difpenfe
foutenue de l'autorité des deux Puiffan-
ces, à laquelle le Collateur a volontai-
rement

258 JOURNAL DES SÇAVANS.
rement consenti. M. Cochin entrepren
dans ce second Mémoire de faire voir
pour M. le Prince Frederic d'Auvergne
10. Que le Pape n'auroit pû accorder
une pareille dispense : 20. Qu'il ne l'
point donnée ; 30. Que s'il l'avoit pu
& s'il l'avoit fait , l'inexécution de la
Bulle par l'Official la rendroit inutile.

Pour établir la premiere de ces trois
propositions , on pose d'abord pour
principe , que le Pape n'a point l'autorité
d'abroger les décrets que l'antiquité
consacrés , & que le droit qu'il a de
dispenser dans quelques circonstances de
pend de deux regles ; l'une que le Pape
ne peut dispenser dans les cas que les
Canons ont prévus , & pour lesquels il
ont exclu toutes dispenses ; l'autre , que
dans les especes où les dispenses peuvent
avoir lieu , elles ne doivent être accor
dées que pour des causes Canoniques.
C'est qui est établi par l'Article XLII
des Libertez de l'Eglise Gallicane. Pithe
a tiré cette maxime de ce que les Ca
non prescrivent sur les dispenses , de
ce que dit Saint Bernard sur ce sujet , dans
le Livre fameux de la Consideration
adressé au Pape Eugène III , & du prin
cipe , que la dispense n'est point propre
ment une grace , mais une explication
des Canons ; de sorte que , quand le Pa
pe accorde une dispense , il juge que

Les Conciles avoient prévu le cas singulier, qui se présente, ils auroient eux-mêmes décidé, que dans de telles conjonctures, il faut s'écarter des regles ordinaires. M. le Prince Frederic prétend que, suivant ces regles, la Coadjutorenne du Prieuré de S. Martin des Champs, accordée à M. l'Abbé de S. Albin, est absolument nulle; car le Concile de Trente, ayant d'abord établi pour regle générale, qu'on ne doit donner de Coadjutorenne avec future succession pour aucun Benefice, ajoute que si la nécessité pressante de quelque Eglise Cathédrale, ou de quelque Monastère ou quelque autre manifeste demande que l'on donne un Coadjuteur au Prélat, il ne pourra lui être donné avec faculté de succéder, que la raison n'en ait été auparavant bien connue du S. Pere; autrement que les Bulles de Coadjutorennes seront subreptices. Ainsi il n'est pas permis au Pape, suivant le Concile de Trente, de dispenser de la rigueur des Canons, pour donner une Coadjutorenne, que quand il s'agit d'un Evêché ou d'une Abbaye, autrement la dispense que la Coadjutorenne renferme toujours, est absolument nulle, parce que le Pape n'a point le pouvoir de l'accorder.

La dispense est aussi nulle quand elle est accordée sans cause legitime, & il

260 JOURNAL DES SÇAVANS
n'y en avoit point, à ce que dit le
de ce Mémoire, pour donner un
juteur au Prieur de saint Martin
Champs, parce qu'on ne reconnoit
cause légitime de dispenser en matière
Benefices, que l'utilité ou la nécessité
pour le spirituel. A l'égard de la conservation
du temporel, il ne faut
donner de Coadjuteur à un Titulaire
suffit qu'il ait un bon Intendant.
on dit qu'il falloit une personne de
pour rentrer dans les biens alienés.
semble que l'on veuille faire en sorte
que la Justice n'écoute que ceux qui
jouissent d'un crédit redoutable. L'Abbé
de Lionne avoit du crédit, & à sa
mort son Prieuré seroit tombé en
mains de personnes, qui ne l'auroient
laissé devenir la proie ni de l'ignorance
ni de l'oppression.

Pour ce qui est de la seconde
situation, que le Pape n'a point pu
accorder une grace exorbitante; il
serve pour M. le Prince Frederic.
la Bulle de Coadjutorerie ne contient
aucune clause qui déroge aux Constitutions
Provinciaux & aux Généraux.
les clauses qu'elle renferme sont
raisonnables & de saine police. Le Pape, à
a exposé que le grand âge & les infirmités
de l'Abbé de Lionne ne lui permettoient
plus de faire les fonctions

Prieur, n'a voulu accorder qu'une grace ordinaire ; il a cru que c'étoit un Monastere sur lequel l'Abbé de Lionne avoit toute autorité , & que la discipline réguliere périclitoit , si on ne donnoit un secours a celui qui en étoit le Chef. Si l'on avoit exposé au Pape , que le Prieur , étant Commendataire , n'avoit aucun exercice de Jurisdiction , il n'auroit point donné de Bulle de Coadjutorerie.

Cette Bulle n'a point été exécutée ; car elle imposoit à l'Official l'obligation *de s'informer exactement* des faits exposés dans la supplique , & de la capacité du sujet : l'Official n'a satisfait qu'à la dernière obligation : la Bulle n'a donc pas été dûement exécutée : par conséquent la dispense tombe ; car sans fulmination la Bulle n'est qu'un *vain titre*, qui ne contient qu'une commission sans effet.

Ce moyen est d'autant plus décisif, dit le Défenseur de M. le Prince Frederic d'Auvergne , que jamais la fulmination n'a été confirmée par les Lettres Patentes , ni pas l'Arrêt d'enregistrement , & que bien loin qu'on y trouve le concours des deux Puissances , l'autorité même de la Bulle s'élève contre la fulmination.

A l'égard des Lettres Patentes , M.
 Coz

Cochin prétend qu'elles ne couvrent point l'abus de la Bulle de Coadjutorerie. 10. Parce que le Roi ne faisant que lever l'obstacle qui se trouve dans l'exécution des Bulles, parce qu'elles sont émanées d'une Puissance étrangere, n'en change point la nature, & d'abusives qu'elles sont, n'en fait pas des titres Canoniques. 20. Le Roi, qui déroge par ces Lettres Patentes aux Edits & aux Ordonnances du Royaume, c'est-à-dire, aux Loix politiques, ajoute, *pourvu qu'au surplus dans lesdites Bulles, il n'y ait rien de contraire aux droits de la Couronne, franchises & libertez de l'Eglise Gallicane.* Ainsi le Roi ne prétend point que l'on sacrifie les libertez de l'Eglise Gallicane, c'est-à-dire, les Canons, à l'intérêt de M. l'Abbé de Saint Albin. Si le Roi avoit voulu que la Coadjutorerie fût exécutée, sans qu'il fût permis de la combattre, il n'auroit point évoqué cette affaire à sa propre personne, ni nommé des Commissaires pour l'examiner.

L'Auteur du Mémoire tire de ces argumens des réponses aux objections faites par M. l'Archevêque de Cambrai, contre les moyens d'abus proposez dans le premier Mémoire. Puis il répond à la fin de non recevoir, que l'on veut fonder sur le consentement du Collège.

à son successeur ; ce consé-
ent donc bien fragile ? 30.
moncer à son droit, quand i
intérêts temporels , parce que
peut disposer de son bien ; mai
port aux Benéfices , „ l'intérê
l'Eglise reclame & force le Coll
de reconnoître lui-même la lég
de son consentement. Il n'y a pe
ne qui ne puisse céder à la fave
à l'importunité ; mais il y a
grandeur à se réformer soi-même
à reconnoître la supériorité de la
On suit en cela la conduite des
Le consentement des Collateur
point empêché que les Coadjutores
Canoniat de Mets , & de la Cha
de Nantes ne fussent déclarées ab
par les Arrêts de 1642. & de 170
le Procureur Général du Parlem
Provence a été reçu Appellant c
d'abus de l'union de la Prévôté
man , que le Roi avoit deman
ape , en faveur des Jésuites ,

264 JOURNAL DES SÇAVANS
avoit été confirmée par des Lettres
tentes enregistrées au Parlement
vence sur les conclusions du Procureur
Général. 40. Le Pape ne peut
corder des Bulles de Coadjutor sans
le consentement du Collateur, ou
il falloit l'appeler à la fulmination
Bulle. Le consentement qu'il a
depuis que tout a été consommé
peut rendre le titre valable ; car
est nul dans son principe , ne peut
être confirmé par un Acte postérieur
ce que Dumoulin établit solide
la regle *de infirmis resignantibus*
fait voir que les Provisions de
par le Pape d'un Benefice en Ecclé-
laïc, sans le consentement du Colla-
toire, sont nulles, quand même le
Pape y auroit consenti, depuis que les
Provisions ont été obtenues.

On a joint à ce Mémoire
trois Mémoires présentés au
Roi. Les Commissaires, par
le Prince Frederic d'Auvergne,
le 15 de Juillet, l'autre au mois
de Septembre 1724. On soutient dans
le premier que M. l'Archevêque de
Paris étoit une incapacité personnelle

SEPTEMBRE 1725. 265

qu'il a été baptisé au Mans sous son nom, en présence de plusieurs personnes de distinction, & qu'on lui a donné le nom de Charles : or celui qui n'a point été tonsuré par son propre Evêque, ne peut posséder de Benefices, ni aucune fonction de la Cléricature sans dispense.

L'Archevêque de Cambrai a répondu à ce premier Mémoire, qu'il étoit à Paris, qu'il avoit obtenu des dispenses pour être promu aux Ordres, & pour posséder des Evêchez & des Abbayes, quoiqu'il fut né *ex conjugio solutâ*, & que la tonsure peut être donnée par tout Evêque.

Il réplique dans le second Mémoire au nom de M. le Prince Frederic, que l'Abbé de Saint Albin ne rapporte qu'une copie collationnée (sans appeller témoins) du Certificat par lequel il se prouve le lieu de sa naissance, & qu'il n'est point dit dans ce Certificat s'il étoit à Paris, ou au Mans, qu'il n'est nommé ni désigné, par conséquent cette pièce ne prouve point qu'il soit originaire de Paris. Enfin, on soutient que les Reglemens faits par le Clergé contre ceux qui reçoivent la tonsure d'autre Evêque que de celui de leur diocèse, ne sont pas des loix d'une police arbitraire, puisqu'ils sont conformes

moines, nous aurons son
compte dès qu'elle paroitra

HISTORIA MEDIANI in M
Monasterii Ordinis Sancti
Congregatione Sanctorum
Hydulphe C'est-à-dire
Moyen Montier, dans la
Volge, Abbaye de l'Ordre
de la Congrégation de S.
de S. Hydulphe. A Str
Jean Dulseker. 1724. in

L'HISTOIRE d'une Ab
tuellement commenté
Fondateur : c'est pourquoi
Pere Belhomme, Abbé
Moutier, & Auteur de
donné dans une partie d

posée par des personnes qui avoient
 avec S. Hildulphe. Le P. Belhom-
 toit que cet Abregé a été fait vers
 milieu du 10e. siècle; il avoue qu'on
 trouve des fautes de Chronologie. La
 Vie de saint Hildulphe, qui est
 la que Surius a insérée dans son Re-
 cueil avec quelques corrections pour le
 10e. qui viennent de Mosander, ne pa-
 roît être qu'un extrait de la premiere;
 la troisieme, qui est la plus ample,
 copiée en plusieurs endroits sur la pre-
 miere; mais quelqu'un y a ajouté plu-
 sieurs traits. Le Pere Martene la fait
 imprimer dans le troisieme volume de
 son grand Trésor d'Anecdotes. Notre
 Auteur avoue qu'il y a des fautes gros-
 sieres de Chronologie dans chacune de
 ces Vies du saint Fondateur de son Ab-
 baye. Il ne croit pas pour cela qu'on
 doive entièrement les rejeter. Il aime
 mieux dire que le fond de l'Histoire &
 les principales circonstances est verita-
 ble; mais qu'il est échappé aux Auteurs
 de nommer quelques personnes pour
 autres, d'attribuer, par exemple à
 Pepin, pere de Charlemagne, ce qui ne
 peut convenir qu'à Pepin Heristel. Nous
 ne donnerons pas ici l'abrégé de ces
 trois Vies de saint Hildulphe, que l'on
 trouve dans les Vies des Saints. Il vaut
 mieux marquer en peu de mots ce que

268 JOURNAL DES SÇAVANS
contient la Dissertation du P. B.
me.

Les Ecrivains ne sont pas d'accord sur le Pais où est né S. Hidulphe; quelques-uns le font venir d'Irlande, d'autres d'Ecosse. Une de ces Vies est de Nervien, c'est-à-dire, d'un Pais qui prenoit une partie du Comté de Flandres & de la Picardie; une autre de celle qui le fait originaire d'une famille illustre de la Norique, c'est-à-dire, de la Bavière. Notre Auteur prend ce dernier parti; il le confirme par l'autorité de plusieurs Ecrivains, à la tête desquels est Jean Baionne, qui écrivoit en 1326.

Notre Auteur examine ensuite quel tems vivoit saint Hidulphe, & sur lequel les Ecrivains sont partagés. Les uns prétendent qu'il vivoit dans le septième siècle, d'autres disent dans le huitième; les uns se fondent sur les trois Vies de saint Car il est marqué d'un côté qu'il a succédé à Milon dans l'Archevêché de Treves, & qu'il demanda à Jacques Evêque de Toul un lieu solitaire où il se retirer. Or Milon Archevêque de Treves, n'est mort que vers le milieu du huitième siècle, & Jacques n'est fait Evêque de Toul que vers ce temps-là. D'un autre côté on trouve des Vies de saint Hidulphe

tion du corps de saint Maximin de
 res, & que s'étant depuis retiré dans
 montagne de Vosge, il baptisa Ori-
 gille du Duc Ethicus. Or il paroît
 que la Vie de S. Maximin & par d'au-
 trecrivains, que la translation du corps
 de saint a été faite long-tems avant
 l'écopat de Miou, & qu'Origille a
 baptisé dans le septième siècle, sui-
 vant la Vie de cette Sainte, que le P.
 Milon a insérée dans la seconde par-
 tie des Actes des Saints du troisième siè-
 cle de l'Ordre de saint Benoit. Notre
 auteur abandonne ici ce que les Vies de
 saint Hidulphe disent de Pepin, de Mi-
 chel & de Jacques de Toul, pour sou-
 tenir que le Saint vivoit dans le septième
 siècle, & qu'il est mort en 707. Ce qu'il
 prouve par plusieurs traits de la Vie de
 saint, par l'Histoire de saint Die, & par
 celle des Abbez de Moyen-Moutier,
 mais il en faudroit retrancher plusieurs,
 si le Monastere n'avoit été fondé que
 au neuvième siècle.

Les Critiques sont encore partagés sur
 la question, si saint Hidulphe a été Ar-
 chevêque de Treves, ou seulement
 prévêque. Ce qui a fait prendre à
 plusieurs personnes le dernier parti, c'est
 que dans les anciens Catalogues des Evê-
 ques de Treves, il n'est pas fait mention
 de saint Hidulphe, & qu'il n'a pu succé-

comme les autres ont fait, l'Évêque, S. Pierre Damien, la Vie des Calendriers, les Missels & les livres. Il répond à l'objection des anciens Catalogues des Evêques, que l'on voit souvent des noms dont l'on n'a point parlé dans ces Catalogues, & que l'on a peut-être omis ceux qui ont vécu long tems avant leur mort, comme l'avoit fait saint Hidulphe. Il veut que l'on croie que le S. Evêque n'a point succédé à Milon, mais à un autre Evêque de Merien.

Quoiqu'il en soit, ce fut après avoir quitté la Ville de Treves, que saint Hidulphe se retira dans un désert sur une montagne de Vosge, où il fonda l'abbaye de Moyen-Montier, où il mourut.

fut après la mort de ce Saint , Abbé du Val de Galilée , où l'on faisoit profession des Régles de S. Benoit & de saint Colomban. L'Eglise de Moyen Mou-tier , bâtie par S. Hidulphe , fut d'abord dédiée sous l'invocation de la Sainte Vierge , ensuite sous celle du Saint qui l'avoit bâtie.

Dans la seconde partie de ce Recueil on voit la continuation de l'Histoire de Moyen-Moutier , jusqu'au commencement du onzième siècle. L'Auteur , qui est le même que celui qui a composé la troisième Vie de S. Hidulphe , y fait connoître la suite des Abbez , & rapporte quelques circonstances de leurs Vies. Entre ces Abbez il faut remarquer le Patriarche Fortunat , à qui l'Empereur Charlemagne donna cette Abbaye , parce que les Moines étoient partagez entr'eux sur celui qu'ils choisiroient pour Abbé. L'Auteur de cette Chronique dit que ce Fortunat étoit Patriarche de Jerusalem , & qu'il étoit venu en France pour y voir Charlemagne. Le P. Belhomme croit au contraire avec le P. le Comte & le P. Mabillon que ce Fortunat est le Patriarche de Grade , qui étant pour suivi par les Venitiens , se réfugia en France en 803.

Sur la fin du neuvième siècle Zuentibold , fils d'Arnouph , donna l'Abbaye

272 JOURNAL DES SÇAVANS
de Moyen-Moutier en fief, ou
on parloit alors, en benefice au
Hillin, qui chassa l'Abbé & les
& qui mit quelques Chanoines
place. Il eut pour successeurs
trois Abbez laics. Gislbert le
d'entr'eux rétablit les Moines ver
lieu du dixieme siecle, & il le
pour Abbé Adalbert, Religieux
naftere de Gorze.

La troisiéme partie de ce
qui est tirée d'un Ouvrage de
Bayon, contient la continuation
l'Histoire de Moyen-Moutier
l'an 1010. jusqu'en l'année 12
Jean de Bayon étoit, comme il
que dans son prologue, de l'Or
Freres Precheurs; mais ayant
il ne dit point pour quelle rai
retira à Moyen-Moutier, & il
une e pée d'Histoire Universelle
laquelle il s'attacha particuliere
ce qui concernoit la Lorraine,
tout l'Abbaye de Moyen-Mout
pays ce tems-là Jean de Bayon

SEPTEMBRE 1725. 273

on fit au Cardinal. Mais l'Abbé
manqué à payer la pension, il
fut excommunié avec toute la Commun-
auté, suivant l'usage de ce tems là, &
obtint l'absolution de cette excommu-
nion qu'après la mort du Cardinal.
Jean de Bayon mourut en 1476. Le
Belhomme n'a fait imprimer que les
titres de l'Histoire de Jean de Bayon,
concernant son Monastère, & l'His-
toire de Lorraine.

Toute la quatrième partie de ce vo-
lume est du Pere Belhomme. L'Auteur
écrit l'Histoire de son Abbaye de
1220, jusqu'en l'année 1720. Il a
tiré qu'il dit des Archives de son Mo-
nastère, & de quelques autres Actes. Il
s'efforce sur tout à rapporter les titres
par lesquels il prétend faire voir contre
l'Evêque de Toul, que l'Abbaye de
Moyen-Moutier n'est de nul Diocèse,
qu'elle a Jurisdiction sur les Paroisses
qui y dépendent.

Le premier Abbé Commendataire de
Moyen-Moutier fut Nicolas de Lorrain
Evêque de Metz & de Verdun, qui
fut pourvu de cette Abbaye en 1534.

En 1601. Henri de Lorraine Evêque
de Verdun, & Abbé Commendataire
de Moyen-Moutier, y introduisit la ré-
gule de sainte Justine ou du Mont-
Cassin, en vertu d'un Bref du Pape

réforme: l'union, qui
entre les deux Monastères
& de saint Hidulphe,
établissement de la Congrégation
te le nom de ces deux.

En 1661. l'Abbaye de
fut remise en règle, &
dans le même état le P.
en est à présent Abbé,
pour Coadjuteur Dom
son neveu.

*Nouveaux Mémoires sur
la GRANDE RUSSIE : où l'on traite
Civil & Ecclesiastique
Troupes de terre & de
ses Finances, & de
les a été : des de*

SEPTEMBRE 1725. 175
 Voyage de LAURENT LANGE à la
 description des mœurs & usa-
 ges Ostiakes : & le Manifeste du Pro-
 criminel du Czarewitz Alexis Pe-
 rowitz ; avec une Carte générale des
 du Czar , suivant les dernières
 roations. A Paris chez Piffot, Li-
 re. Quai des Augustins , à la des-
 du Pont-neuf , à la Croix d'or.
 in-12. 2. volumes. Tome I. pp.
 sans la Preface. Tome II pp. 426.
 pages détachées II. Sous presse à
 Amsterdam chez les Waesberge.

Nous avoir donné, dans notre Journal
 de Juillet , p. 65, un détail assez étendu
 matières contenues dans le premier
 de ces Mémoires : il nous reste
 à rendre compte de celles
 qui remplissent le second , & qui sont :
 1°. la description des Villes & des
 de Petersbourg & de Cronstot ;
 2°. le Journal du voyage de Laurent
 à la Chine ; 3°. une relation des
 & usages des Ostiakes ; 4°. le
 Procès du Procès criminel du Czare-
 Alexis Petrowitz , ou du fils de Sa
 Czarienne.

La fondation de la Ville de Peters-
 est peut-être une des plus hardies
 du Czar. En effet, quel cou-
 raage n'a-t-il pas fallu, pour vaincre tous

276 JOURNAL DES SÇAVANS
les obstacles qui s'opposoient à
établissement ; soit de la part de
bas , marecageux , & sujet aux
tes inondations ; soit de la part
voisin de la Zone glaciale , inculte
que inhabité , environné de
d'épaisses forêts & d'affreux dé
d'autant plus impraticable , qu
s'y trouve-t-il un ou deux gra
mins. C'est pourtant dans un lie
avantageux , en apparence , que
jetta les premiers fondemens
grande Ville , au commen
mois de Mai de l'année 1703.
située à l'embouchure de la ri
Neva , qui sépare la Caré
vec l'Ingrie ; & elle occupa
quelque portion du Continent ,
Illes que forme cette riviere ,
de mêler ses eaux avec celles
de l'inlande , qui fait partie
Baltique. Une telle situation est
favorables pour le commerce
mer ; & c'est aussi une des
villes qu'a eu ce Prince en bâ

Cosaques , Finlandois ; Ingriens , rassemblés de toutes parts pour cet Ouvrage ; qu'en moins de 5. mois les dedans furent achevez. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette construction , c'est qu'elle se fit sans provisions de bouche suffisantes , sans logemens pour les travailleurs , sans les outils nécessaires , tels que les pioches , les pelles , les brouettes , &c. ce qui obligeoit ces travailleurs à porter la terre dans les basques de leurs habits , ou dans des sacs faits de haillons. Aussi la misere fit-elle périr dans ces travaux près de deux cens mille hommes. Cette Forteresse , qui d'abord n'étoit que de terre , a reçu de tems en tems divers accroissemens. En 1704. on y ajouta un Ouvrage à couronne , avec quelques redoutes ; & en 1710. on commença par ordre du Czar à l'environner de fortes murailles. Les principaux édifices qu'enferme la Citadelle , sont une Eglise Cathédrale presque achevée , une Chancellerie & une Apoticairerie recommandable par l'excellence de ses drogues , & par la richesse de ses vases , qui sont tous de la porcelaine la plus précieuse de la Chine.

Les Isles qui composent la Ville de Petersbourg , sont celles de *Bérérow* , de *Petersbourg* , & de *Saint Pierre* , vers le Nord ; celle de l'*Amirauté* , au Midi

278 JOURNAL DES SÇAVANS.
celle du *Prince*, à l'Occident. Cela
me une si grande étendue, que
Vile paroît un assemblage de plusieurs
Villages. Sa longueur est d'un
mille d'Allemagne; & sa largeur de
que autant. L'île de *Séréso*, que
grande, n'est remarquable que par
Jardin des simples; celle de *Saint*
ne l'est que par une herme, qui appa
noit à la feuë Princesse de la Cour.
Les autres îles, & cette partie de
terre-ferme, comprise dans l'enceinte
la Ville, sont couvertes de quatre
des *slabodes*, & de quantité d'autres
difices. On appelle en Rusien *slabo*
tout lieu non entouré de murailles,
Village, soit Ville, soit Fauxbourg.
Moscovites ont deux *slabodes*, l'un
terre-ferme, l'autre dans l'île de *P*
bourg, ou les Tartares ont aussi la
Celle des Allemands est dans l'île
l'Amirauté

Les maisons, dans tous ces quartiers
sont fort serrées. On en compte à
sent plus de soixante mille, la plu
faites de bois, & sans beaucoup de
çons. On les construit en posant
poutres les unes sur les autres, qui
ne rabotte point en dehors; mais
l'on se contente de polir en dedans
une hache. Les toits ne sont que
planches de sapin très-minces, de

douze pieds de long , jointes les unes
 sur les autres par le moyen de lattes
 clouées en travers par dessus. Pour se
 garantir plus sûrement de la pluie , quel-
 ques-uns attachent , par-de-sous ces plan-
 ches , de grands morceaux d'écorce de
 bouleau très-déliés , qui ne pourrissent
 jamais , & sont presque impenétrables à
 l'eau ; mais en même-tems très-suscepti-
 bles du feu , & par conséquent très-
 dangereux. D'autres mettent , par-dessus
 ces planches , du gazon , qui conserve
 sa verdure , tant qu'il a de la fraîcheur ,
 & rend les maisons très-sèches en de-
 dans. Outre ces maisons ordinaires , qui
 n'ont qu'une salle & un étage ; il y en
 a plusieurs qui sont composées de divers
 appartemens l'un sur l'autre , & couver-
 tes de tuiles courbes. Les rues de Pe-
 tersbourg n'ont point encore de nom :
 ce qui est très-incommode ; car si vous
 demandez la demeure de quelqu'un , on
 ne peut vous l'enseigner , qu'en vous in-
 diquant la place où est sa maison , ou
 en vous nommant ses voisins , jusqu'à
 ce qu'il s'en trouve un de votre con-
 noissance , à qui vous puissiez vous in-
 former de nouveau.

Le Czar a deux Palais dans l'Isle de
 l'Amirauté ; l'un pour l'Été , l'autre pour
 l'Hiver. Le Palais d'Ete est un bâtiment
 de pierre très-beau , quoique petit , situé

canal autour du
berceaux de tout
lées , & on les a
de marbre blanc.
pépinière de cha
merveille ; ce qui
aller l'industrie hu
ni même toute
sans aucuns de
encore dans ce
verdure , des
magnifique , &
la dernière m
autre. Le Pa
fait ordinaire
bâtiment de
avait autrefoi
qui n'en a p
confrérie

SEPTEMBRE 1725. 285

ce, & d'un rempart, avec un parapet, qu'on eleva par derniere ; ce qui fit un lieu d'une seconde Forteresse. On y mit les canons de fer dont on arme la plupart des Vaisaux. Le Czar en fit fondre à *Aloniz*, à l'Occident du *Ladoga*, qui sont de vingt-quatre Livres de balles, & aussi beaux qu'on en voit en aucun endroit. Ils sont polis & proprement travaillez, qu'ils le soient aux canons de fonte : étant d'ailleurs à l'épreuve, & d'aussi longue durée que ces derniers, de même pesanteur & de même grosseur.

Les canaux, qu'en 1717. on avoit commencé à creuser dans les principales rues de Petersbourg, sont déjà si vastes (dit l'Auteur) qu'on peut presque à porte monter en bateau, & voguer, non-seulement sur la riviere de Neva, mais aussi jusqu'en pleine mer. C'est un spectacle très-agréable que la quantité de chaloupes dont ces canaux sont couverts les jours de fêtes, & qu'on voit à force de rames & de voiles, conduites par des Marins, qui se distinguent à l'envi par la galanterie de leurs habits.

L'Auteur parle de l'Imprimerie du Czar comme d'un établissement précieux pour ce Pais-là. Elle est située dans l'Isle de Petersbourg, à la droite du pont qui conduit à la Citadelle. Cette Imprimerie

est d'autant plus utile, qu'elle rendra plus communs les Livres Moscovites ; si rares jusqu'ici , qu'à peine en pouvoit-on trouver d'aucune espèce , même en les payant fort cher. Comme l'ancienne écriture des Russiens étoit très-difficile à déchiffrer , à cause des fréquentes abréviations , & du mélange de caractères étrangers ; le Czar a remédié à cet inconvénient en substituant aux anciennes lettres une impression nette & lisible.

La Friperie des Tartares , qui se trouve à peu-près dans le même Quartier , est vis à-vis l'Ouvrage à couronne de la Citadelle. Tout se donne à grand marché dans cette Friperie , composée de deux rangs de boutiques , où l'on vend tout ce qui se débite ordinairement dans ces sortes de lieux. La presse y est si grande (dit l'Auteur) que quand on s'y fourre , il faut bien prendre garde à sa bourse , à son épée , même à son chapeau & à sa perruque ; & le plus sûr , est de porter le tout à sa main. C'est à-dire , qu'on y vole comme dans les autres Friperies , avec cette différence , qu'on le fait là beaucoup plus impunément , comme il paroît par ce que raconte l'Auteur à ce sujet. „ J'en ai vu
 „ revenir une fois (dit-il , un Officier
 „ Allemand de Grenadiers , sans cha-
 „ peau ni perruque ; & le même jour

une Dame de condition y perdit son
 bonnet. Deux Tartares à cheval ayant
 rencontré ces deux personnes dans des
 endroits différens, leur enlevèrent leurs
 coëffes avec beaucoup d'adresse, &
 les mirent en vente à leur vue, les
 laissant exposés à la raillerie de la po-
 pulace, qui étoit présente. Dans la
Slaboda des Tartares, située derrière cet-
 te Frisene, & habitée par des Tartares,
 des Turcs, des Calmouques, & autres
 Nations semblables; il y a grand nombre
 de ménages accommodés, & fort au-dessus
 de la manière de vivre des Habitans des
 Fauxbourgs & des petites rues de Paris,
 de Rome & de Londres.

Dans le Jardin des simples, qui ne
 renferme rien de fort curieux, se trouve
 une petite colline de sable à l'abri des
 inondations, que les Allemands ont choi-
 sie pour le lieu de leur sépulture. Quo-
 ique les corps n'y aient rien à craindre
 des débordemens; ils n'y sont pas ce-
 pendant fort en sûreté: car il arrive sou-
 vent (dit l'Auteur) que les voleurs les
 déterrent, & qu'après les avoir dépouil-
 lés des habits dans lesquels on les avoit
 ensevelis, ils laissent ces cadavres au
 bord de la fosse, où ils restent jusqu'à
 un nouvel enterrement; ou jusqu'à ce
 que les parens avertis du fait, les fassent
 mettre en terre une seconde fois. C'est

ce qui a déterminé quelques Allemands à enterrer leurs morts , sur tout leurs enfans , dans leur cour , ou à mettre , quand ils en ont le moyen , un garde près de la fosse , en attendant que le tems ait fait oublier le mort & ses habits.

„ Quelques-uns de ces voleurs (conti-
 „ nue l'Auteur) essayèrent en 1715.
 „ de déterrer un Allemand , Musicien
 „ de la Cour, qu'on avoit enterré deux
 „ jours auparavant. Ils avoient déjà
 „ rompu la biere ; mais comme ils s'y
 „ étoient mal pris , & qu'ils vouloient
 „ tirer le corps par les pieds , ils n'en
 „ purent jamais venir à bout , & furent
 „ obligez d'abandonner la partie. Le
 „ lendemain matin , quelques bonnes-
 „ femmes Moscovites voyant les pieds d'un
 „ mort qui sortoient de la fosse , en fu-
 „ rent épouvantées , & allèrent publier
 „ dans leur voisinage , qu'elles avoient
 „ vu ressusciter un mort étranger. Ce
 „ bruit s'étant répandu , les amis du dé-
 „ funt y accoururent , & le mirent de
 „ nouveau en terre ”.

L'Auteur nous décrit ensuite l'Isle du Prince, qu'on nomme ainsi , parce que le Czar en a fait d'abord présent au Prince *Manziskoff* , & qu'elle sert à le faire subsister avec sa famille & ses domestiques. Mais ayant depuis fait plus d'attention à la situation avantageuse de

cette

cette Isle; il s'est proposé d'y faire correspondre avec régularité la véritable Ville de Petersbourg. li en a fait tracer un plan, suivant lequel on a eû soin d'alligner les rues & les canaux, & de marquer les plus convenables pour des édifices. En conséquence, il a ordonné à ses Sujets de venir s'y établir, & d'y bâtir des maisons; ce qui s'exécute journellement. A juger de cette nouvelle Ville de Petersbourg par le plan, elle peut devenir un jour une des plus grandes Villes de l'Europe, quoique la plus considérable partie en soit encore couverte de bois & de buissons épais, & qu'il n'y en ait qu'un petit canton de défriché.

Comme la plupart des maisons de Petersbourg ne sont que de bois; elles sont fort sujettes aux incendies; & il ne se passe guères de semaine, que le feu ne prenne en quelque quartier de la Ville. Mais les secours y sont portez avec tant d'ordre & de diligence, qu'il est rare d'y voir brûler plus de deux maisons, quelque grand que soit l'embrasement. Des gens placez dans tous les clochers, y font la garde jour & nuit avec beaucoup d'exactitude. Le premier qui apperçoit le feu en quelque endroit, donne le signal en sonnant une cloche; ce qui est suivi par les autres sentinelles répandus dans tous les quartiers, & par

286 JOURNAL DE
les tambours qui battent.
Aussi tôt se rassemblent
Ploenicks ou garçons Car-
periez par toute la Ville
voit courir au feu, la
Tous les soldats, de
qu'ils soient, sont obligés
rigoureuses peines, de
lieu de l'incendie. Le
le Gouverneur de la Ro-
autres Officiers Généraux
gueres de s'y trouver ;
même s'y rend des pri-
est dans la Ville. On lui
ment une hache à la main
des ouvriers, grimper sur
maisons les plus embrasées
dire le péril, qui fait ter-
les spectateurs ; & il est
l'exemple, dans ces occa-
beaucoup plus, que la plu-
vailleurs. Ils employent
propre pour arrêter pro-
lence des flammes ; ce
deux maisons qui tien-
brûle, & les pompes ja-
gnent le feu aussi tôt.
Une autre incommo-
bourg, bâtie dans plu-
me nous l'avons dit, sur
ponts, pour passer d'un
tre. La profondeur de

SEPTEMBRE 1725. 287

Neva ne permettent guères d'en construire, si ce n'est de batteaux; mais c'est à quoi le Czar n'a jamais voulu consentir, dans la résolution d'obliger ses Sujets, par toutes sortes de voyes, à s'instruire dans la navigation. Il faut donc passer d'une Isle à l'autre dans des batteaux conduits par des bateliers, dont l'ignorance expose les passagers à de fréquens naufrages.

L'Auteur fait mention d'une grande prairie inutile, située du côté de l'Ingrie, & qui seroit très propre, à faire une belle place pour un marché. Les paysans, les gens de journée & autres personnes du commun, sur tout les garçons, s'y assemblent les Dimanches & les fêtes, & après s'être enivres dans les cabarets voisins, ils se séparent en deux bandes, & par forme de divertissement, se battent avec tant d'acharnement à coups de poings & de pieds, que la terre en est couverte de sang & de cheveux, & que souvent on emporte plusieurs des combattans estropiez. Ils font, en se jettant les uns sur les autres, des cris si épouvantables; qu'on les entend de plus d'un mille. Le Gouvernement tolère ces désordres, dans l'espérance de faire de meilleurs soldats, de cette jeunesse déjà accoutumée à se battre.

Après ces détails touchant Petersbourg, l'Auteur nous fait connoître les environs de cette Ville, les qualitez de son terrain & de celui des contrées voisines ; quel en général, est froid, humide, très-ingrat pour la culture. La Ville tire peu de secours, pour la subsistance, les provisions de toute espèce y sont transportées de *Novogrod*, de *Plesk*, de *Moscou*, & même du Royaume de *Casan* ; & voiturées à grands frais pendant l'Hyver, sur des milliers de traîneaux, & en Eté, sur les rivières ; on l'on peut juger qu'il fait très cher à Petersbourg, & que lorsque les provisions y manquent, tout le pais d'autour en souffre considérablement ; l'emprunte de cette Ville tous ses besoins, bien loin de les lui fournir.

L'Auteur parle aussi de la température du climat, laquelle ne laisse pas d'être excessivement chaude, pendant les premiers mois de l'Eté, le Soleil étant des plus peurs de ce terrain marécageux, ce qui excite presque tous les jours des tempêtes mêlées d'éclairs & de tonnerre : qui se dissipent bien tôt, & sont suivies du beau tems. Pendant cette saison, l'astre n'est qu'environ trois heures par jour sous l'horizon pendant lesquelles il y a assez de lumière, pour lire. Mais les jours sont si courts en hyver, qu'à p

SEPTEMBRE 1725. 289

On ne voit le Soleil pendant trois heures ; & souvent même il ne paroît point du tout, à cause des brouillards. Le froid commence au mois d'Août ; & depuis ce tems-là jusqu'au mois de Mai, personne n'a honte de porter des habits fourrés & des bottes de même. La gelee est violente, que les poutres des maisons de bois craquent & font du bruit comme de petits fusils. La glace a d'ordinaire une & demie d'épaisseur dans les rivières ; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au Printems, lorsque la neige est entièrement fondue, & que l'herbe commence à pousser, la glace ne la laisse de durer encore long tems, sur toutes les rivières ; & elle ne fond que peu à peu, par la force du Soleil. Les gelées nocturnes l'épaississent & la rendent si forte pour porter les chevaux & les chars pendant quelques heures de la matinée ; mais l'après-midi, l'on ne seroit pas sûr de s'y hasarder. Enfin, quand les derniers jours d'Avril sont un peu chauds, on voit la glace disparaître en moins de deux ou trois heures, & la rivière se trouve entièrement débarrassée.

Ensuite l'Auteur touche quelque chose des mœurs des Inguens & des Carétiens, Nations les plus voisines de Petersbourg. Il décrit la manière dont ces

tion du monde. Les puer-
sons sont si basses , qu'il est
d'y entrer sans le bailler ex-
tement ; car elles ont rarement
de haut , & comme le seuil
terre de deux pieds au mi-
oblige de lever la jambe tr
entrer , & le passer la tête
en le courant , considerable
coblève l'Acteur en entr
dans une posture aussi co
celle d'un Arlequin qui y
théâtre ; & il arrive même
ceux qui n'y sont pas habiti
ber la tête la première dans

L'Acteur n'oublie pas la
les Habitans de ces lozem
gent pour y dormir , & c
bercent leurs enfans , laque
de leur sein. Il est

assez long-tems. Quand l'enfant a le
soin de tetter, la mere se panche sur
penier, & l'allait. L'Auteur parle au
des arbres qui croissent dans le Pais; &
oiseaux qui peuplent les forêts, & d'
autres animaux, tant aquatiques, q
terrestres. Il n'y a de féroces parmi
derniers que les ours & les loups. Ces
ci, pendant l'Hiver, vont par troupe
de trente à quarante, & font souve
de terribles ravages.

A la description de Petersbourg si
cette celle de la Ville de *Cronstot*, qui
est, pour ainsi dire, la clef. Elle est
tuée au fond du Golfe de Finlande,
quatre milles d'Allemagne de Pete
bourg, dans l'île de *Retusari* ou *Rut
si*, nommée par les Moscovites, l'*Isle
Léviée*. Le Czar y a fait construire
Port pour sa Flotte, lequel est véritab
ment celui de Petersbourg, & qui
défendu par un Château bâti au mil
de la Mer, à une portée de canon
l'île, & à un bon mille Germanie
de la côte d'Irgnie. Ce Château s'
pelle *Cronstot* ou *Cron-Schless*, c'est
dire, *Château couronné*; & il a dor
son nom à la Ville. Celle-ci, quoic
très-peuplée, n'est encore composée
de maisons de bois, dispersées ça &
sans ordre. Mais le Czar (dit l'Aute
a-dessein d'y substituer environ six v

maisons de pierre, distribuées régulièrement en diverses rues, au milieu desquelles il veut faire creuser des canaux, comme en Hollande, pour la commodité des Marchands.

On a dans Cronstot pleine liberté de conscience, ainsi que dans tous les Etats du Czar. Les Luthériens en particulier y ont une maison, dans laquelle ils s'assembloient pour le Service Divin. Ils avoient autrefois dans l'Isle (dit l'Agateur) un Ministre de leur Religion : mais comme ses appointemens étoient trop médiocres, il prit congé d'eux en 1714. Que que-tems apres, un prisonnier Suedois vint à *Retusari* ; il étoit natif de *Königsberg* en Prusse, & avoit été pris en Pologne, comme Lieutenant au service de la Suede. Il demeura quelques années à Moscou en cette qualité ; mais il obtint enfin la permission d'aller gagner sa vie où il lui plairoit. Il se détermina par hazard à venir à *Retusari*, dans le tems que les Catholiques Romains, les Reformez, & les Luthériens étoient également sans Pasteurs. Il prit bien-tôt son parti, dans une conjoncture qui auroit embarrassé tout autre que lui ; la différence des Religions de ces Eglises, ne l'empêcha pas de se charger de toutes les trois. Il prêchoit ses Paroissiens tour à tour, & leur administroit les Sacre-
mens.

Néanmoins, comme il n'a-
ut d'autre métier pour subsister,
se sçavoit où donner de la tête;
obligé de le pourvoir d'auteurs,
de la commission de L. eutelar.
Journal du voyage de *Laurie*
à la Chine, contient jour par
jour depuis Petersbourg jusqu'à
pendant quinze mois. Ce Jour-
nal avec toute la sécheresse qui
est ces sortes de détails, & par
ne paroît guères acceptable.
Nous donnerons pourtant ce-
lques observations que le Voya-
ges çà & là dans cette Rela-
ous choisissons celles qui nous
les plus dignes de la curiosité

de *Lange*. Imprimé à

294 JOURNAL DES S
cinq, & dont plusieurs ont
te brasses de profondeur.
dans de grands vaisseaux de
met sur des trous creusés
dans lesquels on allume du
tière avec laquelle on fai
de force, qu'il n'est pas po
nir dans la bouche. Le se
re est aussi fin que la fat
blanc que la neige : & c'e
Sibérie & les Royaumes de
tracan employent pour lei

A trois journées plus lo
rent un Peuple nommé
Wogulizai, lequel, quoiqu
sionomie fort semblable à
monques ; n'en parle po
Ils ont été batisés, depuis
dre du Prince *Gagarin*, G
Sibérie ; mais ils n'ont
moindre teinture du Chris
Voyageur eut la curiosité
quelques-uns, pour appr
consistoit leur culte idolâ
qu'il en put tirer fut, qu'i
Idole pendue à un arbre,
devant laquelle ils se pro
souvent que cela leur ven
qu'ils levoient les yeux en
soient de grands cris. Il le
quel dessein ils levoient les
s'ils sçavoient qu'il y a \

qu'ils pussent ſçavoir s'il y a un
ou non ; qu'ils ne voyoient pas
de difference entre la connoiffance
Dieu & leur ancien culte : en un
qu'ils ne ſe caſſoient pas la tete a
ces reflexions ; mais qu'ils croient
seulement , pourvu qu'ils eussent de quoi

Les Voyageurs, le 27. du même mois
(ier) arriverent a *Iobol*, capitale de
la contrée, & ſituee ſur une haute mon-

On a , depuis peu , environné
cette Ville d'une forte muraille de pier-
re qui renferme dans ſon enceinte un
Monastere & une Eglise, ſans com-
muniſieurs autres, qui ſont a l'exterieur,
de loin ſont un coup d'œil tres-
agréable. Au pied de cette montagne

Entre Tobol & Tara, où
arriverent le 16. Fevrier, &
Tartares Mahometans, qui
les bords de l'*Irtysh*, & de
l'*Asie*. Leurs richesses consistant
en chevaux, en bétail noir,
& il est rare d'entrer dans
une chambre de Tartare, si
au moins trois veaux attachés
à la cheminée. Mais ce qui
est commode pour les Voyageurs
ces Tartares ne veulent pas
leurs veaux, par superstition
niant que les vaches mourraient
s'ils le faisoient. Ils se font
repas dans des cheminées fa-
ites, & enduites de terre
tout proche de la cheminée
une chaudiere scellée dans le mur
où ils font cuire leur manger,
le plus souvent à du poisson
sur lequel ils mettent un peu de sel.
Ils le fument & l'entassent
à la bouche d'une manière à
qu'ils ne s'étranglent. Dans
d'autres rejouissances, ils font
cuire un poulain, & ils invitent
autant de personnes qu'ils
peuvent pour qu'il ne reste rien d'utile
à eux. Leur boisson, qu'ils appellent
Braga, est composée de grain
& d'eau de-vie faite de la

la force alors de se relever.
évenir cependant toute indécen-
rapport au sexe, ils rentrent
mimes avec la nouvelle mariée,
endroit séparé.

Voyageurs étant partis de Tara,
dans le grand désert de Baraba,
jusqu'à Tomskoi, & qui, pen-
river, est habité par certains Tar-
nommez Barabinskoi, lesquels,
l'été, se dispersent de cote &
aux environs des rivières. Ils
vivent, & mènent une vie si mi-
qu'ils ressemblent plutôt à des
des hommes. Ils demeurent
chabanes creusés en terre, dans
lesquels on voit une idole,
nommée Schitan, qui n'est autre
que notre maître.

res , a quelque chose de singulier. Ils font brûler sur la plaie de la mèche, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée , & pendant cette opération , ils paroissent aussi tranquilles , que s'ils ne sentoient pas la moindre douleur.

Le 9. Mars, nos Voyageurs arriverent à *Tomskoi* , Ville bâtie sur le bord du *Tom*, qui se jette dans l'*Oby*. Cette Ville est fournie abondamment de bled & de poisson , ainsi que de toutes les autres choses nécessaires à la vie ; sans parler de diverses fourrures , & particulièrement de celles que les Russiens appellent *Telrki-Bielki* , qui sont aussi blanches que la neige , & beaucoup plus grandes que toutes les autres. Les montagnes voisines ont des mines de plomb , de fer , & de cuivre : quant à celles d'argent , ils n'en trouvent aucune ; mais les prisonniers Suédois assurent qu'on y a trouvé de l'or en plusieurs endroits. La découverte qu'on y a faite d'anciens tombeaux , qui renfermoient plusieurs pièces antiques d'or & d'argent , comme des flûtes , des portions , des osseaux , des arbalètes & des lances de selles , des anneaux de table , des bagues & des boucles d'oreilles , de la monnoye , &c. fait conjecturer que ce Pais , autrefois , a été pour habiter des Peuples beaucoup plus magnifiques , que ceux qui l'occupent aujourd'hui.

beaucoup, parmi eux, quand
que quatre ou cinq cens chevaux,
et d'autres bestiaux à proportion.
Chaque fait leur principale nourriture.
Mais quand un de leurs chevaux
mourir, c'est pour eux un si fin
que, dans lequel ils boivent leur
liqueur, c'est à dire, comme
nous observé plus haut, de l'eau-
faite avec du lait de cavale. Les
sons de leurs mariages sont fort
des robes. Les pères, en ce
gagnent à marier leurs filles; car
donnent point, que le gendre
certain nombre de chevaux.
Les femmes qui coûtent à leurs
mante, quelquefois jusqu'à cent
chevaux, sans compter les autres.

303 JOURNAL DES SÇAVANS
d'un culte si extravagant, que
de leurs ancêtres.

Le 3. Août les Voyageurs allèrent au
Lac de *Baskal*, sur le bord duquel
Chapelle dédiée à S. Nicolas, &
nommé autrement *Lac Chinois*,
vingt cinq lieues de long, du Septentrion
au Midi, sur neuf de large.
du Pais l'appellent *Swetoi-more*,
Mer sainte; & ne permettent
lui donne le nom d'*Offero*, que
Lac. Ils croient que ce seroit
une injure, dont il pourroit se
& ils lui marquent tant de respect
lorsqu'ils voyagent dessus, ils se
d'eau-de-vie, de Tabac, & de
rafraichissemens ordinaires. Il est
nant (dit l'Auteur) qu'on tre
chiens-marins dans une eau de
claire & fraîche, comme celle-ci.

Nos Voyageurs passerent la
muraille de la Chine le 6. Novembre
description qu'en donne ici
Lange, differe en quelque chose
du P. le Comte. „ Cette muraille
„ brique, dit notre Auteur; est
„ de 20 brasses de largeur, & trois
„ toises de hauteur, autant que j'ai pû le constater.
„ Elle a la même épaisseur & la même
„ hauteur sur les montagnes
„ escarpées. Sa longueur, d'Orient
„ à l'Occident, prise horizontalement,

se habiller de satin , avec 30 Soldats à la gauche sur une même ligne , étoient sous les armes , suivant la coutume. Ces armes consistoient en sabres , en arcs & en fleches. Les Officiers nous reçurent avec beaucoup de civilité , & nous inviterent à venir avec leur Corps-de garde prendre une tasse de thé , & fumer une pipe de tabac , à la manière des Chinois. "

Le 12 Novembre , nos Voyageurs eurent audience de l'Empereur de la Chine à Tchientchienné , maison de plaisance de ce Prince , à trois lieues de Pékin. On peut voir dans la Relation les circonstances de cette Audience , de même que celles du repas qu'ils firent chez les Chambellans de l'Empereur , qui leur offrirent plusieurs plats de sa table.

Fut tiré à Tobanickien
pereur.

„ Il parut d'abord (dit
„ fleurs figures de bois
„ toient des hommes. Et
„ tagées en deux bandes,
„ choient l'une contre l'a
„ futes au lieu de flèches
„ ceux ayant pie, & c
„ enfante, les vainqueu
„ une Ville, qui fut bat
„ due pendant une demie
„ laquelle un des bastion
„ rempli de deux ou trois
„ jeta en l'air avec un b
„ table. On vit alors p
„ rempart quantité de pe
„ en faisoient le tour cha
„ épées, pendant que d

„ même que ceux qui défendoient la
 „ Ville, que les assiégeans continuèrent
 „ de battre, jusqu'à ce qu'un second
 „ bastion sauta aussi en l'air. Les assié-
 „ geans ayant été remplacés par des
 „ troupes fraîches, on poussa vigoureu-
 „ sement l'attaque. Les deux dragons
 „ reparurent aussi, & firent le même
 „ manège qu'auparavant; mais enfin
 „ les assiégés furent obligés de se ren-
 „ dre. Ils disparurent donc, & le siège
 „ se termina de cette manière. L'en-
 „ droit où on le tira étoit éclairé de
 „ tous côtes par plusieurs milliers de
 „ lanternes, qui étant peintes de diver-
 „ ses couleurs, ne contribuoient pas
 „ peu à la beauté de ce spectacle. Pen-
 „ dant qu'on tiroit le feu (pour sui-
 „ vre l'Auteur) l'Empereur nous envoy-
 „ demander plusieurs fois comment nous
 „ le trouvions. Les Jésuites nous dé-
 „ dirent, qu'on en avoit tiré un ton-
 „ nerre semblable en présence des Empereurs
 „ régnans, il y avoit environ deux
 „ mille ans.

III. La description des mœurs & des
 usages des *Ostiaques*, est l'ouvrage de M.
Jean-Bernard Muller, Capitaine de
 Dragons au service de la Suède, qui
 l'a composé pendant sa prison en Mo-
 covie. Comme il a été plusieurs an-
 nées relegué en Sibérie, il a eû le tems

304 JOURNAL DES
de s'instruire de tout ce
prend sur ce sujet; & B
dont il n'ait été témoin;
appris de personnes dign
te Description est parta
chapitres, où l'on traite
du Royaume de Sibérie,
des Oïiates: 20. De leur
leur genre de vie: 30. &
ou de leur idolâtrie: 40.
mans de leur conversion à
tienne du rai Grec.

1. Le Royaume de S
teur) est situé au Nord-
le cinquante-septième, de
& la Zone froide Septen
pour bornes à l'Orient l
le Turachan; au Midi à
frontiere de la Chine; à
Mongols, les Tartares
de Koutasch. On prête
son nom d'une Ville blan
Irtich, par un Prince l
Pays, qui l'appella Sibir
qui signifie Capitale. L
ici un detail de divers P
reigné dans ce Pays-là, le
fameux Czar Jean Basile
dit maître. Ce fut lui
nom de Sibir en celui
porte aujourd'hui cette
Siberie abonde en mines

mines de cuivre & de fer; sans
 compter plusieurs traces de mines d'ar-
 gent, qui promettent beaucoup. Il y
 a dans les hautes montagnes de *Vergotar*
 beaucoup de crystal, plus dur qu'aucun
 de l'Europe, & qui ressemble au
 jaspe bâlard. Parmi les cailloux que
 l'on jette sur ses bords, il y en a quel-
 ques-uns de transparens, qui sont blancs
 & rouges, comme de l'agate, & dont
 les Moscovites font des bagues, après
 avoir gravé diverses figures.

On voit en Sibérie (dit M. Moller)
 une production singulière de la nature,
 qui, selon lui, ne se rencontre point
 ailleurs. C'est ce que les Sibériens ap-
 pellent *Mamant*. Cette matière, qui
 se trouve dans la terre en divers en-
 droits, sur tout dans les lieux sablon-
 neux, semble à l'ivoire, par la couleur &
 le grain. L'opinion la plus com-
 mune dans le Pays, est que ce sont de
 vieux dents d'éléphant, qui sont res-
 tées-là depuis le Déluge. Quelques-uns
 disent que c'est de l'ivoire fossile, &
 conséquemment une production de la
 terre, & l'Auteur avoue qu'il a été
 souvent de ce sentiment. D'autres
 tiennent que ce sont les cornes d'un
 grand animal, qui vit sous terre
 dans les lieux bas & marécageux, qui
 se nourrit que de fange, & se fraye

306 JOURNAL DE
un chemin avec ses cornes
terre & la boue : mais
un terrain à l'onneur, le
croulent le tirant de là
pouvant les détourner &
il perd le mouvement &
droit. Plusieurs gens o-
teur, qu'ils avoient vu
au delà de *Beresowa*, de
des hautes montagnes de
sont monstrueux, suivant
qu'on en fait; car ils ont
hauteur, & environ trois
l'ont de couleur grisâtre
longue, le front très-large
judement au-dessus des ye-
ux, qu'ils remuent & c
il leur plaît. Leurs jambes
pour la grosseur, à celles
s'étendent (dit-on) considé-
marchant, & peuvent aller
e, un petit espace. Ce
l'air continue l'Air
cornes ne sont point for-
ment de quelque animal;
seulement plusieurs fois qu'on
glacées, lorsqu'on les exa-
mine, on en a vu creusées
à trouvé avec ces cornes
machoires garnies de les
côtes, ou même encore
forte que si l'on vouloit

on pourroit facilement en tirer le squelet entier. La Sibirie est encore l'animal qui porte le non dans ses testicules, comme plusieurs, dit l'Auteur, le prétendent; mais dans son nom-

as avoir décrit la Sibirie en générale. Muller vient à ce qui concerne les Indes en particulier. Cette Nation habite à trois journées de Tchou, de ce Royaume, & habite le *Pinnich*, jusqu'au lieu où ce fleuve jette dans l'Oby, d'où elle s'étend sur la côte jusqu'à *Narim*, & de là sur la rive de l'Oby, jusqu'au *Detroit de Nassau*. Elle peuple les bords de plusieurs rivières qui se déchargent dans l'Oby, & a pour voisins les *Sakch* à l'Occident, & les *Sakch* à l'Orient, proche du *Detroit*. Elle a pour une description de *Bel-*
gic, des glaces énormes qui obstruent son embouchure, & dans lesquels le froid excessif rend presque inhabitable. Elle a la raison qui a pu déterminer les Indes à s'établir dans une contrée si froide, le que ce est partie de la Zone glacée. Il en trouve la cause dans leur aversion à renoncer à leur liberté. Il est certain (selon lui, qu'ils habitoient

de s'instruire de tout ce qu'il nous apprend sur ce sujet; & il n'avance rien, dont il n'ait été té nom, ou qu'il n'ait appris de personnes dignes de foi. Cette Description est partagée en quatre chapitres, où l'on traite: 10. De l'Etat du Royaume de Sibérie, & de l'origine des Ostiaks: 20. De leurs mœurs & de leur genre de vie: 30. De leur Religion ou de leur Idolâtrie: 40. Du commencement de leur conversion à la Religion Chrétienne du rite Grec.

I. Le Royaume de Sibérie (dit l'Auteur) est situé au Nord-nord-Est, entre le cinquante-septième degré de latitude, & la Zone froide Septentrionale. Il a pour bornes à l'Orient le *Mangasca* & le *Turachan*; au Midi *Irkutskoy*, Ville frontiere de la Chine; à l'Occident les *Monguls*, les Tartares d'*Ajuka*, & de *Kontasch*. On prétend qu'il a tiré son nom d'une Ville bâtie sur le fleuve *Irtsch*, par un Prince Mahometan du Pais, qui l'appella *Sibir*, mot Tartare, qui signifie Capitale. L'Auteur donne ici un détail de divers Princes, qui ont régné dans ce Pays-là, jusqu'à ce que le fameux Czar *Jean Basilowitz* s'en rendit maître. Ce fut lui qui changea le nom de *Sibir* en celui de *Tobol*, que porte aujourd'hui cette capitale. La Sibérie abonde en minéraux, & sur tout

crystal, plus dur qu'aucun
Europe, & qui ressemble au
fi. Parmi les cailloux que
sur ses bords, il y en a quel-
transparens, qui sont blancs
comme de l'agate, & dont
on fait des bagues, après
avoir eu diverses figures.

En Sibirie (dit M. Muller)
on trouve une singulière de la nature,
on lui, ne se rencontre point
C'est ce que les Sibiériens ap-
pellent. Cette matière, qui
dans la terre en divers en-
tout dans les lieux sablonneux,
l'ivoire, par la couleur &
L'opinion la plus com-
de Pays, est que ce sont de
d'éléphant, qui sont ref-

flégnés ; ce qui leur ex-
decine.

Ils habitent sous de peti-
rées, faites d'arbres creux
d'écorce de bouleau, po-
de la paille & de la neige
sous meules des arbrus
fléchies, des arcs, des va-
de bouleau, dans lesquels
boivent. Il y en a peu
modez pour avoir une
plupart se contentent seu-
ques couteaux. Toutes
confilient uns les renne
uns en ont jusqu'à un m
servent, ainsi que les
porter leurs cabanes &
car ils changent souve
ce qui ne les embarrasse

et de toutes les choses
et presque les seuls qui
sont, il est très-ordinaire
appeller leurs enfans *Sa-
tchin*. Toute l'educa-
tion, consiste à leur
apprendre de l'arc, à pêcher &
à ce qui fait toute l'oc-
cupation. Les Ojibwes
ont une chasse de quoi paier
leur souverain, en peaux de
renard, d'ours,
de leur pêche leur prin-
cipal, que l'Ojibwe & les au-
tres fournissent en abondan-
ce poisson sans pain &
ordinairement ni l'un
ni l'autre le poisson, ils man-
gent sauvages, des ca-
rottes de renard, de l'ours.

312 JOURNAL DES SÇAVANS.
tume de se faire certaines marques sur
leurs mains , comme des figures d'oiseaux
des chiffres, &c. Ils montrent ces ma-
rques à leurs créanciers , comme des si-
gnes auxquels ils pourront aisément les
reconnoître & les distinguer sûrement
des autres. S'ils ont pareillement quel-
ques coupures, quelques cicatrices, quel-
que signe au visage ou autre part, ils le
font voir en entrant en marché, & le
leur offrent, pour ainsi dire, en engage-
ment de leurs promesses. Une de leurs
bonnes qualitez (dit-on) c'est d'être
esclaves de leur parole.

A l'exception des *Wayvodes*, établis
par le Czar pour gouverner les *Ostiaques*
& lever les impôts, il n'y a pas entre eux
grande distinction pour la qualite & le
rang. Ceux qui, parmi eux, prennent
le titre de *Knees* ou de Princes; & qui
propriétaires le domaine de certaines rivi-
res, ne peuvent assujettir ces Peuples
aux lois, ni exercer sur eux la
moindre Jurisdiction. Chaque pere de
famille a l'inspection de sa maison pour
les cas ordinaires; mais pour les affaires
importantes, ils ont recours aux *Way-
vodes*, ou aux Prêtres de leurs Idoles
qui decident le différent par une Sente-
ce, émanée, (disent-ils) de la propre
bouche du faux Dieu. Sous une pareille
anarchie, il n'est pas surprenant qu'ils

les Ostiakes s'abandonnent à tous leurs desirs déréglez , & qu'il n'y ait parmi eux que libertinage & confusion , sans espérance qu'ils se civilisent jamais à moins qu'ils n'embrassent le Christianisme. Nous ne pouvons suivre M. Muller dans tout ce qu'il nous raconte de leurs mariages de leurs divorces , de l'accouchement de leurs femmes , des maladies , & sur tout du scorbut , auquel le froid excessif & la mauvaise nourriture les rendent très sujets , de leurs funérailles , &c. Nous renvoyons sur tout cela au Livre même.

3. Les Ostiakes ont deux sortes de Divinitez , auxquelles ils s'adressent & font des offrandes , & des sacrifices dans tous leurs besoins. Les unes sont des figures d'airain assez bien faites , qui représentent des femmes les bras nuds , des oyes , des serpens , &c. Ils tiennent ces Idoles , qu'ils appellent *Scheitan* , des *Ichut* , Peuple qui habitoit anciennement cette contrée , & qui les avoit reçues des Chinois. Les autres Idoles , qui sont de la façon des Ostiakes mêmes , consistent en un morceau de bois presque sans forme , avec un nœud en guise de tête humaine à l'une des extrémités. Chacun se fabrique une pareille Idole , qu'il révere & qu'il abandonne

314 JOURNAL DES SÇAVANS.
aussi souvent qu'il le juge à propos.
Quelques fois même il la met en pièces,
& la jette au feu. Ils n'ont ni jours ni
heures réglés pour leurs sacrifices, &
n'ont recours à leurs Dieux que dans le
besoin.

Cependant leurs Prêtres, qui se disent
en commerce avec ces Dieux, ont grand
soin de reprendre ces Peuples, lorsqu'ils négligent les sacrifices, & de les
exhorter à appaiser la colère des Dieux,
en leur offrant des pièces de toile, de
Damas, & d'autres étoffes pour les ha-
biller, & en leur sacrifiant divers ani-
maux. Il n'y a point, dit M. Maller,
de secte particulière destinée à ces fonc-
tions religieuses. Tout pere de famille,
qui se sent dans la vieillesse, possédé de
l'esprit d'avarice, ou animé d'un zèle
qui succède ordinairement aux folies de
la jeunesse, se fait Prêtre de sa propre
autorité, & pour cet effet il se fait que-
rre une Idole, à laquelle il se charge de rendre
le culte que peut mériter cet ouvrage de
ses mains. Toute l'habileté de ces sacrifi-
cateurs se borne à crier d'une voix forte
aux oreilles des Idoles, les requêtes
de ceux qui leur font des offrandes; à
souffrir les tourmens, qui précèdent leurs
fausses prophéties, & qui consistent à se
faire her, & à se rouler par terre, en
faisant mille contorsions; & à deviner

ment de fidélité à leur Sou-
verain dont i's jurent devant des ar-
ranger la décision des affaires dou-
teuses par calcul et qu'ils rendent
leurs distinctions des autres, &
surtout, nommée *Starik Ob, li, le*
Oby, est le Dieu de la pêche.
ne pouvons nous étendre non
que M. Muller nous apprend,
au commencement de la con-
version des Ostiaks à la Religion Chré-
tienne Grec. Ce détail nous me-
ne loin, & il nous reste encore
quelque chose sur le Manifeste d'un
ministre du Czarévitch, ou fils
du Czar, jugé à Peterbourg par or-
dre du Czar. Czarienne le 25 Juin
cette pièce est d'autant plus inté-

positions de témoins d'ou
les premières réponses éto
de déguilemens ou d'omis
clairciffemens sur toutes le
célentes ; deux déclarati
touchant cette importante
adressée au Clergé de Mos
aux Ministres , aux Sén
Etats , tant militaire , que
siférations du Clergé en
déclaration du Czar : en
de mort , rendue par le S
quence de toutes ces p
lesquelles le Czarewitz
d'avoir voulu monter sur
me du vivant de son pe

Le 6 Juillet , on amen
de la Forteresse à la Ch
le , pour entendre la

leur ordonna d'attendre; jus-
qu'à ce qu'un troisième Messager étant
venu que le Prince étoit déses-
péré ne passeroit pas la journée,
il souhaitoit ardemment de voir
celui-ci suivi des Seigneurs, al-
ler à Czarewita.

Il ne pût retenir ses larmes à
son père, & lui dit; Qu'il a-
voit très-grièvement la Majesté
de celle du Czar; qu'il espé-
rait de sa maladie; & que
s'il reviendrait, il sçavoit qu'il
pourroit de vivre; que la seule gra-
ce qu'il demandoit à Sa Majesté, pour
Dieu, étoit de révoquer la
qu'elle lui avoit donnée à
lui pardonner ses crimes
& de ne lui pas refuser sa béd-

mes ne part & trouva

A cinq heures du
M. fliger vint dire au
souhaitoit de le voir
tois. Le Czar eut d
à y consentir, mais
ceste par les Seigneu
lui représenterent qu'
inhumanité, refuset
t on a son fils. Mai
Sa Majesté entroit da
aller à la Forteresse,
rier apporta la nouve
venoit d'exprer.

Le 9 Juillet, son
Grand Chancelier & d
ne du premier rang fi
teresse à l'Eglise de l
où on l'exposa sur m
Y demeura le 10. & l

SEPTEMBRE 1725. 219

rappoiterent que le Czar avoit les yeux baignez de larme pendant la marche du Convoy, & pendant tout le service qui se fit à l'Eglise. L'Oraison funebre fut prononcee par un Prêtre, qui prit pour texte ces paroles de David. *Mon Dieu, mon Dieu ! Mon Dieu Abalon !*

Telle fut la fin de ce tragique événement, qui a mérité l'attention de toute l'Europe.

On trouve à la suite du Manifeste une explication des termes étrangers, employez souvent dans cet ouvrage.

*Traité des Vertus Medicales de l'eau commune; où l'on fait voir qu'elle prévient & guérit une infinité de maladies, par les observations tirées des plus celebres Medecins, & appuyées de quarante ans d'experience; avec quelques regles pour le regime de vivre. Par M. SMITH. On y a ajouté le Traité de l'eau du Docteur HANCOCK, intitulé: *Febusugium Maguum*, où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur de tous les remèdes pour guérir la fièvre & la peste. Traduit de l'Anglois, avec les Theses de Mrs. HICQUET & GEOFFROY sur l'eau. A Paris chez Guillaume Cavelier fils, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin. vol. in 12. pp. 335.*

ON a long tems cherché la Médecine universelle, mais si l'on en croit ce qui est dit dans ce livre, la voilà enfin trouvée, c'est l'Eau. Elle guérit, à ce que prétend l'Auteur de ce Traité, la goutte, la maladie hypocondriaque, la pierre, les maladies des enfans, celles des nourrices, le deffaut d'appetit, les meurtrissures, les maux d'estomac, la difficulté de respirer, le vomissement, le cours de ventre, la phthisie ou consommation, les chaleurs du visage, la colique, la petite vérole, les fievres, les maladies inflammatoires, les accidens causez par les excès de boire, les rhumes, les brûlures, les ulcères, les foulures, la foiblesse des jointures, les maux de tête, les insomnies, les défaillances, les hémorrhagies, les coupures, l'hydrophobie ou rage, le haut-mal, la mélancholie, la folie, les écouvelles, la jaunisse, les fluxions, les callositez, le scorbut, l'asthme, la toux, la difficulté d'uriner, les trenchées, les vapeurs, la goutte remontée dans l'estomac, la peste. L'Auteur cite là-dessus un grand nombre de témoignages & d'exemples. En voici quelques-uns dont les Lecteurs jugeront.

Pour guérir la folie.

Le Docteur Browne, dit, que dans folie il vaut mieux avoir recours aux bains froids qu'aux autres remèdes qui sont en usage contre ce mal; & il prétend que l'eau étant capable de faire revenir en un instant un homme ivre, elle est capable de guérir dans l'espace d'un jour, une personne affligée de folie. Il assure que si on veut dissiper entièrement une ivresse, on n'a qu'à plonger dans de l'eau froide, celui qui est ivre. Il ajoute avoir vu des gens ivres, qu'on a fait revenir en leur lavant simplement les mains avec de l'eau froide; pour ce qui est de la folie, le Docteur Blair, dans une Lettre au Docteur Wynard, déclare avoir guéri en la manière suivante, un homme fol. On le prit lié & garroté sur une charette, le corps tout nud & les yeux bandez; on y posa ensuite tout d'un coup à une distance d'eau qui lui tomboit de vingt pieds de haut sur le corps. On l'y laissa si long tems que ses forces le purent soutenir, puis on le remena chez lui, il dormit pendant vingt-neuf heures, après quoi il s'éveilla dans son bon sens, & fut parfaitement guéri.

Pour préserver du Rhûme.

„ Veut-on s'endurcir le corps , &
 „ n'être point su, et à s'enrhumer a cha-
 „ que instant , l'on n'a qu'à se laver la
 „ poitrine avec de l'eau froide tous les
 „ matins. Ce préservatif paroîtra sans
 „ doute extraordinaire ; mais nous le
 „ rapportons tel qu'il se trouve à la page
 „ 64. L'Auteur ajoute (& il cite là-dessus
 „ le Docteur Mayerne) que dans toutes
 „ les maladies de la tête , il n'y a rien de
 „ meilleur que de se laver avec de l'eau
 „ froide ; j'en ai fait , dit-il , l'expé-
 „ rience avec succès dans une violente
 „ douleur d'oreilles , qui m'étoit surve-
 „ nue pour avoir souffert du froid. Il
 „ me parut que la douleur se dissipoit
 „ en appliquant par intervalles sur les
 „ oreilles, une serviette a plusieurs dou-
 „ bles trempée dans de l'eau froide ; la
 „ douleur revint quelques heures a-
 „ près ; mais je ne laissai pas de
 „ guérir entièrement apres avoir re-
 „ commencé quatre fois la même
 „ chose. ”.

Si l'on trouve étrange que par l'appli-
 cation de l'eau froide on guérisse une
 douleur causée par le froid , notre Auteur
 prie ses Lecteurs de considérer que dans
 le Nord on ne scauroit guérir la mortifi-
 cation

cation que le froid cause aux extrémités du corps, qu'en appliquant de la neige sur les endroits morifiés.

Pour la toux.

Une jeune femme étoit tourmentée d'une violente toux; un Apotiquaire lui avoit donné beaucoup de drogues, sans pouvoir la guérir: mais le garçon Apoticaire voyant l'inutilité de tous les remèdes qu'avoit employé son maître, dit à la malade de se laver tous les matins le revers des oreilles, les tempes, & le sommet de la tête avec de l'eau froide; elle le fit, & elle guérit parfaitement.

Pour l'Asthme.

Un homme asthmatique, & qui étoit en consommation, avoit tenté sans succès une infinité de remèdes. A la fin un Médecin lui conseilla de ne prendre pour tout aliment que du gruau à l'eau, sans sel ni sucre; le malade observa ce régime pendant quatre mois, & il devint gras & vigoureux.

Pour le haut-mal.

Il y avoit long-tems qu'un certain

Docteur étoit tourmenté du haut-mal ; il prit le parti de ne boire que de l'eau. Cette maniere de vivre , qu'il observa pendant quelque-tems , le guérit si bien que la maladie ne lui revint plus. Mais comme il ne vivoit que d'herbages & de fruits , & que ces alimens lui gonfloient l'estomac , il se réduisit au lait ; il en buvoit une pinte le matin , une quartette à midi , & une pinte à souper , sans manger ni poisson , ni viande , ni pain ; continuant toujours l'usage de l'eau. Il vécut de cette maniere quatorze ans , sans la moindre incommodité , toujours vigoureux & fort : au bout des 14 ans , il mourut d'une pleurésie.

Nous passons plusieurs autres exemples pour venir au Traité du Docteur Haccok , intitulé : *Febrifugum magnum* , ou *Grand Fébrifuge*. L'on prétend dans ce Traité , qu'il n'y a pas de remède plus souverain contre les fièvres , que l'essence pure , & on le recommande comme le plus sur & le plus efficace de tous les fébrifuges. C'est de quoi l'Auteur rapporte plusieurs exemples , dont il dit avoir été témoin. Il avoue que le quinquina est un bon fébrifuge ; mais il soutient qu'une pinte d'eau , buë à diverses reprises , guérit les fièvres plus sûrement que le quinquina ; ce qu'il appuie d'un nombre infini d'exemples , tous plus

remarquables les uns que les autres, auxquels nous renvoyons les Lecteurs.

Comme l'Auteur est Docteur en Théologie, & non en Médecine, il finit son Traité en s'excusant de ce qu'il a écrit sur une matière qui n'est pas de son ressort. J'avoue, *dit-il*, que je suis
 „ sorti un peu de ma profession en écri-
 „ vant sur la Médecine : mais je ne suis
 „ pas le premier à qui cela soit arrivé.
 „ Si quelque Médecin vient à écrire un
 „ bon Livre sur la Théologie ou la Mo-
 „ rale, comme quelques uns l'ont fait,
 „ bien loin que je les reprenne de s'in-
 „ gérer dans ce qui est de ma profes-
 „ sion, j'achetterai leur Ouvrage,
 „ je le lirai, & leur en serai obli-
 „ gé. ”.

Le Traducteur des deux Traitez dont nous venons de parler, a mis à la tête du volume une Préface, où il se propose d'expliquer la nature de l'eau. Il considère d'abord la petitesse des parties de l'eau, leur nombre infini, & la facilité avec laquelle elles s'élèvent en vapeurs. Il examine ensuite si ces parties ont du ressort. Il dit que quelques Philosophes l'ont crû, mais qu'ils se sont trompez, & il avance que, *ni toute une masse d'eau, ni ses parties ne paroissent en avoir*. Il renvoie là-dessus à certaines expériences.

ressort dans un corps, d'esp
sible.

Après avoir donné une
des proprietez physiques de
teur de la Préface vient ac
culiers que l'eau doit pro
corps des animaux. Il est
principaux remedes que l'on
font ou des purgatifs, ou des
ques, ou des diuretiques, ou
nifiques, ou des cordiaux
faîchissans, ou des adou
delayans, ou des stomachi
prouve que l'eau a toute
Il examine ensuite si l'eau
fait voir que c'est un véritable
il renvoye pour cela à l'ouvrage
Van-Helmont sur le saule
ve que l'eau nourrit les végétaux.

sur & de volume, par le seul moyen de l'eau, dont on aura eû soin d'arroser la terre. D'où l'on conclut que l'eau nourrit.

1. L'Auteur se fait ici une question, il demande si c'est l'eau proprement dite qui se convertit en la substance de la plante, & il répond que ce changement lui paroît naturellement impossible, qu'il n'y a pas lieu de douter que l'eau ne soit chargée des différentes particules qui composent la plante; particules qu'elle y dépose peu à peu, & qui se corporifiant l'une avec l'autre, forment un tout sensible.

2. Il paroît par cette réponse que, selon l'Auteur, ce n'est pas l'eau qui nourrit; mais que cette nourriture vient uniquement des particules étrangères qui sont mêlées dans l'eau. En sorte, qu'à proprement parler, ce n'est ici qu'une question de nom. Van-He mont & M. Boyle l'ont entendu autrement, & prétendent que c'est effectivement l'eau qui nourrit.

3. Nous passons plusieurs autres articles importants de la Préface, qui peut être regardée comme une Dissertation entière, & qui mériteroit seule un extrait à part.

*Traité des Maladies les plus fréquentes
 & des remèdes propres à les guérir, troi-
 sième Edition. Par M. HELVETIUS,
 Conseiller du Roi, Médecin-Inspecteur
 Général des Hôpitaux de Flandres.
 A Paris chez Le Mercier, rue S.
 Jacques. 1724. 2. vol. in octavo, pp
 517 pour le premier volume, & pp
 495 pour le second.*

L'OUVRAGE dont voici la troisième
 édition, n'étoit dans la première
 qu'un recueil de quelques Mémoires a-
 brégés, que l'Auteur avoit dressés pour
 l'instruction des pauvres malades, & sur-
 tout de ceux de la campagne. Mais dans
 l'état où il est aujourd'hui, on peut le
 regarder comme un ouvrage complet.
 Il est divisé en 2 parties, dans la première
 on parle d'abord de la manière de
 connoître les maladies, le pouls, & les
 crises: de là on passe à ce qui concerne
 en général, la saignée, les vomitifs, &
 les purgatifs; puis on vient aux différens
 régimes de vivre qui conviennent aux
 différens âges, & ensuite à la manière
 de faire les bouill'ons, les pûsanes, & les
 lavemens. Après ces préliminaires on
 détaille les propriétés, les doses & l'u-
 sage des remèdes les plus usitez, & on
 expose la manière de prendre le lait de

vache, celui d'anefse & celui de chevre; les eaux minérales de Forges, de Vichi, & de Bourbon; enfin on donne la méthode de se baigner & de se faire fuer.

Dans la seconde partie, on enseigne à traiter les maladies les plus fréquentes; comme fievres intermittentes, fièvres continues, tant simples que malignes, petites véroles, rougeoles, apoplexie, péripneumonie, pleuresie, rhume, asthme, hydropisie, maux de reins & de vessie, dyssenterie, & autres espèces de cours de ventre, hémorrhoides, goutte, pâles couleurs, chartre, scorbut; puis on vient au pansement des playes & des contusions, & on finit par un recueil de différens remedes contre la peste, & contre quelques maladies des yeux. Cet ouvrage ne peut manquer d'être très-utile, & l'Auteur assure que pour le rendre tel il n'a rien omis de tout ce que lui a pû fournir une pratique assez heureuse de quarante deux années, soutenue par des observations continuelles sur le caractère de chaque maladie, & sur l'effet des différens remedes.

Réponse de M. DU CHATEL au dernier Article du Journal de Janvier 1722. p. 117. brochure in octavo, de 49. pages.

viron 1300. articles omis dans
de 1704. & avoit demandé, par
récompense de son travail, un
re en grand papier de ce Dictionnaire
quand il seroit réimprimé. Il se
ge en même tems qu'on fit
lui, comme d'un bienfaiteur,
Préface qui seroit à la tête de cette
de édition. Ces conditions furent
ceptées alors avec reconnaissance
part des Editeurs, qui ont fait
recherches de M. du Chatel dans
de 1721. & n'ont omis aucun
cles qu'il leur avoit envoyés. Mais
on n'a point du tout parlé de
la Préface, & à l'égard de l'ouvrage
promis, M. du Chatel a été obligé
se faire rendre justice par M. le
Lier, qui après avoir ouï le

me dans le Journal de Verdun, il lui seroit encore delivré a Paris deux autres exemplaires en papier ordinaire.

Cette petite affaire paroittoit terminée; mais un des Editeurs du Dictionnaire engagea les Auteurs du Journal des Sçavans d'insérer dans le Journal de Janvier de l'année 1722 p. 117. un *Eclaircissement* au sujet du projet de ce Dictionnaire avec M. du Chatel. L'Auteur de l'*Eclaircissement* étoit alors que les articles communiqués par M. du Chatel ne contenoient pas une seule d'impression, mais aussi ce sont des paroles toutes d'or, a oûtoit-il, en égard au profit qu'il a retiré de son travail. Nous ne ferons point l'extrait de cet Eclaircissement qu'on peut voir dans un de nos Journaux de 1722. & que M. du Chatel rapporte tout au long dans cette Réponse, qui renferme plusieurs choses curieuses, & qui met les Lecteurs en état de juger du mérite du dernier Dictionnaire de Trevoux & de la capacité de ses Editeurs.

On voit d'abord avec étonnement un grand nombre de mots d'un usage commun & trivial qui avoient été omis dans la premiere édition du Dictionnaire, & qui ont été suppléés depuis par M. du Chatel. Plusieurs de ces mots n'étoient pas suffisamment expliqués dans son manuscrit.

manuscrit Il en convient; mais il prétend
 que ses additions devant être revuës par
 des Sçavans, il suffi-oit de les leur indi-
 quer. „ Mais que je me trompe
 „ (ajoute-t-il) quand je disois que cela
 „ tomberoit dans des mains sçavantes,
 „ & qu'il suffisoit de leur mettre le
 „ doigt sur la lettre! Quel usage on a
 „ fait de la plûpart des mots que j'avois
 „ envoyés! En vérité cela est honteux.
 „ J'envoiai, par exemple, le mot *envouer*
 „ *ter*, & dans le peu de tems qu'on m'en
 „ donnoit, je me contentai de dire
 „ *c'est faire mourir quelqu'un, par le moyen*
 „ *d'une image de cire*; mais j'ajoutai,
 „ *voiez Mezerai Hist. de Louis X. &*
 „ *Diçtionn. de Rochesort p. 385, Thiers*
 „ *Traité des Superstitions & d'Argenté*.
 „ On s'est contenté de copier cela à la
 „ lettre sans y ajouter une seule syllabe.
 „ On ne s'est pas aperçu que la défini-
 „ tion n'est pas suffisante; qu'on termine
 „ aussi extraordinaire devoit avoir une
 „ étymologie, & qu'il falloit au moins
 „ rapporter les passages des Auteurs que
 „ je citois.

Le mot *envouer*, dit M. Bayle dans
 ses Réponses aux Questions d'un Pro-
 vincial, vient d'*invocatus* que l'on a eu
 dans la basse Latinité pour *devotatus* de
 Apulée s'est servi cap. 7. de virt. herbar.
 D'Argenté, parlant de Pierre II. D'

de Bretagne , dit qu'il tomba malade , d'une maladie qui l'étonna fort ; ni jamais y pût être trouvé de remède , en sorte qu'il courut un bruit qu'il fut envouté , comme ils disoient , c'est-à-dire , maléficié par des enchantemens. Hist. de Bret l. 2. c 20. Il est dit dans le Journal d'Henri III. que les Ligueurs se servirent d'images de cire pour faire mourir ce Prince. Mezerai dans l'Histoire de Louis X. dit que quand Enguerrand de Marigny fut arrêté prisonnier , la femme fit ce qu'elle pût pour envouter le Roi , sur quoi il cite ce vers.

Devoet absentes , simulachraque certa fingi.

Cesar Rochefort dit la même chose au mot *Magie* de son Dictionnaire , & ajoute qu'on voulut envouter le Pape Urbain VIII.

„ Il ne falloit pas , dit notre Auteur ,
 „ s'en tenir aux simples notions que
 „ j'avois données faute de tems. Car
 „ un homme n'apprend rien , lorsqu'il
 „ trouve dans ce Dictionnaire Momus ,
 „ nom propre d'un faux Dieu de l'anti-
 „ quité. Je n'avois mis que cela , &
 „ c'en étoit assez pour moi , qui n'a-
 „ vois pas le tems d'en dire davantage ;
 „ mais ce n'en est pas assez pour le
 „ Dictionnaire. C'est pourtant tout ce
 „ que

„ que cet excellent Dictionnaire nous
 „ apprend de *Momus*, où l'on trouve
 „ seulement cette remarque curieuse :
Momus, selon *Hésiode*, étoit fils de la
 Nuit. C'étoit bien la peine de parler de
Memas

„ Mais voici bien une autre bevue
 „ (continue M. du Chatel.) J'avois
 „ envoyé le mot *Carbonle*, qui est une
 „ espèce de phlegmon, ou bubon fort
 „ enflammé, qui s'appelle autrement
 „ *Antrax*. Le Docteur qui a rédigé
 „ cet article ne l'est certainement pas en
 „ Médecine. Il a lu *Carbonelle*, & dans
 „ cette idée croyant que j'avois oublié
 „ une *l*, il l'a suppléé d'office; en sorte
 „ qu'il est curieux, mais honteux tout
 „ ensemble, de trouver dans ce Dic-
 „ tionnaire *Carbonelle*. ” (Il est proba-
 ble que les Editeurs du Dictionnaire met-
 tront cette faute sur le compte de l'im-
 primeur

„ Ces gens-là décident pourtant (a-
 „ joûte l'Auteur.) J'avois mis au nom-
 „ bre des omissions le mot *Franciser*;
 „ on l'a mis dans le Dictionnaire, avec
 „ cette observation, un homme fort zélé
 „ pour la perfection de ce Dictionnaire nous
 „ a envoyé ce mot pour l'a ôter, mais il
 „ faut avertir que l'on ne sçache pas,
 „ qu'en écrivant, aucun Auteur l'ait en-
 „ core employé. Cependant ce terme est

„ fort

„ soit en usage. On l'entend tous les
 „ jours prononcer à la Cour & à la Vi-
 „ le. L'*incoenito* des Italiens & l'im-
 „ promptu des Latins sont deux mots
 „ que l'usage a *francisés*; cet étranger
 „ s'est *francisé* en fort peu de tems. Il
 „ cite ensuite les Lettres de Madame du
 „ Noyer, & la critique de Timon le
 „ Misantrope, ouvrage ingénieux de M.
 „ l'Abbé Macari, & il fait voir qu'il est
 „ ridicule aux Editeurs du Dictionnaire
 „ de, d'avoir dit qu'on ne *sache pas*
 „ que ce terme ait été employé par aucun
 „ Auteur; mais, ce qui est le comble
 „ du ridicule, ajoute-t-il, c'est que le
 „ Dictionnaire lui même, (édition de
 „ 1704) dit au mot *alibi* que ce ter-
 „ me purement latin a été *francisé* au Pa-
 „ lais.

„ Il en est de même (poursuit-il)
 „ de *Typographie* & *Typographique* que
 „ j'avois aussi mis au rang de mes ad-
 „ ditions. On vous a demandé, dit on
 „ dans le Dictionnaire, que nous ajoû-
 „ tassions ce mot: nous le faisons; mais
 „ en avertissant qu'il n'est pas *Français*.
 „ Voilà une grande déference que ces
 „ Messieurs ont pour moi, de mettre
 „ dans un Dictionnaire l'anglois des ter-
 „ mes qui ne le sont pas. " M. de
 „ Chatelet fait voir en même tems que ces
 „ termes rejettez par les Editeurs ont

décisions du Dictionnaire.

„ Les articles que j'ai
 „ aux Compilateurs de
 „ un peu plus utiles, dit
 „ tel, que mille obser
 „ trouve dans le nouveau
 „ sur *dada*, sur *caca*,
 „ *imbriaque*, sur *michon*,
 „ sur *bobo*, sur *fanfan*, sur
 „ *brelique breloque*, sur
 „ *quenottes*, sur *rassatter*,
 „ *figuettes*, sur *merdaille*,
 châtiments, s'écrie-t-il en
 clamation de son adver
 Dictionnaire universel !

Mais il y a, selon lui,
 de bien plus honteux dan
 naire, c'est la manière
 termes obscènes. On l'a

" fallu prendre goût à la chose & y faire
 " de profondes réflexions , pour en la-
 " tinier, comme on fait, quelques ex-
 " pressions.

Nous ne rapporterons point ici les en-
 droits très-obscènes que l'Auteur cite,
 & qui se trouvent effectivement dans le
 Dictionnaire de Trevoux, dont les Au-
 teurs sont néanmoins des personnes sa-
 ges & pieuses. " Après cela (conti-
 nue-t-il) le Critique n'a-t-il pas bon-
 ne grace de me faire une espece de
 reproche d'avoir *envoïé quelques ter-*
mes de bonnetours & de filoux. Le
 Dictionnaire m'en avoit fraïé le che-
 min par plusieurs exemples, mais très-
 mal expliquez comme on le peut voir
 sur le mot *filer la carte.* Cela m'obli-
 gea de les corriger, & d'en envoyer
 quelques autres. Ils y sont absolu-
 ment nécessaires & dans la prochaine
 édition, il y en faudra encore ajouter
 deux, que Messieurs du Parlement
 m'ont appris dans l'instruction du pro-
 cès des Cartouchiens : c'est *Estuc &*
Anquilleuse. Antoinette Neron & J.
 B. Cinqour furent condamnez à mort
 en 1722. convaincus l'une d'être *An-*
quilleuse, & l'autre d'avoir tiré l'*Estuc*
 des voleurs. On a eu soin (dans les
 Arrests imprimez, d'expliquer ces ter-
 mes & de dire qu'une *Anquilleuse* est

" une femme qui vole chez les Mar-
 " chands sous le tablier, & que l'*Estre*
 " est un droit que les voleurs payent à
 " celui qui les protège & leur rend ser-
 " vice.

L'Auteur nous apprend qu'il a bien
 d'autres additions à fournir, pour la pro-
 chaine édition du Dictionnaire de Tre-
 voux, & que dans l'état où cet Ouvrage
 est aujourd'hui, il y a déjà trouvé
 1620. omissions & 126. erreurs. Il rele-
 ve la décision judicieuse des Compila-
 teurs au mot *Epigramme*. " Il faut, di-
 " sent ces grands Maîtres, que la *finesse*
 " & la *subtilité* d'une *Epigramme* roule
 sur les mots & non sur la pensée; c'est une
 erreur, dit notre Auteur; c'est même une
 sottise qui fait pitié. Aussi M. Despreaux
 dit tout le contraire dans le second Chant
 de son Art poétique; après y avoir mar-
 qué son mépris pour les pointes, il leur
 laisse pour grace l'entrée dans l'*Epigram-*
me à une condition:

Pourvu que la *finesse* éclatant à propos
 Roule sur la pensée & non pas sur les mots.

" Sur le mot *Gaulois* (poursuit l'Au-
 " teur) on dit que Jean de Meun est
 " l'Auteur du Roman de la Rose: cela
 " n'est pas vrai: c'est Guillaume de Lor-
 " ris; & Clopinel n'a fait que le conti-

" nuer. Il rapporte ensuite plusieurs
mots communs & d'un usage trivial o-
mis dans la dernière édition du Diction-
naire, comme *praline*, *tombac*, &c.

" Pour donner la perfection à ce Dic-
tionnaire, il faudroit, dit M. du Cha-
tel, qu'il fût travaillé par d'habiles
Philologues, & ceux qui y ont mis la
main ne le sont pas; ou, s'ils le sont,
c'est comme le Bourgeois Gentilhom-
me de Moliere, qui disoit de la pro-
se sans le sçavoir; car ils ne sçavoient
pas le terme de Philologue, & j'ai
été obligé de le leur fournir dans mes
additions." Ce sont ces additions
que M. du Chatel a communiquées aux
doctes Compilateurs du Dictionnaire de
Trevoux, qui lui donnent lieu de leur
appliquer ces paroles: *Spoliaverunt me
& maledixerunt mihi.*

Le Temple de Gnide. A Paris chez Simart
rue S. Jacques, au Dauphin 1725. in
12. pp. 82.

L'AUTEUR de ce petit Ouvrage le
donne pour une Traduction d'un
Poëme Grec, dont on n'a jamais ouï
parler. " On a trouvé (dit-il) des ou-
vres jusque dans les tombeaux de
leurs Auteurs, & ce qui est à peu près
la même chose; on a trouvé celui-ci

„ parmi les livres d'un Evêque Grec,
 Il lui donne le nom de Poëme, mais
 avoue en même tems qu'il ne ressemble
 aucun ouvrage de ce genre que nous
 yons. En effet il n'est venu jusqu'ici
 pensée à aucun Auteur d'écrire sans de-
 sein.

Ce Poëme, (nous lui donnons ce
 nom, puisqu'il plaît à l'Auteur de l'ap-
 peler ainsi) ne respire que la volupté &
 fait lire, par cette raison, sans renfer-
 mer ni histoire, ni fable, ni intrigue, ni
 dénouement. C'est une simple descrip-
 tion, qui se soutient un peu par l'allego-
 rie, & par un sens assez libre cache sous
 des expressions figurées. L'Auteur a par-
 tagé son ouvrage apres-coup en sept pe-
 tits chants pour le délassemment du Lecteur,
 qu'on ne laisse pas quelquefois d'ennuyer
 avec de l'esprit, & surtout avec une éle-
 gance un peu affectée.

Les sept Chants, dont il s'agit, do-
 vent être regardez comme sept Chapitres
 qui traitent de la même chose.

Pour peu que cet Ouvrage eût eû quel-
 que goût de la bonne antiquité, on au-
 roit eû de la peine à ne pas croire l'Au-
 teur, lorsqu'il proteste seneusement qu'
 c'est une Traduction, & on auroit peut-être
 ajouté foi à ces paroles de sa Préface.
 „ J'avois d'abord eû dessein (dit-il) de
 „ mettre l'original à côté de la Traduc-

„ non; mais on m'a conseillé d'en faire
 „ une édition à part, & d'attendre les
 „ sçavantes Notes, qu'un homme d'éru-
 „ dition y prépare, & qui seront bientôt
 „ en état de voir le jour. " Mais ce qui
 suit est trop ironique, & manifeste la sup-
 position. „ Quant à ma traduct.on con-
 „ tinue-t-il) elle est fidèle. J'ai eu que
 „ les beautés qui n'étoient point dans mon
 „ Auteur, n'étoient point des beautés, &
 „ j'ai pris l'expression qui n'étoit pas la meil-
 „ leure, lorsqu'elle m'a paru mieux rendre
 „ sa pensée. " C'est sur le même ton sans
 doute qu'après avoir vanté la *fidélité* de sa
 version, il fait immédiatement après l'é-
 loge de la nouvelle Traduction du Tasse;

Il ne s'agit dans ce petit Ouvrage que
 de la description du Temple de Gnide,
 de la manière dont Venus y préside & y
 est adorée, des tableaux qui ornent ce
 riant édifice, des mœurs des Gnidiens &
 des Gnidiennes, & du caractère des fem-
 mes étrangères, qui viennent de tous cô-
 tez, pour sacrifier à la Déesse. Mais ces
 choses sont trop frivoles, pour qu'il nous
 convienne de nous y arrêter. Nous di-
 rons seulement que la peinture des Sibari-
 tes & le portrait de Camille sont des en-
 droits qui ont plu. Comme l'Ouvrage
 est peu lié, & ne fait point un tout, l'Au-
 teur auroit pu, dit-on, supposer un grand
 nombre de lacunes dans son prétendu Ma-

342 JOURNAL DES SÇAVANS
enſcrit Grec. Au reſte ce Temple de Gnide
reſſemble peu au Temple de Gnide qu'on
voit dans le Dialogue de Lucien intitulé
Les Amours, où il eſt parlé de la fameu-
ſe Venus de Praxitele, & de quelques cir-
conſtances curieufes. Gnide ou Cnide
n'étoit pas moins celebre autrefois que Pa-
phos.

O Venus Regina Gnidi Paphique. Ho-
rat.

Quæſtio Medica, Cardinalitiis Disputa-
tionibus manè diſcutienda, Scholis
Medicorum, die Jovis, 22 Martii,
1725. M. CLAUDIO BURLET,
Doctore Medico, Regiæ Scientiarum
Academiæ Socio, Hispaniarum Regis
olim Archiatro, Præſide. *An gracili-
bus Pomaceum Vino ſalubrius?* Propo-
nebat, Pariſis, JOANNES-BAPTIS-
TA DU BOIS, Sanlaudæus-Conſtan-
tienſis, Baccalaureus Medicus, & Au-
ctor. C'eſt à-dire: *Queſtion agitée aux
Ecoles de Médecine de Paris, le 22 Mars
1725, ſous la Préſidence de M. CLAU-
DE BURLET, Docteur de Médecine,
de l'Académie Royale des Sciences, et de-
vant premier Médecin du Roi d'Eſpagne;
et propoſée par JEAN-BAPTISTE
DU BOIS, Bachelier en Médecine, etc.
ſçavoir, ſi, pour les perſonnes maigres,
le Cidre eſt une boiſſon plus ſaine que le*

Vin? A Paris, de l'imprimerie de Ph.
Nicolas Lottin, Imprimeur de la Fa-
culté de Médecine. 1725. in 4. pp. 4.

PARMI les boiffons artificielles, dont
l'usage est ordinaire en France & dans
les Etats voisins, on peut dire que le Vin,
la Biere & le Cidre l'emportent sur tou-
tes les autres. Elles ont aussi mérité plus
particulièrement l'attention des Naturalis-
tes & des Médecins; & ces derniers,
sur tout, en ont examiné soigneusement
les differens effets, par rapport à la con-
servation de la santé. Cette discussion a
produit un grand nombre d'Ecrits sur cette
matiere; & ceux qui concernent le Vin,
soit Traitez complets, soit Théses ou Dis-
sertations, composeroient seuls une petite
Bibliothèque. La Biere n'a pas manqué
non plus de partisans, qui ont exercé leur
plume sur les bonnes qualitez de cette li-
queur. A l'égard du Cidre, ceux qui en
ont fait leurs délices, se sont contentez
presque tous d'en goûter les douceurs, sans
se mettre en peine d'en publier les vertus; en
sorte que nous ne connoissons que trois Au-
teurs qui en aient écrit de dessein prémédité.

Le plus ancien que nous sçachions, est
Julien Paulmier, natif de Coutances, &
Médecin de la Faculté de Paris, lequel
donna deux petits Traitez, l'un *du Vin*,
l'autre *du Cidre*, imprimés d'abord en

Latin à Paris, en 1588. in 8, puis réimprimés à Caen, l'année suivante, traduits en François par l'Auteur, & de la même forme. Voilà tout ce que la Littérature Medicinale nous a fourni jusqu'à présent, sur ce sujet; & nous devons à la Normandie ces premiers éloges du Cidre, comme nous lui devons ce qu'il y a de plus exquis en ce genre de boisson.

L'Angleterre, qui s'en fait honneur, aussi de son côté, a mis au jour deux Ouvrages écrits en Anglois, qui roulent principalement sur la manière de préparer cette agréable liqueur, & sur ses propriétés. Le premier, intitulé, *Vinetum Britannicum, or a Treatise of Cider*, (c'est à-dire) *le Vignoble de la Grande Bretagne, ou Traité du Cidre*, & composé par *Jean Worlidge*, Gentilhomme de ce Pais là, parut à Londres in octavo, pour la première fois, en 1675, & pour la seconde, en 1678, considérablement augmenté. L'année suivante, *Jean Evelyn*, de la Société Royale de Londres, publia dans cette même Ville, un petit in folio, sous le titre de *Pomone*, où il s'agit particulièrement des pommes qui servent à faire le Cidre.

De ces trois Ecrivains, *Worlidge* est celui qui exagère davantage le mérite de cette boisson, puisqu'il la préfère à toute autre. Les Normands, quelque préve-

nus qu'ils soient naturellement en faveur
 de cette production de leur Pais, ont
 été plus modérez sur l'article des louan-
 ges, puisque *Paulmier* se borne à donner
 au Cidre la préférence sur les autres bois-
 sons, seulement par rapport aux sujets,
 à la constitution desquels cette liqueur
 paroît plus convenable; & que c'est
 aussi le parti qu'a pris très-sagement M.
 du Bois, Auteur de cette Thèse, dont
 nous rendrons compte, après avoir dit
 quelque chose de l'origine du Cidre.

Paulmier prétend que cette boisson est
 en usage, de tems immémorial, dans
 la Biscaye ou Pais des Basques, & dans
 le Cotentin, contrée de la Basse-Nor-
 mandie; en sorte que les Peuples de ces
 deux Cantons s'attribuent à l'envi la gloi-
 re de l'invention du Cidre. Mais cette
 liqueur n'a pas eû cours si promptement
 (selon lui) dans le reste de la Norman-
 die, puisqu'il n'y a (dit-il) ni vieux
 Château, ni ancien Monastere dans le
 Pais, où l'on ne rencontre des vestiges
 de fourneaux & de vaisseaux, employez
 à brasser la biere; ce qui prouve qu'a-
 lors l'usage du Cidre n'avoit point enco-
 re prévalu. Aussi n'y a-t-il pas cinquante
 ans (continue *Paulmier*) qu'à Rouën
 & dans toute la haute Normandie, la
 biere étoit la boisson dominante.

Worlidge soutient que dans les siècles

les plus reculez, on buvoit très-communément du Cidre en Angleterre. Il est même persuadé que dans la plupart des anciens Ecrivains Anglois, où il est parlé des vignobles & des vins excellens de certaines Provinces de la Grande-Bretagne, desquelles on sçait que le terroir n'est nullement propre à la culture de la vigne, il ne faut entendre par ces expressions que les Pommerayes & les Cidres, que produisoient abondamment ces mêmes territoires, & les Normands, nouveaux Habitans de ce Pais, qu'ils venoient de conquérir, désignoient par les termes de vignes & de vins qui leur étoient plus connus. Car il veut que *Seider* ou *Cider*, en François *Cidre*, soit un ancien mot Breton, quoique dérivé, peut-être, du Grec *Sisera*, qui se prend pour toute boisson capable d'enivrer, à l'exception du Vin.

Le célèbre M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, a inséré dans ses *Origines de la ville de Caën*, chap. 10, des recherches curieuses sur l'ancienneté du Cidre comprenant sous ce nom, outre le pommé & le poiré, le suc fermenté de quelques autres fruits. Il trouve dans Virgile une boisson analogue au Vin, faite du suc des cormes, & familière aux Scythes, aux Thraces & aux Na-

riens voisines des *Palus Meotides*. Il observe, que *Plaine* donne le nom de Vin aux sucz exprimez des pommes & des poires; & qu'*Artémidore*, qui vivoit dans l'*Asie mineure*, sous l'Empire d'*Adrien*, parle du poiré comme d'une liqueur en usage de son tems. *M. Huet* remarque de plus, qu'il est fait mention du Vin de pommes dans *Plutarque*: Que le Vin conseillé par saint Paul à son Disciple *Timothée*, pour lui fortifier l'estomac, n'est autre chose que le poiré, suivant l'explication de *S. Jérôme*, (d'où il suit qu'au moins cette boisson étoit connue du tems de ce Pere:) Que *Tertullien* & saint *Augustin* louent le Cidre, comme une boisson commune en *Afrique*, & qui, par sa douceur, imitoit & même surpassoit celle du Vin.

Le sçavant Prélat croit avec beaucoup de vraisemblance, que les *Africains*, & peut-être les *Carthaginois* en particulier, porterent l'usage du Cidre en *Espagne*, & sur tout dans la *Biscaye*, où il est familier depuis long-tems; que les *Basques* ou *Biscayens*, qui étoient gens de mer, le communiquèrent aux *Normands*, grands *Navigateurs* eux-mêmes; & que c'est de là que leur est venue la connoissance de cette boisson. L. estime néanmoins que le Cidre n'a commencé

à être en vogue dans la Basse-Normandie, que vers le treizième siècle: encore pendant ce siècle-là & les suivans, la biere étoit elle la boisson la plus ordinaire à Caën. Mais enfin le Cidre, vers le milieu du seizième siècle, prit tellement le dessus, que les Brasseurs furent contraints d'abandonner leur travail.

I. Pour venir maintenant à la Thèse, dont il s'agit, elle est divisée en cinq articles ou corollaires, comme le sont toutes les Thèses que l'on soutient aux Ecoles de Médecine de Paris. Dans le premier article, après quelques réflexions sur ce qui établit les divers tempéramens des hommes en général; l'Auteur observe, que si cette partie de la Médecine, qui préside au régime, s'occupe du soin de proportionner à chaque sorte de complexion les qualitez de l'air, la durée du sommeil, le genre des exercices; elle n'est pas moins attentive au choix des alimens, & en particulier des boissons les plus convenables à la diversité de ces mêmes complexions.

Pour découvrir plus sûrement cette convenance, il faut, nonseulement connoître à fond, en quoi consiste chaque espèce de tempérament; mais aussi quelle est la nature de chaque sorte de boisson, dont on veut régler l'usage. Car,

parmi

parmi ces boissons, il y en a qui excitent & redoublent la chaleur; qui picotent les fibres, dont les parties solides sont tissues: qui aiguissent les levains, que fournissent les Buides, & qui rendent plus vifs les mouvemens des unes & des autres. Il y en a, au contraire, qui produisent des effets tout opposez; & c'est à ces dernières boissons que M. Du Bois accorde la préférence, par rapport aux personnes maigres: ce qu'il confirme dans le second corollaire de sa Thèse, par un parallèle détaillé de la constitution de ces mêmes personnes, avec les qualitez des liqueurs qu'il juge les plus saines pour elles.

II. Il rassemble d'abord tous les traits, qui caractérisent le mieux cette sorte de tempérament. Les gens maigres se distinguent, dit-il) par l'aridité de la peau, par l'échassée & la fréquence de la respiration, par la vitesse & la force du pouls, par l'inquiétude & le peu de durée du sommeil, par le penchant pour les plaisirs de l'amour, par la finesse des sens, par la vivacité de l'esprit & la précipitation dans les jugemens, par la hardiesse, la hauteur, l'emportement, &c. Tout cela (continue M. Du Bois) annonce une chaleur violente, beaucoup de sécheresse & de ressort dans les fibres, une fermentation très-vive dans les hu-

meurs, en un mot, un mouvement impétueux dans toutes les parties de la machine: d'où il s'ensuit, que tous les sucs y sont excessivement atténuez & subtilisez, & que par conséquent, tout y contribue à la prompte & entière dissolution des alimens.

Le contraire arrive dans les personnes chargées de graisse, puisqu'elles la doivent à une digestion peu exacte des nourritures, & à une abondance de sucs moins travaillez & moins affinez. Rien ne le justifie mieux (poursuit l'Auteur) que la manière dont on engraisse les animaux, laquelle se réduit à la castration, jointe à l'inaction qu'on leur procure en les tenant renfermez. L'une & l'autre, en refroidissant l'estomac, & en énervant ses levains, épaississent toutes les liqueurs, qui par-là deviennent une source seconde de graisse & d'embonpoint. Sans recourir à de pareils moyens, on peut arrêter le progrès de l'amaigrissement, par le soin qu'on prendra d'écarter toutes les boissons trop chaudes & trop spiritueuses, & d'y en substituer de plus douces & de plus tempérées, qui en répandant une espèce de rosée sur les parties solides, les empêchent de se froncer, & qui par leur substance onctueuse, s'opposent au développement excessif des levains, &

mettent un frein à l'agitation inquiète & turbulente des esprits: le tout conformément au précepte d'Hippocrate, qui prescrivoit aux personnes extenuées un régime humectant.

III. Ces principes une fois posés, conduisent l'Auteur à un examen sérieux des deux liqueurs en question, c'est-à-dire du Vin & du Cidre. Il en fait un juste parallèle, quant à la manière différente dont ils agissent chacun en particulier, sur l'estomac, sur les alimens, sur la masse du sang, & sur tous les solides. Le Vin reçu dans le ventricule en picote les fibres, & par les contractions qu'il y excite, cause une compression aux glandes de ce viscere, d'où s'exprime en trop grande quantité le suc *gastrique* ou digestif; ce qui en épuise la source, & dessèche l'estomac. Ce dissolvant, aidé des pointes salines du Vin, auxquelles il s'associe, & qui, comme autant de coins, à la faveur des contractions du ventricule, pénètrent la tissure intime des alimens, en fait une dissolution des plus exactes & des plus promptes. Le chyle qui en résulte, n'est pas plutôt mêlé avec le sang, que les esprits vineux se développant de plus en plus, communiquent leur impétuosité à toute la masse des liquides, font des excursions de tous côtés, heurtent

Le Cidre, au contraire, ag-
soiblement sur l'estomac, et
une moindre quantité de suc
dont il sort, se beaucoup moins.
De-là naît un chyle plus grossier
porte ce même caractère dans
avec lequel il se confond. D'où
phlegme qui abonde dans le C
me bien-tôt la fougue des par
tueuses de cette liqueur ; les
& les visqueuses, enveloppant
barrissant les canaux, en émon
pointes, & garantissent de leur
les parties solides. Par l'usage

Sujet des effets que produisent le Vin & le Cidre sur les solides & sur les liquides, par rapport aux divers degrés d'embonpoint; M. Du Bois descend ici dans un détail plus particulier de ces mêmes effets. Il prétend que les particules sulfureuses & volatiles du Vin, unies aux principes actifs & trop exaltés du chyle & du sang, subtilisent tellement le suc destiné à la nourriture, qu'ils le réduisent presque tout en ces petits globules, qui composent la portion rouge du sang, & qui (selon lui) n'entrent pour rien dans la nutrition des parties. De-là vient (dit l'Auteur) que les gens maigres ont le sang beaucoup plus chargé de ces globules, que leur extrême petitesse rend très-disposés à s'échapper par les pores de la peau, avec la sérosité devenue trop subtile, & qu'une chaleur demesurée se t exhaler sans cesse. Il ne reste donc dans les vaisseaux que la partie du sang la plus grossière & la plus *sarsareuse*, empreinte de sels acres & fixes, plus propres à dessécher & même à corroder les solides, qu'à en réparer la substance.

Tels sont les ravages, causez par le Vin dans les personnes maigres. Mais elles n'ont rien de pareil à craindre du Cidre, composé de molécules bien différentes de celles du Vin; comme l'a-

analyse.

analyse chymique en fait foi. On tire, en effet, du Cidre, par la distillation, en premier lieu, un esprit suiphureux, analogue à celui du Vin, mais en bien moindre quantité: ensuite beaucoup de plegme; puis une huile épaisse; ce qui reste dans la cornue ne contient que très-peu de sel alkali, assez semblable au sel de tartre. D'ailleurs, rien ne prouve mieux la viscosité du Cidre, que la fermentation violente qui précède & qui opère la dépuration: de même que la longue durée de l'ivresse, qu'il cause, & qui à peine se dissipe en deux jours. C'est précisément de cette substance grasse, visqueuse & phlegmatique du Cidre, que les complexions maigres tirent de merveilleux avantages. Mêlée avec les humeurs, elle en modère la fermentation, en bridant leurs principes trop actifs. Elle fournit un lymphé moins atténué, qui porte la nourriture dans les parties, avant que d'avoir acquis ce degré de subtilité, qui la convertiroit en matière globuleuse de sang, & la rendroit propre à s'évaporer par les voyes de la transpiration. Cette espèce d'évacuation étant donc alors moins abondante; la réparation l'est davantage; les fibres des parties solides sont plus humectées & mieux nourries.

V. L'Auteur, dans son dernier corollaire, consent que les personnes grasses se livrent à Bacchus, & lui sacrifient. Elles trouveront dans le Vin de quoi suppléer à la disette du sang & des esprits, & par conséquent de quoi réveiller la chaleur naturelle, presque étouffée par l'excès de l'embonpoint. Mais il conseille aux gens maigres d'adresser leurs vœux particulièrement à Pomone, dans l'espérance d'être bien récompensés du culte qu'ils lui rendront. En effet (dit-il) le Cidre donnera plus de consistance aux liquides qui les arrosent, & fera sur leur cerveau & sur leurs nerfs d'énervement, une impression beaucoup moins vive, que celle qu'y feroit infailliblement le vin par son acreté. Or que le Cidre épaisse les liqueurs, & que le Vin les subtilise; que le premier blesse beaucoup moins que le second, la tête & le genre nerveux; M. Du Bois en allégué, pour dernière preuve, l'observation suivante.

A Paris, à Auxerre, & dans les autres endroits où l'on boit beaucoup de vin; les playes des parties inférieures se guérissent plus facilement & plus promptement que celles de la tête. C'est tout le contraire en Normandie. Quelque considérable que soit une playe de
tête.

rière, elle guérit presque d'elle-même: au lieu que le moindre petit ulcere au pied, à la jambe ou à la cuisse, dure des années entières, & devient souvent incurable. L'Auteur ne voit d'autre cause de cette différence, que la trop grande subtilité des humeurs, qui se portent vers les parties supérieures, d'une part: & de l'autre, l'épaisseur de ces mêmes liquides, qui s'oppose à leur sublimation. Il ne croit pas même, que l'on puisse expliquer d'une manière plus vraisemblable, pourquoi la saignée du pied, trop retardée ou trop multipliée, est à Caen, beaucoup plus dangereuse, qu'elle ne l'est à Paris.

M. Du Bois, avant que de finir, va au devant d'une objection qu'on pourroit lui faire, sur le risque des obstructions, auquel sembleroient exposez les buveurs de Cidre, par la propriété d'épaissir le sang, qu'il attribue à cette liqueur: & après avoir montré, que ce péril ne menace que les personnes grasses; au lieu que l'usage du Vin seroit très-propre à jeter les maigres dans un tel inconvénient; il conclut enfin, que *pour cette-ci, le Cidre est une boisson plus saine, que le Vin.*

Au reste, cette Thèse, soit pour le choix & l'arrangement des preuves, soit pour la pureté du style, ne le cède point

SEPTEMBRE 1725. 357
point aux meilleures , qui aient paru ,
jusqu'ici , dans les Ecoles de Médecine.
Les principales propositions y sont ap-
puyées sur les observations d'Hippocra-
te , de Galien & de Celse ce qui fait
voir , que l'Auteur a sçu puiser dans les
bonnes sources , le fonds de sa doc-
trine.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE NAPLES.

M. Como Napolitain , va bien-tôt pu-
blier l'*Histoire des Papes & des Cardi-
naux du Royaume de Naples* , écrite en
Latin. Il est fait mention du projet de
cette Histoire dans les Additions à l'*Ita-
lia Sacra* de M. Ughell.

DE MARSEILLE.

M. l'Evêque de Marseille a publié un
Avertissement au sujet d'un Livre , qu'il
qualifie de pernicieux , intitulé : *Exposi-
tion de la Doctrine de S. Augustin & de
S. Thomas sur la Grace efficace* , par M.
de * * * Abbé de * * A Verdun 1722.

D'ORLEANS.

François Rouzeau a imprimé un Dis-
cours

358 JOURNAL DES SCAVANS.
cours intitulé : *Portrait de M. de la Fons*, ancien Prevôt & Lieutenant Général de Police d'Orleans, avec son Epitaphe, *par un de ses parens*. C'étoit autrefois la coutume parmi les Romains que le fils prononçât l'eloge funébre de son pere : coutume louable, qui étoit comme un tribut de reconnoissance. Il semble que l'Auteur du Discours ait voulu essayer de rappeler cet usage.

DE PARIS.

Relation de la mort du feu Pape & du Conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII. son successeur. A Nancy chez J. B. Cuffon. On y trouve le nom, l'âge, la vie & le portrait de tous les Cardinaux qui sont entrez dans le dernier Conclave; le caractère de N. S. P. le Pape, & l'éloge de ses vertus avec l'histoire de son élection, à laquelle selon l'Auteur, les trois Cardinaux Jesuites, Cinsuegos, Tolomei & Salerno ont particulièrement contribué.

Il paroît une *Lettre Apologétique* de M. l'Evêque d'Apt au sujet de l'*Appel du Roi mineur au Roi majeur*, qu'il fit en 1718. ce qui donna lieu à la saisie de son temporel, par un Arrêt du Parlement de Provence; la Lettre est adressée à feu M. le Cardinal de Mailly & est accompagnée d'un Avertissement, par

S E P T E M B R E 1725. 359

lequel on assure que cette Lettre fut trouvée il y a environ trois ans , parmi les papiers du Cardinal. L'Evêque d'Apt y excuse ses intentions & sa conduite & combat l'Arrêt du Parlement de Provence qu'il prétend avoir été injuste & irregulier. 10. Parce qu'il a été donné, sans qu'on ait decreté le Prelat d'un assigné pour être oui. 20. Parce que ce jugement n'a point été porté par toutes les Chambres assemblées , quoiqu'il se soit agi dans cette affaire d'un Membre du Parlement. 30. Parce qu'il a été donné , en supposant un crime à un Evêque. Or par un Arrêt du Conseil d'Etat du 26. Avril 1654. il est défendu aux Parlemens & à tous Juges Laïcs de connoître des affaires des Evêques en matiere criminelle. 40. Parce qu'il a été donné par des Juges dans leur propre cause. Cet Ecrit est imprimé à Reims chez Multeau , & porte, *Avec permission.* Il est accompagné d'une *Remontrance* à Nosseigneurs les Prelats de l'Assemblée générale.

D' A M S T E R D A M.*

Jean Pauli Libraire à Amsterdam imprime actuellement en François le Livre de feu Mr. *Nieuwentijt* , qui a pour titre
en

* Cet Article n'est pas dans l'Edition de Paris.

360 JOURNAL DES SÇAVANS.
 en Hollandois: *Het regt gebruik der Wereldbeschouwingen ter overtuiging van Ongodisten en Ongelovigen*, c'est à dire *Le vrai usage des contemplations du Monde pour la conviction des Athées & des Incrédules*, in 4to. avec des figures. Le même Libraire debite *Joh. Meyerus de temporibus Sacris & Festis diebus Hebraeorum. Accedit volumen de Fejuncto*, Hebr. & Lat. in 4to.

TABLE DES ARTICLES.

SEPTEMBRE 1735.

- I. *Memoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe depuis 1600 jusqu'à 1716.* 243
- II. *Second Memoire pour le Pr. FREDERIC D'Auvergne, servant de Réponse à l'Archevêque de Cambrai.* 257
- III. *BELHOMME, Historia Mediani Monasterii Ordinis S. Bened. &c.* 268
- IV. *Nouveaux Memoires sur l'état present de la Grande Russie II. Extrait,* 274
- V. *Tracte des vertus Medecinales de Peau commune.* 319
- VI. *HALVETIUS, Tracte des Maladies les plus frquentes, & des remèdes propres à les guérir.* 328
- VII. *LAUTOUR DU CHATEL, Réponse à un Article du Journ. de Janv. 1732.* 329
- VIII. *Le Temple de Gnide* 339
- IX. *J. BAPT. DU BOIS, Quæstio Medica, An gracilibus Pomaceum Vino salubrius.* 342
- X. *Nouvelles Littéraires.* 357

R I N.

**JOURNAL
DES
SCAVANS**

OCTOBRE 1725.

**Augmenté de divers Articles qui ne
trouvent point dans l'Édition
de Paris.**



**A AMSTERDAM;
Chez les JANSONS à WASSER.
M DCC XXV.**

CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent
chez les W A E S B E R G E.

AUG. LEYSE: Meditationes ad Pandectas quibus præcipua capita ex Antiquitate expl. cantur cum Juribus recentioribus & responsis illustrantur volumen tertium & quartum. 4.

JOAN. SAMUEL CARLS Otia Medica, dicata contemplationibus philosophicis 4.

Casus Medicinales XXVI. selectiores continet Tab. 13 ad mentem Stahlia nam, pathologicæ, theoretico-practice breviter descripti. 4.

MART. GOTH LOESCHERI de Curatione Herniarum Chirurgica 4

JO. FRANC. LOW Universa Medicina practica juxta Veterum & recentiorum mentem efformata & aucta observationibus, quæstionibus, consiliis ac controversiis illustrata, propriaque explicatione dilucidata 4.

Antiquitates Literariæ quibus variaz observationes, scripta item quædam anecdota & rariora opuscula exhibentur 8. 2 voll.

JOAN. ARNTZENII Dissertationes de Colore & Tinctura Comarum, de Civitate Romana Apostoli Pauli. 8.

DAN. GEOR. MORNOFII de pura dictione Latina, cum notis JO. LAUR. MOSHEMII 8.

Physica restituta Veteris Philosophi cum Expositis 4.

LUC. PHIL. TRUMMIGII Institutiones Philosophiæ Wolfianæ. 8.

Il Poëte sacré en tableaux, avec leur explication suivant le texte de l'Ecriture & quelques Remarques Chronologiques par Mr. de BULANVILLE 12.

AVANS,
OCTOBRE MDCCXXV.

pour diminuer le nombre des
procès. Par M. l'Abbé de SAINT
GERRE. A Paris chez Cavellier fils
à saint Jacques, près la Fontaine S.
verin, au Lys d'or. 1725. in 12.
420.

procès sont une espece de guerre
entre les Sujets du même Souverain,
presque toujours funeste aux fa-
milles & au corps de l'Etat.
Il rend un grand service au pu-
blic de faire connoître les moyens de
diminuer le nombre des procès.

plus grand bien de la Societé, ou enfin parce que les Loix des Provinces ou même des Villes dont l'Etat est composé sont trop différentes entre elles. Pour arrêter ces sources de procès, notre Auteur voudroit qu'il y eût dans les Loix 1. plus d'étendue, 2. plus de clarté, 3. plus de *tendance* à la plus grande utilité de la Societé, 4. plus de tendance à l'uniformité.

Pour faire sentir que les Loix de France ne contiennent point de décisions d'un assez grand nombre de cas différens, & que ce défaut cause beaucoup de procès. M. de saint Pierre fait quelques observations sur le titre des prescriptions de la Coutume de Paris. Ce titre ne contient que 15 articles. L'expérience a fait connoître aux Jurisconsultes qui ont rédigé les Arrêtz faits dans les Conférences tenues chez Monsieur le Premier Président de Lamoignon, que pour décider les questions qui se présentent souvent sur cette matière, il faudroit quatre fois plus d'articles qu'il n'y en a sous ce titre de la Coutume de Paris: Si on ajoutoit à ce titre quarante articles, pour décider autant de cas indécis, au sujet des prescriptions, on retrancheroit quarante sources de Procès, qui naissent souvent dans la Coutume de Paris au sujet des prescriptions. Suppose que cha-

que

que titre de la Coutume de Paris, l'un portant l'autre, produisit autant de Procès que celui des prescriptions, parce qu'il n'y a pas un assez grand nombre de cas décidez, en ajoutant quarante-cinq décisions sur chaque article, on retrancheroit seize fois quarante cinq sources dans ces seize titres. D'ailleurs il y a une grande quantité de matieres civiles, qui regardent les particuliers, dont il n'est point parlé dans la Coutume de Paris. On n'a point de Loi constante sur toutes ces matieres; & on doit souvent s'il faut suivre les décisions du Droit-Romain, ou certains principes d'équité, dont chacun tire des conclusions suivant ses vûes particulieres. Combien de sources des Procès dans la seule Coutume de Paris, par le defect d'un nombre suffisant de décisions dans cette Coutume? S'il y avoit des Loix certaines sur ces différentes questions, combien de Procès qui n'auroient point de lieu?

M. de Saint Pierre convient que quelque grande que fût l'habileté, la pénétration & l'expérience de ceux qui rédigeront ces Loix, ils ne pourroient jamais prévoir tous les cas; mais il ajoute que ce seroit déjà un grand avantage d'avoir retranché tant de sources de Procès pour le seul pais régi par la Coutume

de Paris, en décidant un grand nombre de cas arrivez plusieurs fois depuis la réformation de cette Coutume, faite en 1580, & qu'on joindroit de nouvelles décisions aux premières, quand l'expérience feroit connoître des difficultés que l'on n'auroit pas prévues.

La clarté n'est pas moins nécessaire dans les Loix, que le nombre des décisions; car quand la Loi est obscure, chacun cherche à profiter de cette obscurité, pour étendre son droit, ou pour diminuer celui de son adversaire. Le défaut de clarté dans les Loix vient de ce qu'on y a conservé des termes de l'ancienne Pratique, qui ne sont plus en usage, de ce que la construction de plusieurs dispositions est équivoque & irregulière, ou de ce qu'on y employe des termes généraux, qui ne sont pas assez bien définis.

Pour rendre les Loix plus utiles, il faudroit, suivant M. l'Abbé de Saint Pierre, choisir entre les Loix contraires celles qui, en réglant les droits de chaque particulier, seroient les plus avantageuses à l'Etat, par exemple, celles qui favoriseroient davantage la multiplication des Sujets, qui augmenteroient la sûreté des hypothèques, qui abrégeroient les ventes forcées des immeubles, celles qui contribueroient le plus à augmen-

ter le commerce du dedans du Royaume , & le commerce étranger , la culture des fonds , qui perfectionneroient les Manufactures , les Arts & les Sciences utiles.

Notre Auteurs s'attache ensuite à prouver que nonobstant ce nombre prodigieux de Coutumes , & la difference qu'il y a entre ces Coutumes & le Droit Romain , il n'est pas impossible de parvenir à se faire des Loix uniformes pour toute la France. Pourquoi ne pourroit-on pas faire sur toutes sortes de matieres , ce que le Roi Louis XIV a déjà fait sur la procédure , tant civile que criminelle , sur le Commerce , sur les Eaux & Forêts , sur la Marine , nonobstant les usages & les usages , qui étoient differens , suivant les Tribunaux ? Nos Rois font souvent des Ordonnances sur les matieres particulieres , par lesquelles ils dérogent aux dispositions des Coutumes qui y sont contraires. Ces Ordonnances s'exécutent sans trouble & sans opposition ; il en seroit de même des Ordonnances sur les autres matieres , par lesquelles le Roi rendroit la Jurisprudence uniforme pour tout le Royaume.

On sent bien qu'un Corps de Droit François , qui contiendrait la décision des difficultez qui se présentent le plus ordinairement , dont les Loix seroient char-

res, utiles & uniformes, seroit d'un grand avantage dans l'Etat. On pourroit les apprendre en peu de tems, les Juges s'y rendroient très-habiles, les Particuliers y trouveroient par eux-mêmes la décision de leurs difficultez, les Procès étant diminuez, il faudroit moins de Juges, d'Avocats, & d'autres Ministres de la Justice. Il y auroit un plus grand nombre de personnes occupées ou à faire valoir les fonds, ou au commerce. Les sommes immenses que coûtent les procédures seroient employées plus utilement pour l'Etat.

Après ces observations, M. de Saint Pierre se propose quelques objections, qu'il se fait à lui-même, ou que lui ont faites ceux à qui il a communiqué son Mémoire avant que de le faire imprimer. Les principales sont, qu'il y auroit un grand nombre de personnes intéressées dans ces changemens, que l'on ne pourroit y assujettir sans s'exposer à des troubles, & que plusieurs Provinces ont été réunies à la Couronne à condition de conserver leurs Loix, leur Coutumes & leurs usages, que le climat & le génie des Habitans de diverses Provinces demandent des Loix différentes.

Notre Auteur répond à la première objection que si l'on s'arrêtoit aux murmures de ceux dont les intérêts particuliers

Ils sont opposez à la Justice, au bon ordre, & au bien général de l'Etat, il ne faudroit jamais entreprendre aucun établissement, quelque utile qu'il pût être; & que les personnes sensées reconnoitroient que ce qu'elles pourroient perdre d'un côté, elles le regagneroient presque toujours d'un autre côté. Quand même il n'y auroit pas lieu de faire espérer cette espèce de compensation à ceux qui se plaindroient, on trouveroit tant d'autres Parties intéressées à soutenir la nouvelle Loi, que les autres n'oseroient faire paroître au dehors leur mécontentement. Supposé, par exemple, qu'on réduisit par tout le droit d'aînesse à ce qui est prescrit par la Coutume de Paris; si les aînés du Pais de Caux, qui emportent la totalité du Fief, & qui ne doivent qu'une pension viagere à leurs cadets, se plaignoient de la Loi nouvelle pour leur Pais, les cadets, qui sont en beaucoup plus grand nombre que les aînez, les empêcheroient bien de s'opposer à l'exécution de la Loi. Cette Loi d'ailleurs seroit infiniment plus utile pour les familles; car les cadets n'ayant aucun bien en fond au Pais de Caux, ne se marient point, ce qui empêche la multiplication des Sujets du Roi, & ce qui produit l'extinction des familles nobles; car si l'aîné ne laisse que des fil-

370 JOURNAL DES SÇAVANS.
les, le Fief passe tout entier à une famille étrangere. D'ailleurs on pourroit attendre quelque occasion favorable pour faire une Loi uniforme sur cette matiere, & cependant faire des Loix générales sur des matieres qui intéresseroient moins les Particuliers, comme les Tutelles, les Décrets, &c.

A l'égard de l'objection tirée de ce que des Provinces n'ont été réunies à la Couronne qu'à condition de conserver leurs Coutumes, notre Auteur prétend qu'elle tombe d'elle même, dès que les changemens sont utiles à l'Etat en général, & à la Province en particulier. L'Auteur ajoute que ces différences de Loix ne doivent durer qu'autant de tems qu'il en faut pour unir plusieurs petits Peuples en un grand.

La nécessité de la différence des Loix, que l'on voudroit fonder sur la diversité du génie des différentes Provinces, ne l'arrête pas davantage; car il prétend qu'on ne lui alleguera aucune raison solide pour prouver que les Normands, les Parisiens, les Provençaux, doivent avoir des Loix différentes sur les tutelles, sur la vente des immeubles par décret, & sur d'autres matieres de cette nature. M. l'Abbé de Saint Pierre observe encore que si la multitude des Loix cause les Procès, ce n'est que dans les cas où

ces Loix sont imparfaites, par le défaut de décisions sur un grand nombre de cas particuliers, ou par le défaut de clarté, d'utilité, & d'uniformité

La seconde partie du Mémoire de M. l'Abbé de Saint Pierre, a pour titre, *Moyens de perfectionner le Droit François*. Le premier de ces Moyens est d'établir une Académie de Droit François, composée de personnes d'une grande capacité, d'une grande expérience dans la Jurisprudence, & sur tout d'un esprit juste & étendu. L'Auteur de ce Projet voudroit que le Roi fît à chacun de ces Académiciens mille onces d'argent de pension, & des droits de présence & de gratification, qui monteroient à autant par chaque année. Il y auroit dans l'Académie autant d'Associés que d'Académiciens. Tous doivent travailler sous le Chef de la Magistrature, qui assistera, dit-on, quelquefois aux Conférences. Pour remplir les places vacantes, l'Académie présentera trois Sujets au Roi, qui en nommera un. On distribuera des prix à ceux qui donneront les meilleurs Mémoires, sur la matiere qui sera proposée pour faire de nouvelles Loix.

L'Auteur veut que cette Académie s'occupe à faire de nouvelles Loix sur les différentes matieres, jusqu'à ce qu'il y

ne qui ne contiennent
l'autre qui contiennent
que Loi, imprimés en
ques, afin que ceux qui
pres puissent y avoir re
fectionner l'Ouvrage a
ré. M. l'Abbé de Saint
ensuite les moyens qu'il
roit prendre pour four
& aux droits de présen
ciens, sans que cette
charge au Public. Il v
serve cette Académie
de Loix Françaises sera
les Académiciens trava
tionner de plus en plus
quant celles qui ne se
claires, soit en abroge
exécution seroit sujette

les espèces en 1551, eù égard à l'état présent, de diviser les Chambres des Parlemens par matiere; de prendre des mesures pour diminuer l'inconvenient de la venalite des Charges, de diminuer les Jugemens d'Audience, en augmentant ceux de rapport, d'obliger les Parties de prendre des consultations d'anciens & d'habiles Avocats avant que de plaider, de prendre des mesures pour punir les malversations & les crimes, sur quoi l'on propose l'établissement d'une Compagnie de personnes qui travailleroient sous les ordres des Procureurs Generaux; de defendre de retenir prisonniers pour dettes ceux qui ne devroient point a une même personne au-dessus d'une certaine somme, d'obliger a écrire les Actes d'une maniere lisible, d'établir un dépôt public des anciennes Minutes des Notaires; enfin de permettre aux Nobles de faire des substitutions dans toutes les Provinces, pour conserver les biens dans leur famille. On peut voir dans le Livre même les raisons dont l'Auteur se sert pour montrer l'avantage de chacun de ces moyens.

Notre Auteur n'a point voulu se borner à ce qui regarde la France & le Droit François; il fait plusieurs observations sur les moyens qu'on pourroit prendre pour perfectionner le Droit Pu-
blic.

blic d'Allemagne, & il espere que quand les Souverains de l'Europe se seront réunis pour former un Corps politique *Européen*, suivant le plan qu'il a proposé il y a quelques années, l'on composera un Corps de Droit Public *Européen*, & qu'on établira dans la Ville de Paix un Bureau de Jurisconsultes, pour faire ces lois ou pour les perfectionner quand elles auront été publiées.

M. l'Abbé de Saint Pierre promet de donner un second volume, qui servira de supplément à celui-ci, il s'engage à répondre aux objections qu'on lui fera sur son système. Apparemment qu'il y remplira aussi plusieurs endroits de ce premier volume, où il s'est contenté de marquer en général en lettres Italiques qu'il faudroit justifier par quelques exemples le grand nombre de Procès que peuvent causer les défauts qu'il remarque dans les Loix Françaises.

Sermons du Pere HUBERT Prêtre de l'Oratoire. A Paris chez la Veuve Roulland, rue saint Jacques, vis-a-vis saint Ives, 1725. 6 voll. in 12.

VOici un présent considérable que la Congrégation de l'Oratoire vient de donner au Public. Pour donner une justice

idée du mérite du P. Hubert, & de l'excellence de ses Sermons, il nous suffit de rapporter ici quelques paroles de la Préface, qui est à la tête des 6 volumes. „ Personne n'ignore, dit l'Editeur, quelle estime le R. P. Mathieu HUBERT s'étoit acquise par la beauté & la solidité de ses Prédications, où l'on n'admiroit pas moins la force du raisonnement, que la noblesse des expressions. Sa maniere de raisonner n'avoit point cette sécheresse, qui fait perdre quelquefois l'onction au discours : & la façon de s'exprimer ne tenoit rien de cette élocution trop étudiée, qui l'affoiblit à force de le polir. En effet, comme l'on ne trouve point dans les Sermons du P. Hubert ces raisonnemens froids & ennuyeux, & ce stile plat & insipide, qui régné dans les Sermons de plusieurs Prédicateurs, l'on n'y trouve point aussi ce stile précieux, affecté, orne d'antithèses recherchées, & dénué de raisons : ni ces fausses interprétations de l'Ecriture, que quelques Predicateurs employent pour faire des allusions ingénieuses, & souvent puériles ; en un mot l'on n'y voit point de fleurs, mais beaucoup d'esprit, de jugement, & d'onction, & une éloquence mêlée de force & de douceur, qui frappe l'esprit.

& qui émeut la volonté. Le Pere Bourdaloue avoit une estime singuliere pour le P. Hubert, & la mettoit au nombre des premiers Prédicateurs de son tems.

Le P. Hubert étoit né à Chatillon dans le Maine. Ayant fait ses premières études au Collège des P. P. de l'Oratoire du Mans, où il eut pour Maître le célèbre Jules Mascaron, depuis Evêque d'Agen, il entra à l'Institution en 1661, âgé de vingt-un ans. Après avoir enseigné les Humanitez, il se consacra à la Prédication, & prêcha successivement dans les Provinces, à Paris, & à la Cour. L'Eclaireur nous apprend dans un détail édifiant toutes les vertus du P. Hubert, & plusieurs circonstances remarquables, qui caractérisent son extrême humilité. Nous en rapporterons deux traits. Il rencontra un jour dans une Compagnie nombreuse une personne de distinction, qui le fit souvenir qu'il avoit fait ses études avec lui. „ Je n'ai „ garde de l'oublier, répondit le P. Hu- „ bert; vous aviez la bonté de me faire „ voir alors de Livres, & de me donner „ de vos habits.” Dans les dernières années de sa vie, le Prédicateur destiné pour le Carême de S. Jean en Grève vint à manquer, le P. Massillon devoit prêcher ce même Carême à saint Ger-

vais. On ſçait combien l'amour de la reputation eſt viſ & délicat dans ceux qui en jouiſſent depuis long-tems , & qu'un ancien Prédicateur n'aime pas à entrer en concurrence avec un plus jeune , qui joint aux attraits de la nouveauté des talens extraordinaires. Cependant malgré la proximité des deux Eglises, le P. Hubert accepta le Carême de ſaint Jean : content, diſoit-il, de prêcher aux Domestiques , qui ne pourroient pas trouver de place avec leurs Maîtres aux Sermons du P. Maſſilon. Le P. Hubert prêcha à ſaint Jean , & fut ſuivi comme à l'ordinaire. Cet illuſtre Prédicateur mourut à Paris, dans la Maïſon de S. Honore, le Lundi-Saint 22 Mars de l'année 1717.

Les trois premiers Tomes de ce Recueil contiennent les Sermons pour le Carême. Le quatrième eſt un Avent ; dans le cinquième & le ſixième ſont des Sermons ſur quelques Myſtères, ſur une Véture, ſur une Profeſſion Religieuſe , & ſur d'autres ſujets, avec les Panegyriques de S. François de Sales, de S. Louis, de S. Auguſtin, de la ſainte Vierge, & l'Oraiſon funébre de la Reine Marie-Thereſe d Autriche, qui n'eſt pas la meilleure Pièce de ce Recueil.

Le Prédestinationisme, ou les Hérésies sur la Prédestination & la Réprobation. Traité Historique & Théologique etc. par le R. P. J. B. DUCHESNE de la Compagnie de Jesus. A Paris chez Gab. Quillau fils, Imprimeur-Libraire, rue du Fouarre, 1724. in quarto. pp. 477. sans la Préface.

LE Prédestinationisme, dont il s'agit ici, est l'opinion de ceux qui soutiennent que Dieu prédestine les hommes de telle manière, soit à la vie, soit à la mort éternelle, qu'il met les Elus dans la nécessité d'être sauvés, & les autres dans la nécessité de périr, indépendamment de leur libre-arbitre. Les Théologiens, qui condamnent cette opinion, & qui la croient hérétique, prétendent qu'elle a été soutenue au cinquième siècle par Lucide, au neuvième par Gothescalc, au treizième par Wiclef & Jean Hus, &c. & qu'elle a été condamnée dans plusieurs Conciles. Mais les Partisans de cette doctrine, & quelques Catholiques mêmes qui la rejettent formellement, veulent qu'il n'y ait jamais eû de Prédestinations, c'est-à-dire, que ceux qu'on appelle ainsi étoient les Disciples de saint Augustin, de S. Fulgence & de saint Prosper; qu'ils

ont point été hérétiques, & que l'Eglise ne les a jamais condamnés. De sorte que, quand on dit après Usserius, Menenius, l'Apologiste du Port-Royal, & plusieurs autres Auteurs, que le Prédestinarianisme est un phantôme, c'est comme si l'on disoit que la doctrine des prédestinés n'a jamais été regardée par l'Eglise comme une hérésie, & que Lucius, Gothefcalc, & leurs Sectateurs n'ont enseigné que les vrais sentimens de saint Augustin sur la Prédestination. Cette matière est très-épineuse, & est chargée de beaucoup de faits, que nous ne pouvons rapporter ici, mais qui sont assez librement expliqués dans le Livre dont il s'agit.

Le Pere Duchesne a partagé son Ouvrage en six livres. Dans le premier il expose ce que la Foi enseigne sur la Prédestination, & les sentimens de plusieurs Catholiques sur ce Mystère. Il fait voir que ce qu'a écrit saint Augustin contre les Pélagiens & les Semi-Pélagiens au sujet de la Prédestination à la gloire est de foi, & il montre ensuite à quoi consiste la Prédestination que saint Augustin a enseignée comme dogme de Foi.

Dans le second livre, on voit l'origine & la naissance du Prédestinarianisme.

Arnohe le jeune , Gennade , le Moine Sigebert , Vincent de Beauvais , &c. nous apprennent que cette hérésie est née des Ecrits obscurs de S. Augustin. Le Prêtre Lucide est le premier Prédestinarien que les monumens nous découvrent. Les Semi Pelagiens reprochoient à saint Augustin d'avoir enseigné que les uns étoient Prédestinez à la vie, & les autres à la mort , en sorte que Dieu vouloit tellement la perte de ceux-ci , que sa prescience les necessitoit à périr ; que J. C. n'est pas mort pour le salut de tous les hommes ; que depuis le abus d'Adam , l'homme n'a plus de libre arbitre , qu'il ne coopère point à la grace ; que ceux qui périssent après avoir été baptisez , périssent à cause du péché d'Adam ; que celui qui périt n'a pu être sauvé. Ces sentimens faussement attribués par les Semi-Pelagiens à saint Augustin , devinrent pour Lucide un objet sérieux , dit l'Auteur ; il les adopta , & les soutint hautement : il fut dénoncé à Leonce , Archevêque d'Arles , & aux autres Evêques de la Province vers l'an 475. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que Fauste Evêque de Riez , fameux Semi Pelagien , contribua à la conversion & à la rétractation de Lucide , par la Lettre qu'il lui écrivit. Nous avons cette Lettre &

ger ses Actes, & l'Auteur a-
coula un peu de Semi-Péla-
parmi la saine Doctrine du
Fausse, dit-il, étoit Semi-
ma s'il l'étoit dans un tems
ette erreur n'étoit pas encore
ellement proscrite : il l'étoit
la décision du Concile d'Oran-
mais c'étoit un Evêque d'une
reconnue : sa doctrine à part,
un des plus grands hommes
siècle, extrêmement révéré
sainteté de ses mœurs, &
sçavoir. Le Pape Hilaire
ne si haute estime de sa
qu'il le jugea digne de presi-
le lui au Concile de Rome,
Evêques des Gaules le chois-
être la plume des Conciles.

„ son nom”. L’Auteur fait sentir, après le Cardinal Noris & M. de Thilemont, qu’il est ridicule de penser que Fauste ait forgé les deux Conciles d’Arles & de Lion, & que leurs décisions ne soient que des Décrets imaginaires, comme l’ont soutenu quelques-uns de ceux qui veulent que l’hérésie des Prédestinatiens ne soit qu’un phantôme. Il est donc constant qu’elle a été condamnée expressement dans le Concile d’Arles. Mais ce Concile, dit l’Apologiste du Port Royal, ne peut avoir été qu’une *Assemblée de Semi-Pélagiens, ou d’Evêques trompez par un Semi-Pélagien*. L’Auteur réfute ces paroles par celles du Cardinal Noris. (Hist. Pelag. l. 2.) *Quelles preuves, dit ce sçavant Cardinal, quels témoins produit-on, pour oser faire cette injure aux Evêques les plus éclairés, & les plus habiles qui fussent en ce tems-là dans les Gaules ? Le Calviniste Usserius a eû plus de respect pour les Peres du Concile d’Arles, que n’en a eû le Théologien Janséniste. Il appelle ces Evêques des hommes éminens en science & en sainteté, & il reconnoit que c’est leur faire une injustice que de les traiter de Semi-Pélagiens. Leonce Evêque d’Arles, a toujours passé pour un Evêque très-sçavant & très-orthodoxe. Sidoine Apollinaire fait de grands*

éloges de tous les Prélats qui assistent aux Conciles d'Arles & de Lion. D'ailleurs si les Evêques du Concile d'Arles, continue l'Auteur, eussent été assez simples pour se laisser surprendre aux artifices de Fauste, les Césaires, les Avits, les Gelases, les Fulgences & les Evêques exilés en Sardaigne, où ils formoient un Camp formidable au Semi-Pelagianisme, Jean d'Antioche, Possessor, Pierre Diacre, & tant d'autres ennemis de l'Ouvrage de Fauste, qui avec un esprit de Censeurs ont lu & médité les Décrets du Concile d'Arles, auroient-ils épargné les Peres de ce Concile, s'ils eussent decouvert le Semi-Pelagianisme dans leurs décisions! Les Evêques du Concile de Valence, assemblé au neuvième siècle contre Hincmar Archevêque de Reims, auroient-ils épargné ce Prélat, lorsqu'il publia pour sa justification les décisions du Concile d'Arles, afin de convaincre ses ennemis que Gothescalc renouvellait les hérésies des Prédéstinatiens, déjà prosrites par le Concile d'Arles? Il leur produisit & la Lettre de Fauste, & l'Écrit de Lucide présenté au Concile. Cependant aucun de ces Evêques, aucun des Auteurs qui ont tant écrit contre Hincmar, n'a osé toucher à l'autorité du Concile d'Arles; eux néanmoins, ajoute

le P. Duchesne, que les Jansenistes exaltent comme de sçavans & zélés Disciples de saint Augustin. Ainsi la réalité du Prédéstinatisme, enseigné & condamné au cinquième siècle, doit passer pour incontestable. Le second Concile d'Orange au fixième siècle porta le dernier coup à cette hérésie, & au Semi-Pélagianisme, dit l'Auteur, en définissant qu'il est de foi que tous ceux qui ont été baptisés, étant aides du secours de J. C. peuvent accomplir tout ce qui appartient au salut, & que Dieu par sa puissance ne prédestine personne au mal.

Cependant le Prédéstinatisme reparut dans le neuvième siècle. Gottescalc, né en Germanie, fils du Comte Brennus, & Moine du Monastère d'Orbay, dans le Diocèse de Soissons, le renouvella, selon l'Auteur, vers l'an 847. Etant venu en Lombardie chez le Comte Evrard, un des premiers Seigneurs de la Cour de l'Empereur Lothaire, il eut avec Notingue, Evêque de Veronne, une Conférence sur la Prédétermination. Notingue fut choqué des opinions de Gottescalc qui lui parurent extravagantes & hérétiques. Il en informa le célèbre Raban, Archevêque de Mayence, & l'engagea à les réfuter.

Raban, né en 788 à Mayence, avoit fait ses études à Tours sous Alcuin, &

il étoit un des plus sçavans hommes de son siècle , comme il paroît par les six Tomes de ses Ouvrages , parmi lesquels on trouve le Traité de la Predestination , qui est une refutation de la Doctrine de Gottescalc , & de ses sectateurs. Voici les erreurs que Raban leur attribue sur le rapport que Nottingue lui en avoit fait. [Raban l. de pradest] Ils disent que comme il est impossible à ceux qui sont prédestinez à la vie éternelle de n'être point sauvés , de même ceux qui périssent y sont necessitez par la predestination de Dieu & ne peuvent éviter la damnation. Selon eux la predestination met l'homme dans la nécessité de pecher... Ils ont tous la témérité d'avancer que les merites ne servent de rien aux justes , & que les pechez ne nuisent pas aux méchans , mais que chacun est couronné ou puni par la nécessité de la predestination .. Que la foi en J. C. & le Sacrement de Bapême ne remettent à ceux qui sont prédestinez à périr ni le peché originel ni les pechez actuels , & ne les affranchissent pas de la domination de Satan , mais que par la funeste predestination de leur Createur , ils sont précipitez dans l'abyme.

Gottescalc répondit à Raban par un Ecrit , dont Hincmar Archevêque de Reims nous a conservé quelques fragmens. On trouve dans ces fragmens la

386 JOURNAL DES SCAVANS.
même doctrine que Wiclef, Jean Hus,
Luther & Calvin, ont depuis enseignée
touchant la Réprobation positive. Ce-
pendant on assembla un Concile à Ma-
yence l'an 848. Gotescale y fut cité,
& comparut. Interrogé par les Evêques
sur ses opinions, il répondit que de même
qu'il y a en Dieu une Prédestination
pour le bien, il y en a aussi une pour le
mal, & qu'il est des hommes en cette
vie, que la Prédestination Div. ne nécessi-
te à périr, & qu'ils met dans l'impossibi-
lité de revenir de leur égarement, & de
se corriger de leur péché. Les Evêques
assurent dans leur Lettre Synodale, qu'ils
ont ouï cette Réponse de Gotescale dans
leur Concile. Mais ce Moine s'apperce-
vant que le Concile ne lui étoit pas fa-
vorable, donna ensuite une Profession de
foi susceptible d'un sens Catholique. La
doctrine de Gotescale fut néanmoins
condamnée, & il fut arrêté, du con-
sentement de Louis Roi de Germanie,
présent à ce Concile, que le Moine se-
roit renvoyé à son Archevêque, pour
être enfermé dans un Monastere, de
peur qu'il ne répandît son erreur dans la
suite, & qu'il séduisît les fidèles. Got-
escale fut donc conduit à Reims, dont
le fameux Hincmar occupoit alors le
Siège. L'Archevêque essaya de le con-
vertir; mais il le trouva inflexible. Il

prit le parti de le faire encore juger par le Concile, que le Roi Charles-le-Chauve avoit convoqué à Quierci en 849 pour des affaires d'Etat. Dans cette Assemblée, dit Hincmar dans la Lettre à Amolon Archevêque de Lion, Gotsescalc fut examiné & jugé hérétique comme à Mayence; il fut dégradé de l'Ordre de Prêtrise, & condamné, conformément aux Canons du Concile d'Agde & à la Règle de saint Benoît, à être fouetté & enfermé dans une prison. Voici une partie de la Sentence rapportée au huitième Tome des Conciles du P. Labbe. *Frere Gotsescalc, parce qu'au mépris des Canons, contre vos propres engagements, vous vous êtes immiscé en brouillon dans les affaires Civiles & Ecclesiastiques, nous ordonnons que vous serez très rudement châtié à coups de verges, & confiné dans une prison, & afin qu'à l'avenir vous n'ayez pas la présomption de dogmatiser; nous vous condamnons, au nom du Verbe éternel à un perpetuel silence.* La Sentence fut exécutée, & Gotsescalc fut fouetté rudement & longtemps, en présence du Roi & des Evêques, jusqu'à ce qu'il eut jetté lui-même ses Ecrits au feu; ce qu'il ne fit qu'après avoir reçu bien des coups. Il fut ensuite renfermé dans une prison de l'Abbaye d'Hantrillers, au Diocèse de Reims.

La conduite d'Hincmar à l'égard de Gottescalc fut censurée dès ce temps par ses ennemis de ce Prélat, & de nos jours elle a été blâmée par quelques Auteurs. Le P. Duchesne la justifie & veut faire voir que l'Archevêque se conduisit avec beaucoup de douceur & de bonté à l'égard du Moine, malgré le grand nombre de coups de fouet qu'il reçut en sa présence, & malgré son long détenu le reste de sa vie.

Gottescalc étoit si persuadé de la fausseté de ses opinions, qu'il s'offrit dans sa Profession de foi à les soutenir par le feu, & demanda qu'on lui permit de faire voir la vérité en passant par 4 tonneaux remplis d'eau & d'huile & de poix, & par le feu.

M. Fleury (Hist. Eccl. Tome III.) insinue que Raban dans sa Lettre Synodale avoit fait un récit peu fidèle de la doctrine de Gottescalc, & M. de la Motte (Biblioth. Eccl. 9. siècle.) ne s'est pas donné de difficulté de dire qu'il ne fut condamné que pour une question de mots. M. Fleury se fonde sur la profession de foi que Gottescalc présenta au Concile, dans laquelle on ne lit point les propositions qui sont dans la Lettre Synodale. Le Pere Duchesne répond que

cile ne fit pas seulement attention à la Profession de foi du Môme Prédestinien, mais encore au Livre qu'il avoit écrit contre Raban, & aux reponses qu'il avoit pû faire quand on l'avoit interrogé. Raban dit positivement que les Evêques ont oui cette doctrine en plein Concile. *hanc opinionem nuper in Synodo apud Maguntiam habita ab ipso audientes.* Comme le Concile ne s'en étoit point rapporté à la Profession de foi de Gottescalc, parce qu'elle étoit équivoque, Raban n'y eut point aussi d'égard dans sa Lettre Synodale.

A l'égard de ce que prétend M. Dupin „ il n'est pas étonnant, (répond le „ P. Duchesne) qu'un Auteur qui a „ rappelé à une question de mots l'Hé- „ résie de Nestorius, y résuise aussi „ celle de Gottescalc, & qu'il fasse à „ Raban & au Concile de Mayence la „ même injure qu'il a faite à saint Cy- „ rille & au Concile général d'Ephèse. Raban assure que Gottescalc a dit en plein Concile que Dieu prédestine au mal comme au bien, & qu'il y a des hommes dans le monde qui ne peuvent revenir de leurs erreurs, ni se corriger de leurs péchez, à cause de la prédestination de Dieu, qui les contraint d'aller à la mort à laquelle ils sont destinez. Raban condamne cette doctrine comme impie & hérétique.

390 JOURNAL DES SÇAVANS
De plus Gotescale soutient que
destination nécessaire à péir, &
les Réprouvez dans l'impuissance
venir de leurs erreurs, & de
leur péché. *Propter Prædes-*
qua eos cogat in mortem ire,
ab errore & peccato se corrigere
détaste ce blasphème qui se
justice de Dieu, & le Con-
damne & l'anathématise. Est-ce
le P. Dachesne, une que
mots?

Selon M. Dupin, Raban
Gotescale une erreur qu'il
soutenuë. Raban l'accusoit
croire que Dieu préd-stinoit à
tion, sans avoir prévu les
aélans des impies. Mais Gotes-
dans sa Profession de foi, qu'
prédestinez à la damnation,
de leurs crimes; (*Propter ipso-*
opera) Notre Auteur soutient
ban n'a rien imposé à Gotes-
que, selon la doctrine de
c'est la Prédestination qui est
l'incorrigibilité, & de l'impe-
nale, comme on a pu voir
& que par conséquent la Pré-
enseignée par Gotescale est
la précession des péchez.

Tandis que Gotescale languit
une obscure prison, la doc-

beaucoup de bruit dans le monde , & excitoit de grandes disputes. Ces matieres piquerent la curiosité de Charles le Chauve , qui engagea Loup Servat, qu'on croit être l'Abbe de Ferneres , & Ratram Moine de Corbie à traiter les questions de la mort de J. C. pour le salut de tous les hommes. Amatus, Diacre de Treves , & Jean Eugene , d'Ecosse , répondirent à l'Ecrit de Ratram & à celui de Loup Servat, dont les sentimens étoient favorables à ceux de Gottescalc. Prudence Evêque de Troyes, Vénion Archevêque de Sens, publièrent aussi des Ecris contraires aux sentimens d'Hincmar , & il parut en même-tems sur cette matiere un Ouvrage attribué à Flore, sous le nom de l'Eglise de Lion. Le Pere Duchesne donne un extrait précis & curieux de la plupart de ces Ouvrages ; mais sur tout de la Lettre d'Amolon Archevêque de Lion à Gottescalc, sur laquelle il fait plusieurs réflexions critiques dignes d'attention, aussi bien que sur la réponse, qui fut faite sous le nom de l'Eglise de Lion à la Lettre d'Hincmar.

Cependant un second Concile s'étant assemblé à Querci, Hincmar y dressa quatre Capitules dogmatiques, opposés aux quatre principales erreurs de Gottescalc. Le Concile les approuva & les

392 JOURNAL DES SÇAVANS.
souscrivit, & ils furent publiez par
l'ordre du Roi Charles le Chauve en 853;
ce qui excita de grands mouvemens.
Les quatre Capitules furent rétutes par
un Ouvrage attribué à l'Eglise de Lion,
& intitulé, *de tenenda veritate &c.* Cet
Ecrit est le troisieme publié sous le nom
de l'Eglise de Lion; mais le P. Duches-
ne remarque que les trois Ecrits sont
faussetement attribuez à cette Eglise. Le
Manuscrit sur lequel ils furent imprimez
en 1566 ne portoit point le nom de l'E-
glise de Lion. On n'a trouvé ces Ecrits
ni à Lion, ni dans les autres Biblio-
thèques où l'on conservoit les Ouvrages
d'Agobard, de Flore, d'Amolon, c'est-
à-dire les Ecrits sortis de l'Eglise de Lion
dans le neuvieme siècle. L'Auteur don-
ne sur cet article une Dissertation parti-
culiere qu'il place après l'exposition du
Gontescalcisme. Il donne aussi une Dis-
sertation opposée au sentiment, de M.
Fleuri, touchant les six Canons du troi-
sieme Concile de Valence contraire à
celui de Quercy, que cet Historien
prétend avoir été approuvez par le Con-
cile de Savonieres. „ M. l'Abbé Fleu-
„ ry (dit-il) & Dupin, disent que l'on
„ ne trouve pas que la question de la
„ Prédestination ait été examinée ni ju-
„ gée dans aucun Concile de France
„ postérieur à celui de Savonieres; c'est
„ une

„ une faute. Nous verrons la question
 „ décidée au Concile national de Tou-
 „ zi, suivant le plan arrêté à Savonie-
 „ res. Le premier ajoute que les Ca-
 „ nons de Valence furent approuvez au
 „ Concile de Savonieres; c'est une se-
 „ conde faute. Il dit encore que nous
 „ n'avons dans le neuvième siècle de
 „ décision authentique touchant la Grace
 „ & la Prédestination que *ces six Canons*,
 „ publiez en trois Conciles; c'est une
 „ troisième faute. “ Comme parmi
 les six Canons dogmatiques du Concile
 de Valence il y en a deux qui favorisent
 extrêmement le Prédestinarianisme, cet
 article est très-important, & méritoit
 que l'Auteur l'éclaircit, comme il le
 fait, en montrant que les six Canons de
 Valence n'ont point été approuvez à
 Savonieres, & que la question de la
 Prédestination & du Libre arbitre a été
 décidée au Concile national de Touzi,
 dans le Diocèse de Toul, par un Ju-
 gement authentique, orthodoxe, & fort
 différent de celui des Evêques qui com-
 posèrent le 3. Concile de Valence. Ju-
 gement authentique, dit l'Auteur, puis-
 que tous les Evêques de France s'y con-
 formèrent, & que cette décision de
 Touzi mit fin à toutes les disputes d'une
 maniere très-favorable, & très-honorable
 pour Hincmar.

Gottescale mourut en 867 aussi obstiné qu'il avoit vécu. Il disoit que Dieu lui avoit défendu de prier pour Hincmar; il refusoit sur la fin de ses jours les habits que lui présentent les Moines ses confères, parce qu'ils communiquoient avec leur Archevêque. Il se tenoit nud comme Adam avant son péché; il disoit qu'il lui avoit été révélé que dans trois ans & demi Hincmar mourroit comme l'Antechrist, & qu'il seroit Archevêque en sa place. Mais Gottescale voyant sa fin approcher & la prophétie sans accomplissement écrivit à un jeune Moine de ses amis une Lettre, où il inséra cette Priere : *Jesus-Christ mon Seigneur, mon Dieu & mon Maire, qui avez été crucifié pour les seuls Elus, qui voyez que ce brigand, ce fripon n'est pas mort, après les trois ans & demi, comme on s'y attendoit, je vous conjure d'accomplir au plus tôt vos vûes sur lui. Arrachez de dessus la terre ce fornicateur, cet aveugle, cet insolent, cet obstiné, cet hérétique : cet ennemi de la Vérité n'a que trop vécu.* Ces circonstances & le détail de la mort de Gottescale se lissent dans le Livre d'Hincmar, sur la Trinité, vers la fin.

Le Prédestinationisme dit l'Auteur, fit peu de progrès du tems de Gottescale. Plusieurs Evêques & plusieurs Sçavans

du tems entrerent dans les sentiers
 pour quelque chose; aucun n'embrassa
 son système en entier. La premiere rai-
 son qu'en apporte le Pere Duchesne est
 qu'on s'aisera de sa personne. „ L'in-
 „ dulgance envers les Chefs des nou-
 „ veautés, ajoute-t-il, a toujours été fa-
 „ tale à l'Eglise & à l'Etat. La politi-
 „ que des deux Puissances veut qu'elles
 „ réunissent leur double glaive, pour
 „ sévir dès les premiers mouvemens,
 „ & frapper les Auteurs sans ménage-
 „ ment. . . . Ici l'Auteur parle en
 politique. Voici encore ce qu'il ajoute,
 „ une seconde raison, c'est qu'il n'est
 „ point le talent de s'insinuer dans l'es-
 „ prit des Dames. Il étoit crasseux en
 „ la personne, mal-propre dans ses ha-
 „ bits, grossier dans ses manieres; il
 „ n'étoit dévot ni hypocrite. . . L'ex-
 „ périence apprend que s'il faut des hom-
 „ mes pour inventer un système d'hé-
 „ résie, il faut des Amozones pour le
 „ soutenir, l'étendre & l'acréditer. . . .
 „ Les Novateurs des derniers siècles
 „ s'en sont servi avec succès pour ren-
 „ dre la vie aux erreurs de Gortescalc.
 „ L'esprit, l'enjouement, la propreté,
 „ la politesse leur ont ouvert les cer-
 „ cles, &c. " Par ce trait de satire, qui
 est à la page 178, l'Auteur suppose
 qu'il n'y a que les Novateurs qui sa-

chent de mettre les Dames de leur côté, & qu'ils ont plus d'esprit, d'enjouement, de propreté, de politesse que les Orthodoxes: comme si ceux-ci étoient presque essentiellement grossiers, impolis, crasseux, avec peu d'esprit & d'agrémens. Plusieurs personnes également polies & Orthodoxes n'en conviendront pas.

Gottescalc, dit l'Auteur, a eû dans ces derniers tems des Partisans de différente espèce. M. Mauguin, Président à la Cour des Monnoyes, dans sa *Dissertation Historique & Chronologique sur Gottescalc*, s'est efforcé de le justifier des hérésies dont on l'accuse. Usserius, dans son *Histoire de Gottescalc*, & Jansenius au 23 chap. du *Livre de l'Hérésie Pelagienne*, avoient qu'il a enseigné les dogmes qu'on lui impute. Mais ils soutiennent que ces dogmes étoient très-Catholiques, & que le Moine d'Orbais n'enseignoit au fond que la pure doctrine de saint Augustin & de S. Prosper. Il faut en croire, dit l'Auteur, Usserius & Jansenius sur le fait, & M. Mauguin sur le droit. A l'égard du droit, ajoute-t il, il a été décidé par l'Eglise. Il se borne donc à examiner le fait, & il prouve dans le dernier chapitre de son troisième Livre, que Gottescalc a véritablement enseigné sur la Prédestination

les erreurs qu'Hincmar lui a imputées. Cet endroit n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans l'ouvrage du P. Duchesne; mais il faut le lire dans son Livre pour en juger. On y trouve ensuite une autre Dissertation au sujet des trois Livres attribuez à l'Eglise de Lion.

Cette Dissertation contient quatre questions. La premiere est : *Les trois Livres attribuez à l'Eglise de Lion sont-ils de cette Eglise ?* L'Auteur soutient qu'ils lui ont été faussement attribuez; 1. parce que ces Livres composez & publiez du tems d'Hincmar, ne parurent point sous le nom de l'Eglise de Lion, mais absolument sans nom d'Auteur. Hincmar les appelle des Ecrits anonymes: 2. parce que ce n'est qu'en 1566 que ces Livres ont commencé à porter le nom de l'Eglise de Lion; lorsqu'ils furent imprimez pour la premiere fois sur un Manuscrit sans titre: 3. parce que ce qui est contenu dans ces trois Livres ne s'accorde point avec la Doctrine, la modestie, la gravité, l'érudition & la dignité de l'Eglise de Lion. La seconde question est : *Ces trois Ecrits sont-ils de l'Eglise de Laon ?* Le P. Ménéstrier l'a cru, & a pretendu qu'Hincmar de Reims les avoit composez. Il est certain que l'Eglise de Laon, dans plusieurs

358 JOURNAL DES SÇAVANS
Auteurs est appelée *Ecclesia Lugdunensis*.
La conformité du nom a pu causer une
méprise. Mais le P. Duchesne révoque
sur cet article le P. Menestrier, qui
prétend être tombé dans un anachronis-
me. Troisième question: *Les trois Li-
vres attribuez à l'Eglise de Lion sont-ils
de Flor, Diacre de cette Eglise?* L'Au-
teur fait voir clairement le contraire.
Quatrième question: *A qui peut-on vraie-
semblablement attribuer ces Ecrits?* Il
sont écrits, répond l'Auteur, entre l'an
850, & l'an 856, & il lui paraît fort
probable que ce sont des Ecclésiastiques
du second ordre de la Province de Lion,
qu'Hincmar nomme hautement fauteurs
& complices des erreurs de Gottescalc:
Isti nebulones (dit Hincmar, dans son
Livre de la Prédestination, c. 23.) *li-
brum adversum nos conscribunt, quem
ad nostram memoriam pervenire, & ad
lectionem nostram perducere.* Cependant
les Auteurs de ces Livres y parlent en
Evêques, & traitent les Evêques du
Concile de Querci de confreres. Le
P. Duchesne répond que c'est un stile
de Libelle, & il donne le démenti au
Docteur Dupin, qui a avancé, dit-il,
à son ordinaire, sans caution, qu'Eb-
bon Evêque de Grenoble présenta ces
Ecrits à Charles le Chauve de la part
de son frere l'Empereur Lothaire. Il

...antre, qui regarde les Ecrits
...ez à l'Eglise de Lion est très-impe
... Car si une Eglise aussi recon
...ndable avoit pris en main la cause
...Gottescalc, ne seroit-on pas bien for
...à croire que son Prédestinarianisme
...soit qu'un phantôme, comme le cro
...it aujourd'hui plusieurs personnes.
...l'ouvrage du P. Duchesne ne dé
...mpera peut-être pas.

Jusqu'ici nous avons rendu compte
...trois premiers Livres du Traité de
...destinarianisme. Il nous en reste
...ore trois autres à examiner dans le

*...ire des VESTALES, Avec un Traité
...du luxe des Dames Romaines, par
...l'Abbé NADAL de l'Académie
...ante des Belles Lettres.*

en trait, & dont nous
premier lieu, quoiqu'il
du livre.

L'importance seroit de
origine précise de cette
couvrir la source historique
le plus bizarre qu'on pût
mais le peu de passages
trent sur cette matière de
Auteurs, se réduit presqu'à
blir le fait, & ne permet
que des conjectures specu-
rationnemens hasardez. C
M. l'Abbé Nadal s'attach
ment à bien prouver la verit
ge, qui a d'autant plus beso
hors de doute qu'il paroît
dinaire. Denis d'Halicarna
lant des jeux du Cirque, &c

fie, dit que les vers chantez contre ce Général par les Soldats, montrient qu'il étoit plus redevable de son triomphe à la faveur des troupes qu'au suffrage du peuple. Plin remarque que les Soldats de Cesar, dans leurs chansons, lui reprocherent son avarice le jour de son triomphe, & citoient qu'il ne les avoit regalez que de choux sauvages. Martial parlant de ses Epigrammes à Domitien, & le suppliant de se dépouiller un moment en leur faveur de cette gravité qui imposoit à toute la terre, lui représente que dans les triomphes même, les jeux sont permis, & que le victorieux ne rougit point des traits de raillerie qu'on lance contre lui.

*Consuere jocos vestri quoque ferre triumphi,
Materiam d.ilis nec pudet esse Ducem.*

Dans un autre endroit de ses Epigrammes, invitant les Muses à se réjouir du retour de cet Empereur qui revient vainqueur de la Thrace, il dit

*Ecce coronatus ludet convivia miles,
Inter laurigeros, cum comes ibit equos.*

„ Le soldat au milieu des réjouissances d'une si grande fête, & marchant

entre les chevaux couverts de laines, se divertira à dire des mots latins, tyrques.

M. l'Abbé Nadal observe que cette liberté du Soldat n'étoit pourtant permise que lorsqu'elle étoit sans prémeditation. Il avoue néanmoins qu'il est difficile de regarder comme des *inromptus*, les vers satyriques qui se chantoient dans les marches de la plupart des Triomphes. Il en donne divers exemples, & ce qu'il rapporte l'auteur fait voir que ces especes de caudevilles non seulement n'étoient pas toujours sans préparation, mais que leurs Auteurs étoient souvent des personnes distinguées qui se faisoient un plaisir de rabaisser la gloire de quelques Conquerans qui leur étoient odieux. Mais qui croiroit, demande notre Auteur, que la bêtise de l'usage eût introduit ces gayetés satyriques jusques dans les cérémonies de la Religion, & dans celles mêmes qui étoient les plus tristes? C'est néanmoins ce qu'il prouve par un témoignage de Denis d'Halicarnasse qui dit en termes exprès, avoir vu dans les funérailles des Grands, le corps du mort précédé par des chants & des danses satyriques. Il raconte qu'il y avoit des bouffons masquez qui se mêloient dans la marche du convoi, & dont le masque étoit fait à la

la ressemblance de la personne décédée, dont ils se moquoient par des gestes qui imitoient ses manieres d'agir & ses habitudes les plus marquées. Après plusieurs observations curieuses, l'Auteur recherche l'origine du Triomphe. Il observe que Bacchus en a été l'inventeur, *Dia-duma Regum insigne & Triumphum invenit*, dit Pline l'Hindien. Il avoit vaincu les peuples des Indes, & pour cette raison il fut appelé *Triambos* du mot Grec *Thria*, qui signifie feuille de figuier, & du mot *amphi*, à l'entour, parce qu'après cette victoire il se mit autour de la tête une couronne de feuilles de figuier, & que ses soldats s'en couvrirent le visage, en s'écriant *Io Triambe Bacche*: ce que les Romains ont imité dans leur *Io Trium, he*. Si le Triomphe a été imité de Bacchus, dit M. l'Abbé Nadal, la liberté de tout dire dans ces sortes de pompes, en est venue aussi. Zonare remarque qu'avant que les Comédiens eussent trouvé l'usage des masques, ils se couvroient le visage de feuilles de figuier, & *lâchoient alors*, dit l'Auteur, leurs bons mots & leurs railleries: que les soldats les imitèrent dans la célébration de leurs victoires, & que cachez sous ces feuilles ils attaquoient leurs chefs par des charlons satyriques. Cette licence de tout dire

regnoit particulièrement dans les Bacchanales , la délivrance de Saturne qui y étoit célébrée avoit en quelque sorte dégagé le peuple , du poids de la subordination & d'une infinité de respects humains. Les esclaves se mettoient à table avec leurs maîtres; souvent même ils en étoient servis , & alors contrefaisant les maîtres, ils parloient en maîtres à leurs maîtres mêmes, & leur disoient leurs vérités.

La liberté que dans les Triomphes , les soldats prenoient de dire tout ce qui leur venoit en pensée contre ceux qui triomphoient, ne servoit pas peu à retenir ceux-ci dans le devoir, & peut-être est-ce pour cela qu'on permettoit cette licence: ce qu'il y a de certain, c'est qu'au rapport de Tite-Live , le Peuple Romain & les bons citoyens n'étoient pas fâchez que celui qui triomphoit fût exposé à la satire, ils prétendoient que c'étoit le moyen de modérer son ambition, & de mettre un frein à sa vanité. Ils poussèrent même dans la suite cette précaution, jusqu'à préposer un esclave pour le faire souvenir de la condition humaine, cet esclave montoit avec lui sur le char.

*Et sibi consul
Ne placeat, curvus serons portatur eodem.*

Et il lui repetoit à tout moment. selon Tertullien, *respice post te, hominem memento te*. Cet esclave est appelé par Pline, *carnifex gloria*, le bourreau de la gloire. M. l'Abbé Nadal hasarde ici une conjecture, il dit que dans les premiers Triomphes des Romains, on chantoit des vers, que ces vers n'étoient peut-être alors que des hymnes en l'honneur des Dieux ou des chefs, comme le semble confirmer un passage de Denis d'Halicarnasse au sujet de l'entrée de Romulus dans Rome, mais que dans la suite ces actions de grâces & ces louanges, tournerent par abus en chansons satyriques. En voilà suffisamment sur cet article, il est tems de passer à l'histoire des Vestales.

M. Nadal parle d'abord de l'établissement & de l'ordre des Vestales, filles consacrées à la Déesse Vesta, à qui elles vouoient leur virginité pour trente ans. Leur fonction étoit de conserver un feu dont on croyoit superstitieusement que l'extinction étoit l'effet de la colere du Ciel. L'Auteur entre sur ce sujet, dans de grands details historiques, après quoi il vient aux honneurs & aux privileges dont on les punissoit quand elles étoient coupables; & enfin à la décadence de leur ordre.

La conservation du feu sacré n'étoit

405 JOURNAL DES SC
pas le seul devoir des Vestales
toient encore obligées de con
violablement leur virginité ,
cet esprit que Numa leur inspi
 donna qu'on ne reçût aucune
 dessus de dix ans

Leur élection se faisoit d'abord
le grand Pontife assembloit
des plus belles , les faisoit tirer
& choisissoit pour Vestale celle
le sort tombait , pourvu qu'il
point de défaut corporel ; en
soin de s'en assurer par un examen
étoit alors affranchie de l'autorité
son pere , & on l'emmenoit
fut le premier qui fit cette loi
Les choses demeurèrent qu'on
en cet état ; mais dans la suite
changerent , & le Pontife recevoit
Vestales sur la seule présentation
rens sans autre cérémonie.
la Vestale étoit reçue , on lui
les cheveux & on attachoit une
re à un arbre nommé *Lotos* ;
cet usage , ce qui étoit regardé
une marque d'affranchissement
berté.

Numa n'institua d'abord que
Vestales : Servius Tullius (selon
que) ou Tarquinius Priscus
nis d'Halicarnasse & Valere Maxime
ajouta deux. Ce nombre fut

dant toute la durée de l'Empire Romain. A la vérité il semble par les médailles de Faustine, qu'il y en avoit une septième, & saint Ambroise paroît de ce sentiment dans sa Lettre à Valentinien ; mais M. Nadal répond que cette septième n'étoit apparemment qu'une novice ou élève qui n'étoit pas censée du corps. Quelques modernes ont poussé le nombre des Vestales jusqu'à vingt ; mais on ne voit pas sur quelle autorité ils se sont appuyez. Plutarque assure que de son tems, qui étoit sous le règne de Trajan, le nombre n'en étoit point accru, & saint Ambroise qui vivoit du tems même de la décadence de cet ordre, assure la même chose.

Numa n'exigea des Vestales qu'une continence de trente années, à compter du jour de leur réception : elles passeroient les dix premières à apprendre leurs obligations, les dix suivantes à les pratiquer, & le reste à instruire les autres ; après quoi elles avoient la liberté de se marier. Elles pouvoient être reçues dès l'âge de six ans, ainsi celles qui l'avoient été à cet âge, se trouvoient avoir trente six ans quand elles étoient en liberté de quitter le Celibat. Comme leurs obligations étoient grandes, on leur abandonna une infinité de choses sous prétexte d'adoucir leur état. Elles

vivoient dans le luxe & dans la mollesse, elles avoient la permission de se trouver aux spectacles & dans le cirque, les hommes pouvoient les aller voir pendant le jour, elles mangeoient souvent chez leurs parens. Une de leurs occupations étoit de travailler à la reconciliation des familles, & elles entroient dans toutes les affaires, ce qui leur donnoit une grande autorité dans le monde. Leur habillement n'avoit rien de triste, elles portoient une coëffe ou espèce de turban qui leur laissoit tout le visage découvert. Elles y attachoient des rubans que quelques-unes nouoient par-dessous la gorge. On leur coupoit d'abord les cheveux; mais elles avoient la liberté de les laisser croître, & elles leur donnoient toutes les façons & tous les ornemens dont l'envie de plaire pouvoit les faire aviser.

Elles avoient sur leur habit un rochet d'une toile fine & d'une extrême blancheur, & par-dessus cela une mante de pourpre, ample & longue, qui ne portoit ordinairement que sur une épaule & leur laissoit un bras libre, retroussé fort haut.

Quand le feu sacré venoit à s'éteindre par la négligence de quelque Vestale: ce qui n'arrivoit ordinairement, dit M. l'Abbé Nadal, que par la faute des plus jeunes,

jeunes, elle étoit punie de la main même du souverain Pontife qui lui donnoit la discipline, & la conduisoit pour cela dans un lieu secret où elle étoit obligée de quitter ses habits pour recevoir cette punition: après quoi on songeoit à rallumer le feu; mais il n'étoit pas permis de se servir pour cela du feu ordinaire. On avoit recouru aux rayons du Soleil, à l'aide d'un vase d'airain qui faisoit l'effet d'un miroir ardent. Le soin principal des Vestales étant de veiller à la conservation du feu sacré, elles se relevoient pour cela les unes après les autres pendant la nuit. Elles tenoient ce feu dans des rechauds de terre qui étoient placez sur l'Autel de Vesta. M. l'Abbé Nadal remarque à ce sujet, qu'un ancien dans l'éloge qu'il fait de la pauvreté, atteste le *feu éternel de Vesta, brûlant dans des vases de terre.*

Outre la garde du feu sacré, les Vestales étoient obligées à des prières & à des sacrifices, même pendant la nuit, & elles étoient chargées des vœux de tout l'Empire jusques-là même qu'on regardoit les Vestales comme la ressource publique. Nous passons plusieurs autres points curieux, pour venir au Traité du luxe des Dames Romaines.

Ce Traité contient deux parties. Dans
 Tom. LXXVII. S la

la premiere M. l'Abbé Nadal traite de la coëffure des Dames Romaines, & du fard dont elles se servoient ; & dans la seconde de leur habillement. Le but que M. l'Abbé Nadal se propose d'abord, est d'éclaircir les doutes qu'on peut avoir sur la forme & sur la decoration de la toilette des Dames Romaines ; mais comme dans les Auteurs on ne trouve rien de déterminé là-dessus , & qu'en fait de matieres contestables , la vraisemblance , dit-il, doit tenir lieu d'autorité , il prie ses Lecteurs de vouloir bien souffrir qu'il leur communique avec confiance quelques-unes des reflexions qu'il a faites sur ce sujet. Voici donc ce qu'il est venu à bout de démêler là-dessus par ses recherches.

La situation des Dames Romaines à leur toilette, étoit, selon lui, la même que celle de nos Dames , entourées de plusieurs femmes , il falloit se prêter aux mains qui les servoient , de la façon la plus simple & la plus commode pour les unes & pour les autres. Lorsque Claudien nous représente Venus à sa toilette , il la met dans un siege brillant , entourée des Graces , & souvent occupée elle-même à composer sa coëffure. Une femme à sa toilette ne perdoit point de vue son miroir , soit qu'elle conduisît elle-même l'ouvrage de ses charmes , soit qu'elle

étudiait.

Étudiât ses mines & ses airs de tête, *se mirer de voir poser à demeure.* La vanité des coquettes faisoit souvent un crime de leur laideur à leurs coiffeuses, & elles se portoit contre elles à d'extrêmes violences. La toilette de quelques-unes, selon Juvenal, n'étoit pas moins redoutable que le Tribunal des Tyrans de Sicile. Quelle est l'offense que *Phéas* a commise, dit ce Poëte? De quel crime est coupable cette malheureuse fille, si votre nez vous déplaît? Le desir de se trouver au Temple d'Isis, cette Déesse commode qui présidoit au rendez-vous, & aux mystères des engagements, causoit quelquefois d'extrêmes impatiences.

Ainsi par toutes ces vivacités ordinaires, aussi bien que par la nature du travail, & le soin de coiffer, il y avoit des momens à saisir, qui faisoient une nécessité de trouver sous la main tout ce qui servoit à l'ornement de la tête & à la *composition du visage*

Le détail de la toilette avoit multiplié le nombre des femmes qui servoient les Dames Romaines: chacune d'elles étoit chargée d'un soin particulier: les unes étoient destinées à l'ornement des cheveux, soit pour les démêler ou les séparer en plusieurs parties soit pour en former avec ordre & par étages, des nœuds différens, les autres repandoient des es-

fences, & toutes tiroient leurs noms de leurs differens-emplois. Il y en avoit d'oisives qui étoient uniquement préposées pour dire leur avis, celles-ci formoient une espèce de conseil, & la chose, selon Juvenal, étoit traitée aussi sérieusement que s'il s'étoit agi de la réputation ou de la vie: elles se servoient de peignes d'ivoire & de bous. L'aiguille, le poinçon, les fers à friser étoient d'usage à la toilette.

M. l'Abbé Nadal parle ici au long de la manière dont les Dames Romaines arrangeoient leurs cheveux & leur coëffure, puis il remarque que leur visage ne recevoit pas moins de façons que leur coëffure. Le fird gâtait ou reparoit les couleurs du teint: on trouve dans Ovide, des recettes pour la composition de ce fard. M. l'Abbé Nadal en rapporte quelques-unes, puis il parle du soin que les Dames avoient de leurs dents, & des moyens qu'elles employoient pour les rendre belles.

La seconde partie qui concerne les habillemens des Dames Romaines, ne renferme pas moins de détail. L'Auteur dans la première, a conduit les Dames Romaines de leurs lits dans les bains, d'où ensuite il les a ramenées à leur toilette. Il a déterminé la forme & les ornemens de cette toilette, il a

représenté les Dames occupées à la composition de leur visage, à la décoration de leur tête, à l'étude des regards & des mines, à la réparation des traits & à tous les supplémens de la nature; il a enfin reveilé, dit-il, tous les mystères de leur toilette. Maintenant il dit qu'il lui reste à parler des tuniques & des chemises des Dames Romaines, à en détailler la forme & le volume, le fonds & les ornemens, à décrire leurs différentes robes, celles qu'elles avoient de commun avec les hommes, ou qui leur étoient particulières; enfin à parler de leurs riches habits, & de leur chaussure. C'est de quoi il s'aquitte avec succès. Ses recherches sur la chaussure des Dames Romaines ne laissent rien à desirer & non content de diverses remarques sur la forme & la couleur de leurs souliers, il se croit encore obligé d'avertir qu'elles se servoient de chausses. Il dit qu'il ne sçauroit bien déterminer la figure de ces chausses; mais que ce qu'il y a de certain, c'est que c'étoit une pièce détachée de la chauflette, dont il remarque en passant qu'elles connoissoient aussi l'usage. Il donne une idée générale de ces chausses & de ces chauflettes, puis il monte à la jarretière. Il dit que c'étoit une façon de ruban assez large, d'or ou de pourpre, &

414 JOURNAL DES SÇAVANS.
plus souvent blanc, qui leur serroit mollement la jambe, & dont elles faisoient plusieurs tours qui se croisoient. Des jarretieres, M. l'Abbé Nadal descend aux mules qu'elles portoient quand elles étoient dans leur deshabille. On peut consulter là-dessus l'Auteur même; il est tems de terminer cet Extrait.

Au reste en rendant compte ici de l'ouvrage de M. l'Abbé Nadal, nous profitons avec plaisir, de cette occasion, pour avertir le Public, que nous désavouons ce qui a été inséré dans les Nouvelles Littéraires du mois d'Août dernier, p. 232 touchant la Préface que cet Auteur a fait imprimer à la tête de sa Tragédie de Mariamne; celui qui a dressé cet article, l'ayant donné au Libraire sans l'avoir communiqué à l'Assemblée, où M. de Bosc avoit seulement dit que la Préface dont il s'agit avoit été imprimée à son insçu.

Lettre de Mademoiselle RICCOBONI à M. l'Abbé CONTI, au sujet de la nouvelle Traduction du Poëme de la Jerusalem delivrée, du Tasse. A Paris chez Philippe N. Lottin, rue S. Jacques, près S. Ives à la Vérité, & Hug. D. Chaubert, Quai des Augustins, à la Renommée. 1725.

M. MIRABAUD, Auteur de la nouvelle Traduction du Tasse, est relevé ici sur un grand nombre de fautes. On examine premierement sa Preface, & on le reprend de s'être détendu de n'avoir point fait une Traduction Littérale du Tasse, sur ce que ces Traductions Littérales ne servent, à ce qu'il croit, qu'à faire entendre les termes que l'Auteur employez, & non à rendre ses pensées. Mademoiselle Riccoboni avoue qu'elle n'entend point ce que veut dire M. Mirabaud en cet endroit; elle remarque que les termes d'une Langue ne rendent point les termes de l'autre; mais qu'ils rendent l'idée commune, & que si chaque terme a été inventé pour exprimer une idée, on ne peut rendre dans une autre Langue cette même idée, qu'en employant le terme destiné à la réveiller; qu'ainsi on ne sçait ce que ce Traducteur a voulu éviter en ne traduisant pas le Tasse exactement. On ajoute qu'il n'a pas dû être souvent arrêté par la difficulté de trouver des termes équivalens à ceux du Tasse, puisque la Langue Francoise & l'Italienne sont sœurs, qu'ayant presque la même origine, elles ont aussi les mêmes termes pour exprimer les mêmes choses. En sorte, poursuit on, qu'il

M. Mirabaud devoit se servir de ces *termes réciproques*, s'il vouloit faire connoître en François les pensées du Tasse; ce que l'on appuye de cette réflexion; sçavoir, qu'il est permis en traduisant de donner à la phrase le tour de la Langue; mais non pas de substituer une idée à une autre. En effet, comme on l'observe fort bien, il n'appartient pas à un Traducteur de mettre la main à l'ouvrage d'un autre, pour ajuster à son goût particulier, ou à celui de sa Nation, ou de son siècle, l'ouvrage qu'il veut traduire. Si l'Auteur, qu'il a dessein d'inter, réter, a eu tort, c'est au Lecteur à en juger. & pour cela même, il faut qu'une Traduction soit fidelle. Le Traducteur doit au Public son Auteur tel qu'il est, & quiconque s'écarte de cette fidélité, tant par rapport aux termes & aux idées, que par rapport aux comparaisons, peut bien dire qu'il a imité un Auteur; mais non pas qu'il l'a traduit. Or c'est cet écart que Mademoiselle Riccoboni reproche au nouveau Traducteur de la Jérusalem; écart qui est cause, dit-elle, que ce Poëme se trouve tellement change, affoibli & décharné, qu'il est absolument meconnoissable aux Italiens, & à tous ceux qui, sçachant la Langue Italienne, compareront l'Original avec la Traduction.

Précipite d'Horace:
Non verbum verbo curabis reddere
Interpres.

Le Traducteur du Tasse ob-
tient ces témoignages ; mais
manière que Mademoiselle Rice
le reprend, il est difficile qu'il puisse
autoriser. M. d'Ablancourt n'ayant
bien réussi dans la Version de Thucydide,
que parce qu'il a su choisir les vé-
ritables termes qui répondoient à ceux
de son Auteur : & Horace, dans le cor-
pus qu'il donne, ne prétendant autre chose
sinon que pour être fidèle, il faut é-
claircir le sens des mots, & non leur fi-
gure, sorte que les termes qu'on choi-
sit pour rendre ceux qu'a employé l'Auteur
puissent réveiller l'esprit, la même idée. Or c'est
exactly ce que demande.

418 JOURNAL DES SÇAVANS
cipe où il est sur les Traductions
figuré, selon elle, par le pe-
noissance qu'il a de l'original
qu'il a entrepris de traduire.
sçauoit reten'r son feu, qu'il
fléchit à ce qu'il a osé ou changé
primer, faute d'entendre le se-
te, & d'en sentir les graces. Il
ver qu'il n'entend pas l'Italien
un détail de tous les retranche-
il s'applaudit dans sa Preface
n'auroit pas fait, dit-elle, s'il
tendu la langue, ou s'il avoit
prit de son Auteur, & le vrai ge-
me Epique. Le Tasse rema-
le troisième Chant, que Clorinde
perdu son casque dans la mêlée
coup qui lui fut donné sur la
retirant dans Jerusalem avec
Infidèles qui avoient été battu-
vre la tête & les epaules de
chier, suivant la coutume de
qui en fuyant ont coutume
ainsi des balles qu'on leur
Traducteur trouve à propos
parler de cet article des Murs
que Clorinde étant du Pais de
& devant par conséquent en
manieres, cette circonstance
à oublier, d'autant plus qu'
portant, c'est une peinture qu'
de la maniere dont Clorinde

des traits qu'on lui lançoit. Or le Poëte, comme le Peintre, doit garder dans ses tableaux ce que l'on appelle *il costume*. Ainsi M. Mirabaud a étropié son Original.

Au septième Chant, à l'endroit où, pour la seconde fois, le Hérault envoyé par Argant vient défier les Chrétiens; le Tasse fait un détail de ceux qui s'offrent au combat, après que Raimond s'est offert lui-même, & dans ce détail il rapporte quinze noms. Le Traducteur s'avise de son chef de les retrancher; Mademoiselle Riccoboni n'en peut comprendre la raison. Il lui paroît qu'on ne sauroit trop marquer, en cette occasion, l'effet que produit dans le cœur des Guerriers, l'exemple du Général, & celui d'un autre Guerrier trop avancé en âge pour se charger d'un combat singulier de cette importance. Il y a bien de la différence entre dire froidement, comme fait M. Mirabaud, que *tous demandèrent à combattre, que tous à l'envi s'offrirent*, & nommer distinctement ceux qui s'offrent. Le Traducteur confond dans ce témoignage de valeur les Heros avec les simples Soldats; ce qui n'est point l'idée du Tasse, qui a ses raisons pour nommer en détail les plus fameux. De plus, en faisant dire simplement au Tasse, *Tous à l'envi de-*

manderent à combattre, on ne lui laisse plus de moyen pour peindre un plus grand empressement que doit causer à l'Armée un autre événement, qui succède immédiatement à celui-là : c'est lorsque les Infidèles, par un trait décoché sur Raimond, forcerent toute l'Armée des Chrétiens, de courir aux armes, pour venger cette insulte, & la loi sacrée du combat, qui avoit été violée. Mademoiselle Riccoboni observe que le Tasse étoit trop sage pour ne pas ménager à propos ses idées & ses surprises. En fin plusieurs Héros, qui dans la suite du Poème se distinguent par leurs exploits, sont annoncés d'avance dans cette occasion ; entre autres Gédippe & Odoart, mari & femme, dont la mort, qui arrive quelque-tems après, touche d'autant plus, que leur haute valeur a été connue par l'empressement généreux qu'ils ont à se battre contre un Guerrier aussi formidable qu'Argant. Le Poète avoit décrit & circonscrit cet endroit. Or il n'appartient pas au Traducteur de rien anticiper de ce que le Poète a jugé à propos de faire. De plus, remarque-t-on, M. Milbaud a si peu entendu ici le passage du Tasse, qu'il a fait dire à cet Auteur une absurdité grossière. Raimond a dit qu'il voudroit avoir la même vigueur qu'il.

qu'il avoit, lorsqu'à la tête de toute l'Allemagne il tua Léopold, le Héros de son Siècle, sous l'Ennemi de Conrad; il ajoute que cette victoire étoit plus glorieuse que ne seroit celle d'un homme, qui, eût sans armes, battoit cette vile troupe de Sarazins. C'est la pensée du Poëte; mais au lieu de cela le Traducteur fait dire à Raimond, que cette victoire qu'il remporta, fut, sans comparaison, plus glorieuse, que ne seroit la défaite de tous ces Guerriers ensemble, que le seul Argant fait trembler. Ainsi dans la Traduction Raimond insulte les Héros de l'Armée Chrétienne, tandis que dans le texte, le Tasse représente à ces Héros l'Armée ennemie comme une vile troupe, qu'il est aisé de vaincre. Mademoiselle Riccoboni ne peut s'empêcher de dire la-dessus, que si l'intelligence de la Langue ne guidoit pas assez le Traducteur, le bon sens, du moins, devoit lui faire deviner son Auteur. Elle trouve dans le cours de la Traduction, mille fautes de cette espèce.

Au reste le Traducteur ne compte point pour des retranchemens les endroits qu'il a-juré à propos d'abrégier, comme trop diffus à son gré, & il le flatte qu'on ne lui fera pas un procès d'avoir rendu quelquefois les pensées du Tasse en moins de mots que lui. Mais Mademoiselle Ric-

descriptions, qui men-
tion, qui nous présentent
magnifiques, soit du co-
batteu par les passions, si
ces descriptions nous for-
me si elles se passaient
Quant à l'éloge qu'il a
rendu le Tasse en moien
demoiselle Riccoboni di-
pas beaucoup couré, se-
me en pourra faire au
l'exemple de M. Mirabe-
dra que les faits en gros,
les détails, les images,
descriptions, mais qu'un
homme ne pourra jamais
voir fait la Traduction de
que toute la gloire à la
prétendre avec justice.

ons Poetiques conviennent au langage
Poétique, dans l'occasion où le Tasse les
employez.

Une faute bien singuliere dont elle
prend M. Mirabaud, c'est d'avoir crû
que l'épithete *Aquilino*, que le Tasse
donne au cheval de Raimond, pour ex-
primer la conformité que ce cheval avoit
avec l'aigle, pour la figure & la vitesse,
signifie le vent Aquilon.

Voici le fait : Le Tasse feint que le
cheval de Raimond étoit fils d'une de
ces jumens que le vent rend fécondes
dans les Plaines de *Bersique*. Les Poetes
qui ont fourni cette idee au Tasse, n'ont
jamais dit que ce fut le vent d'Aquilon
qui produisit ce phenomene : aussi le
Tasse n'a-t'il eû garde de le dire. Il dit
seulement que le cheval de Raimond
étoit fils de l'air le plus pur qui souffle
dans ces contrées. Mais comme il a
donné pour épithete à ce cheval celle
d'*Aquilino*, pour exprimer, comme
nous venons de le remarquer, sa res-
semblance avec l'Aigle. M. Mirabaud
a crû que ce mot *Aquilino* signifioit que
le cheval en question avoit pour pere le
vent *Aquilon*.

Après quelques autres remarques, Ma-
demoiselle Riccoboni fait un détail exact
de la traduction du premier chant, &
c'est à quoi elle se borne ; car elle ne
s'enga-

424 JOURNAL DES SÇA
s'engage pas à examiner tout
La raison qu'elle en donne
elle, que pour reprendre tout
a de vicieux dans cette Trag
faudroit en faire une nouvelle
sure qu'on y trouve à chaque
une infidélité, ou un contre-

Avant que d'entrer dans
elle examine la comparaison
ducteur fait du Tasse avec
Corneille; elle rend justice
Poetes François, mais elle ne
rend e au Poète Italien. Elle
les termes dont se sert M.
pour exprimer ce qu'il pense
ra lele dont il s'agit, sont injus
talie eniere. C'est, dit M.
placer le Tasse bien haut,
comparer à Racine & à Corne
demoiselle Riccoboni avou
deux illustres Auteurs sont cer
dignes de servir de modèle.
prétend que le Tasse ne leur c
cette supériorité Quoique li
de l'Epopée avec la Tragedie
parallele bizarre, & que perso
soit encore avisé de compar
avec Sophocle & Euripide, l
selle Riccoboni veut bien cep
vre cette idée du Traducteur
per les raisons qui, selon elle
faire regarder le Tasse comme

au moins, à Corneille & à Racine. Elle trouve dans la conduite & l'ordonnance entière de ce Poème, toute la sagesse & toute la netteté imaginable, jointe à tout le merveilleux qui naît de l'intervention des Puissances du Ciel, de celles de la Terre & de l'Enfer: Elle prétend que les Tragedies des deux Poëtes François ont souvent une conduite, ou confuse, comme celle qui se trouve dans la Tragédie d'Héraclius, ou comme celle qui se voit dans le Cid, ou même, comme celle de Berenice & d'Alexandre. Quant aux caractères, elle observe que ceux des Héros du Tasse ne se démentent jamais, qu'ils paroissent toujours les mêmes depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'ils sont convenables aux mœurs des Pais dont il fait sortir ces Héros; que le contraste qu'il a sçu jeter dans ces mêmes caractères, donne un nouvel éclat aux uns & aux autres; qu'enfin ils sont vrais & vraisemblables: au lieu que dans les Tragedies dont on vient de parler, elle trouve que les caractères sont souvent outrés, souvent peu conformes à la nature, & rarement soutenus: elle cite pour exemple ceux de Cino, d'Emile & de Maxime. Elle trouve aussi qu'ils rassemblent des passions incompatibles, comme ceux de Polyucte & de Sernon-

426 JOURNAL DES SÇAVANS.
rius; ce qui est contraire au précepte
d'Horace.

*Servatur ad laudem
Quæ ab incepto processerit, & sibi constat.*

Elle prétend encore que les deux Poë-
tes François ont souvent donné à leurs
Héros, qui devroient conserver les
mœurs des Grecs ou des Romains, les ma-
nières d'un joli Seigneur François: ce qui
est contre le vrai goût de la Tragédie.

Aut solum sequere, aut sibi convenientia fingi.

Le mérite des Pièces de M. Racine
consiste dans un tendre pathétique, ré-
pandu avec noblesse dans toutes les Tra-
gedies. Le sublime & les sentimens
héroïques font l'excellence des ouvrages
de M. Corneille. Or par quelque en-
droit que l'on considère ici le Tasse,
soit par le pathétique, soit par le subli-
me, Mademoiselle Raccoboni soutient
que le Tasse ne le cède en rien aux
meilleures Pièces de Racine & de Cor-
neille; Témoins, selon elle, 10. le pa-
thétique de la situation d'Olinde & de
Sophronie, la passion violente d'Ermi-
nie, dans toute la suite du Poëme, & prin-
cipalement au septième Chant, où ce mé-

me pathétique se trouve mêlé avec le Pastoral (genre de Poësie qu'elle regarde comme inconnu, non-seulement aux deux Poëtes tragiques, mais même aux Auteurs François de ce siècle-ci) 20. Le sublime dans les sentimens de Godefroi & de tous ses Guerriers, le grand qui est dans la description du Palais d'Armide, dans l'Ambassade d'Alete, & en tant d'autres endroits connus & des François & des Italiens.

Qu'on examine les récits du Tasse, & qu'on en juge suivant les règles qu'ont laissées les plus grands Maîtres, Cicéron, par exemple, on les trouvera vraisemblables, on y verra la netteté jointe à la brièveté, *narratio sit verisimilis, aperta, brevis*,

Le récit d'Armide est plein de l'artifice le plus raffiné, celui du Messager du Prince de Danemarck est admirable, pour la vérité de la peinture, & la force des descriptions; celui que l'Ecuyer de Clorinde fait à Clorinde même, de sa naissance & de ses aventures, charme & ravit par la simplicité touchante. On n'a qu'à comparer à ces récits celui de Theramene, qui est très-estimé avec raison, & pour lequel M. Racine a eû un si grand modèle dans Euripide, on connoitra aisément, dit Mademoiselle Riccoboni, le mérite du Tasse, & l'on

igera, par tout ce qui vient d'être dit, c'est faire grace à un tel Auteur, que de le placer à côté de Racine & de Corneille.

Mademoiselle Riccoboni ne prétend point, pour élever le Tasse, diminuer l'estime qu'on a de ces deux Poètes François, elle leur rend justice, & elle avoue qu'avec quelques imperfections ils ont des beautés incomparables. Elle ajoute même qu'il a deux Tragedies de M. Racine, où il ne se rencontre aucun défaut; ce sont *Britannicus* & *Athalie*, pièces, dit elle, qu'on peut regarder comme parfaites, & qui pourroient servir de modèle pour former les règles de la Tragedie, si les préceptes des anciens Maîtres étoient ou perdus ou inconnus. Après cette réflexion, elle entre dans un détail, qui mérite véritablement d'être lu: puis elle revient au Traducteur, à qui elle reproche fautes sur fautes, & entre autres celle-ci; car il ne nous est pas possible de les rapporter toutes. Le Tasse dit que Dieu envoya l'Ange Gabriel vers Godefroy, & qu'il appela cet Ange du milieu des chastes celestes.

Chiama à se da gli Angelici splendori.

L'Image que présentent ces derniers mots n'est pas du goût de M. Marabau;

il dit que Dieu fit venir à lui Gabriel, qui tient le second rang dans la Milice céleste.

Le mot de *Milice* n'est pas employé par le Poëte; mais M. Mirabaud le substitue; il ne s'embarrasse pas de son Original.

L'Ange dit à Godefroy; Dieu m'envoie, c'est sa volonté que je vous annonce. Puis il ajoute:

————— O quanta spene
Haver d'alta vittoria, ò quanto zelo.

De l'Hoste a te commessa hor ti conviene?

C'est-à-dire: Quelle espérance ne devez-vous pas avoir de remporter une illustre victoire, & avec quel zèle ne devez-vous pas conduire les Guerriers qui vous sont confiés? Mais le Traducteur dit: Quelle espérance ne devez-vous pas concevoir de la victoire? Avec quelle ardeur ne vous acquitterez-vous point de l'emploi qui vous est confié? Ce n'est pas là rendre l'Auteur, qui par ces deux vers: *O quanta spene etc.* fait sentir que Godefroy doit certainement concevoir l'espérance de la victoire; mais aussi qu'il doit remplir son devoir, en conduisant avec beaucoup de zèle les Guerriers qui lui sont confiés: voilà le sens du Tasse, que le Traducteur trouve le

Secret

430 JOURNAL DES Sçavans
secret d'affoiblir, en disant : *avec
ardeur ne vous acquitterez-vous
l'emploi qui vous est confié ?* Ce
quer que l'on croit qu'il s'en
avec ardeur, & non pas lui
doit s'en acquiter avec zèle.

L'empressement de Godefroy
à remplir son devoir est marqué en
par le Tasse. Godefroy invite
ses compagnons dispersés à se rassembler
sur la voye Lettres sur Lettres, &
sur Messagers; il joint la prière
aux conseils. Tout ce qui peut attirer
une ame noble & généreuse,
qui peut réveiller une vertu
se présente à son esprit, & il
s'efforce efficacement, qu'il charme
et force. Voici comme le Traducteur
reprime : Il envoya aussitôt
à ses Chefs dispersés aux environs
se, à s'assembler dans cette
conseil qu'il leur donnoit, à
fortes instances, & il sçut
employer tout ce qui peut réveiller
l'ardeur, & exciter une ame
qu'il les persuada; ils consentirent
qu'il desiroit, & y consentirent
avec joye. Le Tasse s'exprime
très-élegant, dit Mademoiselle de
& le Traducteur en Gazette.
Nous passons plusieurs autres
pour abréger.

Le bruit s'est répandu dans Paris que M. Mirabaud n'a fait autre chose dans son ouvrage, que mettre en langage moderne la vieille Traduction de Baudouin: Mademoiselle Riccoboni prouve le contraire par des exemples de divers endroits que l'ancien Traducteur a exactement rendus, & que le nouveau n'a pas traduits.

L'ancien Traducteur rend ainsi les huit vers où est décrit le combat singulier de Tancrede & de son adversaire.

„ Après que ces deux vaillans Gen-
 „ darmes ont mis en arrêt leurs lances,
 „ ils attaquent avec tant d'impétuosité,
 „ qui d'un côté qui de l'autre, qu'il
 „ n'est point de vitesse, de course, de
 „ sauts, ni d'ailes, ni point de furie,
 „ quelque grande qu'elle soit, qui se
 „ puisse égaler à l'ardeur dont ils se por-
 „ tent en s'attaquant.

Cette Traduction répond à l'Original, mais voici comme s'exprime M. Mirabaud: *Tancrede & son adversaire fondirent à l'instant l'un sur l'autre.*

Un peu plus bas, l'ancien Traducteur dit, conformément à l'Italien: „ Après
 „ s'être dégagés des étniers, ils mettent
 „ pied à terre, & s'abordent l'épée à
 „ la main, en intention de recom-
 „ mencer plus fort que jamais. Alors
 „ chacun d'eux s'appête à frapper,
 „ cha-

„ chacun d'eux invente quelque nou-
 „ velle garde , & se met sur des postu-
 „ res diverses : l'œil , la main & le pied
 „ travaillent de tous côtez ; ils n'ou-
 „ blient rien de tout ce qu'ils jugent né-
 „ cessaire pour attaquer ou pour se dé-
 „ fendre, soit qu'il faille avancer ou re-
 „ culer , ou bien user de surprise en
 „ tournant en rond. Or faisant sem-
 „ blant de frapper ici , ils portent le
 „ coup où il est le moins attendu , &
 „ tantôt ils se découvrent en un endroit,
 „ afin d'y attirer l'ennemi pour le sur-
 „ prendre au dépourvû , tâchant par ce
 „ moyen de tromper l'art par une nou-
 „ velle industrie

Mademoiselle Riccoboni dit , que ce
 peut être-là , du mauvais François ,
 qu'elle n'en décide point ; mais que les
 idées & les descriptions de l'Auteur s'y
 trouvent dans leur entier , au lieu qu'on
 ne les apperçoit point dans la traduction
 de M. Mirabaud , conçue en ces termes :
 „ Ces Guerriers redoutables se débarraf-
 „ sant promptement des étriers , vinrent
 „ aussi-tôt l'épée à la main avec une
 „ égale furie ; tout ce que l'art , l'adres-
 „ se jointe à la force & au courage peu-
 „ vent employer , fut pratiqué dans cet-
 „ te occasion.

Tout le reste de cette peinture se trou-
 ve chez les deux Traducteurs , dans la
 la

la même disproportion ; Baudouin y conserve le feu du Tasse, & le nouveau Traducteur l'éteint par tout ; ce qui prouve que M. Mirabaud n'a nullement copié Baudouin. Mais pour en être encore plus convaincu , il n'y a qu'à faire attention à ce qui suit. ., Il y a dans le Jardin du Palais d'Armide, des oiseaux qui voltigent , & un entr'autres, qui a des plumes de plusieurs couleurs, & le bec rouge.

*Vola fra gli altri un che le plume hà sparte
Di color vari, & hà purpureo il rostro.*

Le nouveau Traducteur dit : Parmi ces oiseaux , il y en avoit un singulier par la beauté de son plumage , *son bec étoit de la même couleur que les lèvres d'une jeune fille.*

L'heureuse expression ! *Un oiseau qui a le bec de la même couleur que les lèvres d'une jeune fille*, pour dire , *Un oiseau qui a le bec rouge.* Voilà ce que le Tasse n'a lû trouver , & ce qui étoit réservé à M. Mirabaud ; car ni Baudouin , ni les autres Traducteurs n'ont été assez fortunés pour s'exprimer avec cette élégance.

Le Guide des Chevaliers Danois ; en arrivant au Détroit de Gibraltar , dit :

S'el mar qui e tanto , ove il terreno il serca
Che fia colà dov'egli hà in sen la terra?

C'est-à-dire , comme le rend fort bien Baudouin , *si la mer est si vaste , ici où elle est serrée par la terre , de combien sera-t-elle plus grande , là où elle environne la terre ?*

Cette Traduction est conforme au sens ; voici celle de M. Mirabaud :
„ Quelle doit être la prodigieuse quan-
„ tité des eaux que la terre cache dans
„ son sein , puisque celles qui sont ré-
„ pandues sur sa surface étonnent par
„ leur immensité. ”

Cette faute inexcusable n'est point dans les vieux Traducteurs , & M. Mirabaud est ici , comme dans les autres endroits , véritablement Original , il ne prend rien d'autrui , il tire de son fond.

Dans le quatrième Chant , Stance sixième , le Tasse représente Pluton assis , & tenant un Sceptre rude & pesant :

Siede Pluton nel mezo , e con la destra
Sostien lo scetto ruvido , e pesante.

C'est à-dire : *Pluton est assis au milieu , tenant en sa main droite un rude & pesant Sceptre.* Le nouveau Traducteur prend le mot *Ruvido* , pour *rouillé* , & dit :

„ Le Prince est au milieu sur son trône,
 „ & tient en sa main un pesant Sceptre,
 „ tout couvert de rouille '. On n'ou-
 blie pas ici l'endroit où M. Mirabaud,
 au lieu de dire qu'Ismaël apporta , dans
 un vaisseau de cuivre , le feu qu'il avoit
 préparé pour l'embrasement de la Ma-
 chine des Chrétiens, dit , qu'il apporta
 du feu , qui étoit caché sous des écor-
 ces : faute qui a été remarquée, avec
 plusieurs autres, par Messieurs les Jour-
 nalistes de Paris, dans le Journal de
 Juin de cette année.

Mademoiselle Riccoboni finit sa Let-
 tre, en disant : „ Qu'elle voit avec pei-
 „ ne qu'on prenne pour une bonne
 „ Traduction, un Ouvrage qui peut
 „ être un bon Livre François ; mais
 „ qui est la plus mauvaise Traduction
 „ qui ait paru au monde. ”

D. AUGUSTINUS D. THOMÆ ejus-
 que Angelicæ Scholæ conciliatus, in
 quæstione de Gratia primi hominis &
 Angelorum, Interprete F. JAC. HYAC-
 CINTHO SERRA Ord. Præd. Doc-
 tore Sorbonico, & in Academia Pa-
 tavina primario S. Theologiæ Pro-
 fessore. Patavii, typis Seminarii 1723.
*S. Augustin concilié avec S. Thomas &
 avec l'Ecole des Thomistes, au sujet de la
 Grâce du premier homme & des Angu-*
 1280. pp. 202. T 2

LE P. Serry Dominicain, de la Sorbonne, & Professeur de Logique dans l'Université de Paris, est connu dans toute l'Europe, & en Italie & en France, par ses Ecrits qu'il a publiez sur les mystères de la Grace. L'Ouvrage dont on parle peu connu en ce pais ci; le P. Serry aura bon gré de lui en faire

On croit communément que les principes de saint Thomas sont opposés à saint Augustin, au sujet de la Grace accordée à l'homme d'innocence. Selon les Thomistes, la volonté d'Adam avoit besoin d'une grace efficace par elle-même pour porter au bien; le premier ne pouvoit être supposé obéir à son Créateur sans une prémotion. 2^o. La nécessité de cette prémotion, selon eux, dans l'état de la nature corrompue vient de la faiblesse de la volonté, qui ne sauroit résister à la concupiscence, & de la dépendance de la créature. Or on voit que plusieurs Ecoles que saint Augustin a pensé différemment, & qu'il est persuadé que l'homme dans l'état d'innocence pouvoit se déterminer au bien sans le secours d'une grace efficace par elle-même & avec une simple pré-

sante, qu'il rendoit efficace par la force de son Libre-arbitre. 20. Que la nécessité de la grace efficace pour l'état présent vient de la playe du péché originel, & de l'affoiblissement de la volonté par la chute de notre premier pere, & n'est point attachée à la nature de la volonté; en sorte que si Adam n'eut point péché il n'y auroit point eû de Grace efficace par elle-même; mais seulement par la détermination de notre volonté. C'est aussi le sentiment de Jansenius (*Lib. 8. de Gratia Salvatoris cap. 2*) qui dit à ce sujet que les Thomistes sont des Aristoteliens, & non des Augustiniens. Le Pere Serry déclare qu'il se met peu en peine de la décision de Jansenius, *quem nec in ferenda censurâ secum ipso censurantem habemus nec satis probatum Augustini interpretem novimus.* Ce sont ses termes. Il soutient que la différence des deux états, par rapport à la Grace efficace, est imaginaire; que la distinction de l'*Adjutorium quo* & de l'*Adjutorium sine quo non*, dont parle saint Augustin, est mal entendue par ses Interpretes; qu'elle renverse la doctrine sur la nature de la volonté humaine, sur la Présence, sur les Décrets, & sur la Prédestination; en un mot il veut prouver que saint Augustin étoit Thomiste.

Ce n'est point contre les Molinistes

que le P. Serry écrit, c'est, dit-il, contre les Disciples de saint Augustin, qui, selon lui, embrassent la doctrine du Molinisme par rapport à l'état d'innocence, & l'imputent mal à propos à saint Augustin même : *De flatu natura lapsa dum agunt, Thomistæ sunt; de natura innocente dum disputant, Molinistæ.* Notre Théologien regarde cette dispute qui est entre les Thomistes & les Augustiniens comme une espèce de guerre civile qu'il veut étouffer dans les deux Ecoles confédérées; dispute, qui est, selon lui, le triomphe de l'Ecole de Molina; car si les Augustiniens ont raison, les preuves de Thomistes pour la nécessité de la prémonition & de la Grace efficace n'ont plus aucune force, & tout ce que ceux-ci opposent à la doctrine de la grace versatile, n'est plus qu'une chaîne de vains argumens, puisque dans cette supposition la grace versatile avoit lieu dans l'état d'innocence. Une telle grace n'a donc rien d'opposé à la souveraineté de Dieu, & à la dépendance essentielle de la Créature, dira le Moliniste, puisqu'on l'admet pour l'état du premier homme avant sa chute.

Le zèle de notre Théologien pour le Thomisme lui a dicté cet écrit, comme il lui en a déjà dicté bien d'autres sur le même sujet. Il expose d'abord en cinq cha-

chapitres cinq principes de saint Augustin, qui, selon lui, supposent que le saint Docteur admettoit une grace efficace par elle-même dans l'état d'innocence; il fait voir ensuite que c'est à tort que les Augustiniens prétendent que la grace efficace n'est nécessaire dans l'état présent, qu'à cause de la corruption de la nature; il soutient que cette opinion renferme plusieurs contradictions, & comme l'Ecole Augustinienne s'appuie principalement sur la célèbre dispute de saint Augustin contre les Moines d'Adrumet, il fait ses efforts pour affaiblir cette preuve; c'est le sujet des six derniers chapitres. Ceux qui s'appliquent à l'étude des Ouvrages de saint Augustin pour en acquérir l'intelligence, satisferont leur curiosité dans ce nouvel Ecrit du P. Serry.

Conférence de l'Ordonnance de Louis XIV. du mois d'Août 1699, sur le fait des Eaux & Forêts, avec celle des Rois prédécesseurs de Sa Majesté, les Edits, Déclarations, Coutumes, Arrêts, Régimens, & autres Jugemens tant anciens que modernes, rendus avant, & en interprétation de ladite Ordonnance depuis l'an 1115. jusqu'à présent, contenant les Loix Forestières de France A Paris au Palais, chez Guillaume Cavelier.

proche la Cour des Aydes , à l'Ecu
de France. 1725. m-4. 2. volumes.
I. vol. pp. 883. II. vol. pp. 796.

COMME les Eaux & Forêts sont une
des principales parties du Domaine
des Rois de France , & des biens de
leurs Sujets, les Rois de France ont fait
de tout tems des Ordonnances pour les
conserver , & pour régler leurs coupes
& leurs usages. Entre ces différentes
Ordonnances, il n'y en a point qui con-
tienne tant de dispositions & de règle-
mens sur cette matière , que celle de
1669. Cependant il y a plusieurs règle-
mens dans les anciennes Ordonnances
qui n'ont point été repétez dans ce nou-
veau corps de Loix pour les Eaux & Fo-
rêts , & depuis 1669. il est intervenu
plusieurs Declarations sur cette matière.
Il est nécessaire de réunir toutes ces Loix,
tant anciennes que modernes , pour s'ins-
truire à fond de ce qui concerne les
Eaux & Forêts, & on a besoin , quand
on commence à étudier cette partie de
la Jurisprudence Française , d'être con-
duit par quelque personne , qui explique
de quelle manière ces Loix sont exécu-
tées. C'est ce que M. de Galon, ancien
Officier de la Maîtrise de Rochefort,
s'est proposé d'exécuter dans ce Com-
mentaire de l'Ordonnance de 1669. Il
cite

cite sous chaque titre les Ordonnances des Rois Prédécesseurs de Louis XIV. qui y ont rapport , & il insere en leur entier les Edits & les Déclarations postérieurs , qui abrogent , qui modifient , ou qui expliquent quelque disposition de cette grande Ordonnance. Il y a joint plusieurs Arrêts du Conseil & du Parlement , même des Sentences rendues dans différentes Jurisdictions qui connoissent des Eaux & Forêts. L'Auteur s'est attaché à recueillir dans les Notes ce qui lui a paru de meilleur dans les Ouvrages de Saint-Yon , de Rousseau , de Durand , de Martin , de Froidour , de Chaufour , &c. & c'est ce qui fait une partie du Commentaire : l'Editeur a eû soin d'ajouter à ce Commentaire les Réglemens intervenus depuis la mort de M. de Galon. Il s'étoit proposé pour modèle dans cet Ouvrage , la Conférence des grandes Ordonnances de 1667. & de 1670. de M. Bornier.

Comme il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail de ces sortes de Livres , nous nous contenterons de rapporter ici quelques exemples.

Le Tit. III. de l'Ordonnance de 1669. regarde les Grands-Maîtres des Eaux & Forêts. Notre Auteur remarque que ces Officiers ont été établis sous différens titres dès le commencement du

447 JOURNAL DES SCA
quatorzième siècle. Ils étoient
tantôt Inquisiteurs, tantôt Ma
tôt Généraux Réformateurs
Forêts. Ils étoient reçus à la
des Comptes. Le Roi Char
blit au dessus de ces Maîtres
verain & Général Grand-Ma
sieur & Réformateur des E
rêts, Isles, Garennes &
France. Jean de Melun,
Tancarville, fut le premier
cette Charge. Il eut pour
dans cette place les plus grands
du Royaume, entre lesquels
Waleran de Luxembourg,
S. Pol, depuis Connétable.
Dans le cours du seizième si
eul des Grands-Maîtres par
Province créés, ensuite supprimés
rétablis, & Claude Seigneur
Premier Gentilhomme de la
du Roi, qui avoit été d'abord
Grand-Maître des Eaux &
France, en fut fait Sur-Intendant
un Brévet du 4. Février 1691
seul la signature au Conseil
qui concernoit les Eaux &
tes les Requêtes adressées
cette matière, les Mandemens
autres expéditions lui étoient
Il envoyoit tous les ans dans
ces les Commissions pour les

bois qui se faisoient dans les Forêts du Roi, & il dressoit l'état général des deniers qui en provenoient. Depuis le décès de Claude de Fleury, il n'y a point eû de Surintendant des Eaux & Forêts, les Controlleurs Généraux, les Directeurs & les Intendans des Finances en ont fait les fonctions. A l'égard des Grands-Maîtres des Provinces, il est arrivé plusieurs révolutions dans leurs Charges. Ils ont encore été supprimez, puis rétablis, & on a partagé leur emploi en établissant des Grands-Maîtres alternatifs & des triennaux, qui ont été supprimez pour la dernière fois par Arrêt du Conseil du 29. Novembre 1719.

L'Edit du mois de Mars 1708. maintient les Grands-Maîtres des Eaux & Forêts dans le droit de prendre le titre de Conseillers du Roi en ses Conseils. Notre Auteur rapporte deux Arrêts du Conseil, l'un du 11. Avril 1682. l'autre du 12. Août 1690. qui attribuent à ces Officiers le droit de *Committimus* au grand Sceau. Par un autre Arrêt du Conseil du 26. Juillet 1695. la veuve de M. le Boults, Grand-Maître du département de Touraine, a été déchargée de la taxe pour la contribution au service de l'arrière-ban. Ces Grands-Maîtres jouissent aussi de l'exemption de Tutelle & de Curatelle, suivant un Arrêt du Conseil du 19. Juillet 1703.

Après ces observations sur les Charges des Grands-Maitres des Eaux & Forêts, M. de Galon vient à l'explication des différens articles de ce titre. Le premier porte que les Grands-Maitres connoîtront en première instance, à la charge de l'appel, de toutes actions qui seront intentées par devant eux, en procédant aux visites, ventes & réformations des Eaux & Forêts, entre telles personnes, & en quelque cas & matière que ce soit : sur quoi l'Auteur remarque que les Ordonnances du mois de juin 1543. Juiller 1544. Mai 1545. Février 1554. Janvier 1586. Mai 1587. & 1589. attribuent aux Grands-Maitres le droit de connoître en première instance de tous délits & actions intentées pendant leurs visites, tant à l'occasion des Forêts du Roi, que de celles des Communautés & particuliers ; mais il avoit été défendu au Grand-Maitre de Touraine par un Arrêt du Parlement du 15. Avril 1638. de connoître d'aucune affaire entre Particuliers. Cet Arrêt ne peut être opposé aux Grands Maitres depuis l'Ordonnance de 1669. Il faut cependant observer que quoique les actions soient intentées devant les Grands-Maitres dans le cours de leur visite, ils ne peuvent s'établir un Tribunal ambulante, & qu'ils doivent juger aux Sieges ordinaires de

Mait-

Maîtrises du Ressort. Ils n'ont de Jurisdiction contentieuse que dans le cours de leurs visites , & il leur est défendu par un grand nombre d'Arrêts du Conseil de rendre aucune Ordonnance ni Jugement en leur Hôtel , à peine de nullité de Procédures , de tous dépens , dommages & intérêts , & de 1000. liv. d'amende ; il ne leur est pas non plus permis de recevoir les oppositions qui pourroient être formées aux Jugemens qu'ils auroient rendus sur les lieux avec les Officiers des Maîtrises ; c'est ce qui est décidé par des Arrêts du Conseil du 21. Juin 1704. 20. Juillet 1709. & 6. Mai 1710.

Cet exemple suffit pour faire connoître la méthode de l'Auteur. Ceux qui sont obligez par leur état à étudier ce qui regarde les Eaux & Forêts auront recours au Livre même. C'est le Recueil le plus ample des Edits , des Déclarations , des Reglemens , & des Arrêts intervenus sur cette matiere depuis 1669.

*Traité des Devoirs des Femmes envers leurs Maris. Système nouveau par M. D.***. A Paris au Palais chez Alexis-Xavier-René Mesnier. 1725. broch. in-12. pp. 70.*

DANS ce Traité qui pourroit mériter aussi bien , le titre des devoirs des maris envers leurs femmes , que celui qu'il porte , des devoirs des femmes envers leurs maris , on propose aux maris trois moyens , pour parvenir , dit-on , à regner comme ils doivent sur leurs femmes.

Le premier est de n'avoir que des opinions , des maximes & des sentimens conformes à la nature des choses , à la vérité & à la raison , en sorte qu'un mari s'accoutume à ne précipiter jamais ses jugemens , & à ne tirer aucune conséquence sans une pleine certitude. Avec cette disposition d'esprit , continue-t-on , si un
 „ homme n'exige de sa femme que ce
 „ qu'il s'impose à lui-même , & qu'il
 „ ne travaille à lui mettre dans l'esprit
 „ que des sentimens raisonnables ; il est
 „ impossible qu'une femme ne se rem-
 „ plisse de confiance pour tout ce qu'un
 „ mari lui dictera ”.

Le second , est de se souvenir qu'il ne suffit pas pour regner sur l'esprit de la femme , de raisonner „ toujours judi-
 „ cieusement , & de ne lui proposer
 „ que des opinions & des maximes sa-
 „ ges , solides & conformes à la rai-
 „ son , mais qu'il faut outre cela , l'y
 „ conduire par des principes & par des
 „ preuves.

„ preuves. D'où vient par exemple,
 „ demande l'Auteur, qu'un mari qui
 „ souhaiteroit reformer l'esprit & les
 „ opinions de sa femme, sur les modes,
 „ sur le jeu, sur la danse, n'en vient
 „ pas à bout ? C'est, répond-il, parce
 „ que ce mari ne sçait pas remonter
 „ jusqu'à la source, aller de principe
 „ en principe, de consequence en con-
 „ sequence, pour dissiper les illusions que
 „ l'exemple, la coutume, l'agrément,
 „ ont jettées dans l'esprit d'une femme,
 „ & qui s'y sont établies ".

Le troisième moyen est de donner
 bon exemple à sa femme. L'Auteur
 fait sur l'usage de ces trois moyens, di-
 verses réflexions à sa manière, & entre
 autres celles-ci ; sçavoir qu'un époux
 doit donc chercher à se rendre, par les
 moyens qui viennent d'être exposez, le
propriétaire absolu du cœur & de l'esprit
 de sa femme, sans jamais employer au-
 cune violence ni d'effet ni de paroles ;
 mais lui dire seulement : *Ton mari aura*
domination sur toi, & tes desirs se rap-
porteront à lui. Les femmes, continue-
 t-il, sont des vaisseaux fragiles, il n'y
 faut toucher qu'avec des menagemens in-
 finis, & il faut sacrifier toute la complai-
 sance dont on est capable, mais, ajoute-
 t-il, regardons la chose du bon côté,
 est-ce considérer, comme l'on doit, la

448 JOURNAL DES SÇAVANS
fragilité d'une femme, que de la lais-
courir par tout où ses caprices vo-
droient l'entraîner? Ces fades complai-
sances, poursuit-il, sont une vaine ex-
cuse d'où procède le peu d'autorité des
maris sur leurs épouses.

Notre Auteur, après quelques autres
réflexions que nous passons, commande
que ingenuement ce qu'il pense du ca-
ractère des femmes. Il leur accorde une
ame intelligente & raisonnable, capa-
ble, dit-il, de discerner le vrai d'avec
le faux, le juste d'avec ce qui peut nuire.
Elles savent encore, selon lui, envi-
sager les choses par leurs diverses faces,
remarquer un principe, unir deux axio-
mes, appercevoir une conséquence,
former une conclusion; mais il prétend
que pour faire toutes ces choses, il leur
faut un guide *perpetuel & inséparable*. Que
ce guide est un mari; & que sans cela leurs
genies trop délicats, *superficiels & sans con-
sistance*, avec la vivacité, & la sensibi-
lité de leur naturel, les jetteroient à tout
moment dans les écarts les plus dangereux.
Telle est l'opinion de l'Auteur sur le
sujet des Dames; mais si son opinion est
véritable, & que selon les raisons qu'il
vient d'alléguer, il faille absolument que
les personnes du sexe ayent de ces guides
perpetuels & inséparables qu'on ap-
pelle

pelle *maris*, le sort de celles qui vivent dans le Celibat est bien à plaindre, puisque faute d'avoir de ces guides, elles ne peuvent, si on l'en croit, mettre en pratique le pouvoir qu'il leur accorde de discerner le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, ce qui est avantageux d'avec ce qui peut nuire, remarquer un principe, unir deux axiomes, appercevoir une consequence, former une conclusion, & (ce qui est pis) empêcher leur esprit vif & sensible, de se jeter à tout moment dans les écarts les plus dangereux. Les filles qui entrent dans les Cloîtres, les parens qui consentent à leur retraite, & les Religieuses qui les reçoivent, ignorent sans doute cette morale. Quoiqu'il en soit, il faut absolument, selon notre Auteur, des maris aux femmes; mais ce qu'il est important de remarquer ici, c'est qu'il veut que ces maris ne leur servent pas seulement de guides, mais qu'ils leur commandent avec souveraineté comme des Princes à leurs Sujets; & que les femmes leur obéissent comme des Sujets à leurs Princes. Il appelle cette obéissance une *obéissance passive*, & il déclare que de dispenser les femmes d'une telle obéissance, c'est une chose aussi criminelle que de favoriser la rebellion des Sujets envers leurs Souverains. Il faut

dire ici une chose à l'avantage de cet Auteur, c'est qu'il n'est point entêté. Il déclare à les Lecteurs qu'il abandonne à leur jugement, *non seulement son stile, ses pensées particulières, certaines manieres de raisonner & de conclure, les tours & les chutes (ce sont ses termes) mais encore l'ordre général, & toute la conduite du discours.* Il ajoute qu'on se tromperoit si l'on croyoit qu'il en fût jaloux, & il dit qu'il promet à tous les Critiques de rire avec eux quand ils lui montreront qu'il est ridicule. On ne peut mieux se ranger à la raison, & les Dames après cela doivent pardonner à l'Auteur, ces autres réflexions: sçavoir, qu'une femme doit être soumise à son mari non seulement à l'égard du cœur, mais à l'égard de l'esprit, des opinions, des maximes & des sentimens; qu'il est certain que les femmes ont chacune en particulier, des raisons infiniment fortes de se défier de leurs lumieres, de leur capacité, des jugemens qu'elles s'avanturent de former d'elles-mêmes: que les sujets de cette défiance, sont 1^o. qu'elles ont le grand organe de l'esprit qui est le cerveau, d'une constitution délicate, sensible, ouverte à toutes les impressions du dehors. 2^o. Que leurs esprits animaux sont vifs, subtils, abondans & se roient avec une extrême rapidité. 3^o. Que

30. Que les plus petites lueurs les frappent , qu'elles s'y attachent avec facilité , & que l'apparence de la vérité les éblouit. 40. Qu'elles ne peuvent souffrir qu'avec une peine infinie , qu'on les tire de l'erreur où elles se plongent elles-mêmes de plus en plus. 50. Que la délicatesse de leur cerveau les met hors d'état de faire des examens suffisans , parce qu'elle les rend incapables d'une profonde attention. 60. Que leurs esprits animaux s'évaporent & s'épuisent dans les plus légères contentions de l'esprit. D'où notre Auteur conclut qu'à la vérité , les femmes peuvent avoir des opinions , des maximes , des sentimens ; mais que ce n'est pas à elles qu'il appartient de les former ou de les choisir. Il ajoute , (& il dit qu'il le prétend) que l'usage de la Raison & de l'intelligence que la femme a reçu du Ciel , se réduit à se rendre attentive aux idées , aux maximes , & aux sentimens d'un mari , afin de les comprendre , de les admettre , & de s'y conformer sans résistance avec un plein abandon d'acquiescement & d'aveu , sans quoi , dit il , les femmes s'éloignent de la circonférence & du territoire de leurs maisons , entreprennent au-delà de leurs droits & de leurs forces.

*Relation du succès de l'Inoculation de la
petite verole dans la grande Bretagne. Par
M. JURIN Docteur en Médecine &
Secrétaire de la Société Royale de Londres.
A Paris chez Pissot 1725. vol. in-12
Traduction de l'Anglois.*

DANS cette dispute , dit M. Jurin , tout roule sur deux points. 1^o. Sçavoir si la petite verole communiquée par l'inoculation , est un moyen suffisant pour garantir celui à qui on la donne , de l'avoir ensuite.

2^o. Si le peril que l'on court dans l'inoculation , est beaucoup moindre que celui que l'on court dans la petite verole naturelle.

En effet si par des experiences répétées on prouvoit bien ces deux choses ; il n'y a point d'homme un peu sensé qui ne convînt que cette pratique seroit très-utile au genre humain. L'Auteur remarque donc , touchant le premier article , que quoiqu'on n'ait pas encore un nombre assez considérable d'exemples , pour se déterminer entièrement ; néanmoins toutes les experiences faites depuis le peu de tems que l'inoculation est en usage , favorisent extrêmement l'affirmative. En Turquie & en Angleterre on a obligé un très-grand nombre de
per

personnes qui avoient été inoculées à soigner des malades qui avoient la petite verole, à les toucher, à coucher même avec eux; & aucun n'en a reçu le moindre mal. S'il arrivoit par hasard quelque exemple du contraire, il ne devoit pas tirer à conséquence contre le succès général de l'inoculation, puisque d'ailleurs il n'est pas certain qu'entre tous ceux qui ont eu la petite verole naturelle, il ne s'en trouve quelques-uns qui l'aient une seconde fois. Et s'il arrive qu'une personne à qui on aura fait l'inoculation, n'ait pas la petite verole par cette opération, comme cela arrive quelquefois, il n'est pas surprenant qu'elle puisse l'avoir par la voye naturelle. Quoiqu'il en soit, M. Jurin promet que si ce cas arrive, il en avertira le public.

Les esprits timides qui pourroient soupçonner que l'inoculation ne garantit pas de la petite verole naturelle, doivent être rassurez par les expériences qu'on a faites; mais ce qui les doit rassurer davantage, c'est que le danger que l'on court dans la petite verole artificielle, est moindre que celui qu'entraîne la petite verole naturelle, les calculs que fait là-dessus M. Jurin, mettent la chose hors de doute. On y verra que de six personnes qui ont la petite verole naturelle, il en meurt presque toujours une.

& que de cinquante sur qui l'on fait l'inoculation, il en meurt une tout au plus.

Après que Monsieur Jurin nous a donné ces calculs qui sont tirez des extraits mortuaires, il fait quelques observations que voici.

10. Que de quatre cens quatre-vingt personnes qui ont souffert l'inoculation, il y en a eu 47. qui ont eu la petite verole par l'opération.

20. Que l'inoculation a eu moins d'effet dans les personnes avancées en âge que dans les enfans.

30. Que la petite verole artificielle a eu des succès moins heureux dans les enfans que dans les adultes.

40. Que si quelques personnes sont mortes par l'effet de l'inoculation, il n'en est mort qu'une sur 50.

Ces observations sont précédées de plusieurs remarques sur les précautions qu'il faut prendre, quand on veut donner à quelqu'un la petite verole artificielle.

10. Il faut choisir des personnes d'un bon tempérament & qui ne soient point malades.

20. Il faut préparer les corps par la saignée, par la purgation, par les éméti-ques, s'il y a de la plénitude dans ces corps.

30. R

30. Il faut prendre la matiere de la petite verole, dans un jeune sujet, qui ait joui d'une bonne santé avant qu'il ait eu la petite verole, & en qui cette maladie ne soit pas violente.

40. Quand on a choisi un sujet pour prendre la matiere de la petite verole, on doit attendre que les pustules soient parvenues a leur maturité; puis on en ouvre quelques-unes avec une petite lancette, on prend de la charpie ou du coton que l'on trempe dans la matiere de ces pustules. On met ce coton ou cette charpie dans une phiole qu'on tient chaudement à la main pour s'en servir.

50. On fait des incisions dans les parties charnuës des bras ou des jambes, à ceux à qui on veut donner la petite verole. Deux incisions suffisent. On met ensuite sur l'incision, la charpie ou le coton, avec une emplatre par-dessus, 24. heures après on peut lever l'appareil & panser les incisions avec du diachylon ordinaire. On fait d'abord le pansement une fois par jour, & ensuite deux fois, on continue jusqu'à la guérison.

Quelquefois vers le 4. ou le 5e. jour, des rougeurs paroissent sur la peau; mais elles disparaissent en peu de tems, le 7. ou le 8. la fièvre survient, & les pustules se montrent le 9. ou le 10. quelquefois cela arrive plutôt ou plus tard.

Voi-

Voici les accidens qui sont survenus aux malades qui sont morts par l'effet de l'inoculation, ou après l'inoculation.

10. M. Spencer âgé de 3. ans reçut l'inoculation à Londres le 2. Avril, l'éruption arriva le 9. jour; mais le 21. le malade tomba en convulsion & il mourut.

20. Mademoiselle Rigby âgée de 18. mois fut *inoculée* à Londres le 29. Avril. 1722. elle devint étiq̃ue & mourut deux mois après l'inoculation.

30. Un domestique de Mylord Bathurst fut inoculé à Londres le 30. Avril 1722. la petite verole parut le 9. jour, elle n'eut d'abord rien de facheux; mais le lendemain de l'éruption le malade vomit beaucoup de bile, il survint un transport au cerveau, & le 7. jour après l'éruption, ce domestique mourut, on lui trouva les poulmons extrêmement enflammés.

40. Mademoiselle Rolt âgée de 9. à 10. ans fut *inoculée* à Londres le 25. Septembre 1723. la petite verole se trouva sèche le 14. jour, mais la fièvre se ralluma, il parut aux articulations, des tumeurs qui suppurèrent, il survint enfin une diarrhée avec 20 ou 30. furoncles, & la malade mourut le 27. Novembre.

50. Mademoiselle Brooksbank âgée de

OCTOBRE 1725. 457

de quinze mois fut *inoculée* à Ealand, elle mourut subitement 11. jours après l'éruption.

60. Mademoiselle Bety à Court fut *inoculée* à Irychurch, l'éruption forma plutôt une érésipele que la petite verole. Les pustules étoient plates, la fièvre augmenta, il sortit par les incisions, une quantité prodigieuse de matiere, enfin la malade mourut le 22. jour.

70. Marie Waller âgée de 5. ans fut *inoculée* le 18. Octobre 1723. auprès de Gosport. L'éruption survint le 6. jour, la petite verole fut confluente & accompagnée de plusieurs taches pourprées, la malade mourut le 12. jour après l'éruption.

Monsieur Jurin dit qu'il ne prendra point de parti: cependant il affoiblit toujours les raisons de ceux qui combattent l'inoculation. Pour nous, nous avons seulement exposé les faits. Comme nous ne voulons point entrer dans le détail des raisons qu'on peut apporter pour ou contre l'inoculation, nous ne dirons rien de la Préface du Traducteur qui ne paroît pas ennemi de l'inoculation. Pour ce qui regarde la Dissertation que ce Traducteur a mise à la fin de l'ouvrage, elle est fort curieuse, on y trouve une explication mécanique des principaux Phénomènes de la transpiration.

PETRI ANTONII MICHELOTTI,
 Tridentini, ad illustrissimum ac cele-
 berimum virum, BERNARDUM
 FONTENELLUM, Regiæ Scien-
 tiarum Academiæ Parisiensi à se-
 cretis, Epistola, quâ aer pulmones
 influens cogat-ne, an solvat sanguinem
 eorum canales permeantem, inquiri-
 tur. *Luxetia Parisiorum. Typis Petri
 Joannis Mariette, viâ Jacobaâ, sub
 signo Columnarum Hercules. 1724.*
 C'est-à-dire : *Lettre de PIERRE-
 ANTOINE MICHELOTTI, à M.
 de Fontenelle, etc. dans laquelle on
 examine, si la respiration sert à com-
 denser ou à rarefier le sang, dans les
 poumons. A Paris, de l'Imprimerie
 de Pierre-Jean Mariette, &c. 1724.
 22-40. pp. 50.*

LA respiration est une des fonctions
 les plus nécessaires à la vie. Les sen-
 timens ne sont point partagés sur ce
 principe, & tout le monde convient
 qu'en cessant de respirer, il faut cesser
 de vivre. Mais lorsqu'il s'agit d'exami-
 ner, pourquoi cette fonction est d'une
 nécessité absolue, les opinions ne sont
 pas à beaucoup près si conformes. Les
 Anciens, comme le remarque M. Mi-
 chelotti, ont crû que le sang étoit ex-
 trahi

trémement chaud & raréfié en entrant dans les poulmons ; & suivant cette pensée , ils ont dit qu'il avoit besoin d'être rafraichi & condensé par l'air. Quelques Modernes ont embrassé le parti de ces premiers Maîtres ; mais le plus grand nombre est d'un avis contraire. Ils assurent presque tous , que l'air renfermé dans les poulmons , agit principalement sur le sang , en le divisant , en le raréfiant , & en le rendant par-là plus propre à couler dans toutes les parties du corps. Quelques raisonnemens qu'on employe , pour établir cette opinion , M. Helvétius les a trouvés aparemment trop foibles pour s'y rendre. Il s'est proposé de faire revivre en partie la doctrine d'*Hippocrate* , de *Galen* , d'*Avicenne* , &c. Nous disons , en partie , parce qu'il ne paroît point que M. Helvétius à l'exemple de ces Anciens , attribue à l'air que nous respirons , l'évacuation des impuretés contenues dans le sang. Il prétend seulement , que le sang poussé par le ventricule droit du cœur , dans les artères du poulmon , est condensé par l'air , avant que d'entrer dans les veines de ce même viscère ; & que cette condensation est le principal usage de la respiration. Les preuves , sur lesquelles se fonde ce célèbre Médecin , sont détaillées avec beaucoup d'or-

460 JOURNAL DES SÇAVANS.
dre dans un Mémoire , qu'il a donné à
l'Académie Royale des Sciences , & qui
est inséré dans le recueil de 1718.

C'est précisément à cette hypothèse
que M. Michelotti s'oppose dans la Dis-
sertation , dont nous rendons compte
aujourd'hui. Pour mettre le public en
état de juger des raisons alléguées de part
& d'autre ; il ne seroit sans doute pas
inutile d'exposer en abrégé le système
de M. Helvétius. C'est à quoi ne man-
que pas l'Auteur de cette Lettre. Il
donne d'abord un précis exact des prin-
cipes , qu'il a dessein de combattre ; &
cette précaution lui étoit nécessaire ,
pour bien faire entendre ses objections.
Pour ce qui nous regarde , comme nous
nous sommes suffisamment étendus , sur la
Dissertation de l'Académicien , dans l'Ex-
trait que nous avons donné du volume ,
où elle est insérée ; nous nous dispense-
rons de répéter ce que nous en avons
dit , en cet endroit. Nous nous contien-
terons de rapporter certains chefs prin-
cipaux , sur lesquels roule toute la dis-
pute ; & nous les rapporterons dans le
même ordre , que suit l'adversaire qui
les attaque. Ceux qui seront curieux
d'un plus grand détail , pourront consul-
ter le Mémoire , dont nous venons de
parler. Ils le trouveront digne d'être lu
en entier. Si quelques Lecteurs veu-

lent s'épargner cette peine , qui seroit pourtant fort bien payée ; ils auront recours au Journal de Mai de l'année 1722. p. 132. *et suiv.*

M. Helvétius prétend , que la couleur vive du sang , dans les veines pulmonaires , vient de ce que l'air , dans la respiration , force toutes les parties de cette liqueur raréfiée à se rapprocher mutuellement.

Pour le prouver , il dit , 10. Que toutes les humeurs de notre corps s'épaississent aussi tôt qu'elles sont touchées immédiatement de l'air ; soit qu'elles soient encore enfermées dans les vaisseaux , destinez à les contenir , soit qu'elles en soient sorties. Par rapport au premier cas , l'Académicien cite une expérience faite sur un chien vivant. On souffla dans la veine jugulaire de cet animal ; & lorsqu'il fut mort , on trouva ses poulmons gonflés d'un sang vermeil & coagulé. Quant au second cas , on l'observe tous les jours dans la saignée.

M. Helvétius assure , 20. que le sang ne devient d'un rouge plus brillant , qu'à mesure qu'il devient plus dense ; comme on peut s'en convaincre par celui , qui étant sorti des vaisseaux , acquiert une rougeur proportionnée à la coagulation qu'il en fait.

Il soutient , 30. que cette liqueur est plus compacte , dans la veine pulmonai-

re, que dans l'artère du même nom : qu'à l'égard de toutes les autres parties du corps, elle est au contraire plus raréfiée dans les veines, que dans les artères; & que c'est la seule variété, qu'on doit attribuer au sang, considéré dans les différens vaisseaux, qui le distribuent; puisque le sang, qui est sorti d'une veine par une très-petite ouverture, devient tout-à-fait semblable au sang artériel. Phénomène, qu'on ne peut rapporter qu'à la multiplication des surfaces, par le moyen de laquelle l'air touche immédiatement plus de parties du sang, les rapproche plus exactement les unes des autres, & leur donne la couleur brillante.

Voilà ce qu'avance l'Académicien; écoutons présentement son antagoniste.

10. Il ne tombe pas d'accord que toutes les liqueurs de notre corps s'épaississent, aussi tôt qu'elles sont touchées immédiatement de l'air. La semence, dit-il, fournit un exemple du contraire.

10. Il attribue la couleur du sang contenu dans la veine pulmonaire & dans toutes les artères, non au resserrement des parties qui la composent; mais à un certain mouvement, à un certain arrangement des globules qui nagent dans cette liqueur. Ce qu'il tâche de justifier par la couleur blanche ou jaunâtre,

qu'on observe même dans un sang, dont les parties sont le plus étroitement liées ensemble, tel qu'est le sang coueneux, que l'on tire aux Pleurétiques.

3^o Il me, que le sang des veines soit plus raréfié, que le sang des artères, & que celui-ci diffère seulement de l'autre, par une consistance plus serrée. En vain M. Helvétius dit, que le sang des artères est plus vermeil, & que par conséquent il est plus compacte, l'Auteur a déjà fait entendre, que cette conséquence ne lui paroît pas juste, en refusant de rapporter la rougeur du sang à une action, capable d'en resserrer les parties. L'Académicien ne gagne pas davantage avec M. Michelotti en observant, que la capacité des artères est plus petite, que celle des veines, excepté dans les poulmons, où toutes les branches de l'artère, prises ensemble, sont d'un plus grand diamètre, que tous les rameaux de la veine, réunis en un seul tronc: qu'il s'ensuit de-là que le sang a dans les artères de tout le corps, un moindre volume, que dans les veines; & que c'est tout le contraire, dans les vaisseaux pulmonaires. Cette conséquence est encore rejetée, parce que, en bonne hydraulique, dit-on, différens degrés de velocity, sans qu'il soit besoin d'avoir recours aux qualités particu-

464 JOURNAL DES SÇAVANS.
culieres des fluides qui sont en mouve-
ment.

Si M. Huetius replique à cela, qu'à la
vérité le sang peut bien aller plus vite,
dans les artères du corps, que dans les
veines; qu'il coule plus rapidement dans
l'aorte que dans l'artère pulmonaire;
mais que si on le considère uniquement
dans les vaisseaux des poulmons, il n'y
a nulle raison de lui supposer un mouve-
ment plus lent dans les artères, que dans
les veines, & qu'ainsi son raisonnement
demeure dans toute sa force: alors M.
Michelotti remarque plusieurs causes,
qui doivent, à son avis, accélérer le
mouvement du sang, dans la veine pul-
monaire. Telles sont les contractions
des conduits charnus, decouverts par
M. Vieussens; la pente de cette veine
vers l'oreillete gauche; la fluidité, que
l'air a déjà communiquée au sang, en
le fouettant, pour ainsi dire, dans tou-
tes les branches de l'artere, &c. Mais ou-
tre cela, il se tient ferme à son princi-
pe d'Hydraulique, en soutenant que si
la difference des diamètres donne au
sang, dans tout le corps, differens de-
grés de vitesse, la même chose doit ar-
river dans les poulmons. Ceux qui ne
seront pas à portée de répondre à cette
derniere instance, pourront suspendre
leur jugement, jusqu'à ce que l'Acadé-
mie

micien ait pris la peine d'y répondre lui-même , & qu'il se soit expliqué sur la cause , qui donne au mouvement du sang plus ou moins de vélo-ité. S'il en admettoit quelque autre , que la différence des diamètres ; l'objection perdrait peut-être un peu de son poids. S'il n'en reconnoissoit point d'autre , il paroît que son adversaire en pourroit tirer quelque avantage.

Quant à l'expérience faite sur le sang tiré d'une veine , par une petite ouverture ; expérience par laquelle il demeure constant , que ce sang acquiert toutes les qualités du sang artériel , M. Michellotti ne croit point que cet effet s'ensuive , de ce que l'air a touché la liqueur , par un plus grand nombre de surfaces : mais seulement de ce qu'il en a pû agiter une plus grande quantité de parties : outre que cette même liqueur tombant goutte à goutte ou comme un filet très-menu , les globules se brisent contre le vaisseau qui les reçoit , & deviennent , par cette division , aussi subtils & aussi propres au mouvement , que les globules du sang artériel.

L'expérience , faite sur le chien , est expliquée de la même manière. Pendant cette opération les secousses violentes des poulmons & de l'air qu'ils renferment , ne manquent pas de subtiliser

les globules du sang , & d'empêcher qu'ils ne s'affaissent les uns sur les autres; de-là vient la couleur rouge & brillante. Pour la coagulation, elle est causée par la pression de l'air introduit dans la veine jugulaire; pression, qui se communiquant jusqu'aux vaisseaux pulmonaires, les tient dans une continuelle distention, & les empêche de se débarrasser du sang, qu'ils contiennent: or ce sang, dénué de mouvement, doit enfin se coaguler.

L'Auteur content, selon toute apparence, des raisonnemens qu'il vient de mettre au jour, réveille ici l'attention de M. de Fontenelle, à qui cette Lettre est adressée; & avec un certain air de confiance, qui ne sçauroit pourtant choquer personne, il lui demande si le système contraire au sien peut se soutenir, après les argumens qu'il vient de proposer? Le public peut compter que cette affaire sera jugée avec la dernière équité, puisqu'elle est entre les mains d'un Arbitre, qui n'est pas moins recommandable par son intégrité que par ses lumières. Un Juge, orné de ces qualités, mérite bien qu'on attende sa décision, nous n'avons garde de la prévenir par la nôtre. Nous croyons seulement pouvoir présenter, que l'Académicien ne demeurera pas chargé d'une
con-

conjecture hasardée à son égard. Il pourroit bien s'être imaginé, (si l'on en croit l'Auteur,) que l'air agit sur le sang, lorsqu'il le condense, comme il agit sur les liqueurs en les glaçant. L'eau certainement occupe un plus grand espace, lorsqu'elle est glacée, que lorsqu'elle est fluide; tout le monde sçait cela, & l'on ne peut gueres supposer que M. Helvétius l'ignore. Comment donc se seroit-il persuadé, que la congélation & la condensation se font de la même manière, puisque, selon lui, condenser une liqueur, c'est proprement en rapprocher les parties, de façon qu'elles soient réduites à un moindre volume, quoiqu'en pareille quantité?

Revenons présentement à quelques points plus essentiels à la question. Le même raisonnement que l'Academicien a fait sur les différens diamètres des artères & des veines, il le fait encore sur la différente capacité des oreillettes & des ventricules du cœur. Il s'est assuré, par les injections les plus exactes, que le ventricule droit est plus ample que le gauche. Tous les deux contiennent cependant la même quantité de sang; il faut donc que le sang soit plus raréfié dans le premier que dans le dernier.

Si cet argument paroît fort, ce n'est pas à M. Michelotti, puisqu'il se pro-

468 JOURNAL DES SÇAVANS
met de le détruire de deux facons
miere de ses réponses est son
hypothese remarquable par la
Il suppose seulement, qu'à cha-
tole, le ventricule gauche est
ment rempli de sang; au lieu qu'il
n'en est jamais tout-à-fait plein
cas, d.t-il, qui empêchera, que
sang poussé par le ventricule
puisse entrer dans le gauche,
cours de la condensation? Vrai-
tivement la difficulté levée
beaucoup de peine. Que l'auteur
supposoit-il de même, il ne
moment, que les artères sont
pleines; pendant que les veines
sont pas? Rien ne seroit plus
de, que de pareilles suppositions
reste, il faut rendre justice à
il est trop judicieux & trop exact
dans tout ce qu'il écrit, pour
en sa faveur quelque chose de
di, sans y être autorisé. L'auteur
cien a dit, que la cavité du
droit est plus petite, que celle
lette droite, dont il reçoit le sang
peut donc conclure, que cette
n'est jamais pleine, & cela par
teur ne trouve pas d'inconvénient
férer la même chose, par le
ventricule du même côté.

En second lieu, M. Michon

que les fibres charnuës du ventricule gauche pouvant se contracter plus fortement que celles du ventricule droit, elles peuvent aussi se dilater davantage; effet, que doit encore faciliter l'impulsion du sang, poussé dans le ventricule gauche avec beaucoup plus d'impetuosité, que dans le ventricule droit. D'où l'Auteur conclut enfin, que ces deux cavitez peuvent contenir la même quantité de quelque fluide que ce puisse être, sans qu'il soit plus raréfié dans l'une que dans l'autre.

De la fluidité du sang dans les artères, M. Helvétius tire une conséquence; M. Michelotti en tire une autre tout opposée. Le premier assure que le sang ne peut être plus fluide, sans être plus dense en même temps, ce qu'il tâche de rendre sensible, par l'exemple de l'eau de savon & du chocolat, qui perdent beaucoup de leur fluidité par la raréfaction, puisque plus on agite ces liqueurs, en les faisant mousser, & moins elles sont fluides. Le second prétend, au contraire, que la densité & la fluidité se détruisent réciproquement; puisqu'une liqueur n'est fluide, qu'autant qu'elle est facile à diviser, & que plus elle est dense, plus elle résiste à sa division. Pour ce

470 JOURNAL DES SÇAVANS.
von , si ces liqueurs sont plus fluides ,
après qu'elles ont été longtems agitées ,
que dans le tems même qu'on les fouette
actuellement ; ce n'est point , parce que le
repos en rapproche les parties ; c'est par-
ce que ces mêmes parties , à force d'être
battues , sont tellement broiées & divi-
sées , qu'elles deviennent par-là beau-
coup plus propres au mouvement. Cet-
te explication est claire , & nous croïons
que l'on en sera content ; pourvu
qu'on ne soit pas curieux de sçavoir ,
par quelle raison le chocolat est plus flui-
de , avant que d'avoir été foueté , qu'il
ne l'est , pendant qu'on travaille à le fai-
re mousser.

Pour prouver enfin , que le sang ar-
teriel est plus raréfié que celui des vei-
nes , M. Michelotti ajoute une experien-
ce à tous ses raisonnemens. Il a percé
l'aorte & la veine cave d'un chien vi-
vant , il a tiré une égale mesure de sang
de l'un & de l'autre vaisseau ; le sang
de l'artère pesoit un peu moins que ce-
lui de la veine , d'où il infere qu'il étoit
aussi moins condensé.

L'Auteur n'a plus à combattre que
deux argumens dont l'Académicien a
fait usage , pour prouver que l'air condense
effectivement le sang dans les poumons.
Le premier est tiré de la circulation du
sang dans le fœtus ; le second est emprunté
des

des syncopes , occasionnées par un air trop chaud, trop parfumé, ou trop raréfié.

10. Le sang qui sort du ventricule droit, dans le fœtus, n'entre pas tout dans l'artère pulmonaire; parce que ne pouvant être condensé, dans les poumons, qui ne reçoivent point l'air, il engorgeroit ou romproit infailliblement les veines, plus petites que les artères. Il étoit donc nécessaire, qu'une partie de ce sang fût détournée, & portée droit à l'aorte, par un canal particulier, qui devient inutile, aussi tôt que le gonflement du sang peut être diminué dans les poumons, c'est-à-dire, aussi tôt que l'enfant respire. C'est l'explication de l'Académicien; celle de l'Auteur est différente. Il n'a égard qu'à l'affaiblissement des extrémités *bronchiales*, & des cellules pulmonaires qui comprimant les petits vaisseaux sanguins, s'opposent nécessairement à l'entrée du sang, & qui le laissent entrer facilement, dès qu'ils ont la liberté s'étendre.

M. Michelotti va plus loin. Il prétend que la circulation du sang dans le fœtus, bien loin d'être favorable au système de M. Helvétius, est, au contraire, tout-à-fait propre à le renverser. En effet, continue l'Auteur, quoique la capacité de l'aorte soit beaucoup moindre,

dre, que celle de la veine cave; tout le sang, qui sort de ce dernier vaisseau, est cependant reçu par l'autre, & cela sans avoir été condensé. Où est donc la nécessité, d'admettre cette prétendue condensation, pour concevoir la circulation du sang, dans ceux qui respirent?

20. L'Académicien croit que si l'on tombe en foiblesse dans un air trop chaud, trop subtil, ou trop chargé de corpuscules odoriferans, c'est parce qu'un air de cette nature n'est pas capable de diminuer suffisamment la raréfaction du sang; comme on peut s'en convaincre, par le gonflement, qui survient, dans ces sortes de syncopes, à toutes les parties extérieures. Il est donc impossible alors, que tout le sang de l'artère pulmonaire soit reçu par la veine; il faut que le poumon s'engorge. Le sang coule en petite quantité dans le ventricule gauche, & dans toutes les parties du corps; de là naissent tous les symptômes, qui accompagnent la syncope.

M. Michelotti accorde bien, que tous ces accidens proviennent de ce que le cours du sang est intercepté dans les poumons; mais il prétend, que l'engorgement des vaisseaux pulmonaires vient uniquement, de ce que l'air dont on a parlé, n'a pas assez de force, pour enfler les vésicules des poumons, & pour
facili-

faciliter par ce moyen le passage du sang.

L'Auteur finit sa Lettre par deux raisonnemens , qui tendent à faire remarquer deux absurdités , dans l'hypothèse de M. Helvétius. Nous allons d'abord à celui , que nous entendons le mieux.

10. Si le sang étoit plus condensé dans les artères que dans les veines , il s'ensuivroit , dit l'Auteur , que le mouvement du sang devoit avoir la même vitesse dans ces deux genres de vaisseaux ; & voici comme il entreprend de le démontrer. Supposons (dit-il,) que la capacité de l'aorte soit en raison double avec la capacité de la veine cave , & que la raréfaction du sang contenu dans ce dernier canal soit aussi en raison double , avec la raréfaction du sang renfermé dans le premier. Pareille quantité de sang doit parcourir en même temps , un espace égal , dans ces deux conduits , si la vitesse du mouvement est égale dans tous les deux ; & alors on concevra , qu'un pouce de l'aorte fournira , dans un tems marqué , ce qu'il faudra précisément de sang , pour remplir un pouce de la veine cave. Mais si la vitesse du mouvement étoit plus grande dans l'artère que dans la veine ; si le sang , par exemple , couloit dans ce le-la , avec deux d. grés de vitesse , & dans celle-ci , avec un

un seulement ; la veine , en ce cas , ne pourroit contenir tout le sang de l'artère , à moins qu'elle ne fût d'un diamètre quatre fois aussi grand , que le diamètre de la même artère.

Cela nous paroît fort bien déduit ; mais que sçait-on , si l'Académicien ne dira pas , que la différence des diamètres est compensée , moitié par la rarefaction , moitié par la vitesse du mouvement ?

20. M. Michelotti assure , que la circulation du sang ne pourroit subsister , dans l'hypothèse de l'Académicien. Car , (observe-t-il ,) si la capacité de l'oreillette droite du cœur est à celle de l'oreillette gauche , comme onze sont à dix ; il s'ensuit , que dix parties du sang contenu dans le commencement de l'aorte , occupent , lorsqu'elles sont rarefiées , le même espace , qu'onze parties du sang renfermé dans la veine cave , auprès du cœur. Mais les observations de l'Hydraulique & de l'Anatomie nous apprennent , qu'il passe , à chaque instant , une égale mesure de sang , par l'aorte & par la veine cave ; & dans le système de M. Helvétius , dix mesures du sang artériel acquièrent , dans la veine cave , le volume d'onze à cause de la rarefaction. Il faut donc conclure , que la veine reçoit onze mesures de sang , pendant

est qu'elle n'en rend que dix ; qu'ainsi elle doit, en peu de temps, être engorgée, & former un obstacle insurmontable à la circulation du sang.

Nous avons crû devoir exposer ce raisonnement, par une simple traduction. Nous aurions craint de l'altérer, si nous en avions usé autrement ; & de cacher par quelques changemens les plus indifférens en apparence, toute la solidité de la démonstration. Car nous sommes obligés d'avouer ingenuëment, que nous ne sentons ni la justesse de la conséquence, ni la force de l'argument, quand nous nous représentons, que les dix mesures de sang, fournies par l'aorte, peuvent rentrer dans l'oreillette droite, même après avoir acquis le volume d'onze, par la raréfaction ; & qu'elles peuvent ensuite trouver leur place dans l'oreillette gauche, après avoir été réduites au volume de dix, en passant par les poumons.

En général, nous pouvons avancer, que l'Auteur de cet Ouvrage combat l'opinion de l'Académicien, de la manière du monde la plus utile au Public. On ne remarque point en lui cette espèce d'animosité, trop ordinaire aux Ecrivains antagonistes, & qui fait souvent perdre aux Lecteurs tout le fruit d'une dispute littéraire, en les amusant par des

476 JOURNAL DES SÇAVANS.
traits satyriques , presque toujours fort
étrangers à la question , & en les inté-
ressant , plutôt par les mouvemens d'une
jalousie mal-placée , que par les moyens
de connoître la vérité. M. Michelotti est
fort éloigné de ce défaut ; il ne fait pa-
roître aucun intérêt personnel , dans la
manière ingénieuse dont il travaille à
éclaircir un point important. La poli-
tesse la plus délicate assaisonne par tout
ses objections ; & la modération , avec
laquelle il oppose son sentiment à celui
de M. Heivétius , prouve assez , qu'il
n'a d'autres vues , que de perfectionner
la connoissance de l'œconomie animale.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE BRUXELLES.

IL paroît ici un Ecrit imprimé avec la
permission de M. le Cardinal d'Alsace,
Archevêque de Malines. C'est un projet
de *l'Histoire de l'Eglise d'Utrecht* , de-
puis le changement de Religion arrivé
dans les Provinces-Unies. On promet
dans cet Ecrit de faire voir que le Siège
Episcopal d'Utrecht ayant été aboli vers
la fin du seizième siècle, le Chapitre fut
entièrement détruit en 1622. par l'exclu-
sion de tous les Chanoines Catholiques,
qui furent alors dispersés. Depuis ce

tem

tems-là , dit l'Auteur du Projet , il y a toujours eû , à la place des Evêques d'Utrecht , des Vicaires Apostoliques , dont M. Codde a été le sixième , ayant été nommé par le S. Siège en 1688. & sacré l'année suivante Archevêque de Sebaſte. Ce Prélat fut accusé de Janſenisme & de Rigorisme en 1690. Il toléroit , dit-on , que les Prêtres administraſſent les Sacremens & fiſſent les Prières de l'Eglise en Langue vulgaire. Il étoit lié avec les Peres Quesnel & Gerberon , & on ajoute qu'il favorisoit l'impreſſion & le débit des Livres des Janſeniſtes ; ce qui donna occasion au *Mémoire* imprimé *touchant l'état & le progrès du Janſenisme en Hollande* , & à un Décret par lequel M. Codde fut cité à Rome. Il partit & y arriva en 1700. En 1702. il fut ſuspendu du Vicariat , & Théodore Cock fut établi Provicar Apostolique. Mais les Etats Généraux défendirent à celui ci l'exercice de ſes fonctions. Les Prêtres d'Utrecht prétendirent que représentant l'ancien Chapitre de cette Ville , M. Codde n'avoit pu être ſuspendu ſans leur conſentement , ni M. Cock délégué en ſa place. Tel fut l'avis du P. Quesnel , & cette prétention fut ſoutenue & attaquée par pluſieurs Ecrits. Cependant M. Codde retourna en Hollande , & M. Cock ſe retira. Le

premier fut entierement déposé par le Saint Siège en 1704. & en conséquence il s'abstint de toutes les fonctions, quoiqu'on le pressât de les continuer. Il mourut en 1710. Le Pape a depuis nommé successivement quatre Vicaires Apostoliques, qui ont été rejettés par les Prêtres d'Utrecht, & par plusieurs Catholiques de Hollande attachez à ces Prêtres, qui se qualifient de Chanoines d'Utrecht; aussi ont-ils élu successivement deux Vicaires, sans prendre l'attache du S. Siège. Le dernier est M. Steenoven, qu'ils déclarèrent en 1723. élu par le Chapitre pour remplir le Siège d'Utrecht. L'Auteur s'engage à faire voir que le droit d'élection à l'égard de l'Evêché d'Utrecht est aboli, & ne peut plus être exercé, le Clergé d'Utrecht n'étant point en état de rappeler un droit perdu. Comme ce Clergé prétend que le Siège Episcopal d'Utrecht a subsisté depuis la Réforme, & depuis qu'il a été soumis aux Etats Généraux. L'Auteur promet de réfuter cette prétention, en faisant voir que l'Eglise d'Utrecht doit être regardée comme une Eglise tombée, dépouillée de toute Jurisdiction, & réduite à l'état de simple Mission. Il examinera aussi, si les Prêtres d'Utrecht doivent être regardez comme Schismatiques, supposé qu'ils persistent dans

dans leur préteution. Il discutera la validité de l'élection de M. Steenoven, & traitera à cette occasion des droits du S. Siège pour la consécration & la confirmation des Evêques. Enfin si l'on en croit l'Auteur, il refutera solidement tous les Libelles écrits en Langue vulgaire à ce sujet, qui ont été tirez d'un Ouvrage postume du Pere Quesnel, & il répondra sur tout au Livre intitulé: *La cause de l'Eglise d'Utrecht.*

D E N A P L E S.

M. Como Napolitain, va bientôt publier l'*Histoire des Papes & des Cardinaux du Royaume de Naples*, écrite en Latin. Il est fait mention du projet de cette Histoire dans les additions à l'*Italia Sacra* de M. Ughelli.

D E P A R I S.

M. Brillon Avocat au Parlement va donner incessamment une nouvelle édition du *Dictionnaire des Arrêts* augmentée de plus de moitié. Il y aura 6. vol. *in-fol.* dont trois sont déjà imprimés.

M. l'Abbé de Brion a publié depuis peu deux Lettres. La première à M. l'Evêque de Soissons, par laquelle il tâche de se justifier

480 JOURNAL DES SÇAVANS.
 tifier du *Quietisme*, dont on l'avoit accusé. La seconde Lettre est adressée à M. le Curé de saint Sulpice sur le même sujet; dans laquelle il prétend qu'il est impossible de faire voir aucune trace du *Quietisme* dans tous ses Ouvrages.

TABLE DES ARTICLES.

OCTOBRE 1725.

- I. L'Abbé de SAINT PIERRE, *Mémoire pour diminuer le nombre des Procès.* 362
- II. Sermons du P. HUBERT. 374
- III. Le P. J. B. DUCHESNE, *de Prædestinatis.* &c. 378
- IV. NADAL, *Histoire des Vestales.* 398
- V. Mlle. RICOBONI, *Lettre au sujet de la nouvelle Traduction du Poëme de la Jérusalem délivrée.* 414
- VI. F. JAC. HYACINTH. SEBAST. D. Augustinus D. Thomæ conciliatus. 435
- VII. Conférence de l'Ordennance de Louis XIV. sur le fait des Eaux & Forêts, avec celles de ses Prédécesseurs. 439
- VIII. Traité des Devoirs des Femmes envers leurs Maris. 446
- IX. JURIN, *Relation du succès de l'Inoculation de la petite Variole dans la G. Bretagne.* 452
- X. BETRI ANTONII MICHELOTTI, *Epistola, qua ær pulmones influens cogatur an solvar sanguinem &c. inquiritur.* 458
- XI. Nouvelles Littéraires. 476

F I N.

JOURNAL
DES
CAVANS,

NOVEMBRE 1725.

Augmenté de divers Articles qui ne se
trouvent point dans l'Edition
de Paris.



A AMSTERDAM;

Chez les JANSONS à WAESBERG.

M DCC XXV.

CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent
chez les WASSBERGE.

Ceremonies & Costumes Religieuses de tous les
Peuples du Monde . representées par des figures
dessinées de la main de Bernard Picard , avec
une Explication Historique & quelques Disserta-
tions curieuses. fol. 3. voll.

Cours nouveau de Mathematique à l'usage de l'Ar-
tillerie & du Genie ou l'on applique cette Scien-
ce à la theorie & à la pratique des differens Su-
jets qui peuvent avoir raport à la Guerre par
M. BELIDON. 4. Paris 1725.

Faveurs & disgraces de l'Amour ou les Amans
Heureux, trompez & malheureux. Tome troisieme.
12.

Histoire des Traitez de Paix & autres Negotia-
tions du dix septieme Siecle depuis la Paix de
Verdun jusqu'à la Paix de Nimègue , où l'on
donne l'Origine des pretentions anciennes & mo-
dernes de toutes les Puissances de l'Europe. fol.
2. voll.

Mechanique Nouvelle ou Statique par Mr. V A R I-
ON. 4. Paris 1725. 2. voll.

Recreations Mathematiques & Physiques qui con-
tiennent plusieurs Problemes avec un Traité de
Horloges Elementaires par Mr. O Z A N A M. 4.
4. voll. Paris 1725.

Temple de Gnide. 8.

M A T T H. H I L L E R I Hierophyticon , seu
Commentaria in loca Scripturæ Sacræ , quæ
Plantarum faciunt mentionem. 4.

F R A N C. P A P P I Ord. St. Bened. Hortu-
lus Biblico-Moralis & Asceticus pro floribus
exhibens septuaginta fasciculos Doctrinæ
naturæ Moraliæ & Asceticæ. 4.

E V E R A R D I O R T O N I S de Servio Sulpicio
Rufo Jurisconsultorum Principe Dissertatio. 4.

JOURNAL DES SCAVANS,

3
NOVEMBRE MDCCXXV.

*Second MEMOIRE pour l'Archevêque de
CAMBRAY, servant de Replique à la
Réponse de l'Abbé d'Auvergne,
- brochure in fol. pp. 18.*

M. l'Abbé d'Auvergne s'est proposé
de prouver dans son second Mé-
moire, 19. que le Pape n'auroit pu ac-
corder à M. l'Abbé de saint Albin la Coad-
jutorerie du Prieuré de S. Martin des
Champs. 20. Qu'il ne l'a point accordé.
30. Que quand il l'auroit pu, & qu'il
l'auroit fait, l'inexécution de la Bulle la
rendroit inutile. 40. Que le consente-
ment de M. l'Abbé de Clugny à la Bulle
de Coadjutorerie n'a pu l'empêcher de
conférer le Benefice, comme vacant par
la mort de M. l'Abbé de Lionne.

On répond au premier moyen pour
M. l'Archevêque de Cambray, que ce
qui est prescrit de droit positif est suscep-
tible de toutes sortes de dispenses, & que

le pouvoir de dispenser reside entier dans la personne du souverain Pontife. Le Pape peut accorder ces graces, sans qu'il y ait de necessité ou d'utilité évidente pour l'Eglise. C'est pourquoi il peut permettre à des Laïcs d'avoir des pensions sur les Prélatures, & aux Evêques de posséder avec leurs Evêchez, des Benefices sujets à residence. Il est vrai que quand les dispenses sont extraordinaires, elles ne peuvent être exécutées en France sans le consentement du Roi; car les meilleurs Auteurs conviennent que les libertés de l'Eglise Gallicane consistent principalement au droit d'empêcher que les Papes n'entreprennent rien en ce Royaume au préjudice de la disposition des anciens Canons, si ce n'est au moins du consentement du Roi & du peuple; mais des que le Roi a permis qu'une dispense qui ne contient rien de contraire au Droit naturel & au Droit divin soit exécutée, & qu'il a expliqué sa volonté par des Lettres patentes, il n'est plus permis d'en contester la validité. C'est ce qui est bien marqué par l'article 2. de l'Ordonnance d'Orléans qui défend à tous Juges, quand ils jugeront le possesseur des Benefices, d'avoir égard aux Dispenses octroyées contre les saints Decrets & Conciles, & aux importuns de s'en servir, s'ils n'ont congé de
per.

N O V E M B R E 1725. 485

permission du Roi. En observant ces formalités on admet en France plusieurs dispenses, qui ne sont pas moins contraires aux anciens Canons, que celle qui a été accordée à M. l'Archevêque de Cambray pour le Prieuré de saint Martin des Champs, telle est la dispense accordée à l'Ordre de saint Lazare, pour que les Chevaliers, quoique mariez, puissent conserver des pensions sur les Benefices, celle qu'avoit obtenue, le Cardinal de Richelieu pour tenir en même tems l'Abbaye de Clugny & le Prieuré de saint Martin des Champs, quoique ce dernier Benefice soit à la collation du premier. M. l'Archevêque de Vienne a lui-même profité de cet exemple, & il a possédé jusqu'à 1720. en vertu d'une dispense trois Prieurez dépendans de l'Abbaye de Clugny. La Coadjutorerie d'un Prieure tenu en Commande, n'est pas même sans exemple en France. Il y en a un pour le Prieuré de saint Christophe de Ruffey dans le Diocèse de Besançon. Après la mort du titulaire qui avoit obtenu un Coadjuteur on attaqua la Balle de Coadjutorerie par l'appel comme d'abus. Cependant le pourvû à titre de Coadjutorerie fut maintenu par un Arrêt contradictoire du Parlement de Besançon du 7. Avril 1718. Le Collateur du Be-

nefice n'avoit point consenti à la Coadjutorerie; mais le Roi l'avoit approuvée par des Lettres patentes.

Il est vrai, ajoute M. l'Archevêque de Cambray, que le Concile de Trente ne permet pas expressément au Pape d'accorder des Coadjutoreries pour les Benefices simples, comme il le permet pour les Evêchés, mais il ne le lui défend point; quand il le défendrait, l'obstacle seroit bientôt levé; parce que la défense ne seroit que de droit positif, & que le Concile declare expressément dans le chapitre 21. de la Session 25. que ce qui a été arrêté sous quelque clause que ce soit, ne pourra donner aucune atteinte aux droits du saint Siége.

Le défenseur de M. l'Archevêque de Cambray répondant au défaut de cause legitime de Coadjutorerie qu'on lui a objecté, prétend qu'il ne faut point de cause pour que le Pape puisse faire grâce, dans le cas d'une dispense personnelle; qu'il a eue une cause pour accorder la Coadjutorerie dont il s'agit, & que toute cause est legitime, quand le Pape & le Roi ont bien voulu l'approuver.

Par rapport aux Arrêts qui ont déclaré abusives les Coadjutoreries de l'Aumônerie de Metz & de la Chescene de Nantes, M. l'Archevêque de Cambray insiste particulièrement, sur ce que la
Bulle

N O V E M B R E 1735. 483

Bulles de la premiere n'avoient point été confirmées par des Lettres patentes, & sur ce que par les Lettres patentes obtenues pour la seconde depuis l'appel comme d'abus, le Roi ne dérogeoit pas aux loix du Royaume, & n'approuvoit la Coadjutorerie qu'autant qu'elle se trouveroit conforme aux Loix & aux usages de la France.

Il fait remarquer ensuite, pour répondre a une des objections de M. l'Abbé d'Auvergne, que le Roi approuve & confirme expressement la Coadjutorerie, qu'il déroge a cet effet à toute loi & usage contraire, & qu'il veut que la Bulle soit exécutée, *pourvu qu'au surplus*, (c'est-à-dire qu'en autre chose qu'en la Coadjutorerie) il n'y ait rien de contraire aux libertés de l'Eglise Gallicane.

Sur la seconde proposition M. l'Archevêque de Cambrai soutient que le Pape a voulu lui accorder la Coadjutorerie du Benefice tel qu'il est, non comme d'un Benefice dont le Commendataire fut chargé de la discipline reguliere, puisqu'il dit dans la Bulle, en parlant du Prieuré de saint Martin des Champs, *cui cura non imminet animarum*. Le Pape a dérogé par sa Bulle à toutes Constitutions contraires à la Coadjutorerie, *contrariis quibuscumque*, & pour faire voir que cette clause n'étoit point une simple

488 JOURNAL DES SÇAVANS.
derogation de stile, il a pris soin d'imprimer que c'étoit pour cette fois seulement.

A l'égard de la fulmination, on ne peut regarder comme un défaut, dit M. l'Archevêque de Cambray, qu'elle n'ait point été confirmée par des Lettres patentes; car comme on ne peut exécuter en France ces grâces extraordinaires sans la permission du Roi, les Lettres patentes doivent précéder la fulmination. Bien loin que l'Official ait manqué à remplir l'intégrité de sa mission, il a fait plus qu'il ne devoit. Il lui suffisoit de s'instruire par lui-même des causes énoncées par la Bulle. Il s'en est assuré par le suffrage des témoins qu'il a entendus, & on assure que son procès verbal justifie, qu'il a pleinement rempli tout ce que la Bulle exigeoit de lui. La fulmination de la Bulle de Coadjutorerie n'est que le jugement de la capacité du sujet, comme le visa sur une provision est le jugement sur la capacité du pourvû par mort; c'est la Bulle qui est le véritable titre du Coadjuteur.

M. l'Archevêque de Cambray vient ensuite à la fin de non recevoir. Voici le précis de ses raisonnemens sur ce sujet. M. l'Archevêque de Vienne croit sans pouvoir au moment qu'il a donné des provisions à M. l'Abbé d'Auvergne.

N O V E M B R E 1725.

car il avoit demandé , sollicité , obtenu
sur sa propre Requête , l'enregistrement
des Lettres patentes pour confirmer la
Coadjutorerie. Pour pouvoir conferer le
Benefice comme vacant par la mort de
M. l'Abbé de Lionne , il faudroit non
seulement qu'il interjettât appel comme
d'abus de la Bulle , mais encore qu'il
formât opposition à l'Arrêt d'enregistre-
ment des Lettres patentes : & comme
il n'y a point de Tribunal en France qui
pût le recevoir opposant à un Arrêt qui
n'a fait que lui adjuger ses conclusions,
il n'y a point de Tribunal qui puisse re-
cevoir l'opposition de M. l'Abbe d'An-
goulême , lequel n'a pas plus de droit que
M. l'Archevêque de Vienne qui lui a
conferé le Benefice.

Mais ce consentement du Collateur
rend-il la Coadjutorerie legitime , mal-
gré les abus qu'elle renferme , de sorte
que le Collateur soit obligé de la soutenir ?
Ce n'est point le consentement du Col-
lateur , répond M. l'Archevêque de
Cambray qui rend le titre Canonique ;
quand il est une fois revêtu de l'autorité
des deux Puissances , il n'y a rien à
reparer , le consentement ne sert qu'à
le rendre plus parfait , & à former dans
tous les cas une fin de non recevoir
également invincible contre le Col-
lateur , & contre son pourvu .

On persiste à soutenir pour M. l'Archevêque de Cambray, que l'on a toujours déclaré non recevables les Parties qui ont interjetté appel comme d'abus des actes qu'elles avoient passez ou approuvez, & on répond à l'Arrêt du Parlement d'Aix pour la Prévôté de Pignau, que le Chapitre qui a été reçu appellant comme d'abus de l'union qui avoit été faite de cette Prévôté, n'y avoit point consenti, qu'il s'étoit au contraire toujours opposé à cette union, & que le Pape avoit jugé l'opposition à Rome contre la disposition expresse du Concordat, qui l'oblige à commettre des Juges deleguez en France, pour statuer sur de pareilles oppositions.

La dernière circonstance, que M. l'Archevêque de Vienne n'a consenti à la Coadjutorerie qu'après l'expédition des Lettres patentes & l'enregistrement au Grand Conseil, n'arrête point M. l'Archevêque de Cambray. Il soutient que le consentement du Collateur ne faisant que perfectionner la Bulle de Coadjutorerie, il est indifférent que ce consentement précède ou qu'il suive l'obtention de la Bulle. Il confirme cette proposition par ce que dit Du Moulin sur la règle de *infirmis resignantibus*, que si le Pape conféroit un Benefice en patronage Laïc, en cas que le patron y consente, les

provisions seroient valables, si le patron les approuvoit, de maniere qu'il ne pourroit presenter une autre personne pour la faire pourvoir par le Collateur ordinaire.

Nous avons remarqué dans le Journal de Septembre, p. 264. que M. l'Abbé d'Auvergne avoit fait imprimer deux petits Mémoires, qu'il avoit présentés à Messieurs les Commissaires, sur la question si M. l'Abbé de saint Albin étoit Diocésain de Paris ou du Mans. M. l'Archevêque de Cambray se contente de repondre en peu de mots à ces deux Mémoires, qu'il a fait voir dans des réponses qu'il feroit imprimer, si cela étoit nécessaire, que ce moyen étoit absurde dans le droit; & que dans le fait, la notoriété publique & le certificat d'une sage-femme de Paris, ne permettoient pas de revoquer en doute sa naissance à Paris.

CLEMENTIS XI. Pont. Max. BULLARIUM, c'est-à-dire, *Bullaire du Pape Clement XI.* A Rome 1723. de l'Imprimene de la Chambre Apostolique, in-fol. pp. 616.

C E volume commence par un éloge historique du Pape Clement XI. L'Imprimeur assure que c'est un Prélat de la Cour de Rome, témoin oculaire

de la plupart des faits qu'il rapporte qui est Auteur de cet éloge. Le public est trop instruit de la Vie de Clement XI. pour que nous nous arrêtions à en donner ici un précis. Il nous suffira de remarquer en général que le Panegyriste s'attache surtout à faire remarquer les progrès que ce Pape fit dès sa plus tendre jeunesse, dans les Sciences tant Ecclesiastiques que Civiles, les différens emplois par lesquels il a passé avant que d'être élevé au souverain Pontificat, ce qu'il a fait pour l'Eglise Catholique, & pour le gouvernement des Etats du Domaine de saint Pierre, pendant le tems qu'il a occupé le saint Siege.

Le Bullaire a été imprimé par l'ordre du Cardinal Albano, & est divisé en trois parties. La premiere, contient les Bulles, les Constitutions & les Brefs les plus memorables de Clement XI. Dans la seconde on trouve les Edits, les Decrets, les Monitions, faits sous le Pontificat de Clement XI. & de sa autorité par le Vicaire, le Camerier, le Prefet de la signature de justice, le Prodataire, le Gouverneur de la Ville de Rome, l'Auditeur Général, le Tresorier Général de la Chambre Apostolique, & par plusieurs Congregations particulieres, tant pour le Gouvernement spirituel que temporel de la Ville de Rome & de l'Estat dont le

N O V E M B R E 1725. 493

le Pape est Souverain. On trouve dans la troisième part.e, les Edits, les Déclarations, & les Décrets des différentes Congrégations du saint Office, des Evêques & des Réguliers, du Concile de Trente, de la Propagation de la Foi, de l'immunité Ecclesiastique, des Rits, des Indulgences, des saintes Reliques, de l'Index des Livres défendus, de la Discipline régulière, des Congrégations établies tant pour les affaires des Etats du Pape que de la Ville de Rome.

Entre les Bulles de Clément XI. il y en a de Dogmatiques; d'autres qui regardent la Jurisdiction Ecclesiastique; d'autres qui ne concernent, que la Discipline Ecclesiastique & la réformation des mœurs; il y a aussi plusieurs Bulles d'Indulgences & des Canonisations des Saints, & quelques-unes pour des affaires temporelles. Les principales Bulles dogmatiques sont celles que ce Pape a données contre les cinq Propositions, & contre le Livre de Jansenius, la Constitution qui condamne les cent & une Propositions tirées des Reflexions morales du P. Quesnel sur le Nouveau-Testament, & la Bulle de 1715, par laquelle le Pape a voulu que tous les Missionnaires de la Chine, avant que de partir pour cette Mission, fissent serment d'observer, par rapport au nom

de Dieu en Chinois, & par rapport au culte de Confucius & des ancêtres, ce qui est prescrit par le Décret du saint Office, qu'Innocent XII. avoit approuvé, & que Clement XI. avoit confirmé en 1704. On a inséré en différens endroits de ce Bullaire plusieurs Pièces concernant les disputes entre les Missionnaires de la Chine, dont la lecture instruira ceux qui voudront apprendre ce qui s'est passé à Rome sur ce sujet.

Les Bulles les plus remarquables, par rapport à la Jurisdiction Ecclésiastique, sont celles qui concernent la Légation du Royaume de Sicile, contestée par le Cardinal Baronius, & qui a fait tant de bruit pendant que le Duc de Savoye étoit en possession du Royaume de Sicile.

Comme la Bulle de Clement XI. pour l'Ordre militaire de Constantin est moins connue en France que celles dont nous venons de parler, nous en donnerons le précis. Le Pape expose dans le préambule l'état présent de cet Ordre; on y voit que Jean-André l'Ange Flavie Comnene, Prince de Macédoine, n'espérant point d'avoir de descendans qui pussent être pourvus de la Grande-Maîtrise de l'Ordre de Constantin, résigna cette Grande Maîtrise à François Farneze Duc de Parme & de Plaisance, & à ses successeurs Ducs de Parme.

Parme & de Plaisance, de la Maison Farnese. Le Pape Innocent XII. approuva cette résignation, & pourvut le Duc de Parme & ses successeurs de cette Grande-Maîtrise. Le Duc de Parme voulant mettre cet Ordre en état de remplir son Institution, qui est de combattre les Ennemis de la Foi, en fit renouveler les Statuts, & crea plusieurs Chevaliers distinguez par leur naissance & par leur valeur. Ensuite il pensa à faire des fonds pour établir des Commanderies, à cause que les biens de cet Ordre étoient perdus par le malheur des tems. Dans cette vue, il proposa au Pape Clement XI. d'unir à cet Ordre les Eglises de Sainte Marie *della Stuccata*, & la Maison de la Miséricorde, *de Corte Maggiore*. Le Pape, qui avoit été protecteur de l'Ordre de Constantin n'étant que Cardinal, confi ma par sa Bulle de 1718. tout ce qui avoit été fait en faveur du Duc de Parme par le Pape Innocent XII. Il unit à l'Ordre de Constantin l'Eglise de Sainte Marie *della Stuccata*, & il en fit le Chef-lieu de cet Ordre militaire, lui attribuant tous les privileges dont jouissent les Chefs-lieux des autres Ordres militaires. Il voulut que cette Eglise fut desservie par un Pneur Prêtre Profès de l'Ordre, qui seroit nommé par le Grand-Maître, & par

496 JOURNAL DES SÇAVANS.
par vingt Ecclesiastiques de l'Ordre, qui
seroient sous la Jurisdiction du Prieur
à la nomination cependant du Grand-
Maître, qui pourra les révoquer, quand
il le jugera à propos. La même Bulle
porte que la Maison pieuse de *Corn-
Maggiore* sera regardée à l'avenir comme
une dépendance de l'Eglise de Sainte
Marie, que les revenus de l'une & de
l'autre Eglise appartiendront à l'Ordre,
qu'ils seront administrés par le Grand-
Maître, & qu'après que l'on aura pris
sur les revenus ce qui sera nécessaire,
tant pour acquiter les charges, que pour la
subsistance des Ecclesiastiques qui de-
serviront les deux Eglises, le surplus sera
employé à établir des Commanderies,
dont le Grand-Maître donnera l'institu-
tion, sans que l'Ordinaire y ait aucun droit.
Le Pape permet au Grand-Maître d'ac-
corder le Patronage des Commanderies à
ceux qui les voudront fonder, & de s'en
réserver l'institution. L'Eglise de Sainte
Marie, les Clercs qui la desserviront,
les Chevaliers seront exempts de la
Jurisdiction de tout Evêque & Archevê-
que, & toutes leurs affaires civiles, cri-
minelles & mixtes, seront jugées par le
Prieur, ou par un autre Ecclesiastique
constitué en dignité, que le Grand-Ma-
ître commettra. Le Pape permet encore
au Prieur de jouir de toutes les man-
ques

ques d'honneur & de distinction , dont jouissent les Prélats , même de porter la mitre dans les solennités. Le reste de la Bulle contient les derogations ordinaires , & une commission à l'Auditeur de la Chambre Apostolique , & à l'Archevêque de Parme , pour faire mettre la Bulle à exécution.

Entre les Pièces de ce Bullaire sur la Discipline Monastique , il y en a plusieurs qui defendent sous des peines très-severes de faire des Assemblies pour la vêtue ou pour la profession des Religieuses , d'habiller magnifiquement celles qui vont prendre l'habit Religieux , & d'avoir à cette occasion de la musique dans les Eglises. La raison que le Pape rend de ces Décrets est que l'on ne doit pas détourner par ces Assemblies nombreuses les Novices & les Professes , des sentimens de pieté qu'elles doivent avoir dans ces cérémonies , ni les orner avec une pompe toute mondaine , dans le tems qu'elles vont y renoncer.

Nous serions obligé de nous étendre trop sur cet Ouvrage , si nous voulions donner l'extrait de toutes les Pièces qui méritent l'attention des Lecteurs. Il nous suffit de remarquer en général qu'il sera très-utile , & que la lecture en sera même très-agréable à ceux qui vont

498 JOURNAL DES SÇAVANS.
dront apprendre l'Histoire de l'Eglise,
celle des États dont le Pape est Souve-
rain, & en particulier celle de la Ville
de Rome sous le Pontificat de Cle-
ment XI, qui a duré pendant vingt
années.

*Histoire Générale d'Espagne du P. JEAN
DE MARIANA, de la Compagnie de Je-
sus. Traduite en François, avec des
Notes & des Cartes, par le P. JOSEPH-
NICOLAS CHARENTON, de la même
Compagnie. A Paris, rue S. Jacques,
chez Le Mercier pere, chez Lottin,
à la Vérité, proche S. Ives, chez
Josse fils, chez Briasson. 1725. in
quarto. 5. vol.*

VOici la premiere Traduction qui ait
paru en notre Langue de la fameuse
Histoire d'Espagne, par Mariana. Cet
Auteur avoit d'abord composé son Ou-
vrage en Latin, & nous en avons trois é-
ditions, une d'Espagne & deux d'Allema-
gne: éditions qui sont aujourd'hui assez ra-
res. Il avoit publié cette Histoire en Latin
sous le regne de Philippe II. à qui il
l'avoit dédiée; mais il jugea à propos
de donner ensuite la même Histoire en
Espagnol, par plusieurs motifs, qu'il
expose dans sa Préface, adressée à Phi-
lippe III, dont le principal est l'igno-
rance

N O V E M B R E 1725. 499

rance de la Langue Latine, où étoient de son tems la plupart des Espagnols, „ Ajoutons à cela (dit-il) l'ignorance „ presque entière de la Langue Latine „ où sont aujourd'hui la plupart des „ Espagnols; quoi-qu'il ne laisse pas de „ s'en trouver encore quelques-uns qui „ excellent dans d'autres Sciences, & „ dans diverses autres professions. Mais „ doit-on s'en étonner, puisque personne ne peut s'avancer par cette route? „ Y a-t-il dans ce Royaume des récompenses pour ceux qui se distinguent „ dans la connoissance de cette Langue? Le peu de personnes qui „ s'appliquent à présent à l'étude n'y „ sont animez que par le seul plaisir de sçavoir”. Mariana ajoute ensuite avec une liberté respectueuse : „ Nul n'est assez hardi ou assez „ courageux pour dire la vérité aux „ Rois; chacun ne regarde que ses „ intérêts particuliers. N'est-ce pas un „ triste & déplorable sort pour tous les „ Souverains, de ne voir leurs Palais „ remplis que de lâches & criminels „ adulateurs? V. M. aura la consolation de trouver elle-même la vérité „ dans cette Histoire &c. . . .” Il est à remarquer que l'Histoire d'Espagne de Mariana en Espagnol est différente en plusieurs choses de son Histoire Latine, comme

500 JOURNAL DES SÇAVANS.
comme il le marque expressement dans
sa Préface adressée à Philippe III, où il
assure que ce n'est pas proprement une
Traduction.

Le Pere Charenton a mis à la tête de
sa Traduction une Préface où il rend
compte des Ouvrages de Mariana, &
où il expose les differens jugemens qu'on
a portez de son Histoire d'Espagne.
Mariana est appelé par Baronius: *Veri-
tatis amator, qui erudito stylo postremam
manum apposuit rerum Hispanicarum His-
toria.* C'est-a dire, selon la version de
l'Abbé de Vairac (dans le *Prospectus* de
sa nouvelle Traduction de Mariana,
pour laquelle on souscrivait il y a deux
ans) *Grand amateur de la vérité, qui
a écrit élégamment, & qui a porté l'Histoire
d'Espagne au plus haut point de sa perfec-
tion.* „ S'il avoit bien entendu le
„ Latin, reprend le P. Charenton, il
„ auroit sçu que cela ne signifioit rien
„ autre chose, sinon que l'Histoire de
„ Mariana étoit la dernière qui avoit
„ paru. C'est dommage, ajoute-t-il,
„ que ce Critique n'ait pas mieux
„ compris toute la force du Latin; sa bile
„ se seroit moins émue, & il auroit par-
„ lé de ce sçavant Cardinal d'une ma-
„ niere plus mesurée.”

Le Traducteur rapporte en peu de
mots tous les éloges que différens Auteurs

N O V E M B R E 1715. *Soi-*
teurs ont donnés a Mariana , & pour
relever davantage ces louanges , il fait
l'éloge de ceux qui les ont données.
Mais il ne dissimule pas que l'*Histoire*
d'Espagne a été fort critiquée. „ La
„ multitude & l'acreté des Critiques
„ est, dit il , ordinairement regardée
„ par les personnes intelligentes, com-
„ me la preuve de la *bonté* d'un ouvra-
„ ge, ou même de son *excellence*. Ja-
„ mais l'envie ne s'acharna a décrier un
„ ouvrage *très-médiocre*, elle l'aban-
„ donne au mépris que son peu de mé-
„ rite lui attire. " C'est-là ce qu'on dit
ordinairement , mais plusieurs *person-*
nes intelligentes trouvent ici une équi-
voque. Les Critiques qu'on fait d'un
ouvrage prouvent à la vérité que cet
Ouvrage n'est pas *très médiocre*, qu'il a
un *mérite apparent* , quelques beautés
séduisantes, en un mot, qu'il est devenu
célèbre: mais elles ne point prouvent du
tout que cet Ouvrage soit *bon* , encore
moins qu'il soit *excellent*. Comme le
P. Charenton a soin de relever le mé-
rite de tous les Panegyristes de Mariana ,
il a soin aussi de rabaisser tous ceux
qui ont censuré son Histoire. Pierre
Mantouan , dont la réputation , selon
l'Abbé de Vairac , est *universellement ré-*
pandue dans l'Empire Littéraire, n'étoit,
suivant le P. Charenton , qu'un Valet.

marques sur l'histoire de
riana, où il s'efforce de faire
cet Historien s'est trompé en
points capitaux. On prétend que
vant Connétable de Castille,
ce duquel Pierre Mantouan étoit
véritable Auteur de ces Re-
" Quoiqu'il en soit, la Contre-
" de D. Tamayo de Vargas
" ru, dit le Traducteur, est
" aux yeux du Public tout
" avoit fait ou imprimé pour
" l'Histoire de Manana. "
" Un Critique tout autre-
" table, ajoute-t-il, seroit
" Morat, Historiographe
" ine de Navarre, choisissant
" de ce Royaume pour en
" en éclaircissant l'histoire

N O V E M B R E 1725. 503
est-juste ; lui attribue d'avoir ajouté
à des Livres indignes de toute
France , entr'autres au Roman qui
porte le nom de l'Archevêque Tur-
pin , quoiqu'il soit connu de tout le
monde que Mariana jugeoit ce Ro-
man indigne d'être seulement nom-
mé par un homme grave & sensé.
En mot, selon le Traducteur, Mo-
ret est un Auteur passionné, & un Juge
sévèrement recusable. Il est à remar-
quer que Moret étoit Jésuite, quo que
le Traducteur ne le dise point, & qu'il y a
à être quelque lieu de s'étonner qu'un
Jésuite ait si fort maltraité son confrere. M.
Abbé de Varrac en tire même un pré-
texte contre Mariana.

Le Pere Charenton , dans sa Préfa-
ce examine ainsi en détail les éloges &
critiques qu'on a faits de son Auteur,
par-la il met le Lecteur en état de
juger avec équité que c'est un Historien
estimable , quoiqu'il ait peut être
quelques défauts. Il résume selon lui de cer-
tains 10. que Mariana étoit , un
homme amateur de la vérité, nullement
partial , un esprit & un cœur élevé au-
dessus des intérêts & des craintes servi-
les 20. un grand esprit , un homme
sçavant ; 30. qu'il écrivoit avec élé-
gance & avec noblesse : ses ennemis mê-
me en convenoient : 40. qu'il n'a négligé

504 JOURNAL DES SÇAVANS.
gé aucun moyen pour éclaircir la vérité.
Car il a donné le Catalogue des Au-
teurs dont il a tiré son Histoire: ce sont
les meilleurs & les plus estimez, & il a
rejeté tout ce qui ne vient que des Au-
teurs apocryphes & supposez. „ Mais
„ ce qu'on appelle, continuë le Traduc-
„ teur, les deux yeux de l'Histoire, je
„ veux dire, la connoissance de la
„ Géographie & de la Chronologie, ne
„ lui a-t-il pas manqué? C'est ce que
„ prétendent ses plus violens adversai-
„ res; c'est ce qu'ils exagèrent avec tou-
„ te les figures d'une Rhétorique vision-
„ naire; c'est à quoi D. Tamayo de
„ Vargas a répondu de son tems: &
„ pour ce qu'on a objecté depuis, j'ai
„ tâché d'y répondre dans mes notes
„ & dans mes additions. Il y a des
„ hommes curieux de Géographie, qui
„ ne font attention dans une Histoire
„ qu'à la situation que donne l'Histo-
„ rien aux lieux où sont arrivez les éve-
„ nemens dont il parle. Leur paroît-il
„ se méprendre d'un demi-quart de
„ lieue: tout est perdu, son Histoire ne
„ vaut rien. . . . Mais les amateurs
„ passionnez de la Chronologie sont-ils
„ plus raisonnables? Si on en croit ces
„ Chronologues, il n'y a rien de si con-
„ fidérable dans l'Histoire que le tems.
„ Marquer un jour pour un autre, c'est
„ absur-

„ anéantir la vérité. Ils croient qu'on
 „ leur fait une injustice d'oser comparer
 „ ou préférer d'autres témoins ou d'au-
 „ tres Historiens à ceux qu'ils honorent
 „ de leur estime. Comment? on ose-
 „ roit comparer Roderic, qui n'a écrit
 „ qu'en Latin, à George Elmacin, qui
 „ a écrit en Arabe? On préféreroit la
 „ Chronique d'Albelda au Geographe
 „ de Nubie? Mariana, qui connois-
 „ soit les Arabes, a préféré les Auteurs
 „ Espagnols aux Etrangers, sur ce qui
 „ regardoit l'Espagne; il a vu ce que
 „ les Chroniqueurs Arabes disoient de
 „ l'invasion d'Espagne par les Maures,
 „ Mais il a vu aussi dans l'Histoire
 „ d'Espagne de Roderic Archevêque de
 „ Toledé, ce que cet Auteur en avoit
 „ trouvé dans les Histoires écrites par
 „ les Espagnols naturels. Il a remarqué
 „ que ce Prélat, si bien instruit, s'est
 „ attaché au temoignage des Espagnols
 „ préféablement à celui des Arabes.
 „ Mariana l'a suivi en cela, & par-là il
 „ a mérité que nos Rhétoriciens outrez
 „ l'accusassent d'avoir renversé la Chro-
 „ nologie durant treize cens ans, com-
 „ me nos Grammairiens Géographes
 „ l'accusent d'avoir transporté des Vil-
 „ les & des Provinces entières, à cause
 „ que sur un point de l'ancienne Géo-
 „ graphie d'Espagne, il a préféré Pline,

" veritez
" voient voyez
" avoit demeuré en
Charenton ajoute ensuite son
" Quoi donc, prétend-on que
" leur soit infailible, & qu'il
" tous les points de son Histoire
" vé ou dit la vé? Qui a jamais
" une pareille pensée? On ne con
" d'Histoire à qui un pareil éloge
" vienne, que l'Ecriture-Sainte
" assure même qu'on verra dans le
" dont il a accompagné sa Tra
" que si Mariana ne mérite pas
" reproches qu'on lui fait, il
" quelques-uns, & même d'ad
" quels les adversaires n'ont pas
" qui n'empêche pas, que l'H
" riana ne soit la meilleure H
" rale d'Espagne, qui ait en
" Il est rare de trouver
" sinceres & courageux, q
" Auteur qu'ils prennent
" C'est ce que
" dans son

... d'une Histoire générale, qui se
trouve dans celle de Mariana, il est à
re qu'il met ce défaut au rang de
dont il convient.

Les notes du Traducteur relevant
le mérite de sa Traduction. S'étant
perçu, qu'il s'étoit quelquefois trompé
il y a joint des additions; non seulement
pour augmenter, mais même pour cor-
riger ses propres notes, ou il fait bien se-
voir qu'il a lu les Ouvrages publiez con-
cernant l'Histoire de Mariana. Ces Notes sont
des remarques tantôt critiques, & tantôt
apologétiques, qui servent à instrui-
re ou à délasser le Lecteur, & quelque-
fois à redresser l'Historien.

On trouve dans l'Ouvrage 4. Cartes
qui étoient comme nécessaires, elles
sont sous les yeux du Lecteur.

re générale. Nous ne pouvons que donner une légère idée d'un pareil Ouvrage, en marquant où l'Histoire commence & où elle finit, & en citant quelques endroits particuliers qui peuvent intéresser davantage le Lecteur, & caractériser l'Historien.

Mariana fait hardiment descendre les Espagnols, de Tubal, cinquième fils de Japhet. Il assure, *comme une vérité constante*, que Tubal est venu en Espagne. Tout son embarras est de sçavoir par quel Port il y est entré; il n'ose décider la question. Le Traducteur fait une remarque judicieuse sur cette prétendue origine des Espagnols. „ Cela passoit
 „ pour vrai en Espagne, dit-il, lorsque
 „ l'Auteur écrivoit; mais hors l'Es-
 „ pagne, & même en Espagne, depuis
 „ les premières éditions de son Ouvrage,
 „ on a reconnu que ce fait ne pouvoit
 „ pas être cité *comme une vérité constan-*
 „ *te*, la chose étant fort douteuse. Plus-
 „ sieurs Auteurs ont attaqué là-dessus
 „ notre Historien, & l'accusent encore
 „ tous les jours. Cependant, comme
 „ il sçavoit très-bien qu'un fait si remar-
 „ quable, quand on l'avance, doit être
 „ appuyé de raisons & d'autorités con-
 „ vaincantes, si l'on en a, & qu'il n'a
 „ jamais apporté ni l'une ni l'autre pour
 „ établir ce sentiment, on peut avec
 „ bon

N O V E M B R E 1725. 509
beaucoup de raison douter qu'il eut
douté toute créance à ce fait.

L'Historien dit, p. 21. *Que de tout
ce qu'il a été permis aux Historiens de ren-
venerable, & en quelque maniere,
de l'origine des Peuples, & pour leur
per plus de lustre, de mêler la vrai-
semblance avec la vérité.* Cette maxime,
comme l'on voit, a pu autoriser Mariana
à faire venir Tubal en Espagne, &
à faire descendre de lui tous les Espa-
ols. Le Traducteur fait sur cet en-
dit une réflexion qui paroîtra subtile;
lit que ce n'est pas pour lui-même
l'Auteur prend cette permission;
is que c'est une liberté qu'il accorde
eux qu'il ne peut réduire à se conten-
de la vérité. Dans le fond Mariana
assez sentir depuis la pag. 22. jusqu'à
pag. 26. le peu de cas qu'il faisoit des
semblances en matière d'Histoire,
squ'il y rejette tout ce qu'a avancé
aux Berosé, sur la succession imaginaire
premiers Rois d'Espagne, & sur l'ori-
de fabuleuse de la plupart des Villes de
Royaume. Nous remarquerons ici que
maxime de Mariana paroît empruntée

Tite-Live, qui dit: *Datur hæc vana
tiquitati, ut miscendo sacra profanis pri-
cipia Urbium suarum augustiora faciat.*

Geryon, selon Mariana, est le pre-
mier Roi d'Espagne dont les Auteurs

roi fabuleux, & est connu
tendent, ajoute-t-il, que G.
Bouillon n'a jamais existé, &
Poète Italien & un Poète R.
ont fait le Héros de leurs E.
seroit à souhaiter que le Tra.
a fait cette remarque au sujet
en eut ajouté quelques autres
les Rois d'Espagne, dont il est
ce commencement de l'His.
riana, & qu'il nous eût pu
Ecrivains anciens où cet Au.
vé les noms, la suite, la G.
l'Histoire de tant de Princes
régner quelques années après
c'est-à-dire, dans les siècles

Les trois Geryons freres,
Geryon leur pere, & sont
Hercule, qui établit en leur
qualité de Gouverneur d'Es.
palus, l'un de ses principaux
mes, c'est de cet Hispalus

le mont Palatin les premiers fondeurs de Rome, long tems avant l'existence de Romulus. Mariana ne croit point ce dernier article comme véritable; il ne le croit pas même vraisemblable. Ce n'est, dit-il, que pour flatter vanité de notre Nation, que les Espagnols fondateurs de Rome, sur l'autorité de Philistus de Syracuse dont Cicéron dit, (dans la troisième Epître du second Liv. à son frère) *plus capitalis, creber, acutus, penitus Thucydides*, Mariana avance comme une chose sûre, qu'Atlas en partant d'Espagne y laissa son fils Siculus la gouverner en sa place pendant sa absence. Siculus fut Roi d'Espagne à la mort de son pere, & donna son nom à l'île de Trinacria. L'histoire raconte ensuite l'histoire

le Peuple de Dieu : l'Histoire de Pygmalion , de Sichée & de Didon ; le Commerce des Pheniciens avec les Espagnols ; les Villes que ceux-là ont bâties en Espagne , entre lesquelles furent Malaga & Abdera : la prise de la petite Isle d'Yca par les Carthaginois , la descente de Nabucodonosor en Espagne. Le voyage de Nabucodonosor , dit Mariana , est fameux dans presque tous les Historiens Hébreux. Ils prétendent même que ce Prince , qui venoit de détruire le Royaume de Juda , avoit dans son Armée un grand nombre de Juifs , & c'est de là , disent ces Auteurs , que plusieurs mots Hébreux se sont glissés dans l'Andalousie & dans la Castille. L'Historien parle ensuite du voyage des Phocéens en Espagne , tandis que le Roi Arganton y régnoit. (Ce sont les Phocéens , selon tous les anciens Historiens qui ont bâti Marseille.) Les Pheniciens qui joints aux Carthaginois , s'étoient emparez de la petite Isle de Cadix , tâcherent d'envahir l'Espagne sous la conduite de Maharbal. On voit ici en abrégé , l'Histoire du voyage de Hannon Roi de Carthage , dont nous avons la Relation en Grec , imprimée à Bâle chez Froben en 1533. au bout du *Periplus* d'Arrien. Toutes ces choses contenues dans le premier. Liv. de Mariana , quoique fort incertaines , sont agréables à lire.

Dant

Dans le second Liv. pag. 109. on lit qu'il survint l'an 324. de la fondation de Rome , une peste universelle qui ravagea presque toute la terre. „ Elle vint „ d'Ethiopie , dit l'Historien , par des „ vents empestez. Thucydide , Tite- „ Live , & Denis d'Halicarnasse en parlent dans leurs Ecrits. Nos Historiens „ disent que cette peste vint par une extrême sécheresse. Hippocrate , qui vivoit alors dans la Thessalie , rapporte , „ qu'il arrêta le cours de cette dangereuse peste , en faisant mettre le feu „ aux forêts.

Les 2, 3. & quatrième Livres de l'Histoire de Mariana , contiennent les guerres des Carthaginois & des Romains , les guerres civiles d'Espagne , le gouvernement de Jules Cesar & de Pompée , la guerre que se firent en Espagne , ces deux Généraux d'Armée , la fin de cette guerre funeste , qui fut terminée par la Bataille de Munda , où Cesar défit le jeune Pompée. (Quand Cesar parloit de cette Bataille , il avoit coutume de dire que dans les autres actions il avoit presque toujours combattu pour la gloire ; mais que ce jour-là il avoit combattu pour défendre sa vie.) Ils contiennent encore tout ce qui s'est passé de considérable en Espagne depuis l'empire des premiers Césars , jusqu'à l'empire d'Arcadius &

314 JOURNAL DES SÇAVANS.
d'Honorius; c'est alors que les Goths envahirent l'Espagne. Quoique ces choses soient connues de tous ceux qui savent un peu l'Histoire Romaine, elles se trouvent néanmoins traitées dans cette Histoire avec tant de vivacité, de précision, d'élégance & de clarté, qu'on les lit avec un plaisir nouveau. Il est d'ailleurs à remarquer que Mariana ne s'écarte jamais de son sujet, & ne s'étend sur l'Histoire Romaine qu'autant qu'elle a un rapport immédiat & nécessaire à l'Histoire d'Espagne.

Nous réservons pour le Journal suivant, ce qui regarde cette Histoire depuis l'irruption des Barbares en Espagne, jusqu'à l'expulsion entière des Maures. Mais avant que d'achever cet extrait, nous croyons devoir dire quelque chose de la personne de Mariana, dont la Vie a été écrite par Alegambe & Solvel, & par Thomas de Vargas. Il naquit à Talavera au Diocèse de Tolède, & à l'âge de dix-sept ans il entra chez les Jésuites en 1554. Il enseigna la Théologie à Rome en 1561. en 1569. il vint à Paris, & y expliqua saint Thomas pendant cinq ans. Il retourna en Espagne l'an 1574. & passa le reste de ses jours à Tolède, où il mourut en 1584. âgé de quatre-vingt-sept ans, & selon Bernardin Giraldi, en 1632. âgé de 96. ans.

N O V E M B R E 1725. 515

Jesuitarum, dit-il, *quos etas nostra vidit
antissimus*. Mariana sçavoit le Grec &
l'Hebreu, & étoit très profond dans la
connoissance de l'Histoire sacrée & pro-
fane. Il compesa plusieurs Ouvrages,
dont voici les principaux : le *Traité du
changement des Monoyes*. Il représentoit
dans cet Ouvrage Philippe III. comme
un Roi imbécile & fainéant, & le Duc
de Lerme, son Ministre, comme l'en-
nemi du bien Public. L'Auteur fut mis
en prison pour cet ouvrage, & y de-
meura plus d'un an. Il fit imprimer à
Tolède en 1598. avec approbation &
privilege du Roi son fameux *Livre De
Rege & Regis Institutione*; Ouvrage où il
approuve le détestable parricide de Jac-
ques Clement, & où il avance plusieurs
maximas pernicieuses, comme des con-
séquences du principe que l'autorité de
la Nation est supérieure à celle du Roi.
Ce Livre, qui fut condamné en France
& brûlé par la main du Bourreau, att-
ra dans la suite de grandes persecutions
aux Jesuites. Un autre Ouvrage célèbre
de Mariana est le Livre intitulé *Del go-
verno de la Compasia de Jesus*, où l'Au-
teur représente tout ce qui arrivera à la
Compagnie, si elle ne change son gou-
vernement. L'Evêque d'Osma ayant
trouvé le manuscrit de cet Ouvrage par-
mi les papiers de Mariana, lorsque cet

Auteur fut arrêté par ordre du Roi , le fit voir à ses amis , qui le copierent & le rendirent public. Un Libraire François le fit imprimer en Espagnol , en Latin , en Italien & en François , à Bordeaux en 1625. in 8. Des personnes très-instruites dans la connoissance des Livres assurent qu'on ne l'a pû encore trouver en Latin dans aucune Bibliothèque. Le Jesuite Alegambe prétend qu'on inséra dans cette édition plusieurs choses qui n'étoient point dans le manuscrit. Ce Livre fut condamné à Rome en 1631. Les *Scholies* de Mariana sur l'Écriture-Sainte sont fort estimées, & M. Simon en a fait l'éloge (Hist. crit. du vieux Test. liv. 3. ch. 12.) mais l'Ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Histoire d'Espagne* Pierre Mantouan, Secrétaire du Connétable de Castille, en fit la critique, comme on a vû ci-dessus, & la publia à Milan en 1611. in 4 étant pour lors âgé de 26. ans , sous ce titre *Advertancias a la Historia de Juan de Mariana*. Thomas de Vargas, qui répondit à la Critique de Pierre Mantouan, dit que Mariana ne voulut jamais jeter les yeux ni sur l'ouvrage de son Censeur, ni sur l'ouvrage de son Apologiste. On imprima à Amsterdam en 1694 un *Abregé Chronologique de l'Histoire d'Espagne*, tiré de Mariana, & on attribua cet

N O V E M B R E 1725. 517

Ouvrage à une Demoiselle de Rouen,
nommée Mademoiselle de la Roche,
réfugiée en Angleterre.

Commentario Historica de sacris Galliae
Regum in Orientem expeditionibus,
quam sub praesidio Joannis Danielis
Schoepfini Hist. & Eloq. Prof. pub.
Ordin. in almâ Argentoratensium uni-
versitate die 2. Septemb. 1724. solem-
niter defendet JOANNES-MICHAEL
WOLFFIUS. Arg. II. cultor. C'est-
à dire : *Dissertation Historique sur les
Croisades des Rois de France, &c.* A
Strasbourg chez la Veuve de Jean-
Frederic Welper, 1724. Broch. in-40.
pp. 76.

CETTE Dissertation n'est proprement
qu'un abrégé de l'Histoire des Croi-
sades auxquelles les François ont eû le
plus de part. Elle est divisée en 4. cha-
pitres ; le premier de la Croisade sous
Philippe I dans laquelle Godefroi de
Bouillon s'étant rendu Maître de Jerusa-
lem, en fut élu Roi ; le second de la
Croisade sous Louis le Jeune ; le troisié-
me de la Croisade sous Philippe Augus-
te ; & le quatrième de la Croisade sous
S. Louis.

Comme cette Dissertation ne contient
qu'un abrégé d'une Histoire, d'ailleurs

sa fille l'excuse dans son
va même jusqu'à louer
contraire les Historiens
Guillaume de Tyr, le
Albert Stat, Mathieu Paris
comme un Prince des
des plus méchans. Le
Chanoine d'Aix, Auteur
que de Jerusalem, fait l'ap
xis. Notre Auteur croit
d'Anne Comnene pour sa
sa patrie, l'a fait parler ti
sement de l'Empereur Ge
Historiens Latins, qui
un tems où les maux qu
ne avoit fait souffrir aux
encore récents, en firent
trop affreuse. C'est pour
teur se réduit à dire, que
absolument excuser de
reur Grec, il faut avouer
sez s'étoient attirés son
leurs crimes.

Plusieurs Auteurs, &c
zerai, croient que Gode
fut Général de l'Armée

N O V E M B R E 1725. 509
sous le regne de Philippe I. Il y a même un Historien qui assure que le commandement fut déferé au Duc de Bouillon par l'Empereur; mais plusieurs morceaux tirez de l'Historien Baldric font voir que tous les Seigneurs qui furent à cette Croisade étoient égaux, & que chacun étoit le maître des Troupes de sa Seigneurie.

Il y a encore de la diversité entre les Auteurs sur la qualité du Duc Godefroi de Bouillon depuis la prise de Jerusalem; plusieurs lui donnent le titre de Roi, d'autres seulement celui de Duc. Il est vrai qu'il fut élu Roi par les Seigneurs qui étoient à la Croisade, & qu'il en eut toute l'autorité, mais il n'en prit pas le titre, comme le remarque Jacques de Vitry; d'où vient que Baudouin son frere & son successeur se qualifie *premier Roi des Francs à Jerusalem*, dans une Charte rapportée par Guillaume de Tyr. L'Auteur pouvoit ajouter à ces preuves que dans les Assises de Jerusalem Godefroi n'est appelé que Duc de Bouillon, même depuis qu'il eut été élu Roi de Jerusalem, Quand les Princes & les Barons ont élu a Roi & a seignor d'un Royaume de Jerusalem le Duc Godefroy de Bouillon, & il oi receu la Seignorie, porte le premier chapitre des Assises de Jerusalem, *il ne vole estre facé ne coroné a*

Roy ai dit Royaume, pource qu'il ne vult porter corone d'or, là où le Roy des Rois Jesu Crist le fils de Dieu porta corone d'épines le jour de sa passion.

On croit communément que S. Louis établit à Paris l'Hôpital des Quinze-vingt Aveugles, à cause d'un pareil nombre de personnes nobles à qui les Sarazins avoient fait perdre la vue. Ce fait est même rapporté par Pasquier dans ses Recherches de France. Notre Auteur ne croit point qu'il soit fort assuré. Il remarque qu'avant le règne de saint Louis les Ducs de Normandie avoient fondé un Hôpital à Rouen pour les Aveugles.

Tractatus de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ Autore ANTONIO CHARLAS sacrae Theologiæ Doctore, editio tertia ex autographo Autoris locupletior & emendatior; accedunt præterea ejusdem Opuscula quatuor antehac seorsim divulgata. C'est-à-dire: *Traité des Libertez de l'Eglise Gallicane*, par ANTOINE CHARLAS, Docteur en Théologie; troisième édition, augmentée & corrigée sur le Manuscrit de l'Auteur, avec quatre Opuscules qui avoient été imprimés séparément. A Rome de l'Imprimerie de la Congrégation de la Propagation de la Foi. 1720. in-quarto, trois volumes. I.

N O V E M B R E 1725. 521
vol. pp. 315. II. vol. pp. 422. III. vol.
pp. 368.

ANTOINE CHARLAS, Chanoine Régulier de l'Eglise Cathédrale de Pamiers, étoit fort attaché au sentiment de son Evêque au sujet de la Regale : voyant que tous les mouvemens qu'il s'étoit donné pour l'affaire de la Regale avoient été inutiles ; il résolut d'attaquer même les Libertez de l'Eglise Gallicane. Dans le tems qu'il travailloit à cet Ouvrage , on vit paroître la Déclaration que le Clergé assemblé en 1682. avoit faite sur l'autorité du Pape , sur l'usage de son pouvoir , & sur l'indépendance des Souverains de toute puissance Ecclésiastique pour ce qui regarde le temporel. Le P. Charlas employa tous les Mémoires qu'il avoit recueillis sur ce sujet , pour combattre les quatre Propositions du Clergé ; & ce que les Evêques de France ont dit dans le Préambule au sujet des Libertez de l'Eglise Gallicane. L'Auteur traite dans les trois premiers Livres , de l'origine , du progrès , de la Justice & de l'antiquité des Libertez de l'Eglise Gallicane. Il y voudroit persuader que les Libertez de l'Eglise , dans le sens que l'on prend ces termes en France ne sont que des expressions vagues , dont on n'a pu jusqu'à présent don-

donner une juste définition , que ce que disent les Défenseurs de ces Libertez n'est appuyé sur aucune raison solide , & que l'usage qu'on en fait produit de grands abus. C'est pour donner quelque couleur a cette dernière proposition , qu'il entre dans le Recueil du Recueil des preuves des Libertez de l'Eglise Gallicane de Dupuy, de M. de Marca sur la concorde du Sacerdoce & de l'Empire, & du Traité de l'abus de Fevret, a l'occasion duquel il traite de l'Appel comme d'abus, qu'il regarde comme une nouveauté, *qui a dépourcé l'Eglise Gallicane de son bonnet & de son autorité, & ruiné sa discipline.*

Venant ensuite a chacune des Propositions de l'Assemblée du Clergé de 1682, il ose soutenir contre la première, que le Pape a un pouvoir indirect sur le temporel des Rois, même de ceux qui ne sont pas feudataires du S. Siège. Contre la seconde Proposition, il prétend établir la supériorité des Papes au-dessus du Concile Oecumenique. Il soutient contre la troisième Proposition, que le Pape a le droit de déroger à toutes les dispositions Canoniques, quand il le juge à propos, & que l'Eglise de France ne peut opposer ses anciens usages pour se dispenser d'exécuter les lois nouvelles du Souverain Pontife. L'Au-

teur s'efforce de prouver contre la quatrième Proposition du Clergé, que le Pape est intaillible pour tout ce qui regarde la foi, & qu'il n'est point nécessaire pour que tous les Fideles soient obligés de se soumettre à ses décisions, qu'elles soient accompagnées du consentement de l'Eglise universelle.

Ceux même qui n'approuvent pas les sentimens de l'Auteur, ne sçauroient s'empêcher d'avouer, que l'Ouvrage est rempli d'une grande érudition, que le P. Charles y a recueilli ce qu'on pouvoit dire de plus apparent en faveur des opinions des Canonistes Ultramontains, & qu'il fournit plus d'argumens aux Défenseurs de ces opinions, que ne leur en peuvent fournir tous les Traitez recueillis dans les vingt-un volumes *in-folio* de Roccaberti sur l'autorité du S. Siège & dans les trois gros volumes *in-folio* du même Roccaberti sur l'intaillibilité du Pape.

L'Ouvrage du P. Charles fut imprimé pour la première fois à Liege en 1684. Les exemplaires en ayant été vendus en peu de tems, parce que les questions que l'Auteur y traite faisoient alors beaucoup de bruit, l'Imprimeur qui avoit donné la première édition, pensa à en faire une seconde; mais pendant que l'Auteur revoyoit son Traité pour l'augmenter & le corriger, un autre Imprimeur

primeur en fit une édition toute conforme à la première. Ce sont ces additions & ces corrections qui font la différence de l'édition de Rome d'avec les deux précédentes. En confrontant ces additions, on reconnoît que l'Auteur n'a rien changé pour le fond des sentimens. Il se détermine seulement en certains endroits sur quelques opinions des Canonistes Ultramontains, avec plus de force qu'il n'avoit fait dans la première édition. Quand on s'est une fois déclaré pour un parti, on s'attache si fort à en faire valoir les moyens, qu'on regarde bien-tôt comme des vérités constantes, toutes les opinions qui peuvent y avoir quelque rapport, quoiqu'on ne les ait proposées d'abord qu'avec quelque retenue. Le Portrait de l'Auteur est à la tête de cette nouvelle édition; les Officiers de la Cour de Rome, qui en ont permis l'impression, assurent que l'Auteur n'a fait paroître aucune partialité dans cet Ouvrage, & que tout le monde sera obligé de reconnoître qu'il n'a recherché que la Vérité. Les Censeurs Romains n'ont apparemment compris sous ces termes généraux que les Canonistes Ultramontains.

La première Dissertation du troisième volume a été imprimée pour la première fois à Cologne en 1690. après la mort

N O V E M B R E 1725. 525
de l'Auteur. Elle est intitulée, *Prima-*
tus Jurisdictionis Romano Pontifici assertus;
c'est une Réponse à la Dissertation de
M. Dup n sur la Primatie du Pape ; qui
est la quatrième de ses Dissertations sur
l'ancienne discipline de l'Eglise. Cet Ou-
vrage contenoit quelques propositions
trop hardies , ce qui a donné lieu d'y
faire des cartons. Le P. Charlas critique
l'Ouvrage tel qu'il est sorti des mains de
l'Auteur.

Dans la seconde Dissertation le P.
Charlas examine ce qu'avoit dit contre
lui l'Auteur de la Réponse aux Thèses
de M. Steyaert. Cette Dissertation re-
garde particulièrement le Concile de Bâ-
le ; elle a pour titre , *de Concilio Oecume-*
nico.

M. de Choiseul du Plessis Prassin Evê-
que de Tournay , écrivit une Lettre à
M. Steyaert au sujet de la Thèse qu'il
avoit soutenue contre les Propositions
du Clergé. Dans le troisième Opuscule
le P. Charlas fait des observations sur cet-
te Lettre de M. de Choiseul ; elles ont
été imprimées pour la première fois à
Lille en 1688. Le dernier Opuscule est
adressé à D. Felix Deschamps, qui avoit
fait imprimer une Lettre au sujet de la
dispute d'entre M. l'Evêque de Tournay
& M. Steyaert. L'Auteur soutient dans
ces quatre Opuscules les mêmes opi-
nions.

Traité contre les Libertez
Gallicane.

MÉMOIRE pour HERCULE
CADECK, Prince de ROHAN
SOUBISE, Défendeur & Co
Contre MARIE DOROTHEE
FLECKENSTEIN, veuve de
GANG HENRI DE GO
& Conors, tous héritiers par
HENRI-JACQUE, Baron
KENSTEIN leur pere & a
nier mâle de la Maison de
Demandeurs & Défendeurs,
ALBERT ERNEST, Prince
TINGUE, intervenant & Co
in-folio, pp. 57.

MÉMOIRE Pour Dame MA
ROTHÉE DE FLECKEN
& Conors. Contre Messire H
MERCADECK, Prince de
& contre Messire ALBERT
Prince d'OTTINGUE, in

MÉMOIRE Pour la Maison
TINGUE, contre Monsieur
de ROHAN. in-folio pp. 21.

MÉMOIRE Pour l'Inspecteur
Domaine, contre MARIE D
KENSTEIN, & contre M
ERNEST, Prince d'OTT
in-folio. pp. 34.

LE nom seul des Parties intéressées dans cette affaire excite la curiosité. & l'importance des questions qui y sont traitées engage ceux qui en ont quelque idée à vouloir s'en instruire plus à fond. Voici en peu de mots le fait qui y a donné lieu.

La Maison de Fleckenstein est une des plus anciennes & des plus illustres de la Basse-Alsace ; elle y a possédé pendant plusieurs siècles le *Landgericht* ou Justice Provinciale de Reschwog , & des onze Villages du Rhiet , le Fief castrense d'Haguenau , & les sujets Impériaux des 11. Villages , qui lui ont été concédez pour mélioration du Fief d'Haguenau , le Château de Fleckenstein , la montagne sur laquelle il est bâti , toutes les dépendances , & un autre Fief composé de deux Cours , situés à Baar.

Dans le quatorzième siècle cette famille étoit partagée en deux branches , qui possédoient ces Fiefs en commun ; l'une appelée Rodolphine , ou la branche des Barons ; l'autre nommée Fredericienne , ou la branche des Nobles. En 1354. les deux Chefs de ces branches , qui s'appelloient Henri , partagerent entr'eux ces Fiefs : Mais Henri de la branche Rodolphine , petit-fils de celui qui avoit fait le partage de 1354. appré-

hendant

puits de famille , déclara qu'en cas d'extinction de l'une des branches sans héritiers féodaux , l'autre branche seroit habile à succéder aux Fiefs , comme s'ils étoient en communauté.

En effet la branche Rodolphine de Fleckenstein ayant manqué en 1664. par la mort de George , qui n'avoit point d'enfans mâles , les Fiefs passerent à ceux de la branche Fredericienne. Henri Jacques , lequel réunissoit en sa personne tous ces Fiefs , n'avoit qu'un fils , dont on n'espéroit point de postérité masculine. Le pere & le fils consentirent que M. le Prince de Rohan demandât au Roi , comme Seigneur de la Baile-Alsace , le don de tous les Fiefs dont ils jouissoient , en cas qu'ils mourussent sans enfans mâles. L'expectative en fut ex-

ecutée en faveur de M. de Rohan.

N O V E M B R E 1725. 529

Investiture simultanée de tous les Fiefs masculins de la Maison de Fleckenstein. En 1716. le Baron de Fleckenstein demanda des Juges pour distinguer dans les Fiefs qu'ils possédoient ceux qui étoient masculins & ceux qui étoient féminins. Le Roi commit le Conseil de Colmar pour faire cette distinction : mais le Baron de Fleckenstein & ses filles soutinrent au Conseil de Colmar que tous les Fiefs dont M. le Prince de Rohan avoit été investi étoient féminins. Après la mort du Baron de Fleckenstein , arrivée en 1720 , M. le Prince de Rohan intervint au Conseil de Colmar , pour soutenir son investiture. D'un autre côté le Prince d'Oettingue , qui devint partie dans la contestation , prétendit que les onze Villages du Rhiet relevoient de son Comté d'Oettingue , & que c'étoit un Fief masculin , dont il pouvoit disposer.

L'affaire étoit en cet état , lorsqu'il plût au Roi de l'évoquer à son Conseil. M. le Prince de Rohan y soutient que tous les Fiefs que possédoit la Maison de Fleckenstein sont masculins , qu'ils relevent du Roi , comme Seigneur & Souverain de la Basse-Alsace , suivant le Traité de Munster , & que l'Investiture qu'il a obtenue en 1706. l'en rend Propriétaire. Le Prince d'Oettingue ne

lui dispute que les onze Villages du Rhiet, dont il prétend être Seigneur immédiat. La Dame de Goëlnitz & les autres héritiers par femme du dernier mâle de la Maison de Fleckenstein, prétendent prouver, tant contre M. le Prince de Rohan, que contre le Prince d'Oettingue, que tous les Fiefs dont il s'agit sont féminins, & que les dispositions faites à leur préjudice ne peuvent avoir aucun effet. Nous rapporterons dans ce Journal un précis de ce qui se trouve dans les Mémoires sur la question, si les Fiefs dont il s'agit sont masculins ou féminins. Nous parlerons dans un autre Journal de la question, si les Fiefs du Rhiet & les onze Villages qui en dépendent relevent du Roi, ou du Prince d'Oettingue.

L'on convient de part & d'autre du principe, que dans les Pais où les Fiefs sont régs par les usages de Lombardie, comme le sont les Fiefs de l'Alsace, on les répute toujours masculins, de sorte que les filles & les descendans des filles n'y peuvent succeder, à moins qu'on ne prouve par des titres précis qu'ils doivent passer aux filles. La Dame de Goëlnitz & ses consors, héritiers par femme du dernier mâle de la Maison de Fleckenstein, prétendent être dans le cas de l'exception, parce que quelques-uns de ces Fiefs

Fiefs sont à ce qu'elles disent des Fiefs *oblats*, que des filles ont été appellées à d'autres de ces Fiefs par des Investitures, & que par les Investitures quelques-uns de ces Fiefs sont conférés au Vassal, pour lui & pour ses héritiers, à perpétuité.

Pour établir la premiere de ces exceptions, les héritiers observent que les Fiefs oblats sont dans leur origine des biens allodiaux, dont les Propriétaires se sont démis entre les mains des Seigneurs, pour les reprendre en Fiefs de ces Seigneurs, sous la protection desquels ils se mettoient. Si les Propriétaires des biens allodiaux avoient crû se dépouiller par cette oblation de la propriété de leur bien, de maniere qu'ils n'eussent pû passer à leurs descendans par filles, ils n'auroient point fait cette oblation; on ne doit donc pas présumer qu'un Fief oblat soit masculin. D'ailleurs ce Fief ne doit être reversible au Seigneur en aucun cas, parce qu'il n'est pas naturel que le Seigneur puisse unir à son domaine ce qui n'en a jamais fait partie.

Dans le fait le *Landgericht* ou Fief du Rhiet, & les onze Villages & les droits qui en dépendent, doivent être réputés Fiefs oblats. Car un Acte de 1359. porte qu'Henri de Fleckenstein a offert à Louis Comte d'Oettingue, & Landers-

532 JOURNAL DES SÇAVANS.
 ve d'Alsace, la Justice appelée *Landgericht* de Roswog, & les Villages & les droits qui en dépendent, dont il s'est démis entre les mains du Landgrave, & que Louis d'Oettingue les a concédés à Henri de Fleckenstein, son petit-fils, & à son petit-fils, pour en jouir en commun, lesquels les ont reçus de lui, & sont devenus ses Vassaux, & du Landgraviat d'Alsace. Voilà, dit-on, un Acte solennel d'oblation de Fief, qui est d'autant plus constant, que l'on ne prouve pas qu'avant 1359. les Fleckensteins aient tenu le *Landgericht* en Fief-mouvant du Landgraviat d'Alsace. Le village de Benheim, dont il a une investiture de l'an 1255. & dont il est parlé dans l'Acte de 1359. n'a jamais fait partie du *Landgericht* de Roswog. D'ailleurs cet Acte de 1359. n'est point une *refutation* ou une *résignation* du Fief; car le Vassal ne fait de refutation d'un Fief qu'en faveur d'un tiers; & dans l'Acte dont il s'agit, c'est Henri de Fleckenstein qui reprend le Fief qu'il a remis entre les mains de Louis Comte d'Oettingue.

Comme le Château de Fleckenstein & ses dépendances appartenoient à cette Maison dès le dixième siècle, les héritiers en concluent que c'étoit dans son origine un bien allodial, qui n'est devenu

le Fief que par la voye de l'oblation.
 Le second lieu, il est dit dans l'Investitu-
 re de ce Château, accordée par l'Empe-
 reur Charles IV. à Henri, Jean & Fre-
 deric de Fleckenstein, que si les Flec-
 kensteins meurent sans enfans mâles, les
 fiefs passeront à leurs filles. Les mêmes
 clauses se trouvent répétées dans les In-
 vestitures de 1441. & de 1461. & cette
 clause n'a point été révoquée par les In-
 vestitures suivantes. Or c'est une maxi-
 me en Allemagne, disent les héritiers
 Fleckensteins, que quand le Seigneur a
 une fois reconnu que les Fiefs peuvent
 passer aux filles, il est absolument femi-
 nin. Les filles n'ont succédé à l'Archid-
 uché d'Autriche, que parce que l'Em-
 pereur Frederic I. a consenti que si le
 Duc d'Autriche mourait sans enfans
 mâles, le Duché passerait à l'aînée de
 ses filles. Le Duché de Brabant n'est
 venu à Jeanne de Brabant, puis à Mar-
 guerite sa sœur, & à Marie de Bourgo-
 gne; qui l'a transmis à la Maison d'Au-
 triche, que parce que l'Empereur Phi-
 lippe avoit accordé en 1204. à un Duc
 de Brabant la même grace que Frederic I.
 avoit faite à un Duc d'Autriche.

On soutient par les mêmes raisons,
 la part des héritiers de la Maison de
 Fleckenstein, que le Fief castrense d'Ha-
 guenau & celui des Sujets de l'Empereur

Les investitures de 1433 & de 1434
portent que Thiery & Frederic de Fleckenstein
jouiront des Fiefs de la même
manière que les ancêtres les tenoient
des précédens Empereurs. Les héritiers
ajoutent que par les Investitures les Em-
pereurs donnent ces Fiefs à ceux qui
en investissent, & à leurs héritiers
perpetuë. Cette clause rend le Fief per-
petuellement héréditaire, & par consé-
quent féminin. Car les filles & ceux qui de-
cendent des filles peuvent succéder aux
Fiefs qui sont accordez à toutes sortes
d'héritiers, comme elles succèdent
franc-aleu.

A l'égard du Fief de Baar, il a été
acheté du consentement de l'Empereur
Leopold en 1670. par Henri Jacques
Fleckenstein. Cette seule circonstance
suffit pour le faire déclarer héritier.

teur du Domaine se réunissent pour répondre à ces moyens des héritiers de la Maison de Fleckenstein. M. le Prince d'Oettingue se joint à M. de Rohan & à l'Inspecteur du Domaine pour prouver que le *Landgericht* & les Villages qui en dépendent ne sont point un Fief féminin.

Dans cette vue ils se proposent de prouver que le Fief du Rhuet n'est point un Fief oblat, & que quand il seroit Fief oblat, les filles ne seroient point pour cela en droit d'y succéder.

Ils disent par rapport à la première de ces deux propositions, que tout bien, reconnu Fief, est réputé donné par le Seigneur, & non offert par le Vassal, si l'offre du Vassal n'est justifiée par écrit, ou s'il n'est prouvé par des titres précis, qu'avant l'investiture le bien étoit allodial; les héritiers Fleckenstein n'ont en leur faveur ni l'une ni l'autre de ces circonstances. On prouve au contraire que le *Landgericht* étoit tenu en Fief avant l'Investiture de 1359. par les raisons suivantes. 10. Cet Acte d'investiture comprend le Fief de Benheim, celui du Rhuet & des onze Villages, du nombre desquels est le Village d'Hallonden; or il est prouvé par des Actes produits au Procès, que Benheim étoit Fief dès l'an 1155. & qu'Henri de Fleckenstein

436 JOURNAL DES SÇAVANS.
avoit été investi du Village d'Hallonder
dès l'an 1333. L'Acte de 1359. ne peut
être une oblation par rapport à ces deux
Fiefs ; ce n'étoit qu'une réfutation ou
démision d'Henri de Fleckenstein en fa-
veur de son petit fils. Comment peut-
on soutenir que les mêmes expressions
dans un Acte aient formé une oblation
pour une partie des biens dont un Vas-
sal a été investi, & une réfutation pour
l'autre partie.

20. Dès 1348. Henri avoit obtenu
pour son petit-fils une Investiture du
Fief de Benheim , & de tous les autres
Fiefs qu'ils tenoient des Comtes d'Oet-
tingue ; or ces autres Fiefs ne pouvoient
être que le Rhiet & ses Villages qui en
dépendoient. Car il est prouvé par le
partage de 1354. que la Maison de Flec-
kenstein ne possédoit point d'autres Fiefs
mouvans du Landgraviat d'Alsace , que
le Rhiet & ses dépendances.

30. Le Rhiet est une Justice Provin-
ciale : or on ne sçauroit donner une
idée bien nette d'une Justice qui ne re-
çoive point de l'autorité souveraine média-
tement ou immédiatement , & par con-
séquent qui soit allodiale.

40. Au commencement de l'Acte de
1359. le Comte d'Oettingue dit qu'Hen-
ri de Fleckenstein son Vassal , & de son
Landgraviat est comparu. Henri étoit
donc

N O V E M B R E 1725. 53

Un Vassal du Landgrave avant la résolution faite par cet Acte. Enfin on observe que ce n'est que depuis que l'affaire est évoquée au Conseil, que les héritiers Fleckensteins ont inséré le mot *offer* dans la traduction de l'Acte de 1359, & que dans celle qu'ils ont fait imprimer Solmar, au lieu du mot *offer*, on y a *nous a transmis hors de son pouvoir possession en notre main.*

Quand les Fiefs dont il s'agit seroient allodaux, les filles ou les descendants des Seigneurs n'y pourroient succéder; car le *fief oblat* n'étant pas moins Fief que celui qui provient de la libéralité du Seigneur, il est réputé masculin, & les filles ou leurs descendants n'y peuvent succéder, si l'Acte d'investiture, qui contient l'oblation, ne porte expressément que le Fief soit féminin. Quand le Propriétaire offre un fond allodial au Seigneur, il peut prévoir le cas de l'extinction de ses descendants mâles, s'il n'a point stipulé qu'en ce cas ses filles & ses collatéraux succederoient, il faut juger s'il a voulu que le Fief oblat suivît la nature des autres Fiefs. C'est ce que Decident Rosental, Hertius, & les autres Jurisconsultes Allemands, les meilleurs auteurs des usages de leur Pais sur les matières féodales. Ils confirment leur dire par plusieurs exemples. En effet

la plupart des Fiefs d'Allemagne, qui relevent de l'Eglise, sont oblats dans leur origine; cependant ils retournent aux Seigneurs par l'extinction des mâles de la famille de ceux qui les ont offerts. En France les Duchez & les Comtez sont des especes de Fiefs oblats, cependant au défaut de descendans mâles, non-seulement le titre de dignité est éteint, mais le fond retourne au Domaine par la mort du dernier male, descendant de celui en faveur de qui la Terre a été érigée en titre de dignité, à moins que le Roi n'ait derogé très-expressement à ce droit de reversion. Enfin le titre de 1359. résiste à ce que le Fief du Rhier soit réputé féminin; car les Comtes d'Oettingue l'ont conféré en *un vrai Fief*, & le vrai Fief, ou Fief *propre*, est toujours masculin.

M. le Prince de Rohan & l'Inspecteur du Domaine concluent de ce qu'ils ont dit sur la nature du Fief oblat, que quand le Château de Fleckenstein & ses dépendances seroient un bien allodial offert à l'Empire par la Maison de Fleckenstein, il n'en seroit pas moins Fief masculin. Ils ajoutent qu'il suffit pour que ce Fief ne soit point réputé oblat; qu'on n'en rapporte point le titre d'oblation, & qu'on ne prouve point par des Actes authentiques que la Maison de
Flec-

Fleckenstein l'ait possédé comme un bien allodial.

A l'égard des Investitures de 1422. de 1442. & de 146. qui portent que si ceux que l'Empereur investit du Château de Fleckenstein meurent sans enfans mâles, les Fiefs passeront à leurs filles. M. de Rohan & l'Inspecteur du Domaine soutiennent que ce sont des graces spéciales & personnelles, accordées par les Empereurs à Jean, à Frederic & à Henri de Fleckenstein, auxquels l'Investiture avoit été donnée ; mais que le cas n'étant point arrivé, que ceux qui étoient investis mourussent sans enfans mâles, on ne peut étendre cette grace aux filles des successeurs de ceux auxquels elle étoit accordée ; un privilege contraire au droit commun des Fiefs d'Allemagne ne sçauroit être renfermé dans des bornes trop étroites. D'ailleurs si cette grace avoit dû avoir son effet pour toute la descendance de la branche Fredericienne, qui possédoit le Château de Fleckenstein dans le 15^e. siècle, on n'auroit point obtenu des Lettres de l'Empereur Charles V. pour faire succéder réciproquement à tous les Fiefs, les mâles des deux branches de la Maison de Fleckenstein, au préjudice des filles de la branche qui s'éteindroit la première par le défaut des mâles.

A l'égard du Fief castrense d'Haguenau, on ne peut douter, selon M. Rohan, qu'il ne soit masculin; car sortes de Fiefs appelés *Feudagardian* le Livre des Fiefs, sont donnés pour garde d'un Château, & sont par là masculins de leur nature. La Jurisdiction sur les Sujets de l'Empire, qui sont en Allemagne, ce que sont les Bourgeois du Roi en Champagne, ayant été donnée pour amélioration du Fief castrense d'Haguenau doit être de même nature que ce Fief. Les termes *pour lui & ses héritiers à perpétuité*, insérés dans les Investitures, ne marquent point que ces Fiefs soient féminins. Car le mot d'*héritier*, dans les Investitures des Fiefs d'Allemagne, ne signifie que les héritiers féodaux, c'est-à-dire les mâles, comme en France les mots d'*hoirs*, *successeurs* & d'*ayans cause*, en matière de Pairie, ne signifient, suivant l'Edit du mois d'Avril 1711. que les mâles descendans de celui en faveur de qui la concession a été faite.

Pour ce qui est des Investitures de 1414. & de 1421 où les filles de Frédéric sont appelées au Fief, au lieu des d'hoirs mâles de cette Maison; M. Rohan répond que c'est par une concession spéciale accordée aux filles de Frédéric, qui, par les raisons que l'on a marquées

en parlant du Château de Fleckenstein. ne s'étend point aux filles de ses descendants. Cette réponse lui paroît d'autant plus solide, par rapport au Fief castrense d'Haguenau, que l'Empereur Charles IV. n'a accordé cette grace qu'aux filles de Frederic, quoiqu'il ait donné l'Investiture de ce Fief à Henri & à Frederic. On a été si convaincu que cette clause ne s'étendoit pas au-delà des filles marquées dans l'investiture, que la Maison de Fleckenstein a demandé en 1550. qu'au défaut d'hors mâles d'une branche, les mâles d'une autre branche succedassent à tous les Fiefs; ce qui leur a été accordé. Ceux de la branche Fredericienne ont effectivement succédé en 1664. à tous les Fiefs que possédoit la branche Rodolphine, dont il ne restoit plus de mâles, sans avoir égard aux filles & aux descendants des filles de cette branche.

Le Fief composé de deux Cours situées à Baar, est peu considérable; l'Inspecteur du Domaine dit que pour en connoître la nature, il faudroit obliger les héritiers à en rapporter les anciens titres; mais que ce Fief ne méritant point qu'on instruisse un interlocutoire, il n'insiste point sur cet article. D'un autre côté M. le Prince de Rohan soutient que les héritiers de la Maison de Fleckenstein refusaient.

542 JOURNAL DES SÇAVANS
sans de représenter les titres de ce
il doit être réputé masculin , suivi
Droit commun d'Allemagne.

*Méthode courte & facile pour discerner
vraie Religion Chrétienne ,
les fausses qui prennent aujourd'hui
nom. A Paris chez Louis Coignard
Imprimeur & Libraire de feu Sa
Monseigneur le Duc d'Orléans
du Plâtre , près la rue S. Jacques
l'Aigle d'or. 1725 vol. in-12. pp.*

LE dessein de l'Auteur dans cette
Méthode , n'est point d'entrer en
détail de controverses. Il se
à prouver en général la Reli-
gion Chrétienne , & en particulier la
Religion Catholique , Apostolique &
Romaine ; ce qui suffit en effet , puisque
point bien établi , les autres le sont
si l'on démontre une fois que la
Catholique est la vraie Eglise de
Christ , il n'est plus nécessaire absolu-
de prouver autre chose , parce qu'il
évident qu'il faut croire tout ce que
vraie Eglise , qui en vertu de ses
mœurs , ne peut se tromper , nous
de croire.

Ce n'est pas non plus ici une
verse sèche & abstraite : la Mé-
thode dont il s'agit est à la portée de tout

... à dire encore tout
attire l'attention. Les preuves
sont les plus recherchées en
matieres , & c'est ce qu'
dans ce Livre , où l'on voit
phéties , les miracles , l'établisse-
prenant de la Religion Chrétienne
marques positives de cette Ré-
conformité de l'Eglise Romaine
sent avec la primitive , &
qui prouvent la vérité de
Chrétienne & Catholique.

Nous ne sçavons de quel
cet Ouvrage , mais il est d'un
vertissement que le succès qu'
fois l'Auteur , en prêchant à
plus grand Roi du monde , et
qui garantit le jugement favora-
bléja porté de cette Méthode par
hommes intelligents , qui

L'Avertissement dont nous venons de parler est suivi d'une Préface où l'Auteur s'explique lui-même sur son Ouvrage. Il convient que la vérité qu'il entreprend d'établir a déjà été traitée par les plus grands Ecrivains. Outre les saints Peres, à qui il donne avec raison le premier rang, il remarque que les Cardinaux Bellarmin, du Perron, & de Rochelleu; les Peres Elizalde, Maimbourg, Seigneri, Bagot, & Dez, Jesuites; les M. M. de Meaux & de Cambrai, M. Nicole, le P. Thomassin, M. l'Abbé d'Argentré, aujourd'hui Evêque de Tulle, & nombre d'autres Auteurs, ont soutenu & prouvé avec force la Religion Chrétienne; mais il observe que la plupart de ces Livres sont Latins, & outre cela, purement Théologiques; en sorte qu'ils ne se lisent guères par le commun des Fidèles. Il ajoute que dans plusieurs de ces Livres on ne parle de la Religion Chrétienne, qu'en général, sans établir en particulier la vérité de la Religion Catholique. Sur quoi il cite l'Ouvrage que M. Abadie Ministre Protestant a donné au Public sur la Religion. Ces raisons ont déterminé notre Auteur à donner un abrégé de ce que les meilleurs Livres qui ont été écrits sur les matieres dont il s'agit peuvent renfermer de plus important, non seulement

N O V E M B R E 1725. 545

pour prouver la Religion Chrétienne en général, mais la Religion Catholique en particulier. Il dit qu'on s'attendoit que M. Abadie dont l'ouvrage a été fort lu, & assez universellement approuvé quoiqu'il ne fût pas sans erreurs, ne se contenteroit pas d'avoir établi la vérité de la Religion Chrétienne; mais qu'il déclareroit ensuite quelle est, selon lui, parmi tant de Sectes Chrétiennes, la véritable Religion. Il n'auroit pas manqué sans doute de soutenir que c'étoit la sienne, c'est-à-dire la Calviniste, puisqu'il en faisoit profession; mais ce Ministre Protestant, continue notre Auteur, avoit trop d'esprit pour ne pas sentir le foible du Calvinisme, & ne pas voir qu'on ne pourroit jamais prouver que cette Religion l'emportât sur toutes les Religions Chrétiennes. Or ce qu'il n'a osé entreprendre pour la Secte de Calvin, l'Auteur de cette Méthode l'entreprend pour la Religion Catholique & Romaine.

Il commence d'abord par exposer les principales preuves de la Religion Chrétienne en général. La méthode qu'il suit pour cela se réduit à établir les trois vérités suivantes; la première, contre les Athées, qu'il y a un Dieu, premier principe de toutes choses; la seconde, contre les Déistes, que Dieu a effectivement parlé, & qu'outre la Loi natu-

546 JOURNAL DES SÇAVANS.
relle & Mosaique, il en a révéle une
autre, qui est la Loi Chrétienne : le
troisième, contre les Hérétiques, que
la Religion Chrétienne, Catholique,
Apostolique & Romaine est la seule
Religion qui ait été révélée de Dieu.
De l'établissement de ces trois points,
l'Auteur tire des conséquences capables
dit il, d'affermir les anciens Catholiques
dans leur Religion, de ramener les Schi-
matiques dans le sein de l'Eglise, &
d'ouvrir les yeux aux Infidèles.

On prouve donc premierement qu'il
y a un Dieu premier principe de toutes
choses, & on attaque sur cela les Athées
jusques dans leurs derniers retranchemens:
après quoi l'on conclut : 10. Que puisqu'il
y a un Dieu, c'est un être nécessaire,
un être existant par lui-même, &
sans commencement : 20. Que puisque
cet être est nécessaire, il est éternel :
30. Que puisqu'il est le principe de toutes
choses, il a créé de rien l'Univers,
& que sa puissance ne reconnoît point
de bornes : 40. Que sa sagesse n'est point
bornée non plus ; 50. Que Dieu est le
comble de toutes les perfections imagi-
nables, & dans un degré infini, que par
conséquent il est la vérité par nature, &
ne peut rien dire de faux ; qu'ainsi on
doit croire absolument tout ce qu'il a ré-
véle. On observe à ce sujet que Dieu

Il fut gravée dans le cœur de
hommes, il leur donna encore
positive, par laquelle il leur
à de lui offrir des sacrifices, &
de quelle espèce devoient
sacrifices; témoins ceux qu'Ab
lui offroient. On ajoute que
premiers tems Dieu prolongea
Patriarches jusqu'à neuf cents
Il y eût des hommes, qui se
m, ou quelques-uns de ses
tussent perpétuer la créance de
du Monde & du premier Bo
en que la Loi des sacrifices,
té. Ce qui fut cause que ce
aussi tôt après le Déluge, on
les sacrifices qui se perpétuèrent
constante tradition, jusqu'à
à qui Dieu révéla que le Mo
de sa

Sont pareillement Divins.

On prouve la premiere proposition en montrant que tout ce que la Religion Chrétienne enseigne touchant les grandeurs de Dieu , la dernière fin de l'homme , & les moyens qui y conduisent, est une doctrine qui n'a rien d'humain. On prouve la seconde par les Prophéties & par les miracles ; & la troisième par un exposé des merveilles que la Religion a opérées. On conclut de ces trois points , que la Religion Chrétienne a été révélée de Dieu ; Puis on se propose de montrer que les autres Religions ont été inventées par les hommes. Mais comme la Religion Chrétienne est divisée en plusieurs Sectes différentes , l'Auteur s'attache à prouver qu'il n'y a que la Religion Catholique Apostolique & Romaine qui soit véritable.

...on l'a fait rendre visible de la
te, qu'elle l'emporte sur toutes
les; c'est-à dire, qu'elle doit être
marquée de certaines marques qui fa-
ssent connaître clairement qu'elle est Divi-
ne; quoiqu'il les hommes seroient excu-
sés de ne pas professer une Religio-
n n'auroit nulle marque de vérité,
et n'en auroit que d'ambiguës.
Principe posé, l'Auteur raisonne en ce
façon : Dieu a révélé une Religion
et c'est la Religion Chrétienne ; Du-
tant que nous suivions cette Religion
et cela il ne nous l'auroit pas donné
à quoi serviroit-elle ? On nous propo-
se plusieurs partis à suivre ; mais différens
beaucoup d'articles essentiels : lequ-
el passerons-nous ? Le doute est faci-
le. Nous sommes obligés d'embras-
ser celui où il se trouve plus de

ne peut pas discerner par ces myſteres
quel côté eſt la vérité, il faut donc d'au-
tres monſ & d'autres marques. . Hon-
te là, chaque Secte pourroit ſe glorifier
d'être la véritable Eglife. En ſecond
lieu, continue notre Auteur, on ne peut
pas discerner la véritable Religion par
l'Ecriture ſeule, parce que l'Ecriture
dans la plus grande partie n'eſt autre cho-
ſe que la Religion par écrit, ainſi, con-
inue-t-il, chercher la Religion dans
l'Ecriture, c'eſt chercher la Religion dans
la Religion même, & vouloir prouver
la Religion par la Religion. De plus,
poursuit-il encore, toutes les Sectes hé-
rétiques ſe ſont fondées ſur l'Ecriture,
expliquée ſelon leur ſens & leurs préten-
ſions, ce qui a donné & donnera tou-
jours lieu à des conteſtations. En troiſi-

passons, on conclut qu'il est donc visible que la véritable Religion Chrétienne ne peut être discernée d'avec les fausses, que par les marques extérieures qu'elle a de vérité & de Divinité; marques qui soient supérieures à toutes les autres, & proportionnées à la portée de tout le monde. C'est, ajoute-t-on, ce que S. Paul a déclaré, quand il dit que la foi étoit une soumission; mais une soumission raisonnable, *rationabile obsequium vestrum*: ce qui signifie que nous avons de puissans motifs pour croire ces mystères, quoiqu'en eux-mêmes incompréhensibles. Or, insiste notre Auteur, il y a dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, plus de marques de véritable Religion, & des marques plus grandes, plus visibles, plus éclatantes, plus singulières, que dans aucune autre.

Pour prouver cette seconde proposition, sur laquelle roule présentement toute la difficulté, il ne reste qu'à exposer les marques de véritable Religion, qui caractérisent, qui distinguent la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & qui la rendent infiniment supérieure à toutes les Sectes Chrétiennes, & c'est ce que fait notre Auteur. Il réduit ces marques à treize principales, qu'il explique au long; puis il examine

Catholique, Apostolique
elle seule, toutes les m
la véritable Religion, &
la véritable. 20. Que
que, Apostolique & Rom
que Jesus-Christ a fond
30. Que cette Eglise éta
se de Jesus-Christ, elle e
infaillible dans ses déci
de foi: conséquences qu
jour par un grand nomb
ce qui le conduit à expl
la regle de la vraie foi. D
cette regle doit avoir tro
la premiere, d'être clai
d'être infaillible; & la tro
universelle. Il entre sou
détail qui l'engage à trait
de Dieu écrite, & de m

nier article , d'où il infere que l'Ecriture ne ſçauroit être par elle-même la regle de la Foi ; qu'il faut un Tribunal qui nous rende certains du véritable ſens des textes , que ce Tribunal eſt l'Egliſe , & que c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt commande de ſ'adreſſer a elle , *Dic Eccleſia* , & de ſ'y adreſſer de telle maniere , que ſi quelqu'un n'écoute pas la déciſion de cette Egliſe , on le regarde comme un Payen : *ſi autem Eccleſiam non audierit , ſit tibi ſicut Ethnicus*.

On fait voir au long dans la ſuite de ce Livre , la néceſſité d'un tel Tribunal , & quelles en ſont les qualitez & les prérogatives en vertu des promeſſes de J. C. On s'étend principalement ſur ce qui en concerne l'infaillibilité , & l'on termine l'ouvrage par une concluſion qui réunit comme dans un point , tout ce qu'on a dit.

Riſeſſioni ſopra l'Origine delle FONTANE , deſcritte in forma di Lettera , dal Dottore NICCOLO GUALTIERI , Filoſofo , e Medico Fiorentino , all'Altezza Reale di Violante Beatrice di Baviera , Gran-Principeſſa di Toſcana , Governatrice di Siena , &c. *In Lucca. Per Leonardo Venturini. 1725.* C'eſt-à-dire : Réflexions ſur l'origine des Fontaines , écrites en forme de Lettre , Tom. LXXVII.

554 JOURNAL DES SÇAVANS
par le Docteur NICOLAS GUALTIERI, *Philosophe & Médecin de Florence, &c.* A Lucques, de l'Imprimerie de Leonard Venturini. 1717.
in-8o. pp. 207.

CETTE Lettre est adressée à M. Valisnieri, Professeur en Médecine à l'Université de Padoue, Membre de l'Académie des *Curieux de la Nature*, connu par divers Ouvrages, qui lui ont fait une juste réputation. Il s'agit du Système de ce Professeur touchant l'origine des Fontaines, qu'il attribue uniquement aux pluies; & c'est ce système que prétend réfuter ici M. Gualtieri, prouvant que les Fontaines n'empruntent leurs eaux que de la mer. Ces deux opinions sont presque les seules, qui ont partagé aujourd'hui les Physiciens sur ce phénomène de la Nature, pour l'explication duquel on a imaginé un si grand nombre d'hypothèses, que M. Perrault en compte jusqu'à vingt-deux, dans son *Traité de l'origine des Fontaines*. M. Gualtieri, en proposant ici son sentiment sur cette matière, & en attaquant celui de M. Valisnieri, le fait avec toute la modestie, toute la politesse, & toute la facilité d'un homme, qui cherche à s'instruire, & qui s'adresse à un sçavant du premier ordre, pour avoir la solution

... ou un Naturaliste
ou Professeur de Padoue. Ré-
pondra, selon toutes les appa-
rences nous aurons soin d'exposer sa
défense, avec la même
et la même candeur que nous
mettre en œuvre, dans le
raison de son adversaire.
M. Gualtieri, avant que d'ex-
poser son système, examine les objections
quelles M. Valisnieri tâche de
réfuter. La première consiste à
dire que l'eau de la mer ne pouvant ja-
mais être débarrassée de son sel, ni par
aucune filtration, ni en passant
par les canaux souterrains, elle
ne peut conséquemment fournir l'eau douce
comme les fontaines & les rivières.
L'Auteur répond: 1o. Que

n'ont pû parvenir à faire une once d'or, on ne seroit pas en droit de conclure qu'il ne peut s'en former dans les entrailles de la terre; de même, de ce que personne n'a encore trouvé le secret de dessaler l'eau de la mer, on ne peut en inférer que la chose soit absolument impossible. L'art (continuë M. Guittieri) a-t-il pû découvrir ou imiter l'utilité des filtrations de tant de sucs différens, qui se séparent dans les vegetaux & dans les animaux? Elles n'en sont pourtant pas moins réelles. Mais l'Auteur soutient que la nature elle-même nous offre, dans l'eau de pluie, une preuve convaincante de la possibilité d'adoucir l'eau marine. En effet, cette eau de pluie est très-douce, quoiqu'elle vienne presque toute de la mer. Elle s'est donc élevée en l'air sous la forme de vapeur, après s'être dépouillée de son sel, dont M. *Valisnieri* assure cependant qu'elle ne peut jamais être séparée. L'air est donc une espece de filtre, qui donne un libre passage aux particules de l'eau, & qui le refuse aux molécules du sel. Il faut encore supposer une autre sorte de filtre dans les poissons, dont la chair n'est rien moins que salée, quoiqu'ils tirent leur principale nourriture de l'eau marine: ce qui fait voir, dit l'Auteur, avec combien peu

nature employé dans les
moyens analogues , pour
de ces différentes molécules
ri imagine plusieurs causes
y concourir. La première
ment des parties salines , qui
beaucoup plus salée au fond
qu'à la surface , & qui produit
de plusieurs de ces parties , &
trop de volume , pour qu'elle
s'insinuer dans les pores de la terre
facilement que celles de l'eau.
de cause est le grand froid & le
qui règnent au fond de la mer
facilite encore l'assemblage & la
sion des parties salines. La troisième
la nature de la terre , qui forme
de la mer , dans tous les endroits
il n'est ni pierrenx ni sablonneux
terre est argilleuse.

recours ; résultera de l'impossibilité
d'expliquer autrement l'origine des Fon-
taines , qu'en recourant à l'eau de
mer.

L'Auteur vient après à la seconde
objection du Professeur , que celui-ci
garde comme la plus forte & la plus
pable d'anéantir ces conduits souterrains
par lesquels ses adversaires s'efforcent
d'amener jusqu'aux sources des Fontaines
l'eau marine suffisamment adoucie. Sup-
posé (dit M. *Valsineri*) que l'eau de
mer pût se dépourvoir de son sel , la
loix de l'hydrostatique ou de l'équilibre
des liqueurs ne permettent pas qu'elle
s'élève jusqu'au sommet des montagnes
ce qu'il tâche de mettre hors de doute
par une longue suite de citations.

M. Gualtieri , peu touché de tout
ce qu'on lui oppose , fait bien remarquer

... pour monter à une très-grande hau-
teur, malgré les loix de l'équilibre, les
fluides qui circulent dans les canaux sou-
terrains. Il néglige de faire valoir le rai-
onnement de *Van-Helmont*, qui prouve
que l'eau renfermée dans les ca-
vités de la terre, n'est point assujettie
aux règles de l'hydrostatique; mais qu'elle
pend alors uniquement de l'impression
que lui communique cet esprit, qui
agit sur le Monde souterrain, & qui la
pousse dans les abîmes pro-
fondes qu'elle remplit. Il ne veut pas
s'appuyer de l'hypothèse de *Des-
cartes* de ses Partisans, par laquelle
il explique assez facilement l'élevation
de l'eau, pour l'origine des Fontaines.
Mais il prétend que cette élévation se fait
naturellement aux loix de la nature.

JOURNAL DES SÇAVANS.

ou telle autre substance, au travers de laquelle l'eau ne peut passer, sans se dépourvoir de son sel : 20. Que deux liquides de pesanteur inégale, mis en égale quantité dans deux tuyaux égaux, élevés perpendiculairement sur un même plan, conservent entr'eux une hauteur différente relativement à leur poids. Ce la posé, il est clair par plusieurs expériences, (dit l'Auteur) que l'eau de la mer pèse plus que l'eau douce, & que la pesanteur de la première est à celle de la seconde, comme cent trois est à cent. Si l'on suppose donc, que la mer ait cent pieds de profondeur, & que l'eau marine dégagée de son sel par la filtration, remplisse les canaux souterrains par où elle circule ; elle pourra s'élever à la hauteur de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Maintenant, si l'on donne à celle-ci la profondeur d'un mille d'Italie, qui fait 5000. pieds (mesure de Boulogne) l'eau douce pourra monter à la hauteur de 150. pieds au-dessus du même niveau. Cette hauteur de cent cinquante pieds est déjà quelque chose d'assez considérable pour une montagne. Mais comme il y en a de beaucoup plus élevées, du sommet desquelles jaillissent des sources d'eau douce, M. Gualtieri travaille à éclaircir sa démonstration, & à la confirmer.

la profondeur de la mer, ayant pû trouver le fond; mais que d même ils le trouveroient dans ces lieux, on seroit en droit d'y voir des gouffres, des trous, des puits, des fosses, des canaux grands puits, perpendiculaires, obliques, &c. que la sonde ne rencontre, & qui pénétrant jusqu'aux parties intérieures de la terre, forment une colonne perpendiculaire d'eau salée d'une hauteur immense. Cette colonne, pesant par sa pesanteur sur l'eau de surface, l'oblige en vertu de l'équilibre de s'élever jusqu'à la cime des hautes montagnes. L'Auteur remarque, en second lieu, que l'eau est plus salée au fond de la mer qu'à la surface; sous la Zone torride, &c. les autres; que par consé-

beaucoup, en prenant l'air, par-là augmentant la pression intérieure.

Ces réflexions de l'Auteur font comprendre, qu'il n'y a point de montagne si élevée, où l'air ne puisse arriver : car en supposant une hauteur de trois milles d'Italie au-dessus du niveau de la mer ; personnellement, (continue M. Gualdani) on peut aller en quelques endroits, à une distance de deux cens de ces milles de l'endroit où l'on se trouve, ce qui ne doit point sembler extraordinaire, puisque le demi-diamètre de la terre n'est que de tant d'environ 3440. de ces milles ; ce qui n'y a nul inconvénient de faire que ce globe soit creusé en cent parties égales, jusqu'à la profondeur de trois milles d'Italie. L'Auteur

N O V E M B R E 1725. 563

me, des principaux phénomènes, qui regardent le mouvement des eaux & les modifications qu'elles reçoivent dans le sein de la terre.

Jusqu'ici M. Gualtieri s'est appliqué à réfuter les objections capitales de M. *Walisner* contre l'hypothèse, qui attribue à l'eau de la mer l'origine des fontaines & des rivières, dont le cours est perpétuel. Mais après cette réfutation, il entreprend de prouver l'impossibilité de rapporter cette origine aux eaux de pluie; & c'est ce qui fait la matière du reste de la Dissertation.

Pour démontrer cette impossibilité, il s'agit de prouver, que la quantité d'eau de pluie n'est pas, à beaucoup près, suffisante, pour entretenir le cours perpétuel des fontaines & des rivières: & pour mettre cette proposition dans tout son jour, il ne faut que déterminer par le calcul, la quantité de l'eau que fournissent les pluies, & celle de l'eau dont les rivières se déchargent dans la mer; & au cas que l'une surpasse l'autre considérablement, la question sera décidée.

Il résulte (dit M. Gualtieri) des observations faites par l'Académie Royale des Sciences, pendant l'espace de dix-neuf ans, que la quantité moyenne de la pluie, qui tombe à Paris, est de dix-huit à dix-neuf pouces de hauteur cha-

que année. Pour découvrir combien il pleut en Italie pendant un an, l'Auteur demande qu'on réduise toute la surface de ce même País en un parallelogramme rectangle oblong, dont la longueur soit de 600. milles de Boulogne, & la largeur de 120. de ces milles. Il suppose ensuite, que toute l'eau qui tombe sur cette étendue de terrain, pendant le cours de l'année, y soit retenue, sans pouvoir s'écouler. Cette eau, dans la supposition, montera, suivant les observations de l'Académie, à la hauteur d'un pied & demi; & si l'on en calcule le total, on trouvera qu'il fait la somme de deux trillions, sept cens billions de pieds cubes d'eau, qui tombent en un an sur la surface de toute l'Italie.

Pour sçavoir à présent la quantité d'eau que portent dans la mer toutes les rivières de ce País-là pendant un an, il faut supposer un canal d'une profondeur & d'une largeur proportionnée aux dimensions de ces rivières, dont celles qui se jettent immédiatement dans la mer, sont au nombre de deux cens, non comprises les autres rivières, les ruisseaux, les fontaines, les canaux souterrains, &c. Avant que de déterminer la longueur & la largeur d'un pareil canal, M. Gualtieri observe, que le Po, à son embouchure,

N O V E M B R E 1725. 365

est large de près d'un mille. Si l'on joint aux eaux du Po celles de dix-huit autres grands fleuves , pourroit-on donner à un canal qui les renfermeroit toutes, moins d'un mille ou de 5000 pieds de largeur , & de 20. pieds de profondeur? Si l'on y ajoute encore l'eau des petites rivières, des fontaines, & de toutes les sources, qui portent leur tribut à la mer; croira-t on que toutes ces eaux rassemblées pussent être contenues dans un tel canal? Cependant, pour ne point effaroucher son adversaire , l'Auteur veut bien réduire la largeur de ce canal à celle de 1150. pieds , qui n'est que le quart de 5000. & sa profondeur à celle de quinze pieds. Après cette réduction, M. Gualtieri, en suivant le calcul de M. *Guglielmini*, trouve que la quantité d'eau portée continuellement dans la mer par un canal de cette dimension , pendant 366. jours , égaleroit la somme de cinq trillions, cinq cens vingt-deux bilions, trois cens quatre-vingt onze millions de pieds cubiques d'eau. Or toute l'eau de pluie , qui arrose l'Italie pendant une année ne se monte qu'à la quantité de deux trillions , sept cens bilions de pieds cubes d'eau. Donc toutes les rivières d'Italie jettent dans la mer deux trillions, huit cens vingt-deux bilions , trois cens quatre-vingt-onze millions de pieds cu-

celui de la quantité d'eau ,
journallement. On sçait ,
expériences (dit-il) que d'
d'eau , qui a l'étendue de
quarré, il s'évapore un doigt
en vingt-quatre heures. Un
quarré d'eau contient vingt-
de pieds quarez d'eau , qui
bilions, six cens millions de
rez; d'où il suit, qu' d'une sa
mille en quarré, il s'évapore
res, trois cens soixante million
cubes d'eau , qui font 208,
pieds cubes. En donnant à l'
diterranée 3000. milles de
420. milles de largeur , toute
cie sera d'un million 2600
quarez , lequel nombre éra
par celui de deux cens huit

N O V E M B R E 1725. 367

700000. pieds cubes d'eau , qui s'évaporent de cette même surface , pendant le cours d'une année. Si l'on réduit , après cela , tous les fleuves qui se jettent dans la Méditerranée , à un canal qui ait six milles d'Italie de largeur , & quinze pieds de profondeur (ce qui s'appelle mettre les choses au plus bas) un pareil canal versera dans cette mer cent trente-deux trillions , cinq cens trente-sept billions , trois cens quatre-vingt-quatre millions de pieds cubes d'eau , quantité fort au-dessus de celle qui s'évapore de cette mer , pendant une année.

Pour ôter à M. *Valisnieri* tout sujet de plainte , M. *Gualtieri* veut bien lui accorder , contre le témoignage de toutes les observations , qu'il tombe en Italie jusqu'à trente pouces d'eau par an. Mais il lui fait remarquer en même tems , qu'on ne doit pas prétendre que toute cette eau soit employée à entretenir le cours des fontaines & des rivières. Il en faut rabattre , 10. toute la quantité nécessaire pour humecter le terrain jusqu'à la profondeur de quelques brasses , sans quoi l'extrême sécheresse le réduiroit en poussière ; & cette quantité doit être déjà fort considérable. Il faut en retrancher , 20. celle qui doit servir à la nourriture & à l'accroissement

des

des arbres , & de toutes les autres plantes , dont l'Italie est couverte , pendant toute l'année ; & pour concevoir jusqu'où cela peut aller , il suffit de se représenter , que suivant les expériences de *M. de la Hire* , un seul figuier , garni de cent trente feuilles , absorbe , dans l'espace de cinq heures , deux livres & demie d'eau , & par conséquent en absorbe 3194. en un an. Il faut en troisième lieu , soustraire encore de l'eau de pluie , celle qui s'évapore continuellement , & dont nous avons déterminé plus haut la quantité. Après ce détail , quelle apparence que 30. pouces d'eau par an puissent suffire à tous ces usages , & qu'il en reste encore assez pour perpétuer le cours des fontaines & des rivières ?

L'Auteur en accordant à *M. Valisnieri* qu'il tombe en Italie 30. pouces de pluie par an , a déjà fait une supposition impossible. Cependant , par considération pour cet illustre adversaire , il en fait encore une autre , dont l'impossibilité n'est pas moins visible. Il consent que de ces 30. pouces d'eau de pluie , il n'y en ait que quinze qui soient employez pour l'évaporation continuelle , & pour les besoins de la terre & des plantes ; & que les 15. autres pouces servent à faire couler les fontaines & les fleuves. Mais quelque effort que fasse

N O V E M B R E 1725. 569

M. Gualtieri en faveur du système de son Antagoniste ; de quelle ressource peuvent être pour ce dernier 15. pouces d'eau , pendant que les dix-huit pouces trouvez par l'Académie , sont , ainsi qu'on l'a montré plus haut , fort au-dessous de la quantité nécessaire , pour entretenir ce commerce perpétuel de l'eau-douce avec l'eau de la Mer ?

Notre Auteur, non content d'avoir plusieurs fois, quoique fort inutilement, tenté l'impossible , pour justifier l'opinion de M. Valisnieri ; veut bien encore avoir la complaisance de l'accompagner dans les voyages pénibles , que ce célèbre Auteur assure avoir faits sur le sommet des montagnes ; où après de *ruées* fatigues , il a (dit-il) *découvert* , Dieu merci , que toutes les fontaines & tous les fleuves tirent uniquement leur origine des eaux de pluie & des neiges fondues. La preuve qu'il en donne , c'est qu'on ne trouve sur la cime de ces montagnes , aucune source qui se répande sur le terrain. M. Gualtieri le nie formellement , & soutient au contraire , qu'il n'y a point de montagne , qui n'ait ou des fontaines perpétuelles , ou des lacs grands & profonds , non-seulement sur la pente , mais encore sur le sommet ; comme on le peut voir dans la Suisse , le Tirol , la Carinthie , &c. De plus , l'Auteur prétend

370 JOURNAL DES SÇAVANS.
tend que la conséquence, que M. Val-
nieri tire de son observation, n'est pas
juste; sçavoir, que l'eau de pluye est
suffisante pour l'entretien des fontaines.
M. Gualtieri tombe d'accord, que
pluye qui arrose les montagnes de S.
lérin, peut se rendre, par des can-
souterrains, dans les fontaines de
dène, & contribuer à leur cours. Mais
il nie qu'elle puisse y suffire; & il
assure par le calcul, que quand même
ces montagnes, au lieu d'être formées
de terre & de pierre, ne seroient
amas d'eau, elles ne suffiroient pas
entretenir seulement pendant six mois
courant très-rapide de ces fontaines
à plus de quatre milles de largeur,
plusieurs endroits, plus de douze
de profondeur. Il faut donc nécessaire-
ment, pour suppléer à ce qui vient
de la part des pluyes qui fournissent
montagnes, recourir d'un côté à
de Toscane, & de l'autre au C.
driatique, dont les eaux adouci-
vent pénétrer jusqu'aux sources
fontaines. L'Auteur conjecture
que ce pourroit bien être par la
ces canaux souterrains, que la
seroit insensiblement jusqu'au
certaines montagnes, un si grand
bre de ses différentes productions
nommée, que l'on attribue

avec beaucoup moins de vraisemblance, à des inondations universelles ou particulières. On peut voir ce que dit là-dessus M. Gualtieri, qui semble avoir quelque dessein d'approfondir cette matière, dans quelque ouvrage particulier.

M. Gualtieri, pour donner de nouvelles preuves de son esprit de conciliation & d'accommodement, par rapport à l'opinion de son adversaire, veut bien supposer, pour un moment, que l'eau de pluie soit égale en quantité à celle qui s'évapore de la surface des terres & des mers, & qui forme les fontaines & les rivières. Mais cette supposition ne peut avoir lieu que pendant la durée de la pluie. Lorsqu'elle vient à cesser, quelle ressource de ce côté-là pour le cours perpétuel de ces fontaines & de ces rivières? M. Valisnieri prétend, que la terre s'imbibe des eaux de pluie, qui la pénètrent jusqu'à une profondeur considérable, où elles trouvent de grands réservoirs taillés par les mains de la Nature, dans lesquels elles se rassemblent, pour se répandre ensuite de tous côtés, & fournir aux besoins des eaux courantes, pendant les disettes de pluie.

L'Auteur lui représente, avec beaucoup de politesse, les inconvéniens de pareilles suppositions. *La Nature ne peut*

JOURNAL DES SÇAVANS.

Les Hires faites pendant huit ans;
 que dans les pluyes les plus
 es, l'eau ne pénètre jamais les
 moins fortes ou les plus légè-
 ra à la profondeur de huit pieds
 sur le terrain le plus uni, d'où
 qu'elle sera bien moins en état
 pénétrer, lorsqu'il aura quelque
 plus ou moins considérable. A
 des prétendus réservoirs souter-
 de M. Valisnieri, outre qu'il n'est
 les plus facile de les imaginer, que
 les découvrir, ils sont sujets à de
 grandes difficultez. Car si ces réservoirs
 vent se remplir de l'eau de pluye,
 par en fournir aux fontaines & aux ri-
 vières dans les tems de sécheresse, il
 faut de nécessité faire l'une de ces trois
 suppositions également absurdes; ou que
 lorsqu'il pleut beaucoup, les rivières ne
 grossissent en nulle façon; ou que lors-
 qu'il ne pleut pas, elles restent entière-
 ment à sec; ou que la quantité de l'eau
 de pluye est infiniment plus grande, que
 ne la déterminent les expériences les plus
 exactes & les plus sûres. En effet, si
 en tems de pluye, la moitié de l'eau
 qui tombe doit être mise, pour ainsi
 dire, en sequestre dans ces réservoirs,
 les rivières ne pourront alors grossir ou-
 tre mesure, comme elles sont. Si d'au-
 tre part ces réservoirs ne se remplissent

de
 to
 n'
 (a)
 qu
 ablu
 syst
 son

Un
 du sa
 la man
 ne son
 haute
 n'a po
 d'où e
 vers le
 le voi
 quelq
 font
 que
 men
 com
 plat
 ver
 cell
 rei
 m
 c
 pour

point à propos, les fontaines & les rivières tariront bien-tôt, lorsque la pluie cessera. D'ailleurs dix-huit pouces d'eau ne pouvant fournir au cours perpétuel de ceux-ci, & à remplir ceux là; il doit tomber infiniment plus de pluie, qu'il n'en tombe effectivement. Que penser, ajoute M. Gualtieri, d'un système, qui réduit ses défenseurs à de pareilles absurditez, par comparaison à un autre système, également d'accord avec la raison & l'expérience?

Un autre inconvénient de l'hypothèse du sçavant Professeur de Padoue, c'est la maniere dont il explique l'origine d'une source, qui jaillit sur la cime d'une haute montagne, & qui par conséquent, n'a point de réservoir au-dessus d'elle, d'où elle puisse recevoir l'eau qu'elle verse continuellement. Il dit, que dans le voisinage, il se rencontre toujours quelque montagne plus élevée, qui lui fournit cette eau par le moyen de quelque canal souterrain, courbé à la maniere d'un siphon renversé. Mais, sans compter, que souvent il faudra faire plus de dix milles de chemin pour trouver cette montagne plus élevée, que celle dont il est question; quelle eau remplira le réservoir de cette première montagne, au sommet de laquelle on doit le supposer, pour l'effet qu'on en

de la fontaine qui en tira
ira infailliblement : ce
pourtant point arriver ,
sources dont la situation

M. Gualtieri , après s'être
suffisamment avec M. P.
montagnes d'Italie , pour
les sources des fontaines &c.
l'invite à une autre prome
bonheur , sur les montagn
que , de l'Asie & de l'A
quelles (dit-il) ne pouva
des fenêtres du Professeur
montagnes de Modène ,
eût l'honneur d'être visitées
roient bien , par rapport
& aux fleuves qui en nais
s'accorder tout-à-fait avec

l'excessive chaleur d'un dou-
 aivi d'un Hiver beaucoup plus
 ue n'est l'Eté dans nos climats,
 is une seule Province en Afri-
 l'on voye ni neige , ni glace.
 t on y rencontre par tout des
 intarissables , des lacs très-
 rès-profonds , quantité de ca-
 e infinité de fleuves , dont les
 e sont entendre à dix ou douze
 distance. Le terroir y est très-
 & rempli de forêts , dont les
 t d'une hauteur extraordinai-
 ollines & les montagnes , pour
 , y sont couvertes de plantes,
 ion de quelques cantons fa-
 & inhabitez.

: l'opinion de M. *Valisnieri*
 : Auteur). il faudra donc sup-
 s les montagnes d'Afrique , un
 considérable de ces réservoirs
 s , pleins d'une quantité im-
 au , pour entretenir le cours
 e fontaines & de tant de fleu-
 idant cinq ou six mois entiers
 heresse continuelle , qui ne per-
 d'attendre du Ciel le moindre
 urs en ce genre. Mais si l'on
 ion sur la quantité prodigieuse
 ue jettent dans la mer les fleu-
 ique , dont quelques-uns ont ,
 bouche , 3, 4, 6 , & jusqu'à
 15.

suffire à remplir les réservoirs de M. Valsniers, au p pendant cinq mois au co ves. On peut faire les tions & les mêmes rais rapport à l'Asie & à l'A

L'Auteur, avant que aux siphons de M. V moyen desquels ce Pre l'eau de pluie d'une me M. Gualtieri soutient qu qui pourroit avoir quelq babilité, par rapport au lie, est absolument impr rapport aux Isles de l'Oc à celles où il n'y a ni collines, où il ne pleut l'on trouve pourtant de

un grand nombre. De combien d'îles
certaines de mille les Isles Philippines
celles des Larrons sont-elles éloignées
de l'Asie ; l'île de sainte Hélène , de
l'Afrique , la Bermude , de l'Amérique
pendant , quoiqu'il pleuve rarement
dans ces îles , & que quelques-unes
sont sans montagnes ni collines ; elles
ne laissent pas d'être arrosées par des
pluies très-abondantes. Dira-t-on , ou
croira-t-on , que l'eau y soit conduite de
terre-ferme par des canaux souterrains
non interrompus , qui franchissent par-
tout le lit de la mer , plus de deux
cents de milles ? C'est ce qui ne paraît
nullement vraisemblable à l'Auteur.
Voilà (dit-il) ce qu'on propose.

„ brocha. Vous nous les auriez
„ tes exactement, avec votre dispo-
„ ce naturelle, qui auroit eû un
„ champ pour s'étendre, dans l'É-
„ tion que vous nous en auriez de-
„ Et que sçait-on, si vous n'auriez
„ fait graver en cuivre l'arrangement
„ ces différens lits de pierre, d'ar-
„ ou d'autre matière minérale, qui
„ ment les montagnes de ce Pais
„ sur tout si vous n'auriez pas mis
„ nos yeux la disposition de ces
„ rentes couches, qui servent, (à
„ vous) à conduire l'eau douce
„ les Isles de l'Océan les plus éloig-
„ Des figures si extraordinaires
„ nouvelles auroient fait bien un
„ bruit parmi les Sçavans, que ces
„ vous avez fait représenter le

pas une seule goutte de pluie, pendant cinq ou six mois; vous vous seriez trouvé peut-être un peu embarrassé; ne sachant comment pouvoir attribuer le cours perpétuel de tant de fleuves aux pluies, dans un Pais, où le peu qu'il en tombe, est consumé par l'excessive chaleur, ou absorbé par les arbres & les plantes de toute espèce. Dégouté pour lors du voyage, & de mauvaise humeur contre son climat, qui s'obstineroit à démentir ouvertement votre système; vous auriez déclaré monstrueux à cet égard ce même Pais d'Afrique, déjà reconnu pour tel, par tant d'autres endroits; & vous auriez pris la résolution de revenir promptement en Italie, où vous croyez trouver bien mieux votre compte pour l'établissement de votre opinion".

L'Auteur pour terminer ses réflexions, se présente au devant de deux difficultés, qu'on pourroit faire contre son sentiment, & qui se réduisent à ceci. 10. En creusant des puits sur le rivage de la mer, les sources y apportent l'eau, non du côté de la mer, mais du côté des montagnes opposées. Donc c'est l'eau de pluie, & non pas celle de la mer, qui remplit ces puits. 20. La disette des pluies fait taire les fontaines: donc celles-ci tirent

de son système, ou par
peine de quelle manière
telles objections. Nous ne
rons seulement d'ajouter,
roit y répondre très solide

Recens BENEDICTI X
Oratio extemporalis, die
2. Julii, anni 1724.
Fratrum Prædicatorum,
GERAN, ejusdem Or
Theologiæ Professore
Tolosanâ, Parisiis. Apud
Des-Hayes, viâ Jacobus
Spei. 1725. C'est-à-dire
cente de BENOIT XIII
sur le champ, & prononc
le 2. Juillet 1724. dans l
des Prædicateurs, des de Paris

Oratio extemporalis, est presque aussi courte que si l'on avoit mis un long-temps à la travailler. L'Orateur dit cependant que comme elle n'est l'ouvrage que de peu d'heures, elle sera peut-être fort concise. Quoiqu'il en soit, voici en peu de mots à quoi elle se réduit. L'Orateur remarque d'abord que si l'élection de Benoît XIII. réjouit toute l'Eglise, cette élection est un nouveau sujet de joye pour l'Ordre entier de Saint Dominique, & un plus particulier encore pour les Dominicains de la Ville de Toulouse, puisque c'est Toulouse que Dieu choisit pour être le Berceau de ce grand Ordre. Après plusieurs réflexions sur cet article, vient la division du Discours, où l'on se propose de montrer: Combien cette élection est agréable à Dieu: Quels avantages on en doit attendre pour la Religion, & ce qu'en doivent craindre les ennemis de l'Eglise.

Dans la premiere partie on fait le détail des vertus extraordinaires de *Frere Vincent-Marie des Ursins*, aujourd'hui élevé au souverain Pontificat.

On commence d'abord par montrer le mépris qu'il fit des grandeurs humaines, en se sacrifiant à Dieu dès sa tendre jeunesse, & à cette occasion on fait un court éloge de la Maison des Ursins; on remarque qu'il y a eu de cette Maison

nombre d'Evêques pour le
concile Oecumenique ; aux
Rois de l'Europe dix Rois
vû entrer dans son alliance
d'Empereurs ou de Rois ;
né à Rome plusieurs Com-
Préfets ; aux Armées pa-
raux ; à l'Ordre de Malte
Teutonique , plusieurs Ge-
& à diverses Principautés
de Princes.

Le jeune Prince des
héritier d'une Maison
d'empressement que pour
de Dieu , qui le conduit
de S. Dominique. On re-
jeune Prince aux pieds de
à qui il demande la po-
vaincre les empêchemens

N O V E M B R E 1725. 583

mais il compte les vertus, & il croit pouvoir dispenser des regles ordinaires, celui que le Ciel conduit par des voyes extraordinaires.

Clement X, six ans après, éleva le jeune Religieux au Cardinalat, mais pour le contraindre à accepter cette Dignité; il fallut que Sa Sainteté le menaçât de l'excommunication. L'Orateur après diverses reflexions sur l'humilité profonde de ce grand homme, & sur ses autres vertus, dit, que Dieu l'a lui-même signalé par les miracles les plus éclatans.

L'Historien Socrate rapporte que ce fut par un tremblement de terre que Dieu dans Constantinople força autrefois l'Empereur Arcade de rappeler S. Chrysostome de son exil. C'est par un tremblement de terre, au rapport de Pallade, que Dieu dans Antioche se montra le vengeur de S. Ignace martyr, & le Protecteur du saint Evêque Heron; c'est par différens tremblemens qui ébranlerent plusieurs Provinces de l'Empire Romain, que Dieu commença d'ébranler le cœur de l'Empereur Antonin, & de lui inspirer cet Edit mémorable, qu'il publia en faveur des Chrétiens; c'est par d'affreux tremblemens de terre que Dieu fit éclater sa protection & sur S. Gregoire de Nice, qu'il conserva a-



Leine sorti de dessous les ruines de son
 Palais, qu'il songea à dresser une rela-
 tion de ce qui venoit de lui arriver. C'e-
 ste Relation est publique. Il y raconte
 qu'il fut considérablement blessé sous ces
 ruines; mais que l'application des Reli-
 ques de S. Philippe de Neri firent dispa-
 roître jusqu'aux moindres veulges des
 blessures. L'Orateur compare ici l'Ar-
 chevêque de Benevent à saint Augustin,
 qui dressa une relation de plusieurs mi-
 racles opérés sous ses yeux, dans la-
 quelle il attribue tous ces miracles au
 Martyr S. Estienne. Cet article est sui-
 vi de plusieurs réflexions cuieuses & c-
 dissantes, que nous passons; après quoi
 l'on en fait de particulieres sur l'élection
 du saint Pape, & entr'autres ce, e ci que
 nous rapporterons dans son entier, pour
 donner une idée de l'éloquence de l'Or-
 rateur. „ Spectacle véritablement digne
 „ du Ciel & de la Terre, tandis que
 „ l'humble Cardinal des Ursins ne se
 „ nomme qu'un pécheur indigne, il est
 „ choisi par le jugement de Dieu & des
 „ hommes, comme un très-digne Pon-
 „ tife; tandis qu'il se couvre de cilice
 „ & de cendre, qu'il se mortifie par des
 „ jeûnes rigoureux, qu'il mêle sa nour-
 „ riture avec ses larmes, qu'il passe les
 „ jours & les nuits en priere pour con-
 „ jurer la Providence de vouloir mon-

„ trer celui qu'elle veut qu'on choi-
 „ sisse, c'est de lui-même qu'il parle, &
 „ sçavoir, c'est sur lui-même qu'il
 „ choix du Ciel tombe; lorsque
 „ son zèle ordinaire, il faisoit re-
 „ le sacré Conclave de cet oracle
 „ te, *choisissez le plus digne*: cette
 „ lité, dont il se croyoit infiniment
 „ loigné, est justement celle que le
 „ monde reconnoît en lui, & que
 „ Cardinaux s'accordent de confir-
 „ mer en sa personne; c'est ainsi, Messieurs,
 „ que lorsqu'autrefois Moïse avoit
 „ excès d'humilité disoit à Dieu
 „ voyez, Seigneur, celui que vous
 „ envoyer, il entend avec un ex-
 „ tonnement cet Oracle céleste :
 „ *Et je vous enverrai* : c'est ainsi
 „ lorsqu'Ambroise parloit avec tant
 „ loquence à ceux de Milan, &
 „ choix d'un Evêque qu'il devoit
 „ il entendit toutes les voix n'élire
 „ qu'une pour le nommer Evêque
 „ même ".

Les deux autres parties ne sont
 moins bien exécutées que celle-ci ;
 nous dispenserons de les détailler, &
 nous avons rapporté de la première
 faisant pour mettre les Lecteurs en état
 juger de la pièce en général. Au
 nous remarquons qu'il en paroît
 Traduction Françoise, laquelle se

même Libraire. Cette traduction Original pour l'étendue ; car elle est 25. pages de plus , quoiqu'elle même caractère & de même volume.

Nous n'osons garantir que cette traduction soit fidelle, on en jugera par le suivant.

Il faut dire à l'Orateur, que *Philippe s'efforça autrefois d'inspirer à l'Ordre de Dominique une joie sans borne pour le pape Benoît XI.* comme si cet Orateur n'avoit pas eû par lui-même en cette occasion un assez grand penchant à la gloire & qu'il eût fallu qu'un grand Roi pût de lui en inspirer. Le Latin *Liceat Auditores in hac quaticumque latitia significatione pro Benedicto XIII. & cum eo pro Benedicto XI. nullum modum poni jusserit olim inclytum Rex Philippus Pulcher ;* ces *nullum gaudio modum*, qui viennent près ceux-ci , *in hac latitia significatione*, ne s'entendent, comme on voit, que par des marques extérieures d'allégresse, & non par des sentimens intérieurs ; au lieu que dans la Traduction, le terme d'*inspiration* donne une idée toute contraire. Pour que l'on compare mieux ici la Traduction avec le texte Latin que nous venons de citer , il faut la rapporter.

Je ne crains pas , Messieurs , dit le Traducteur , que vous désapprouviez

re jusqu'à présent. Le premier volume
commence par un Avertissement de M.
Clerc sur l'origine du Droit de la Nature
de celui des Gens, & de celui qu'on
appelle Public. L'Auteur se propose d'y
faire voir, contre le sentiment d'Hob-
bes, que les hommes ne sont pas natu-
rellement en état de guerre les uns envers
les autres; qu'il en est de même des Es-
tats, qu'ils ne se doivent faire la guerre,
que pour parvenir à la paix, & que
quand on est parvenu à la faire, on doit
en observer très-religieusement les Trai-
tez.

Pour bien entendre les Négociations
de Munster & d'Osnabrug, il faut avoir
une juste connoissance de l'état où se
trouvoit alors l'Europe; c'est ce qui a
donné lieu à l'Auteur de la Préface de
l'Histoire de l'Histoire de l'Europe.

...insigne ! ainsi ceux qui veulent
à fond l'Histoire du dix septième
les intérêts des Princes, & le
manique, doivent faire une
ticuliere de ce qui s'est passé
rences tenues à Munster & à
depuis 1643, jusqu'en 1648, qu
té a été conclu, & examiner
ont été les suites.

Il n'y a pas d'endroit où l'on
trouver un Recueil aussi complet
ces curieuses sur ce sujet, que
Ville de Paris ; la Bibliothèque
fourniroit seule de quoi remplir
volumes *in folio*, & il y a d'ail
les Cabinets des Particuliers un
nombre de morceaux considér
a outre cela plusieurs volumes
en différens tems sur cette mati
sont les Mémoires de M. d'Art

né les Lettres qu'ils ont
Plénipotentiaires, pour les
On avoit déjà la plupart
dans un Recueil de Lettres
vaux & de M. Servien, in
en 1650.

Les autres Pièces sont
des Mémoires : 10. Sur
que l'on forma touchant les
Plénipotentiaires ; Mémoires
tres écrites par les Ambassade
ce à la Diete de Francfort
Droit des Etats de l'Empire
tez de Paix où les Etats
sont intéressez 20. Sur les
le rencontroient par rapport
naires du Traité. 30. Sur les
de la Suède & du Danemar
celles de l'Electeur de Bran

V E M E R E 1725. 593
ad volume contient les Lettres
Roi, à la Reine, & aux Mi-
France, par Messieurs de Lon-
'Avaux & Servien, & les Ré-
Roi, de la Reine, du Cardé-
in, & de M. de Brienne, Se-
État, pendant les années 1644.
On a joint à ces Lettres un
bre d'Instructions envoyées par
France à ses Plénipotentiai-
s Mémoires, par lesquels les
taires rendoient compte de ce
oit à Munster & à Osnabrug,
tez qu'ils trouvoient dans l'é-
les ordres qu'on leur donnoit,
roposoient ce qu'ils croyoient
roit faire de plus avantageux
ance, dans des affaires aussi
es que celles dont ils étoient

nous transcrivions ici quelques
de ces Pièces, nous n'en don-
oint par ce moyen une idée
de ce Recueil. C'est pourquoi
us contenter de renvoyer au
ne, ceux qui sont curieux de
ginales, pour la Politique &
toire.

omet au Public de lui donner
de tems les deux volumes sui-
de ces volumes contiendra les
la Cour de France à ses Minis-
tres,

594 JOURNAL DES SÇAVANS.
tres, pendant l'année 1645. On a déjà
imprimé un Recueil pareil à Amsterdam
en 1710. en un volume *in-folio*, & en
quatre *in-8o.* mais on assure que cette
seconde édition sera faite sur un meil-
leur Exemplaire, & plus complet, &
qu'on y ajoutera un grand nombre de
Pièces curieuses. Le dernier volume
contiendra la suite des Négociations pen-
dant les années 1647. & 1648. avec les
Lettres que M. de Vaurorte a écrites
d'Allemagne au Cardinal Mazarin, de-
puis 1645. jusqu'en 1654. *

Quoiqu'il paroisse par les deux pre-
miers volumes, que ce Recueil ne sera
point aussi complet qu'on pourroit le sou-
haiter; ce qu'il contiendra ne laissera pas
d'être utile à ceux qui ont du goût pour
ces sortes de Pièces. Le Libraire l'an-
nonce comme étant absolument neces-
saire à tous ceux qui acheteront le *Corps
Diplomatique ou grand Recueil des Traitez
de Paix*, que l'on va bien-tôt donner au
Public.

NOUVELLES LITTERAIRES. DE LISBONNE.

ON imprime actuellement chez Joseph
Lopes Ferreira, *Le Voyage de Fernand
Min-*

* [Les Lettres de M. de Vaurorte sont à la fin
du Tom. III. & adressées pour la plupart à M. de
Brienne, ou aux Plénipotentiaires de France à
Munster,]

N O V E M B R E 1725. 595

Atindes Pinto. auquel on a joint l'itine-
raire d'Antoine Tenreiro. in folio.

D E L O N D R E S.

M. Ch shull, Auteur des deux Expli-
cations dont nous rendrons compte dans
un autre Journal, va donner par sous-
cription un Recueil des antiquitez Asia-
tiques; sous le titre de, *Antiquatum
Asiaticarum Reliquia*.

Cet ouvrage sera divisé en trois par-
ties. Dans la premiere l'Auteur donnera
une édition nouvelle des deux Inscrip-
tions de Sigée, avec son Commentaire,
& des Notes. Il y ajoutera deux autres
Monumens Latins, l'un d'Ancyre, &
l'autre de Stratonicee.

La seconde partie consistera en une
suite d'Inscriptions Grèques, d'environ
trois cens; de Teos, de Lesbos, d'Epha-
sa, de Miles, de Stratonicee, de Magné-
sie sur le Meandre, de Tralles, d'Aphro-
disiade, de Laodicee, d'Hierapolis, de
Philadelphie, de Sardes, de Thyatire, de
Pergame, de l'Isle de Lesbos, de Smyrne,
& des autres Villes de l'Asie. Ces In-
scriptions, dont une grande partie n'a
pas encore été donnée au Public, seront
accompagnées de Notes & de Disserta-
tions.

Enfin la troisiéme partie contiendra
un Commentaire alphabétique sur ce
qu'il y a de plus rare & de plus difficile
dans

596 JOURNAL DES SÇAVANS
dans les Inscriptions , avec diffé-
dix , suivant la méthode de Se-
de Reinesius.

DE CAMBRIDGE.

M. Jean Davies , Principal du
de la Reine , vient de donner
des *Ouvrages Académiques* de C
avec ses notes & celles des W
in-8o. Ce Livre imprimé à Cam
chez Corn. Crounfield , Imprim
l'Université , se vend aussi à L
chez Jacques Knapton , Paul Vail

DE BASLE.

Brandmuller , Imprimeur de
Ville , continue l'impression du
naire Hist. et Crit. corrigé , augm
traduit en Allemand par M. Bud
imprimé il y a quelques années
fik , chez Fritsch. Ce dernier
voulut d'abord empêcher l'édition
velle de cet ouvrage , laquelle
maintenant à Bale par son cri
4. vol. in-folio. Ses poursuites
inutiles , non seulement en Suisse
l'on prétend que les privilèges
par l'Empereur pour l'impression
vres en Allemagne , n'ont aucun
mais encore à Vienne , où il s'ér
en devoir de faire annuler le p
qui avoit été accordé à Brand
aussi bien qu'à lui.

N O V E M B R E 1725. 197

Trois Docteurs de l'Université de Bale travaillent à cette édition, & doivent y joindre de l'Histoire de la Suisse ce qui a été omis dans la première. M. *Igelin*, Professeur en Théologie, & Associé étranger de l'Académie des Inscriptions & belles-Lettres de Paris en est un.

D E G E N E V E.

Fabri & Barillot, Libraires, ont dû commencer à la fin du mois de Mai l'édition de tous les Ouvrages du célèbre Docteur *de Launoy*, laquelle sera de 5. vol. in-folio. On y joindra sa Vie, & quelques pièces qui n'ont pas encore paru.

D E L O R R A I N E.

On écrit que D. Mathieu Petitdidier doit publier un Supplément à son Traité de l'Infaillibilité du Pape, où il se propose de montrer que ce sentiment n'est pas contraire aux Libertez de l'Eglise Gallicane.

D E R E N N E S.

On vend en cette Ville depuis plusieurs mois les *Vies des Saints de Bretagne*, in-folio, composées par le P. Albert Jacobin, & corrigées par D. Lobineau Bénédictin, qui y a ajouté plusieurs autres Vies de personnes illustres de cette Province.

D E P A R I S.

Tout le monde connoît l'*Histoire Généalogique*

donner une seconde Edition de
l'Histoire, qui parut pour la
premiere fois en 1673. en deux volumes.
Anselme s'étoit depuis appli-
qué à la corriger & à l'augmenter, dans
l'espérance de donner une seconde Edition
avant sa mort l'ayant prévenu en 1681.
M. de Mémoires à M. Honore Ca-
teau, Fouquier, Auditeur des Comptes,
qui donna de grandes lumieres sur notre
Histoire, sur tous nos anciens titres.
M. de Mémoires donna une seconde Edition
de l'Histoire du Pape en 1712. sans vouloir per-
mettre son nom, quoique ses ad-
mirables sçavoirs fussent capables de faire
un grand coup d'honneur. Cette seconde
Edition étant aujourd'hui épuisée, on
a jugé à propos d'en donner une
nouvelle fort augmentée, en suivant
les corrections de ceux qui l'ont précédée. Il
est de l'honneur de la Bibliothèque

de la Généalogie, aussi-bien que de
seigneurs & des femmes des Princes
&c. L'on se sert pour cela d'Ecussions
avec l'explication du Blason à côté
des Ecussions montent à plus de quarante
dans le cours de l'Ouvrage. Toutes ces
augmentations font que cette nouvelle
édition sera en six volumes *in folio*.
M. Clairambault Généalogiste
des du Roi, est chargé de l'examen
de l'Ouvrage qu'on propose au Public
pour la souscription. On promet des caractères
neufs, mis exprès en casse pour l'usage
de ce Livre. Les deux premiers
seront prêts à la fin de Juin 1726
le troisième & le quatrième dix-huit
mois après, le cinquième & le sixième
deux mois après. On prend ces délais
pour ne point tromper le Public, qui
jusqu'ici avec raison de quelques
doutes. Pour lui ôter aussi la crainte
qu'il avoit, que l'Ouvrage ne fût

600 JOURNAL DES SÇAVANS.
le P. Simplicien son Confrere s'est uni à lui
pour le seconder.

Voici les conditions proposées aux
Souscripteurs. 150. livres pour le grand
papier , 100. livres pour le papier ordi-
naire, payables ppr parties, à différen-
tes fois. On souscrit chez David, Quay
des Augustins, chez David rue saint Jac-
ques ; chez Huart l'ainé rue saint Jac-
ques, &c.

TABLE DES ARTICLES.

NOVEMBRE 1725.

I. <i>Second Memoire pour l'Archevêque de Cambray.</i>	483
II. <i>Clement XI. Bullarium.</i>	491
III. <i>Le P. CHARENTON, Traduction de l'Histoire d'Espagne de MARIANA</i>	498
IV. <i>J. MICH. WOLFIIUS, De Sacris Gallicæ Regum in Orientem expeditionibus.</i>	517
V. <i>ANT. CHARLAS, Tractatus de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ.</i>	520
VI. <i>Memoires du Prince de ROHAN & de la famille de FLECKENSTEIN, pour & contre.</i>	526
VII. <i>Methode pour discerner la véritable Religion Chrétienne.</i>	542
VIII. <i>NIC GUALTIERI, Riflessioni sopra l'origine delle Fontane</i>	553
IX. <i>GAUCERAN BENEDICTI XIII. Electio. Oratio extemporale.</i>	559
X. <i>Négociations secretes concernant la Paix de Munster & d'Osnabrug.</i>	567
XI. <i>Nouvelles Littéraires.</i>	579

F I N.

JOURNAL
DES
SCAVANS,

3

DECEMBRE 1725.

Augmenté de divers Articles qui ne se
trouvent point dans l'Edition
de Paris.



A AMSTERDAM,
Chez les JANSONS à WAESBERGE.

M DCC XXV.

CATALOGUE

De Livres Nouveaux qui se trouvent
chez les W A E S B E R G E.

JACOB. FRID. REYTMANNI *Historia Universalis Atheismi & Atheorum falso & merito suspectorum apud Judæos Ethnicos, Christianos, Muhamedanos.* 8.

JOAN. GOTTL. HEINECCI *Elementa Juris Civiles secundum Ordinem Institutionum commoda auditoribus methodo adornata* 8

FRIDER. HOFMANNI *Observationes de cuncto & præstantissimo Vomitorio rum usu.* 4.
— *Dissertatio medica de Menna ejusque præstantissimo in Medicina usu.* 4.

Austriacarum rerum Scriptores Veteres ac genuini ex editione & cum animadversionibus
HIERONYMI PEZ TOMUS secundus. fol.

CHRIST. AUG. HEUMANNI *Facile sive Epistolæ Miscellanæ ad Literatissimos ævi nostri Viros, accedunt Dissertationes varii Argumenti. Liber quantus* 8.

Italicarum Rerum Scriptores ab Anno 500. ad Annum 1500. ex editione & cum notis LUDOV. ANTON. MURATORI TOMUS sextus. fol.

LUCRETIVS CARUS de *Rerum naturæ cum notis integris Lambini, Fabri, Creechii selectis Patiorumque, curante SIGENRATO HAVERKAMP* qui & suas & Abrahami Preigeri notas adiecit. 4. 2. voll.

JOAN. FRID. SCHANNAT *Corpus traditionum Fuldensium, ordine Chronologico digestum: accedit Buchonia Vetus cum eisdem traditionibus eruta* fol.

Histoire Physico-mathématique, Ouvrage entrepris de plusieurs d'après le naturel par L. C. 17
FERDINAND. COMODA MARCELLI, *Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris* (sel

O U R N A L

DES

A V A N S,

EMBRE MDCCXXV.

LII. CICERONIS Opera om-
 nia integris Notis P. VICTO-
 RII CAMERARII & F. UR-
 SII & selectis aliorum quampluri-
 bus: ex recensione ISAACI VER-
 BII. *Amsteladami apud Rod. &
 Wetstenios, 1724. in-folio 2. vol.
 4. vol. in-8o. 8. vol. C'est-à-dire:
 Oeuvres de CICERON, avec les Notes
 de Victorius, de Camerarius,
 Ursius, & avec les Notes choisies de
 divers autres Commentateurs, &c.*

La première édition qui ait paru d'un
 recueil de toutes les Oeuvres de Ci-
 ceron est l'édition de Milan en 1498.
 Cette édition, en quatre grands volumes
 est très-belle, & est d'une si
 rareté, que la plupart de ceux
 qui ont fait un détail des différentes édi-
 tions de Cicéron, n'ont point fait men-
 tion d'elle-ci, ou en ont parlé super-
 ficielle-

L'Edition de Bale, avec
Camerarius, en 1540. L'Edition
Charles Etienne, en quatre volumes
folio. Paris 1555. L'Edition de Venise,
avec les Notes de Paul & Alde Manuce,
deux volumes in-folio 1578. L'Edition
de Guilhume & de Gruter, en 2. vol.
in-folio, imprimée à Hambourg en 1618
& réimprimée depuis à Londres, à Ley-
de, à Amsterdam, & à Geneve. Enfin
l'Edition de Gronovius, qui parut
à Leyde en 1692, in 40. & in 12.
Mais de toute ces éditions, la plus
exacte & la meilleure, de l'aveu de tous
Savans, est l'ancienne édition de Ve-
nise de 1537, en quatre volumes in folio
revûe par Victorius, & imprimée chez
les Juntas. Nous ne parlerons point
des différentes Oeuvres de Cicéron
qui ont été imprimées séparément, avec

... Or. Ces éditions sont estimables
pour le papier & le caractère ; mais , si
on rapporte à M. Albert Fabricius ,
Bibliothèque Latine : *Harum edi-
tione ad usum D. Iphani non magna est au-
thoritas*. Ce sont les termes
qu'on a employés que des Sçavans ont employé
leurs soins & leurs veilles à nous facilité
soit par des Commentaires , soit par des
institutions de texte , soit par des
traductions en Langue vulgaire , l'étude
des ouvrages de Cicéron , d'autres Sça-
vans moins attentifs à nous en procurer
l'intelligence , ont jugé à propos de
traduire en Grec pour leur plaisir.
M. Gaza , Turnebe & Montfort
ont traduit en Grec le Livre de la Vieillesse.
M. de Valart a encore traduit en Grec les *Para-
doxes*. Le Livre de l'Amitié a été aussi
traduit en Grec par M. de Valart.

jeux de tout ceux qui ont
ce genre de Littérature. Dans
la Préface des défauts
édition de Cicéron, qui parut
l'an 1583, en dix volumes
grec des Commentaires de
Manuce. Dans cette édition
nuce, bien moins sçavant
Paul Manuce, par un Plus
teux, s'approprie des Col
des Remarques qui ne sont
& ose s'en faire honneur.
texte de Cicéron y est de
grand nombre de fautes d'im
ne fera certainement pas
reproches à l'édition de M.
Plusieurs Scholiastes, dont
& Grævius nous ont don
gue, ont travaillé sur les
Cicéron. Les principaux
Victorius, Camérarius, &
Ulrich, & d'autres.

Texte, avec les noms de leurs Auteurs, comme il a été pratiqué jusqu'ici dans les Commentaires appelez *l'artorum*; le nom de M. Verburg se trouve à la fin de plusieurs Notes, parce qu'elles sont de lui. De plus, comme chaque ouvrage de Cicéron a eû ses Commentateurs en particulier, il a eû soin d'examiner leurs Commentaires, & d'en faire usage. Il a même mis au jour certaines notes qui n'avoient point encore paru; telles que celles de Cuper sur les *Lettres familières*. Par rapport aux Livres *De la nature des Dieux*, il a employé, non-seulement les Remarques de Davisius, de Walker & de Betuleius; mais encore celles de M. le Président Bouhier, qui parurent il y a quelques années, conjointement avec la Traduction des Livres *de la nature des Dieux*, par M. l'Abbé d'Olivet, & ce qui fait voir que M. Verburg sçait choisir, c'est qu'il n'a fait aucun usage des notes de Marsus & de P. Lescapier.

Comme le *Thesaurus Ciceronianus* de Nizolius est relatif aux pages de l'édition d'Alde in-8. M. Verburg a eû soin de marquer à chaque page de cette édition le rapport qu'elle a aux pages de l'édition d'Alde; en sorte que l'ouvrage de Nizolius conserve toujours son utilité même à l'égard de cette nouvelle édition.

Nous ne parlerons point des figures en taille-douce & des Médailles qui sont au commencement du premier volume, ni de la Vie de Cicéron, par François Fabricius. Mais nous ne pouvons omettre de parler d'un ouvrage qui est aujourd'hui assez rare, & qui se trouve ici à la tête de l'édition. C'est l'Apologie de Cicéron par André Schot. L'Auteur y justifie d'abord Cicéron sur l'article de la vanité & de la présomption ; il avoue, après Quintilien & Plutarque que Cicéron a eû une passion démesurée pour la louange, & qu'il n'a point fait difficulté de se louer lui-même ; mais il fait voir que les plus grands hommes de l'antiquité se sont souvent donné de l'encens, & que Cicéron, en suivant leur exemple, n'est pas plus condamnable qu'eux, étant naturel à l'homme d'aimer la vaine gloire. Il examine ensuite si Cicéron a été avare, foible, inconstant, mauvais plaisant, mauvais Grammairien, mauvais Philopophe, mauvais Poete ; s'il a été malheureux par rapport à sa femme & à les enfans ; enfin si son éloquence est au-dessous de celle de Demosthene.

Il s'éleva une dispute parmi les Sçavans du seizième siècle, au sujet du stile de Cicéron. Les uns soutinrent que c'étoit le meilleur qu'on put suivre, en toute sorte de genre ; les autres prétendirent

D E C E M B R E 1725. 609
dirent que le stile de quelques autres Auteurs étoit préférable. Longolius & les Manuces étoient pour Cicéron, l'aimant lui étoit contraire. On voit ici l'apologie des Ciceroniens, par le même André Schor.

M. Verburg a recueilli dans cette édition, non seulement les Ecrits douteux de Cicéron; mais encore quelques Ecrits supposés. Les Ecrits douteux sont, *Libri IV. Rhet. ad Herennium*, le Traité *De optimo genere Oratorum Responsio ad invecivam Salustii*. Les Ecrits supposés sont, *Oratio ad Populum & Equites, antequam iret in exitum. Epistola ad Octavianum in qua Remp. oppressam ei exprobrat. Consolatio de M. Tullia obitu*. Sigonius a publié trois Discours pour prouver que cette dernière Pièce étoit de Cicéron. Juste Lipse & Riccoboni ont aussi écrit sur ce sujet. Le Discours intitulé: *Oratio de Pace* se trouve dans l'édition *ad usum Delphini*, quoique le stile, dit M. Fabricius, n'en soit point du tout digne de Cicéron. Cette Pièce est si manifestement apocryphe, que M. Verburg n'a point jugé à propos de l'insérer dans son édition, non plus que le Livre *De Memoria*. Mais il n'a point omis les fragmens de prose & de vers qui se trouvent communément dans toutes les autres éditions. Les restes les plus informes les

par le *Republic*, que nous
ver.

Nous ne devons pas oublier
qu'il y a dans cette magnifique
sept Tables à la fin du *de*
La première contient l'ensemble
tous les mots Grecs que C.
employés. La seconde est une
bibliographique de toutes les
Cicéron a parlé. La troisième
de ceux à qui Cicéron a écrit
familiares. La 4^e & la cinquième
donnent la Vie de Cicéron, écrite
par Fabricius. La sixième
opinions de Cicéron répandues
Livres Philosophiques. La
fin est un Catalogue de toutes
que Cicéron a citées dans ses

L'édition dont il s'agit est
en 8^e in-8o. se trouve à Paris
chez M. de la Harpe, rue saint Jacques, n^o 10.

DECEMBRE 1725. *Grand*
rend raison des effets les plus surprenans
qu'on attribue ordinairement aux De-
mons , & fait voir que ces Intelligences
n'y ont souvent aucune part , & que
tout ce qu'en leur impute , qui ne se
trouve ni dans l'Ancien ni dans le Nou-
veau Testament , ni autorisé par l'Egli-
se , est naturel ou supposé. A Paris chez
Jean-Baptiste de Maudouit , Libraire
Quay de Conti , à S. François. 1725.
vol. in-12. pp. 446.

L'AUTEUR de ces Lettres dit quel-
les peuvent servir à delabuser bien
des gens qui donnent trop légèrement
dans la Diablerie , & à déterminer les
Ecclesiastiques , les Juges & les Mede-
cins sur le parti qu'ils doivent prendre en
plusieurs occasions où ils ont à décider
sur ces sortes de sujets. Il ajoute que
l'intérêt de la Religion demande qu'on
s'oppose aux erreurs populaires , dans les
choses qui la regardent essentiellement ,
& qui menent à la superstition , à l'im-
piété & à l'idolâtrie. Il observe que c'est
véritablement insulter à la Divinité ,
„ que de donner aux Demons un pou-
„ voir absolu sur les elemens , de les
„ rendre maîtres de changer , quand bon
„ leur semble , la disposition des tems
„ & des saisons , d'exciter des tempêtes ,
„ des tremblemens de terre , des inon-
„ dations ,

C c 6

„ dations , des incendies , de détruire
 „ les biens de la terre , de faire mourir
 „ les hommes & les animaux , de boule-
 „ verser les Empires ”.

Si M. de S. André ne veut pas qu'on
 traite les Démon's avec tant d'honneur,
 il trouve mauvais d'un autre côté, qu'on
 leur en fasse assez peu que d'oser les ra-
 baisser „ jusqu'à servir de monture aux
 „ Magiciens , aux Sorciers , & à tous
 „ ceux à qui il prend la fantaisie de cou-
 „ rir dans les airs , de passer les mers ,
 „ d'aller de Province en Province , de y
 „ faire voiturer au milieu des pluies ,
 „ des neiges , & des frimats ”. Ce qui
 lui paroît plus malhonnête en ceci , c'est
 d'assujettir le Diable *au caprice d'un mal-*
heureux , qui le traite en esclave , qui lui
commande & lui fait faire les choses les
plus viles , comme le prétendent les Dé-
 monographes , qui font passer des vi-
 sions , des rêves , des imaginations de
 gens foibles d'esprit , pour des choses
 réelles. Il dit que le Démon est une In-
 telligence , & que c'est par conséquent
 insulter à la nature des Anges , que de
 le ravalier à des choses si basses.

Après ce début , l'Auteur commence
 à examiner la Magie des Anciens , &
 il entre là-dessus dans un grand détail ;
 il distingue deux sortes de Magie , l'une
 qui n'a rien de mauvais , & l'autre qui

véritablement digne de censure. Nous communes qu'il rebat, & que nous fions: puis il parle de ce que c'est que d'être avec le Diable, & fait là-dessus versés réflexions; il montre ensuite que plupart des choses extraordinaires qu'on attribue au Démon, sont des effets purement naturels; il rapporte sur cela l'histoire du Sieur Brioché, fameux Joueur de Marionnettes, qui dans une Ville de Suisse où ce jeu n'avoit point encore paru, fut arrêté comme Magicien, & pensa être puni comme tel.

Ce que nous venons d'indiquer appartient à la première Lettre. Les conjurations Magiques sont le sujet de la seconde: l'Auteur fait voir qu'il n'y a en tout cela que rêveries & imaginations. Il parle des Clavicules de Salomon, Livre ridicule, que des esprits foibles s'imaginent avoir été composé par Salomon Roi d'Israel; il montre l'absurdité de cette pensée, & après diverses remarques qui tendent toutes à prouver la vanité de la Magie, il parle des maléfices ou *enforcellemens*; ce qui fait la matière de six autres Lettres.

Il pose d'abord pour principe que les maléfices sont constants; les Histoires, dit-il, en fournissent des exemples, les confessions des malitateurs en font foi, & les Arrêts des Cours Souveraines les

marque, se font sur les
animaux, & quelquefois
Mais il soutient que le
que jamais de part à ces
que tous les maux qui
opérez par des moyens
S. André examine, à ce
qu'il faut penser de ce
gaiement *nouement de l'*
l'édifice ainsi nommé, parce
qu'il se fait avec une ai-
cui, soit de coton, ou
foye) qu'on noie, d'un
noeuds. L'effet de ce
l'opinion commune, est
consommation du mariage
S. André fait voir que
sonnes sont venues à bon
consommation du mariage
dinairement par des bre-
fait prendre, ou par des
aussi naturels. Il rappor-
verses Histoires. Il obser-
trième Lettre, que l'imagi-
qui se persuadent qu'on
guillette, est encore d'un
pour produire en eux l'eff-
ils se plaignent; on en
xemples, & l'Auteur en
ques-uns.

Quoique l'Eglise

des d'aiguillette, & que le Prêtre
 que de procéder à la célébration
 mariage, prononce anathème contre
 il ne s'ensuit pas, dit M. de S. An-
 que ceux qui empêchent la con-
 sation du mariage se servent tout
 du ministère du Diable pour faire
 maléfice ; l'Eglise les excommunie
 examiner de quelle manière ils s'y
 ment pour venir à bout de leur des-
 , & ils sont en effet très-dignes d'ex-
 communication.

M. de Saint André dans la troisième
 quatrième Lettre, tâche de donner
 raisons naturelles d'un grand nombre
 phénomènes, qu'on a coutume d'at-
 tribuer au Démon, comme de clous
 piqués, & autres choses semblables
 faites par diverses parties du corps : pos-
 sent aux obsessions & aux possessions
 avoue que le Diable y agit très-vérita-
 blement ; mais il dit que c'est indépen-
 damment de tout pacte avec lui, & d'
 commerce avec les Sorciers & le
 Magiciens. Il convient qu'il y a de vé-
 ritables obsessions & possessions ; mais
 observe qu'il s'en trouve aussi beaucoup
 fausses.

Les signes des véritables, sont, à re-
 marquer : 10. L'enlèvement de
 des personnes qu'on dit être obsé-
 dées ou possédées ; enlèvement qui

leur demande.

30. Les nouvelles p
disent de ce qui se passe
Pais les plus éloignez ,
sans qu'on puisse sou, ç
hazard.

40. La découverte qu
choies les plus cachees
peuvent avoir aucune cou
leurs.

50. Celles des pen'ées
tes, qui ne se peuvent de
cun signe extérieur.

Quand aucun de ces fi
on peut douter, selon M
de l'obsession ou possession
tout ce qui se pa le peut
nature ou de l'artifice.

iet de la nature de la poss

qui obligeroit le malfaiteur à la
maléfice, & à le guérir.
Il suppose les Lecteurs instruits
ce c'est que ces prétendus moyens
is en citer aucun qui puisse don
noître de quoi il parle, il dit
iment, que si le fait qu'on cite
ti, „ il ne seroit pas surprenant
les esprits qui sortent du sang d
personne maléficiée, tous chargés
atomes de feu, le portassent vers
teur du maléfice, qui auroit plu
disposition qu'un autre à ce être
thé; qu'ils le blessassent, & l'oblig
lent, quand il n'est pas éloigné
tenir sur le lieu pour être nre le
qu'il sentiroit alors cette action, co
ne nous sentons celle des odeurs,
tous portent vers les corps qui
sent

618 JOURNAL DES SABBATS
" sur les auteurs du maléfice, & ne de
" seroient de les piquer & de les faire
" souffrir, jusqu'à ce qu'ils eussent ren
" versé le pot, ou qu'ils l'eussent éte
" gné du feu: qu'on pourroit encore
" jouter à cela l'imagination du malade
" qui cherche à découvrir les auteurs
" de son mal, & à s'en vanger, en ren
" dant plus vifs & plus actifs les esprits
" qu'il exhale dans ce moment".

Nous ne doutons pas que bien des
Lecteurs ne trouvent un peu obscur
cette explication; mais nous pouvons
affirmer que nous l'avons rapportée mot
à mot, & sans la déplacer.

Plusieurs pages ensuite notre Auteur
parle de la mort du Berger Hocque,
par des Gogues mises dans les pâturages
faisoit mourir les troupeaux, & il dit
cette mort, que quelques gens attribuoient
au Démon, ne peut avoir d'autre
cause que les esprits véritablement
sortis de la gogue dans le temps que
celle-ci a été levée, & qui ont été em
vers ce malfaiteur, par les esprits
qui étoient sortis de son corps, lorsqu'il
préparoit la gogue, & qu'il la jetoit
en terre, lesquels y étoient restés
s'y étoient conservés, de sorte que
ne s'en étoit fait aucune différence.
Ces esprits sortis du corps de l'auteur
se trouvant alors en liberté, &

ment qui la serroit".

Pour rendre son explication plus claire, il dit qu'il ne sçauoit donner une raison plus juste de l'effet de cette poudre sur le corps de Hocque, que celle de sympathie. Cette poudre, dit-il, n'agit sur la playe que par l'emanation des petites parties qui se détachent du sang ou du pus duquel on l'applique, lesquelles entraînent avec elle les esprits du vin de la gomme tragacanth, & des drogues dont on la compose, & la portent à la playe. M. de S. André n'est pas là, il avertit que ce qu'il y a de plus surprenant dans cette cure, c'est que, si on met dans un verre le linge teint du sang ou du pus de la playe, après qu'on y a appliqué la

troupe, qu'il y a des chiens
arrêtent tout d'un coup les
autres bêtes, au lieu de
mais M. de S. André remarque
effet se produit d'ordinaire
les routes naturelles, com-
poudres, ou autres choses de
blesse ces animaux, & les
rêter ou de rebrousser chemin.

A l'article des maléfices
des Sorciers, & cet article
se d'une septième Lettre
parle du Sabbat comme d'un
& des Sorciers, comme de
remment malades d'imagination.

Il compare ces malheureux
fous, qui se croient, par les
Rois, & qui sur toute autre
fontent de bon sens. Qu'il

D E C E M B R E 1725. 621

ne raison, ceux qui refusent de les croire. Les onguens dont ils se frottent attribuent encore à dérégler leur imagination, les narcotiques qui entrent dans ces onguens, leur remplissent l'esprit de mille visions, en sorte qu'ils prennent pour des réalités ce qu'ils ont vu.

M. de S. André continuë la même matière dans une huitième Lettre. Il y parle, sur tout, les marques qu'on prétend que le Diable fait avec l'ongle sur le corps de les Sorciers, & qu'il y fait sans leur causer aucune douleur; il s'attache à combattre sérieusement ces erreurs, il dit que le Diable n'ayant point de corps, ne peut imprimer avec son doigt, aucun caractère sur le corps d'un homme; que l'insensibilité dont il est privé ne peut rien, parce que l'insensibilité n'est que l'effet de la nature ou du défaut de la sensibilité. Il rapporte à-dessus plusieurs raisons, après avoir remarqué que les onguens tant appliquées sur le corps sont insensibles, il dit que les causeres, dont la plupart des Sorciers se servent d'opium, il dit qu'ayant pris deux fois de l'opium, fut pendant quelque temps insensible si on le touchoit sur les parties de son corps.

„ les purger , qu'autre ren
„ punir , ne voulant pas ni
„ commune , mais par cel
„ La Cour les renvoya ,
„ rapport ”

On pourra objecter que
qu'on a fait à la Haye d
Carenten le procès aux Sor
a trouvé sur le corps plu
insensibles , & entr'autre
Coignies ; ce qui est justifi
tificats en bonne forme , de
de Chirurgiens qui avoie
gens-là par ordonnance de
Saint André répond à cel
de Coignies décrété de pr
arrêté & conduit aux Pri
ten , subit l'interrogatoire

D E C E M B R E 1725. 625

corps; qu'on y chercha cette prétendue
marque; qu'on le sonda en plusieurs en-
droits avec la lancette, & que comme
il avoit eû quelques ulcères à une jambe,
l'on s'attacha particulièrement aux traces
qu'avoient laissées ces ulcères, & qu'a-
près les avoir passées en revue, l'on y
trouva un endroit tout à fait dénué de
sentiment; qu'on ne douta point que ce
ne fût la marche prétendue; qu'on le pu-
blia de même dans le monde, sans exa-
miner la cause de cette insensibilité, ni
la qualité de la marque, qui étoit une
simple excoiation; qu'enfin le pauvre
Curé fut condamné comme Sorcier, &
en conséquence alloit être mené au sup-
plice, sans une Lettre de cachet qui ar-
rêta l'exécution. Le Certificat du Mé-
decin & des Chirurgiens qui procéde-
rent à la visite fait foi de tout cela: en
voici la copie qui a été tirée sur l'origi-
nal au Greffe de Carenten.

„ Nous soussignez Guillaume Ma-
„ thieu, Sieur de Lilletot, Docteur en
„ Medecine, demeurant en la ville de
„ Carenten, Thomas Noblet, Lieute-
„ nant des Chirurgiens de ladite Ville,
„ Nicolas le Rosier, Antoine de Lodei,
„ Maître Chirurgien, & ancien Juré au-
„ dit lieu, attestons que ce seizième jour
„ de May 1607, en exécution de l'or-
„ donnance de Justice dudit jour, nous
Tom. LXXVII. Dd nous

„ nous sommes transportez en la Cham-
 „ bre du Conseil, en présence de Mes-
 „ sieurs les Juges, nous avons fait de-
 „ chauffer Maître Antoine Questier, Prê-
 „ tre Curé de Coignies, & lui avons
 „ trouvé plusieurs excoriations très-ver-
 „ meilles, en diverses parties de la jam-
 „ be droite, lesquelles nous avons trou-
 „ vées très-sensibles, fors une occupant
 „ la partie mentionnée dans l'attestation
 „ du 5 du présent mois, dans laquelle
 „ nous avons derechef porté la lancette
 „ de la profondeur d'un travers de doigt,
 „ sans aucun sentiment, ainsi qu'il est
 „ mentionné dans ladite attestation du
 „ 5. de ce mois. Fait ce dit jour & au
 „ susdits. Signé, Mathieu, Noblet,
 „ Le Rosier & de Lodei.

Cette excoriation étoit vermeille com-
 me les autres, & n'en différoit que de
 côté de l'insensibilité, laquelle, ainsi qu'il
 l'observe M. de S. André, avoit été ca-
 sée ou par les remèdes qu'on avoit ap-
 pliquez dessus, ou par l'épanchement de
 quelque suc narcotique, ou par l'ob-
 struction de quelques fibres nerveuses.

Si l'on consulte les Cas de conscience
 de M. de Sainte Beuve, on y verra que
 ces sortes de marques & d'insensibilités
 ne peuvent par elles-mêmes passer ni pour
 preuve, ni pour demi-preuve de sortile-
 ge, & qu'il faut pour s'assurer que ce

e la regardoit comme une véri-
 té, chacun s'empresroit de l'al-
 ler, tout le monde se recomman-
 dant à ses prieres; on ne fut pas long-
 temps sans lui faire faire des miracles, il
 y eut bruit que de malades désespérez,
 qu'on disoit qu'elle avoit guéris, de pé-
 chés endurcis qu'elle avoit convertis:
 qui faisoit sonder les cœurs, décou-
 vrir les actions & les pensées les plus so-
 lites: on attrachoit à son service des lé-
 vites d'Ange, qui l'avertissoient de tout
 qui se passoit au-dehors, de ce qu'on
 disoit, de ce qu'on y faisoit, qui la
 transportoient dans les lieux où elle vou-
 loit aller, qui la faisoit paroître en mê-
 me-tems dans les différens endroits où
 sa présence étoit nécessaire, soit pour y
 faire des œuvres de charité, soit pour y
 donner de nouvelles marques de pieté,
 & pour y exécuter des ordres particu-
 liers du Ciel. Dieu touché, disoit-on,
 de la pieté, de l'amour & de la charité
 de cette sainte fille, lui accorda la plus
 grande de toutes les faveurs qu'il ait ja-
 mais accordées aux plus grands Saints,
 dont nous n'avons des exemples, que
 dans la personne de saint François d'As-
 sise, & de sainte Catherine de Sienne.
 lui imprima sur le corps les Stigmates
 de la passion, & par une grace spéciale
 qu'il n'a point encore octroyée aux au-

630 JOURNAL DES SÇAVANS,
tres, il renouvelloit ces Stigmates tous
les Vendredis de chaque semaine, en
mémoire de sa Passion.

Marie Bucaille qui vouloit passer pour
la plus humble de toutes les créatures
fait semblant de ne rechercher que les
choses qui peuvent l'humilier & l'abaiss
tir davantage aux yeux des hommes, &
le demande au Seigneur des sujets de
mortification, & de souffrances. Dieu
selon elle, exauce sa prière, & lui en
voye une troupe de Diables, pour
tourmenter & la persécuter. Elle le prie
avec ardeur de continuer de si étranges
épreuves, & de lui faire la grace de les
supporter.

Le Directeur de Marie Bucaille étoit
d'intelligence avec elle, & employoit
toutes sortes de moyens pour empêcher
qu'on ne découvrit la fourberie: mais
l'imposture fut enfin dévoilée, (M. de
S. André ne dit pas comment, & il est
en cela une circonstance des plus curieu
ses) quoiqu'il en soit, Marie Bucaille
goûta pas long-tems les douceurs d'im
poser au Public, son Directeur la voyant
convaincuë, & craignant d'avoir le sort
de Gofredi, quitta son Couvent avec pré
cipitation, & se retira dans un lieu
loigné où une Puissance étrangère le
à couvert de la condamnation de me
prononcée contre lui. Enfin Marie

aille, qui avoit passé jusques là pour une sainte, fut soupçonnée de Magie & de Sortilège; on l'accuse d'avoir eu commerce avec le Diable, & d'avoir fait pacte avec lui. L'on informe contre elle, on la décrete de pri e de corps, on l'arrête, & elle est mise aux Prisons Royales de Valognes; on lui fait subir l'interrogatoire sur les faits dont elle est accusée; on lui confronte les rémoins qui avoient déposé contre elle, & quelques complices qui l'avoient chargée, puis elle est condamnée à mort comme Sorciere. Elle appelle de la Sentence, & sur l'appel, Messieurs de la Cour de Parlement se défiant du premier Jugement, procéderent avec beaucoup de circonspection, & ayant vû qu'il n'y avoit rien dans le cas de la Déclaration du Roi du mois de Juillet 1682, & qui menait la mort, ils mirent l'appellation au néant; mais ils réformerent la Sentence, & commuerent la peine de mort en celle du fouet & du bannissement.

Tous les Juges devant lesquels on porte de semblables Procès devroient suivre cet exemple, dit M. de S. André, & ne pas confondre l'impieté avec la Magie & le Sortilège.

Il fait ensuite l'Histoire de Charlotte le Vasseleur, surnommée la *Diablaesse*, & c'est par-là qu'il finit; nous ne la rap-

632 JOURNAL DES SÇAVANS.
porterons point, il est tems de terminer
cet Extrait.

Mélange d'Histoire & de Littérature. Par
M. de VIGNEUL-MARVILLE. Quatrième
édition, revue, corrigée & augmentée
*par M. ***. A Paris, au Palais*
chez Claude Prud'homme, au sixième
pilier de la grande Salle, vis-à-vis le
calier de la Cour des Aides, à la Bon-
ne-foi couronnée. 1725. trois volumes
in-douze. Tome I. pp. 491. Tome
II. pp. 472. Tome III. pp. 492, &
les Tables.

Nous ne parlerions point ici de ces
Mélanges, qui sont déjà si généralement
connus, si nous n'avions à rendre compte
de ce qui distingue cette édition de
celles qui l'ont précédée. Le troisième
Tome de ces Mélanges étoit presque en-
tièrement composé d'articles qui se re-
portoient aux deux premiers Volumes.
C'étoit une espèce de supplément, dont
les chiffres renvoyoient aux pages, et
quelles les matières qu'il renfermoient
avoient relation. L'Editeur a cru rendre
service au Public, en ajoutant à cha-
que article des deux premiers Tomes,
qui étoit fait pour être lu de suite; des
remarques, sur tout, où les remarques
ont paru nécessaires. Ce troisième Tome

ainsi dépouillé, s'est trouvé réduit presque à rien; & il a fallu le remplacer. On souhaite que celui qu'on a mis à la place, soit digne de la réputation des deux premiers; c'est aux Lecteurs à en juger: mais nous pouvons les assurer d'avance, qu'ils y trouveront beaucoup de morceaux dignes de leur curiosité. Traits d'Histoire singuliers, Anecdotes Littéraires, Remarques Critiques, Paralleles, Extraits de quelques Livres rares, Jugemens sur plusieurs Auteurs, Usages ridicules exposez ou censurez, Reparties ingénieuses, c'est, dit l'Auteur, ce qui fait la matiere de ce dernier Tome: *nostri est farrago Libelli.*

On ne s'attend pas, sans doute, que nous fassions l'Extrait de ce Volume, qui est composé d'un très-grand nombre d'articles assez courts, & qui n'ont nulle liaison les uns avec les autres. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques-uns pris au hazard, afin que l'on puisse juger du style, de la critique, & de la manière de penser de l'Auteur.

Pag. 1. ., Le Cardinal de Richelieu avoit fait une Comédie intitulée l'Europe. C'est une Piece entièrement politique, dans laquelle la France, l'Espagne & les autres Etats de cette partie du Monde parlent de leur puissance, de leurs forces, & des autres in-

27 chelieu eût composé cette Pièce,
28 l'envoya par M. de Bois-Robert à
29 Messieurs de l'Académie, & les fit prier
30 d'en dire leur avis, sans le flater, &
31 de la corriger, s'ils y trouvoient quel-
32 que chose, qui ne fût pas dans les ré-
33 gles du Théâtre & de la Poésie. Ces
34 Messieurs obéirent trop ponctuelle-
35 ment à cet ordre, & en firent une
36 Critique si sévère, qu'ils ne laisserent
37 presque aucun vers sans y toucher.
38 Bois-Robert l'ayant ensuite rapportée
39 à son Maître, son Eminence fut si pi-
40 quée de la hardiesse des Académiciens,
41 qu'il la déchira sur le champ, & en jeta
42 les morceaux dans la cheminée. C'étoit
43 en Eté, & il n'y avoit point heureu-
44 sement de feu allumé. Le Cardinal
45 s'étant couché là-dessus, il lui prit une

„ ne trouveroit point de coin dans la
 „ maison ; ajoutant qu'il pourroit du
 „ moins avoir de l'empoix chez les fem-
 „ mes qui avoient soin de son linge.
 „ Chérest alla à leur appartement, &
 „ ayant trouvé ce qu'il cherchoit, il
 „ passa une partie de la nuit avec le Cardi-
 „ nal, à recoller cette Comédie. Le
 „ lendemain matin, il la fit recopier en
 „ sa présence & changea presque tout,
 „ suivant les corrections qu'avoient fai-
 „ tes les Académiciens ; affectant cepen-
 „ dant, d'en négliger quelques-unes des
 „ plus indifférentes. Il la leur renvoya
 „ le même jour par Bois-Robert, & leur
 „ fit dire qu'ils s'appercevroient bien
 „ qu'il avoit profité de leurs lumieres ;
 „ mais que comme ils pouvoient s'être
 „ trompez aussi-bien que lui, il n'avoit
 „ pas jugé à propos de suivre en tout
 „ leur critique. L'Académie avertie du
 „ chagrin de son Eminence, n'eut gar-
 „ de d'y retoucher, & la lui renvoya
 „ avec une approbation unanime. Ce
 „ fut en cet état, qu'elle parut sur le
 „ Théâtre, où elle eut si peu de suc-
 „ cès, que l'Historien de l'Académie
 „ François n'a pas jugé à propos de l'at-
 „ tribuer à son illustre Fondateur. Il a
 „ aimé mieux la donner à Saint-Sorlin,
 „ qui effectivement pouvoit y avoir
 „ quelque part, étant entierement atta-

„ ché au Cardinal de Richelieu. ”

„ Pag. 65. „ On dit que M. Despreaux
 „ lisant au Roi sa premiere Epitre, ce
 „ Prince fut si charmé du portrait que
 „ fait le Poete de l'Empereur Tite, qu'il
 „ se le fit lire plusieurs fois. Le voici.

Tel fut cet Empereur , sous qui Rome ado-
 rée ,

Vit renaitre les jours de Saturne & de Rhee:
 Qui rendit de son joug l'Univers amoureux,
 Qu'on n'alla jamais voir , sans revenir her-
 reux ;

Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
 N'avoit, par ses bienfaits, ésignale la journée.

„ On ne peut pas nier que ce portrait
 „ ne soit magnifique, & les vers extrê-
 „ mement beaux ; mais, pour dire ce
 „ que je pense, le Poète François est
 „ demeuré au-dessous de son Original.
 „ Je trouve plus de grandeur, plus de
 „ noblesse, & plus d'énergie dans les deux
 „ vers d'Aufone sur le même sujet.

*Felix Imperio, Felix brevitare regendi,
 Expers civilis sanguinis, arbor amor.*

„ Ce mot, *Felix brevitare regendi*, ren-
 „ ferme à mon avis, ce véritable subtil
 „ me des pensées, dont M. Despreaux
 „ a si bien parlé, après Longin.

Pag. 430^{re}., Lorsqu'on voit dans les
 Mémoires Publics, dans les Journaux
 des Scavans, dans les Ouvrages des
 Académies, & jusques dans les Ga-
 zettes, tous les secrets qu'on propose
 depuis quelques années pour entrete-
 nir la santé, & pour guérir les maia-
 dies les plus invétérées & les plus in-
 curables; les différentes machines,
 qu'on dit être inventées pour les com-
 moditez de la vie, les pommades ex-
 cellentes, les eaux propres à entrete-
 nir l'embonpoint, la fraîcheur du teint,
 & la beauté; il semble que nous sou-
 mes enfin arrivez au tems où person-
 ne n'aura d'infirmité que par la négli-
 gance, où tout le monde se portera
 bien, où les femmes seront parfaite-
 ment belles, & paroîtront toujours
 jeunes, où l'on évitera également les
 dangers des voitures d'eau & de terre.
 Cependant, il est encore vrai, mal-
 gré les promesses magnifiques de ceux
 qui annoncent ces rares decouvertes,
 que les carrolles versent, que les bat-
 teaux périment souvent, que les Equi-
 pages des Vaisseaux manquent de bon-
 ne eau, souffrent infiniment, que le
 teint se flétrit de très-bonne heure, que
 les femmes ne sont pas plus belles, &
 qu'il y en a de très-laidés, que les ma-
 ladies qu'on auroit crû guéries par ces

de nos peres se servant des reme-
dinaires, & de la nourriture la
simple, ignoroient les merveilles
s, qu'on a decouverts dans ce

156. „ Il est singulier, & c'est
set du peu d'etendue de l'esprit
in, que ceux qui travaillent sur le
sujet, réussissent inégalement
ces mêmes endroits. Je n'en
terai d'exemples que d'Homé-
le Virgile, parce que je ne con-
sint d'esprit plus original que le
r, ni de Copiste plus sage que
e Latin.

Banquet qu'Alcinotis donne à
est bien entendu, & tout à
lors il ne s'y trouve rien

D E C E M B R E 1725. 639
Alcinoüs à Cour de Carthage, &
ui de *Didon dans l'Isle des Phea-*
ns; tout sera dans l'ordre. "

En revanche, Virgile a sans com-
raison mieux réussi qu'Homère, dans
description du Bouclier. Le Poète
ec remplit sa description, d'une in-
ité de sujets, qui n'ont nulle liai-
r, ni avec son Poème, ni avec aucun
ses Héros. Le Poète Latin fait en-
r dans la description du sien, les
its les plus intéressans de l'Histoire
omaine: c'étoit là leur place. "

Le Protée du quatrième de l'Odyss-
e est plus rempli d'inventions, plus
genieux, & plus Protée, si j'osc
rler ainsi, que celui du quatrième
s Georgiques, qui, a son tour, est
us sage & plus judicieux. "

La description de l'Enfer du onzié-
e de l'Odyssée, est toute simple. Cel-
du sixième de l'Enéide est majes-
euse, sublime, ingénieuse, & ren-
rme également tout ce que la Théo-
gie Payenne fournit de curieux sur
ette matière, & tout ce que la louan-
e la plus délicate avoit de plus
ateur pour Auguste & pour les Ro-
ains. "

La description des combats est plus
ve, plus animée, & plus variée,
ns le Poète Grec. Elle est plus sa-

„ ge ,

„ ge, dans le Poete Latin. Il a *scu* *sup*
 „ *primer* une partie de ces discours en-
 „ nuyeux & hors-d'œuvre, de ceux,
 „ qui dans de pareilles occasions, doi-
 „ vent plus songer à combattre, qu'à
 „ se faire de reproches, & se dire des in-
 „ jures."

„ La description des tempêtes, éga-
 „ lement belle dans l'un & dans l'autre,
 „ est plus variée dans Homère, que dans
 „ Virgile. Celui-ci commence presque
 „ toujours par ce vers :

Olli caruleus supra caput astruit imber.

„ L'entrevûe d'Ajax avec Ulysse aux
 „ Enfers, & celle d'Enée & de Didon
 „ se ressembloit : mais la copie est in-
 „ férieure à l'Original. Il y a quelque cho-
 „ se de plus expressif & de plus éloquent
 „ dans le silence du Héros, que dans ce-
 „ lui de l'Amante : aussi Longin, qui pro-
 „ pose le premier comme une image su-
 „ blime, ne dit rien du second."

„ L'Art des louanges fines & délica-
 „ tes a été ignoré par le Poete Grec.
 „ Virgile le possédoit dans un degré émi-
 „ nent : la passion de Didon est touchée
 „ avec des couleurs inconnues à Homé-
 „ re. Jamais l'éloquence passionnée, n'a
 „ mis en œuvre tout ce qu'elle a d'arti-
 „ fice & d'ornement, avec plus d'es-

„ *pu*."

11 prit, ni avec plus de succès. Tous
 21 les degrés de cette passion, tous ses
 31 progrès y sont développez d'une ma-
 41 niere fine; tout y est tendre, délicat,
 51 passionné. Mais aussi on ne peut rien
 61 ajouter aux traits les plus fins de l'a-
 71 mour conjugal d'Andromaque pour
 81 Hector. Ainsi Homère l'emporte.
 91 du moins du côté des bien-éances;
 101 car il y en a plus à représenter une fem-
 111 me accomplie, qu'une parfaite aman-
 121 te. Enfin, les portraits de Virgile, gé-
 131 néralement parlant, sont plus finis
 141 que ceux d'Homère. Ils renferment
 151 plus de dessein & de mystère. Mais
 161 ceux d'Homère, outre qu'ils sont en
 171 bien plus grand nombre & plus va-
 181 riez, sont frappez avec des traits plus
 191 brillans. "

201 „ Virgile n'a point de ces reconnois-
 211 sances; qui font un effet si surprenant,
 221 & forment des situations si touchantes.
 231 Homère en fournit plusieurs, mais il les
 241 pousse trop. Il y a trop de façon dans la
 251 reconnoissance d'Ulysse & de Penelope.
 261 En un mot, l'un est un Peintre qui a une
 271 grande maniere; l'autre est de ces Pein-
 281 tres, qui s'appliquent trop à faire leurs
 291 portraits. "

On pourra par ces échan'il'ons, juger
 du mérite du troisième volume de ces
 Mélanges.

Observan

*Observations sur le second Mémoire de
l'Archevêque de CAMBRAY. in-folio
pp. 11.*

ON se propose de faire voir dans ces Observations que les principes, les exemples & les fins de non-recevoir dont M. l'Archevêque de Cambray s'est servi dans ses Mémoires, ne peuvent rendre légitime sa Bulle de Coadjutorerie du Prieuré de Saint Martin des Champs.

Par rapport au principe, M. l'Archevêque de Cambray a soutenu que le Pape a le pouvoir de dispenser des règles de la discipline qui ne sont fondées que sur les Loix positives; que toute cause, quelle qu'elle puisse être, suffit pour autoriser ces dispenses, quand il plaît au Pape de les accorder, & qu'elles doivent avoir leur exécution en France, dès qu'il plaît au Roi de donner des Lettres Patentes pour permettre de les exécuter.

Le Défenseur de M. le Prince Frédéric d'Auvergne répond, que la première de ces deux propositions contient toute la doctrine des Ultramontains sur les dispenses, & qu'on renverse les Libertez de l'Eglise Gallicane, dès que l'on soutient que le Pape peut dispenser de

toutes les loix positives Ecclesiastiques, sans nécessité ou sans une utilité évidente pour le bien spirituel de l'Eglise; ou qu'il peut dispenser des Loix dont les Canons défendent d'accorder la dispense. Il en est des Lettres Patentes que le Roi accorde pour l'exécution des dispenses extraordinaires, comme de la fulmination des mêmes dispenses. „ Pour
 „ autoriser une dispense, il faut que l'au-
 „ torité de l'Ordinaire dans la fulmina-
 „ tion, & celle du Roi dans les Lettres
 „ Patentes, concourent avec celles du
 „ Pape dans la Bulle; mais tout cela sup-
 „ pose dans le principe une dispense lé-
 „ gitime: sinon on n'aura égard ni à la
 „ Bulle, ni à la fulmination, ni aux Let-
 „ tres Patentes. . . . Le pouvoir de
 „ dispenser réside dans le Pape, le Roi
 „ ne peut faire autre chose que de per-
 „ mettre l'exécution de la dispense: il
 „ faut donc que le pouvoir de dispen-
 „ ser soit établi dans son principe,
 „ pour que l'on puisse se prévaloir de la
 „ permission que l'on a obtenue d'exé-
 „ cuter la dispense. ”

Pour répondre ensuite à l'objection tirée du respect qui est dû à tout ce qui porte les marques de l'autorité Royale, l'Auteur des Observations distingue les Lettres Patentes que le Roi adresse à ses Cours de son propre mouvement, pour

la Police publique du Roiaume, de celles qui ne concernent que les interêts des Particuliers, & qui ne sont accordées que sur leurs suppliques. " A l'égard des prières, les Sujets n'ont point d'autre part à prendre, que celui de la soumission. A l'égard des autres, elles ne sont jamais regardées comme des marques éclatantes de la volonté du Souverain; il a toujours été permis d'en demander le rapport.... Si les grâces que les Particuliers ont obtenues sont injustes par elles-mêmes, si elles sont abusives, elles sont toujours proscrites même quand elles sont revêtues de ces caractères éminens.

Dans la seconde Observation on répond aux exemples de Coadjutorerie proposés par M. l'Archevêque de Cambrai, & on soutient par rapport aux Benefices de l'Abbaye de S. Claude en Franche Comté, qu'il n'est point permis au Religieux de les résigner pour cause de Coadjutorerie, & qu'une pareille résignation d'un Office Claustral de cette Abbaye fut déclarée abusive, par un Arrêt du Parlement de Besançon. On assure encore que le Sieur Barbetot d'Autrey, qui avoit été pourvu du Prieuré de Rofey, pour cause de Coadjutorerie, fut maintenu en possession du Benefice que parce qu'il avoit obtenu des Pro

D E C E M B R E 1725. 645

sions en Cour de Rome de ce Benefice, comme vacant par la mort du Sieur Jobelot. En Franche-Comté, le Pape confere seul les Prieurez simples, & les Prieurez Conventuels sont à la nomination du Roi. Pour ce qui est de la Coadjutorerie de l'Abbaye de Clugny, on prétend que M. l'Archevêque de Cambray ne peut en tirer aucun avantage, parce que l'Abbé de Clugny, quoique Commandataire, jouit de toute la Jurisdiction spirituelle sur l'Ordre de Clugny.

On soutient dans la troisième observation de la part de M. le Prince Frédéric, qu'il ne peut jamais y avoir de fin de non-recevoir contre la provision d'un Collateur. La raison qu'on en rend est que de sa part " la collation est un Acte
" nécessaire, un Acte que l'Eglise exige
" de lui, & qu'il ne peut refuser. Pour
" sçavoir si les Provisions qu'il a données
" doivent produire leur effet, il ne
" reste qu'à sçavoir si le Benefice est vacant ; or une Coadjutorerie nulle &
" abusive ne peut devenir légitime par
" le consentement du Collateur, & par
" conséquent ne peut remplir le Benefice : donc elle ne peut faire obstacle à
" la Provision du même Collateur. „

On ajoute que M. l'Archevêque de Cambray n'est pas même recevable à critiquer les Provisions que M. l'Abbé de Clugny

Enfin on observe que l'abus de la Colla-
turerie étant connu comme il l'étoit,
si le Collateur n'y avoit pourvû après la
mort de M. Servin , plusieurs Particu-
liers n'auroient pas manqué d'impetror
le Benefice en Cour de Rome; que M.
l'Archevêque de Cambray seroit demeu-
ré sans défenses contre ceux qui l'au-
roient ainsi obtenu. " Le Collateur or-
dinaire a-t-il dû sans utilité pour l'Ar-
chevêque de Cambray abandonner au
hazard de la course un des principaux
Benefices que l'Eglise avoit confié à
ses soins? „

La dernière Observation regarde la ma-
niere dont M. l'Archevêque de Cambray
répond à la difficulté qu'on lui avoit fai-
te , sur ce qu'il avoit reçu la tonsure sans
démissoire de l'Evêque du Mans: l'ob-
jection à lui faite est que ce dévot

D E C E M B R E 1725. 647

qu'un aveu sincere de l'impuissance où il est d'y répondre, & que plus il affecte à cet égard un air de confiance. & plus on sent qu'elle n'est inspirée que par la crainte.

CLOVIS, *Poème dédié au Roi.* A Paris, chez Pissot, Libraire, Quai des Augustins, à la Croix d'or, à la descente du Pont-neuf. 1725. in 8o. pp. 172.

MALGRÉ le préjugé peu favorable aux François, en matière de Poème épique, M. le Chevalier de S. Didier n'a pas crû qu'un pareil Ouvrage fut une entreprise au-dessus de ses forces. Le Public doit lui sçavoir gré de ses louables efforts, dont le succès encouragera sans doute nos meilleurs Poètes à cultiver ce genre de Poësie, si négligé en France depuis long-tems, quoique si capable de faire honneur à la Nation.

Le sujet dont M. de S. Didier a fait choix, est des plus grands & des plus intéressans. C'est l'établissement de la Monarchie & de la Religion des François. Le début prévient d'abord par sa noble simplicité. L'Auteur ouvre la narration de son Poème par une description magnifique de Rome. L'Eglise est sur un trône, d'où elle contemple tout l'U-
nivers

648 JOURNAL DES SÇAVANS.
nivers. Elle jette les yeux sur les bords
du Rhin , où elle apperçoit les Francs
rassemblez , qui marchent pour la passer,
& faire ensuite la conquête des Gaules. Elle
voit leur jeune Roi jurer à ses Dieux de lui
y porter triomphans. L'amour de mè-
re , que l'Eglise a pour tous les hommes,
lui fait plaindre l'aveuglement de ce
Prince.

Elle monte aux Cieux , & lit dans le
Livre éternel un Décret qui lui promet
que les Francs seront Chrétiens , & que
Clovis devenu son fils aîné , transmettra
ce titre à tous ses Successeurs. L'Eglise
va donc , sous la forme de la Gloire,
exciter Clovis à poursuivre ses pro-
jets.

Clovis , après que l'Eglise lui a parlé
n'a plus le même zèle pour ses Dieux.
Il paroît plein de distractions , pendant
le sacrifice de Mars. Ce Démon fatiguel
court en instruire le Monarque des Entes
tous les faux Dieux de la terre s'assem-
blent. C'est ici que le Poëte établit le
système fabuleux , dont il tire le
merveilleux , qu'il répand dans tout son
Poëme ; les Démons sont transformez
en Divinités de la Fable. L'Auteur se
sert très-à-propos de la conversion des
Francs au Christianisme , pour excuser
les Démons , (qui ne sont , sous d'au-
tres noms , que les Dieux des Grecs &

D E C E M B R E 1725. 659

les Romains) à soutenir leurs Autels, système, qui ne se dément en nul endroit dans ce Poëme, & dont la simplicité semble faire le mérite.

Ainsi l'Eglise d'un côté favorise le Projet de Clovis, & de l'autre les Démonstrations veulent le détruire. C'est le nœud du Poëme. L'Auteur l'a orné d'Episodes nobles, & qui naissent du fond de l'action. Nous en rendrons compte ici, puisqu'il n'a pas jugé à propos de le faire dans sa Préface.

La Reine Albione, bannie d'Angleterre, vient demander du secours à Clovis, & met entre les François & les Anglois ce contraste & cette source de divisions, qui se trouvent dans l'Episode de la Didon de Virgile, entre les Romains & les Carthaginois : voilà le premier Episode.

Cet obstacle, puisé dans les passions humaines, étant surmonté, le Poëte en substitue un autre purement Physique, qui forme le second Episode, préparé dans le premier chant. Rien n'est plus naturel en ces Pais-ci que le débordement d'un fleuve, au commencement du Printemps. Le Rhin grossi par les neiges, inonde le Camp de Clovis. Il est en danger de périr, lui & son Armée.

A cet Episode il en succede un autre, annoncé aussi dans le premier chant. Deux

Princes du sang de Clovis, amoureux de Lantide sa sœur, veulent se battre pendant la nuit à la tête des Troupes qu'ils commandent. Leur querelle répandant le désordre, auroit dissipé l'Armée.

L'Episode suivant, qui est le dernier & le plus puissant obstacle, que les Démonstrations opposent au passage de Clovis, est de la Religion; motif, qui a toujours eu le plus d'empire sur l'esprit des Peuples. Les Francs, pour relever leur origine, eurent, comme tous les autres Peuples, recours aux Fables. Ils voulurent descendre des Troyens, conduits par Asyanax sous le nom de Francus. L'Auteur, pour jeter du merveilleux sur l'antiquité de notre origine, a rappelé cette tradition fabuleuse: & c'est sur cette descendance, que l'Oracle de Mars demande, pour procurer la victoire, qu'on verse le sang de Francus. Ce ne peut être que quelqu'un du sang des Rois, qui doit périr; l'Auteur ayant fait voir dans le troisième chant, que tous les Rois jusqu'à Clovis sont issus de Francus. Le Grand Prêtre, agité de songes funestes, explique l'Oracle contre Lantide, sœur de Clovis. Les Francs, pour triompher des Gaulois & des Romains, veulent immoler Lantide. Son Frere, & ses Amis s'opposent à ce sacrifice: deux partis se forment dans l'Armée; on est prêt à

bataille.

D E C E M B R E 1725. 652
quand la Princesse est sauvée. Un
rat, qui se d, soit du sang des Rois,
et; & de cette mort le Grand-Prê-
tre l'accomplissement de l'Oracle. La
revient dans le Camp; le Pont
ve & l'Armée passe le Rhin.
Episode de la Forêt des Ardennes;
né dans le quatrième chant, est une
tion du sixième Livre de l'Enéide.
entre dans cette forêt, pour déro-
marche aux Romains: Dieu, pour
trager à poursuivre son dessein, lui
sa posterité, & la future gran-
l'Empire dont il doit être le Fon-

une courte analyse des huit
On peut remarquer, par le détail
isodes, que l'Auteur a tâché de
pratique ce précepte d'Horace,
quæcumq; festinas, & qu'il s'est
esprit du Privilège qu'ont les
le mêler la fiction aux vérités
De tous ces différens obsta-
surviennent fort naturellement,
Clovis surmonte, il en résulte,
ros ne doit point être arrêté
l'ins, ni rebuté par les peines
titez Clovis toujours en dan-
lieu d'une suite d'événemens
es uns aux autres, fait crain-
t ensemble espérer pour lui.
ainte & de cette espérance
Etc 2

652 JOURNAL DES SÇAVANS
naît un intérêt véritable, qui fait
pait, l'émeut, l'attache, & qui se
d'un merveilleux vraisemblable, &
le charme du Poëme Epique.

On ne sauroit juger de l'écœ
entière d'un Poëme, dont on n'a
la fin. Il faut donc s'en tenir à qu
observations. Ce Poëme offre d
des images, & d'heureuses inv
On y trouve de la noblesse & de
cence; de l'élevation dans les sent
des caractères bien soutenus, m
mœurs convenables. L'Auteur, sa
rit après des ornemens étrangers, i
tente de cueillir à propos les fleurs
rencontrent sur son chemin. Il
la richesse dans ses descriptions,
justesse & de la vivacité dans ses é
raisons. Nous avons déjà remar
qu'il a voulu imiter Virgile, da
deux principaux Episodes. On re
encore plusieurs endroits de ce l
qu'il a transportez dans son Ouvr
a eû aussi en vue Homère & le
mais ce qu'il a emprunté d'eux,
efforcé de se le rendre propre, par
niere dont il a sçû l'employer. Ain
pouvons dire, que ceux qui se font
mé le goût pour l'Épopée, dans
re de l'Iliade, de l'Éneide, & de
salem dévree, conviendront qu
teur du Clovis a bien travaillé d'
modèles, qu'ils s'est proposez.

mon plus parfaite, y joint encore
de la diction. Il s'est fait une
tion particuliere, & qu'il a uge
onnée au genre Epique: son style
ue ressemblance avec celui de
autant que cela est possible en
Pour le faire sentir, il suffiroit
ter ici divers endroits qui se li-
son Poeme, comme la descrip-
lles, dans le premier chant;
de l'Amour, dans le second;
dans le troisieme, la Ceterop-
lité le Gui & de consacrer le
le huitieme. Ces mor-
meets autres, dans, chaque
ent composé avec quel suc-
rait manier les su, ets les plus
me les plus heureux, pour
Mais il ne faut point

Au dessus des Cieux même est un Trône terrible,
 Que la Poudre environne, & rend inaccessible
 Les Esprits les plus purs de sa gloire étonnée,
 De leurs ailes couverts y tremblent prosternés
 Il est avant les tems, les Cieux & la lumière,
 Les Astres près de lui ne font qu'ombre & pontifiere;
 Et ce Trône s'élève encor plus sur ces fens,
 Que les Enfers profonds ne s'abaissent sous eux.

Sur ce Trône éclatant regne l'Etre suprême
 Son Fils Verbe fait homme aussi grand que le même,
 Est assis à sa droite, & vainqueur de la Mort,
 Tient à ses pieds le Temps, la Nature & le sort.
 De leurs perfections naît leur amour immuable
 Esprit vivifiant, même feu, même essence:
 Ces trois Divins Soleils unissant leur clarté,
 Forment de l'Eternel l'ineffable unié.

Au reste, pour achever de rendre justice à l'Auteur, nous pourrions relever ici quelques défauts de son Poëme, si nous n'apprenions que la critique nous a déjà prévenus.

Eclaircissemens sur l'Analyse des infiniment Petits. Par M. VARIGNON, Membre des Academies Royales des Sciences de Paris, de Londres, & de Berlin, & Professeur

Berlin

D E C E M B R E 1725. 655

Royal. A Paris chez Rollin. 1725. in 4o.
pp. 118.

LEs Mathématiques sont à présent assez répandues par le grand nombre d'excellens Ouvrages que l'on a composez depuis M. DES CARTES, à qui l'on doit les grands progrès qu'a fait cette Science depuis un siècle. Voici encore un Ouvrage propre à répandre le calcul différentiel. Cette méthode si nécessaire pour la sublime Géométrie, se trouve expliquée dans l'Analyse des infiniment Petits de M. DE L'HOPITAL; & ceux qui voudront étudier cet excellent Livre, trouveront dans les remarques de M. VARIGNON l'explication de bien des difficultés qui pourroient les arrêter. Il s'est attaché à éclaircir les endroits où M. DE L'HOPITAL suppose dans ses Lecteurs des connoissances que souvent ils n'ont pas, & en prenant une route différente de celle de M. DE L'HOPITAL, M. VARIGNON leur donne le moyen d'entendre des méthodes, qui sans ce secours leur auroient paru intelligibles; & par un nouveau tour de démonstration, il leur fait sentir toute l'étendue de ces Methodes. A la fin de cet Ouvrage, on trouve un Traité du calcul *exponentiel*, c'est-à-dire, des puissances dont les Exposans changent en même-tems que change la grandeur élevée

656 JOURNAL DES SÇAVANS
à ces Exposans. Ce morceau est
BERNOULLY ce nom seul en fa-
c noître le mérite. Au reste il
craindre que les fautes d'impression
pêchent que cet ouvrage ne soit
aussi grande utilité, que s'il avoit été
primé sous les yeux de l'Auteur. Je
doute il eût corrigé bien des fautes in-
tables dans un Manuscrit qui n'a pas
revu, & qui même, comme l'a dit
sieurs fois l'Auteur, n'étoit pas destiné
être rendu public. On peut y suppléer
par un Errata bien exact.

Nouvelle MECHANIQUE ou STA-
TIQUE, dont le projet fut donné en
1678. Ouvrage posthume de M. VARI-
GNON, des Academies Royales des Scien-
ces de France, d'Angleterre & de Prusse
Lecteur du Roi en Philosophie au Collège
Royal, & Professeur des Mathématiques
au Collège Mazarin. A Paris chez
Claude Jombert. 1725. in-quarto 1.
vol. dont le premier contient 387 pag.
& le second 478.

VOici encore du même M. VARIIGNON
un Ouvrage déjà connu par le pro-
jet qui en parut des 1677, qui n'étoit
destiné qu'aux sçavans, dont l'Auteur
étoit bien aise de connoître les senti-
mens; c'est un nouveau système de me-
chan-

D E C E M B R E 1725. 65

chanique, fondé sur le principe des mouvemens composez. Ce principe est si fécond, que pour chaque espece de machine, il n'y a qu'une proposition generale; toutes les autres proprieté s'en déduisent naturellement, & forment un grand nombre de corollaires qui renferment tout le détail. En un mot, c'est un Traité complet de mechanique; le même principe sert à expliquer l'équilibre des liqueurs. Toutes les methodes que l'on avoit suivies avant M. VARRIGNON faisoient seulement sentir qu'il devoit y avoir équilibre entre les forces, qui dans certains rapports agissent en sens contraire; & la composition des mouvemens en fait connoître la nature. De plus, elle n'est pas sujette aux restrictions que demandent les autres principes, qui sont seulement simples dans le cas du parallelisme des directions, & qui exigent de grands detours dans le cas du concours de ces directions. Voilà tout ce que nous dirons de ces deux Ouvrages; on sçait assez que ces sortes de Livres ne sont point susceptibles d'un extrait suivi qui puisse en donner une juste idee. D'ailleurs les personnes qui sont au fait des Sciences qu'ils traitent, les connoîtront assez par eux-mêmes; il suffit aux autres d'apprendre qu'ils ont été imprimés.

Orationes duæ: una quæ pro eligendo Provinciali Provinciæ Parisinæ, Ordinis sancti Augustini 14. Maii anni 1718 in sacra Æde Augustinianorum Angeravensium habita est; altera quæ in commendationem ac laudem Reverendorum Patrum Fratrumque charissimorum ejusdem Ordinis, ac Provinciæ, qui à Comitibus Provincialibus Castellione ad Ingerem mense Martii anni 1721. habitis, ad sequentia Biturigibus celebrata mense Maio anni 1724. diem suum obierunt. C'est-à-dire: Deux Discours: le premier sur l'élection d'un Provincial des Augustins de la Province de Paris, prononcé dans l'Eglise des Augustins d'Angers le 14 Mai 1718: le second à l'honneur & éloange des Peres & des Freres Augustins de la Province de Paris, morts depuis le Chapitre Provincial tenu à Châtillon sur Indre en 1721, jusques au Chapitre Provincial tenu à Bourges en 1724. A Paris chez la veuve Lamelle & Pierre de Lormel, rue du Foin, à l'Image sainte Geneviève. 1725. Broch. in 12. pp. 76.

Ces deux Discours sont d'un Religieux Augustin, Professeur de Théologie du Couvent des Augustins du Quartier Saint Germain de cette Ville de Paris.

DECEMBRE 1725. 69

L'Auteur a pris pour texte du premier des paroles tirées du quatrième Livre des Rois, chap. 10. vers. 3. *Eligite meliorem, & eum qui vobis placuerit de filiis Domini vestri, & eum ponite super solium Patris sui*; son Discours est divisé en deux parties; dans la première il parle des qualitez que doit avoir celui qui remplit la place de Provincial; dans la seconde l'Auteur explique les motifs qui doivent déterminer les électeurs dans le choix d'un Provincial.

Il faut, suivant notre Orateur, que celui qui remplit la place de Provincial, ait beaucoup d'humilité & de douceur, qu'il édifie par les bonnes actions, qu'il instruisse par ses discours, qu'il gouverne avec prudence, & qu'il soit attentif & vigilant.

Dans le choix du Provincial les Electeurs ne doivent point se laisser conduire par des vûes d'affection, ou d'intérêt particulier; mais il faut qu'ils nomment celui qu'ils croiront le plus digne & le plus capable de remplir cette place, soit par rapport au spirituel, soit par rapport au temporel.

Le verset 7. du chap. 44. de l'Ecclesiastique, *Omnes isti in generationibus gentis sue gloriam adepti sunt, & in diebus suis habentur in laudibus*, ont servi de texte au second Discours. L'Orateur y

880 JOURNAL DES SÇAVANS.

Au l'éloge des Religieux & même des Freres Convuls Hermites de l'Ordre de S. Augustin de la Province de Paris, qui sont morts pendant les trois années qu'il se sont écoulées entre le dernier Chapitre général & le précédent, ensuite il exhorte les Auditeurs à imiter les exemples de ceux de leurs Confreres qu'ils ont perdus, & à prier pour eux.

L'ARITHMETIQUE *rendue facile, & la pouvoir apprendre sans Maître.* À Paris chez Cavalier, au Palais; Jombert, rue S. Jacques; Maillet, Quai des Augustins; Aubert, rue S. Estienne des Grès. 1725. vol. in 12. pp. 236.

LEs principales difficultez qui rebutent d'ordinaire ceux qui veulent étudier l'Arithmétique, se trouvent applanies dans cet Ouvrage. On y commence d'abord par ce qu'il y a de plus aisé, & l'on va par degrés aux règles les plus difficiles. La méthode qu'on observe pour cela, est si claire, que ceux qui ne sçavent pas nombrer, & qui même ne connoissent pas encore les chiffres, peuvent apprendre l'Arithmétique par le seul secours de ce Livre, pourvu qu'ils le lisent avec attention, & de suite. L'Auteur, pour faire comprendre aisément le fond, & l'esprit de cette

Science

DECEMBRE 1725. 661

Il a imaginé sept Tables nouvelles qui sont très-faciles. La première est la Numération; la seconde, m; la troisième, la Soustraction; la quatrième, la Multiplication, la cinquième, la Division; la sixième, toutes Additions grandes ou petites, & me, un Livret de multiplication on, dans lequel se trouvent les règles fondamentales, tant entiers, qu'en nombres rompus, ions, avec leurs réductions, & de trois, droite, inverse, de pie, &c. . . Il faut bien posséder ce livret, & pour cela l'apprendre par cœur, si on veut faire du progrès l'Arithmétique.

Leuteur, pour expliquer ensuite, l'ence en détail, recommence par on & Soustraction, tant des nombres, que des livres, sols & deniers deux nouvelles méthodes, plus n'à l'ordinaire, & qui donnent ip d'entrée & de facilité pour la , qu'on regarde comme la plus des quatre règles principales; moi il traite de la Multiplication sion en nombres entiers, enseigner faire les preuves à mesure & se-tems, sans pour cela poser un sse, & sans risquer de se tromper les calculs, ni recommencer

Et 7

jamais

JOURNAL DES SAVANTS
Aucune règle; ce que personne
nous sçachions, n'a encore enseigné
ici. A la suite il a placé le Traité
des fractions: il les explique par des
entendus de tout le monde, & par
exemples choisis, très-faciles à com-
prendre.

A ce Traité succèdent les exemples
de Multiplication & de Division, de tou-
tes sortes d'espèces & sous-espèces, pour
tous les cas, & par des méthodes abré-
gées, qui sont à la portée des enfans
mêmes. On explique après cela, les
sortes de règles de trois, ou de propor-
tion, qui servent souvent à résoudre les
questions les plus difficiles: puis viennent
les règles de Compagnie, ou des Mar-
chands, les règles du cent & du mi-
lier, des profits & des pertes, de rare-
ment, de trocs ou échanges, d'intérêts, de paye-
ment, de changes, d'excompte, du fr
de l'or & de l'argent, les règles de mé-
lange & d'alliage, par une méthode que
l'Auteur assure n'avoir jamais paru, &
avec laquelle on résoud quantité de ques-
tions, aussi parfaitement, & avec plus
de facilité que par l'Algebre.

Enfin il a mis les règles des fausses po-
sitions, & plusieurs questions sur diffé-
rens sujets, avec leurs résolutions, à quel-
il a ajouté les progressions Arithmé-
tiques & Géométriques, & les racines
quar-

D E C E M B R E 1724
quarrées & cubiques, le tout, (il le dit avec raison) dans un éclair.

Il avertit que les Commence auroient peine à comprendre les règles expliquées au long, & les qui les suivent, n'autont, si cela qu'à se mettre deux ensemble, tour à tour, l'un la règle, & l'explication, en sorte que tandis qu'un nommera les chiffres en pronon explications, l'autre ait les yeux chez à la règle qu'il écoute; c'est il, le vrai secret de bien-tôt app

Au reste, diverses personnes, déjà fait usage de ce Livre; nous surez qu'il est des plus commodes plus utiles pour les Commence qu'on peut effectivement en le lire un peu de soin, apprendre l'Ar que parfaitement, sans le secours Maître.

*Histoire de la Vie de Messire F R A
DE SALIGNAC DE LA M
FENELON, Archevêque de
Cambray. A Bruxelles, chez
Henry Fricx. 1725. in 12. pp.*

O N ne doit pas s'attendre à dans cet Ouvrage, qui a été à imprimé en Hollande, avec

JOURNAL DE L'AUTEUR, une Histoire
avec défintéressement, & sans partialité.
L'Auteur nous avertit dans la
que M. de Cambray l'ayant vu
plusieurs années avant sa mort
amitié particulière, c'est par reconnaissance
et par attachement, qu'il a écrit
l'Histoire de la Vie de
M. Il avoue qu'il lui a été impossible
de pas paroitre Apologiste & Panegyriste
dans le tems qu'il est Historien, &
convient que cette conduite peut choquer
ceux qui ne font pas attention à la tâche
qu'il y a, selon lui, entre les règles
de l'Histoire en général, & celles qu'il faut
observer en écrivant la Vie des grands Hommes.

François de Salignac de la Motte Fénelon, Archevêque-Duc de Cambray, étoit d'une Maison très-ancienne, & distinguée depuis long-tems par ses alliances, & par les dignités qu'elle a eues dans l'Eglise & dans l'Etat. Il naquit au Château de Fenelon en Périgord, le 6. Août 1651. de Pons de Salignac, Marquis de Fenelon, & de Louise de la Cropte, fille du Marquis de Saint-Abre. Il fut élevé jusqu'à l'âge de douze ans dans la maison paternelle. Il donna dès la plus tendre jeunesse des marques singulières d'un beau naturel, & d'une grande vivacité d'esprit.

Après

un
âge
résolu
nées le
se mit
Supérieur
les Oré
fut che
liques
Paris.

Le
M.
lais
fon
gran
ne
cor
des
tes
le
m
L

... âgé de dix-neuf ans, il préci-
der un applaudissement général. M. de
Melon craignant que son neveu ne
prouvât trop tôt, & appréhendant pos-
siblement les écueils de la vanité, dans un
âge si peu avancé, il lui fit prendre la
résolution d'imiter pendant plusieurs an-
nées le silence de J. C. Le jeune Abbé
fut sous la conduite de M. Tronson, Supé-
rieur de Saint Sulpice. Il entra dans
l'Ordre des sacres, & à vingt-sept ans il
fut nommé Supérieur des nouvelles Catho-
liques par M. de Harlay, Archevêque de

Roi le nomma ensuite Chef d'une
Mission sur les côtes de Saintonge, & du
Poitou, pour travailler à la conver-
sion des Protestans, qui y étoient en grand
nombre. M. l'Abbé de Fenclos fut
chargé de cette Mission.

Superieur par son
réputation augmentoit
ce fut alors (en 1688)
sur le Ministère des Papes
des premieres productions
Il connoissoit dès ce temps
Evêque de Meaux, avec
long-tems un commerce
Marquis de Fenelon avec
ré à son neveu la com-
sieurs personnes distin-
entre autres de M. le D-
liers , à la priere de
Traité de l'Education des
aussi en 1688.

Le Roi instruit de
l'Abbé de Fenelon possé-
la jeunesse, le nomma,
licitation de sa part, *Pr-*
seigneur de la Duché de

D E C E M B R E 1725. 667
liers, Gouverneur des Princes, & voici
la maniere dont il nous décrit que con-
couroient à l'éducation de M. de Bour-
gogne les personnes qui en étoient char-
gées, & qu'il dit tenir de M. de Cam-
bray lui-même.

„ Tous ceux qui l'entouroient étoient
„ de concert pour ne le flater jamais ;
„ & pour ne le point soutenir, quand
„ on étoit mécontent de lui. Mémes
„ discours, mêmes principes, même
„ conduite. Il ne trouvoit d'azyle que
„ dans la docilité, & dans l'accomplis-
„ sement de ses devoirs.

„ Ce Prince joignoit de grands défauts
„ à de grands talens. Dans sa premiere
„ jeunesse, il étoit colére, impétueux,
„ hantain, capricieux. C'est ce même
„ enfant qu'on a vû depuis, le Prince
„ le plus doux, le plus compatissant, le
„ plus sensible aux malheurs de l'*huma-*
„ *nité*. Il se refusoit tout pour soulager
„ les autres. Il ne se croioit destiné à
„ la grandeur suprême, que pour être
„ l'homme de ses Peuples, & pour les
„ rendre bons & heureux. La méthode
„ dont on se servoit pour former l'esprit
„ & le cœur de ce jeune Prince, est un
„ modèle de la plus parfaite éducation.
„ Pour former son esprit, on le faisoit
„ étudier, non par règles, mais selon
„ la curiosité qu'on avoit soin d'exci-

„ portée de son âge. Les
„ toujours des instructions
„ que Histoire, ou quelque
„ lui apprenoit les faits par
„ l'Antiquité ou des tems
„ faisoit connoître les
„ grands Hommes de tous
„ & lui inspiroit en même
„ de la plus pure vertu. *Le*
„ *des Morts, & le Télémaque*
„ dans cette vue „

„ Pour former son cœur,
„ riger les défauts naturels,
„ rer le goût des vertus.

„ L'humeur, l'impétuosité
„ du jeune Prince étoit rep
„ tôt par un air triste rép
„ les visages; quelquefois

„

On le laisse en silence. On le laisse impitoyablement aux prières avec même, jusqu'à ce que l'âme de mortel personne avec qui parler, ni demander grace, en reconnoissant sa faute, ..

On lui inspire l'amour de la vertu par des préceptes sècs, ni par des harangues morales, ni par des harangues étudiées; mais par un mot, par un sentiment placé à propos, on lui fait des leçons à tout propos, sans qu'il s'en apperçût, ni qu'il se dégoûtât. A table, au jeu, aux promenades & dans les conversations on tournoit tout en instruction par des traits imperceptibles. On tournoit tout en instruction par des traits ingénieux, on lui contait par tout des sentimens & les sentimens.

„contraires.
„ Religions.
„ Le Fanatisme, ou
„ regnent dans les différen
„ Protestans, me révolterent
„ tes les Sectes du Christianisme
„ me mon cœur n'étoit point
„ par les grandes passions
„ ne put goûter les absurditez
„ me. Croire le néant, se
„ ce qui est; le fini, étern
„ ni, un assemblage de
„ bornez, me parurent
„ ces plus insoutenables
„ les plus insensés d'ac
„ Croyans.
„ Je voulais alors l'
„ Deûme; mais le
„ respect pour la P
„ la Morale
„ vinrent

ni dans les réponses qu'il
Prélat lui donne : nous renvoyons
Lecteurs au Livre même, où l'on
trouvera encore plusieurs choses curieuses
touchant ce que M. de Cambray
a pensé sur la vérité de la Reli-
gion Chrétienne, sur l'immortalité de
l'âme, sur l'existence de Dieu, & sur
d'autres points de Métaphysique, de
Philosophie, de Morale, d'Eloquence,
de Belles-Lettres.

M. de Fenelon mourut à Cambray
le 17 Janvier 1715. On lit à la fin du
Livre l'Epitaphe Latine qui a été mise
sur son tombeau, dans l'Eglise Métropo-
litaine de la même Ville.

*Observations & Réflexions sur la petite
Vérole, & sur un Remède préservatif
contre cette maladie. Par V. D.*

L'Auteur, quoique simple Médecin, entreprend donc de traiter de la petite Vérole. Voici là-dessus à quoi se réduisent ses principales réflexions.

Il remarque d'abord, que soit qu'on regarde cette maladie, du côté des signes qui la précèdent, soit qu'on la considère dans le cours de sa durée, ou qu'on en examine les *terminaisons* & les suites (c'est son expression) il est toujours vrai de dire qu'on la doit mettre au rang de maladies aiguës *très-compliquées*, & de *plus redoutables*. Cette réflexion est suivie de quelques autres de la même nature: puis il vient au but principal de son Livre, qui est de dire qu'il a un secret merveilleux pour préserver de la petite Vérole le Genre humain: un secret qui n'a besoin que d'être annoncé pour être *crû* *assemblément* de tout le monde.

SEPT 1725. 675
par sa libéralité, leurs In-
s publier: un secret capa-
la jalousie de plusieurs en-
croiront suffisamment au-
décier parce qu'il est nou-
la découverte ne leur en
n secret enfin contre lequel
réveillera, & qui fera dire
ibles & aux plus modérez,
vations ont plus l'air d'une
née, que d'un Livre instruc-
reproche que notre Auteur
n lui fera, & que par une
inguliere, il ne repousse
qu'on le lui fera.

de cet admirable préserva-
de onze articles différens:
sur l'origine de la petite
uteur, après avoir observé
formé jusqu'ici que des
incertaines sur cette ma-
ce qu'on en a dit de plus
est que les Arabes ont été
qui aient donné de la ma-
sagit, une description bien
chercher dans le fruit de-
l'm. mangea, la véritable
petite Vérole.

voit par l'Extrait que nous
le mois d'Août dernier,
Traité des Maladies Véné-
bien notre Chirurgien aime

anger du fruit de son nom ;
de l'infidélité, susceptibles de la petite vé-
role, aussi bien que de tous les autres
maux auxquels ils furent assujettis, & dont
les germes ne se sont développés qu'après
de longues révolutions, à mesure qu'ils
seroient d'iniquitez, à mesure qu'ils
faisent éprouver aux hommes de nouveaux
effets de la vengeance Divine.

En cas que l'on ne veuille pas faire
venir de si loin, la petite Vérole, &
qu'on prétende qu'elle n'ait commencé
que depuis le Déluge, notre Auteur
par condescendance, veut bien s'accom-
moder de ce sentiment; mais cela sup-
posé, il demande si ce ne fut point une
maladie dont l'Ennemi du Genre humain
frappa Job?

Dans le second article, il s'agit
de la petite Vérole. M. Du

se s'imaginent que cette maladie
est chose que l'écume des *Par-*
(il faut écrire *Par-achymes*) &
e musculaux. La réputation de
ment l'occupe tout entier, &
en acquiescer comme il faut, il
petite Dissertation sur l'écume de
et nous ne la produirons point
aut voir dans le Livre même de
l'auteur les raisons qu'il met en
pour prouver que l'écume qui
la viande du pot, n'est pas, en
de pire condition que le reste.
si vraie, dit-il, que si on faisoit
viande, au lieu de la faire bouil-
le cuiroit également, à la ré-
les particules les plus subtiles de
stance, qui se convertissent en
i, que la chaleur du feu dissipe,
on s'en apperçoive que très-

laissons aux Lecteurs à juger de
& de la clarté de ce raisonne-
que nous avons rapporté mot à
il faut voir dans le même Livre
où l'on entre pour mettre les
bien au fait de cette écume
mais voir, sur tout, l'explica-
de notre Chirurgien donne de ce
la saulce du bœuf à la mode,
des ragoûts de foye de veau,
solée. C'est à la page 12.

80 JOURNAL DES SÇAVANS
ne prenne le parti de recourir au pré-
sant qu'il annonce, lequel délivrera de
toutes ces inquiétudes: ce sont ses pa-
roles que nous copions.

Il cite dans le sixième article, quel-
ques exemples de malades, qu'il dit que
la violence & la malignité de la petite
Vérole lui a enlevée, malgré l'atten-
tion qu'il avoit apportée pour les traiter sui-
vant la conduite la plus régulière de la
bonne Médecine, c'est quelque chose
de singulier que les récits qu'il fait à-
dessus.

Il s'efforce d'expliquer deux points
dans le septième article: le premier,
quelle est la cause des accidens qui ar-
rivent dans la petite Vérole; & le
second comment l'humeur qui les pro-
duit peut s'échapper de tuyaux qui la
renferment. Nous ne dirons rien de la
manière dont il s'acquitte de ce dessein,
ceux qui en seront curieux pourront lire
les pages 51, 52, & suivantes, jusqu'à
la 62. Mais il ne faut pas oublier d'ob-
server que M. Du Bois trace lui-même
l'idée qu'il veut que l'on ait de ce sep-
tième article: il dit que les réflexions
qu'il y fait, découvrent assez bien les
malades attaqués de la petite Vérole.
Que ces réflexions entrent dans tous les
replis d'une nature troublée, & hors d'or-
dre; Quelles se font sentir la source de

des phénomènes , & découvre clairement le progrès que peut faire ce mauvais levain , lorsqu'il s'est emparé de la masse du sang , & des esprits animaux , en soulevant sous les liquides.

Le huitième article est une suite du précédent , c'est tout ce que nous en pouvons dire.

On tâche , dans le neuvième , de faire connoître la cause des abcès qui arrivent quelquefois après la petite Vérole ; abcès qu'on appelle ordinairement *maîtres-grains* , & qui sont produits , selon notre Auteur , par un levain *émancipé*. C'est peut-être trop peu de dire , comme nous venons de faire , que M. Du Bois tâche de développer la cause de ces abcès , il nous assure qu'il les fait connoître en effet.

Le dixième article a pour titre : *Réflexion à l'occasion de la petite Vérole artificiellement procurée par son insertion*. Notre Chirurgien s'y propose de montrer que cette opération , qu'il qualifie d'*extravagante* , & qu'il soutient paroître telle à toutes les personnes *sensées* ; est des plus pernicieuses , & qu'on doit absolument s'en abstenir. La raison qu'il en donne , c'est , dit il , qu'on procure par là un mal réel , pour en faire éviter un incertain , & qui ne doit peut être jamais arriver ; qu'ainsi on force la nature ,

avancer que les
obligez de s'y rendre.

Il trouve ici sous sa main, une
raison, qu'il ne laisse pas échapper.
De bonne foi, dit-il, que penseroient-ils
d'une personne qui, pour éteindre un
grand feu, porteroit un baril de poudre
à canon, & le jetteroit dessus. on ne
regarderoit constamment, ou comme
un fou, ou comme un incendiaire &
propos délibéré.

Il est à juger par ce discours, que si
notre Chirurgien voyoit le feu à la che-
minée, il se garderoit bien, sans doute,
de souffrir qu'on y tirât des coups de
fusils.

Les Partisans de l'opération dont il
s'agit, prétendent que lorsqu'on a eu
par cet artifice, la peste Vérole, on est
garanti ensuite pour toujours de cette
maladie.

Il
régler
que
mais
rend
son
gl
né

D E C E M B R E 1725. 683

M. Du Bois se ressouvient ici
vant qu'il a annoncé, & il de-
mande quel œil on ne doit pas re-
garder le préservatif comme le sien,
puisque pour jamais de la petite vé-
role on soit obligé d'acheter
sur par aucun mal. Il ajoute
qu'on dit que l'insertion, après
avoir guéri la petite vérole, en ga-
rantit pour toute la vie, on a-
voit un *Paradoxe*, qui blesse toutes
les règles de la bonne Physique, & que
il est bon à dire qu'à des personnes
qui n'ont jamais connu la natu-
re de la petite vérole.

M. Du Bois déclare point quelles sont ces
règles de Physique, & de bonne Physi-
que, ni lui paroissent choquées ici;
mais il y a de sûr, c'est qu'il ne pré-
tend pas que la proposition qu'il fait de
le préservatif, blesse aucune de ces ré-
gles qui faut être, selon lui, de la der-
nière simplicité, & n'avoir aucune con-
naissance de la nature de l'homme, pour
se fier à l'autre préservatif, mais il
n'a pas de même du sien.

M. Du Bois fait que les premières épreuves
de la inoculation ou insertion de la petite
vérole ont été faites chez les Mingre-
les, les Georgiens, les Circassiens, &
les Peuples des côtes de la Mer noi-
re, bien que chez les Tartares, &c.

qui est l'inventeur de ce remède
ni ce qui a pu donner lieu à l'ac-
M. Du Bois croit pouvoir éclaircir
mystère Il dit qu'il est aisé de
que l'opération dont il s'agit est
invention à quelques *badineries* de
qui ayant la petite vérole, &c.
avec d'autres qui ne l'avoient pas
me cela arrive en plusieurs Pro-
où les enfans sortent ayant la pe-
role toute déclarée, quelques-
ceux ci auront pu tirer de la ma-
leurs boutons, &c. en porter sur la
quelques-uns de leurs camarades
l'avoient pas, &c. qui peu de jours
en auront été attaquez legerement
cette expérience fortuite aura
ner lieu à quelques *Specularis*
contrée-là d'en faire des cas

il revient toujours la , & pour recom-
mander de nouveau ce préservatif, il
dit: 1^o. Que la petite vérole est une
maladie presque inévitable. 2^o Que
le préservatif en question n'exige aucun
régime de vivre extraordinaire, qu'il ne
detourne nullement des affaires couran-
tes, que loin qu'on en soit affoibli, on
en devient plus léger & plus vigoureux.
3^o Qu'il dépouille le sang de tout ce
qu'il a d'impur, soit que cette impureté
ait été app. rée du ventre de la mere,
ou qu'on l'ait contractée des nourrices.
4^o. Qu'il produit cet effet, en détruisant
entièrement les corpuscules étrangers du
sang, qui sont capables de causer la pe-
tite vérole, & en remettant la masse des
liqueurs *dans la plus parfaite intégrité.*
5^o. Que c'est le remede le plus excellent
& le plus efficace qu'on puisse employer
pour préserver de la petite vérole: Qu'il
n'est point du nombre de ces remedes
populaires, *enfantés par le hazard*, ou
publiés par un *Avanturier mercenaire*;
mais que c'est un remede connu & ma-
nité de longue main, un remede qu'on ne
produit ici qu'après qu'on a exercé avec
honneur, une partie de la Medecine pra-
tique, à quoi l'on s'est uniquement con-
sacré, depuis plus de quarante ans, &
*que le bien public sollicite infiniment plus
que son intérêt.*

arriver mille fois, ou cinquante cens, & plus, qui est malades qu'il a guéris de la peste, à ce qu'il dit.

Il vient d'avertir, pour l'importance d'un si beau présent, que la petite vérole est un accident inévitable, mais il ne doit pas faire la même idée de la peste, lorsque parlant de l'infertilité procure, par cette opération, un certain, pour en éviter la contagion, & qui ne doit, peut être, être évité.

Nous avons oublié de dire que ce onzième article est lui-même posé de onze autres, mais ce sont des répétitions de ce qui est dit dans les onze premiers.

DECEMBRE 1725. 489

ais qu'il fait : rien ne lui échape , pas même jusqu'à un bon-jour que l'on donna une malade : témoin entre autres, cette jeune Dame de vingt à vingt-un an, dont il parle en finissant, guérie deux jours après avoir été guérie d'une fièvre par une saignée du pied, se leva, le quatrième jour se promenant dans sa Chambre, & voyant arriver notre Auteur, le salua d'un, Vous soyez le bien-venu, lui dit ensuite qu'elle vouloit promener avec son Chirurgien ; ce qu'elle exécuta, en le prenant par le bras, & faisant avec lui plusieurs tours de chambre, de quoi notre Auteur reçut un grand plaisir, à ce qu'il assure.

lettre à l'Auteur des Observations & Réflexions sur la petite Vérole, avec une Dissertation sur cette Maladie, & la manière la plus heureuse de traiter. Par M. J. LOUIS LE THIEULLIER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. A Paris chez Jacques Quillau, Imprimeur Juré Libraire de l'Université, rue Gaillande. 1725. vol. in 12. pp. 100.

Le Thieullier relève ici sur plusieurs articles M. Du Bois, Chirurgien de S. Côm : Auteur des nouvelles.

690 JOURNAL DES SÇAVANS.
les Observations & Réflexions sur la petite vérole, desquelles nous venons de donner l'Extrait. Il commence par dire son sentiment sur le préservatif que ce Chirurgien prétend avoir contre la petite vérole, & il montre qu'un tel préservatif n'a rien de réel, puis il rapporte quelques explications que donne M. Du Bois, des causes & des accidens de la petite vérole; explications qui n'ont besoin que d'être exposées, pour que l'on connaisse ce qu'il en faut penser. Voici, par exemple, de quelle manière s'y prend ce Chirurgien, pour rendre raison des étourdissemens qui arrivent quelquefois dans les petites véroles. Quant aux étourdissemens, dit M. Du Bois, cité par M. le Thieulier, ils viennent des liqueurs hétérogenes; ces liqueurs forment un torrent, ce torrent s'appe quelquefois comme un éclair, & si brusquement tout le corps d'un malade, qu'il s'en trouve étourdi, comme d'un coup de foudre. Voilà en deux lignes, dit à dessus M. le Thieulier, l'explication des étourdissemens, confirmé: par les exemples convaincans de l'éclair & de la foudre.

Ce passage de M. Du Bois est suivi d'un autre, que M. le Thieulier rapporte immédiatement après. Il s'y agit de l'explication de la fièvre. Nous pou-

M E R E 1725. 691
Du Bois, concevoir la
une rouë qui est poussée
vitesse, & dont les tours
nt de rapidité dans cer-
ens qu'on en est ébloui;
is voyons dans quelques
moncent la petite vé-

ulier fait là-dessus ses re-
mercie M. Du Bois, de
de communiquer au Pu-
reflexions.

Dissertation de M. le
la petite vérole, on y
bons enseignemens pour
il convient, une mala-

L'Auteur veut en gé-
le peu de remedes dans
& il prétend que du pe-
eux que l'on traite de la
par la voye des remedes,
coup plus, que du grand
à qui l'on n'en fait au-
me que, si les Enfans
acilement de cette mala-
se de l'heureuse impossi-
st de leur faire prendre
voudroit. Cette réflé-
Thieullier est fondée en
seroit à souhaiter, qu'on
attention.

Non-

Nouveau Formulaire ou Stile de Procédures, qui se font, tant au Parlement, qu'aux Requêtes de l'Hôtel & du Palais. A Paris chez Claude Prudhomme, au sixième. Puer de la grande Saie, vis à-vis l'Escalier de la Cour des Aides, à la Bonne-Foi couronnée. 1725. in 12. pp. 602.

Pour rendre un stile de Procédures utile à ceux qui veulent apprendre la Pratique du Palais, il ne suffit pas de recueillir un certain nombre de formules, il faut encore marquer le tems & les occasions dans lesquelles on doit faire chacune de ces Procédures. C'est ce qu'il paroît que l'on se propose dans ce nouveau Formulaire. L'Auteur y explique en peu de mots ce qui est nécessaire pour entendre l'Acte dont il donne la formule, & à quelle fin on donne cet Acte.

Tout l'Ouvrage est divisé en trois Livres. On trouve dans le premier ce qu'il faut faire pour instruire une Cause en première Instance aux Requêtes de l'Hôtel ou à celles du Palais, & différens incidens qui peuvent naître dans la suite de la Procédure, depuis l'Assignation, jusqu'à la Sentence définitive. Le second Livre regarde l'instruction d'une

DECEMBRE 1725. 693
ne Cause, d'une Instance, ou d'un
icès par écrit au Parlement, & des
ldens. Les Procédures qui se doivent
e en exécution des Jugemens, sont
sujet du troisieme Livre. Le volume
terminé par un Recueil de formules
conclusions, & par un Tarif du prix
Lettres de Chancellerie près le Par-
ment de Paris.

NOUVELLES LITTERAIRES;

DE PARIS.

Aneau a réimprimé les *Réflexions*;
Sentences et Maximes morales de M.
la Rochefoucault. On trouve dans
re nouvelle édition les *Maximes Chré-*
tiennes qui furent ajoutées dans l'édition
Amsterdam en 1705. & qui n'avoient
nt paru dans l'édition de Paris en
74. où étoient les notes de M. Ame-
de la Houfflaie, comme elles sont
n celle-ci.

Le même Libraire a imprimé la suite
Divertissemens de Sceaux contenant
Chansons, des Cantates & autres
ces de Poësies, avec la descrip-
a des Nuits de Sceaux, & avec les
liedres qui s'y sont jouées. 2. vol. 18
Le 1. vol. parut en 1712.

Il a paru une Lettre circulaire du P.

différents sur toutes les parties qui composent le
Corps Militaire en France, avec leurs ori-
gines, & les différentes manœuvres auxquelles
elles sont employées; dédiée au Roi par
M. de Guignard, Chevalier de l'Ordre
Militaire de S. Louis, & Lieutenant
Colonel du Régiment d'Infanterie de
Thul, paroit actuellement chez Simon
rue S. Jacques.

On trouve chez le même la nouvelle
Réfutation du P. le Courayer, sur la
validité des Ordinations des Evêques
d'Angleterre, Par le P. le Quien Je-
bin.

Chez Ch. Huart, rue S. Jacques.
Chaubert, Quai des Augustins, Examen
des Oeuvres de M. l'Abbé de Brion,
un Docteur de Sorbonne.

Chez Lottin, rue S. Jacques, &
même Chaubert, Examen de divers points
d'Anatomie, de Chirurgie, de Physique
de Médecine etc. Par M. Nic. An-
drieux, Docteur de Médecine de l'Université de Paris.

font de même nature, & l'un
où l'autre finit. Après avoir
à peu de mots la différence qui
pendant s'y trouver, & les diffi-
cultez rencontrent dans l'exécution
d'un projet; difficultez, qui ont
jusqu'ici, qu'on ne tentat une
entreprise; Dom Bernard expli-
cation qu'il doit faire de ce nou-
veau. En suivant à peu-près le
ordre que dans l'*Antiquité expli-*
cations distribuée en cinq classes, dont
la première comprendra tous les monu-
ments des Rois & des Reines: on y join-
dra les Ducs & Pairs de France,
les Ducs & Comtes, qui sous
la même Race avoient des Etats dans
le Royaume. La seconde classe sera des
monuments Ecclésiastiques. La troisième

inction se sont fait un
voyer ce qu'ils avoient
cureux , qui pouvoit
son Recueil: il se flatte
peut-être de plus grands fe
travail qu'il va entreprendre
plus intéressant pour tous.

Martin a imprimé en un
le *Catalogue de la belle Bible*
M. du Fay, Capitaine au

Il paroît chez *Coignard*
Mandement & Instruction Pa
le Cardinal de Bissy, con
ration d'un Ecrit adopté
Evêques de Pamiers, de
intitulé: Réponse à l'Instru
le de M. le Cardinal de B
sur la Constitution *Unigenita*

Ganeau, *Gosselin*, *Gand*
pagnie, délivrent depuis
septembre les *Essais de*

D E C E M B R E 1725. 699

de Gelvres , viennent d'imprimer un nouveau Poëme Épique , *in douze*, intitulé : *Les Geans*. M. de Walef, Seigneur Liegeois, Lieutenant Général , qui a servi avec beaucoup de réputation sous le feu Prince d'Orange , & dans la dernière guerre , est le véritable Auteur de ce Poëme , qu'il vient de faire imprimer à Liège , après y avoir mis la dernière main. Nous sommes obligez d'avertir le Public de sa part , que le Copiste dont il se servoit il y a huit ans , a vendu aux Libraires de Paris la copie imparfaite de cet Ouvrage , qui n'étoit qu'ébauché , & de quelques autres Poësies , qu'il n'avoit point retouchées , & qu'il ne vouloit point faire paroître : ce Seigneur se plaint de la supercherie , & désavoue hautement l'édition du Poëme des *Geans*, qu'on a faite en cette Ville sur cette Copie défectueuse.

D E L A H A Y E.

Goffe , Associé de Bousquet de Geneve a sous presse les *Hypothèses ou Instructions Pyrrhoniennes de Sextus Empiricus*, traduites du Grec , avec des Notes qui éclaircissent le texte , en deux volumes *in-douze*.

D E G E N E V E.

Fabri & Barillot vendent un Livre
Gg 2 im-

700 JOURNAL DES SÇAVANS.
imprimé en Hollande *, intitulé. *L'Histoire
du Royaume d'Alger*, avec l'état présent
de son Gouvernement, &c. par M. Lau-
gier de Tassi, in-douze.

On imprime en cette Ville *les Amours
d'Horace* par M. de la Pimpie Auteur des
Recreations Littéraires. L'Ouvrage qui
s'imprime est plein de traits vifs & en-
joués, & est d'une gaianterie peu timide.

DE ROUEN.

Claude Jore, Libraire de cette Ville,
a mis en vente deux volumes in folio,
qui contiennent le cinquième Tome de la
Théologie du P. Antoine Boucat, Mi-
nime, sous ce titre : *Theologia Patrum
Scholastico dogmatica, sed maxime positi-
va. Tractatus de Sacramentis tum in ge-
nere tum in particulari, &c.* C'est-à-dire,
*Traité des Sacremens, tant en général,
qu'en particulier*, dans lequel on rappor-
te divers monumens de l'antiquité des
Eglises d'Orient & d'Occident, pour é-
tablir les dogmes des Sacremens, avec
la résolution des cas de conscience sur cet-
te matiere & un *Appendix* des rituels re-
cueillis autrefois par M. de Launoy,
Docteur de Sorbonne. Le P. Boucat
traite dans le premier volume de ce qui
a rapport aux Sacremens en général &

* [A Amsterdam, chez H. Du Sauter.]

second de ce qui regardé les au-
emens en particulier. L'Ouvra-
gée au Pere Général des Min-
.

D E L O N D R E S.

Le President de la Societé des
de Londres vient enfin de dé-
promesse en publiant le second
de son Histoire naturelle de la
c.

La Pilonniere a donné avis au
qu'il a fini sa Traduction des dix
de la Republique de Platon, &c
aura, si le Libraire ne se fait
au commencement de l'hyver

Afin qu'on puisse juger si la
entiere qu'on promet sera ter-

JOURNAL DES DEBATS
 Surplus qu'ils auront à payer, on leur mettra le Livre entre les mains, n'excedera pas son prix courant.

TABLE DES ARTICLES

DECEMBRE 1725.

- I. M. T. CICERONIS Opera omnia. 603
- II. Lettres de M. de S. ANDRE' au sujet de la
 Magie &c. 610
- III. Mélanges d'Histoire & de Littérature de VI-
 GNEUL MARVILLE. 613
- IV. Observations sur le second Mémoire de l'Arche-
 vêque de Cambrai. 642
- V. S. DIDIER, C'oûis, Poëme. 647
- VI. VARIIGNON, Eclaircissement sur l'An-
 lyse des infiniment petits du Marquis de l'Hô-
 PITAL. 654
- VII. — Nouvelle Mécanique. 654
- VIII. L'Arithmétique rendue facile à la portée
 d'apprendre sans Maître
- IX. Histoire de la Vie de M. FR. DE SALLÉ
 GNAC DE LA MOTTE-FENELON
- X. V. DUBOIS, Observations & Reflexions
 la petite Verole.
- XI. J. LOUISE THIEULCIER
 sur l'Auteur des Observations pro-
- XII. Nouveau Formulaire de Procédures, &c.
 au Palais.
- XIII. Nouvelles Littéraires.

TABLE
*rennes dans les Journaux des six
 derniers Mois de l'Année 1725.*

A

CEMIE Françoise, Discours pronon-	
z dans cette Academie à la reception	122
M. le Premier President.	
remarques sur ce qu'on nomme	614
de l'Ague Hese.	622
ne, les pretendus effets	
peut attribuer à l'air que nous res-	459
l'evacuation des imputerez conte-	
le sang.	182
Abrege d'Anatomie de M. Heister.	
de la Physique dans cette Science.	
e P.) Projet d'une N. Edition de	
re Genealogique de la Maison de	
des Grands Officiers de la Cour	
Edition.	

T A B L E

(S.) Conciliation de la Doctrine de
 le Pere sur l'etat d'innocence avec celle des
 Thomistes. 43
 Augustins. Discours sur l'é' est on d'un Prov.
 al des Augustins de la Province de Pam.
 8. Autre Discours à la louange de divers
 de ces Religieux. 114
 Invergne (le Prince Frederic d') Memoire
 contre l'Archevêque de Cambrai au sujet
 du Preure de S. Martin des Champs. 12. 16.
 cond Memoire sur le même sujet, 257. Ob-
 servations sur le second Memoire de l'Arche-
 vêque de Cambrai. 64

B.

B A K A L, Remarques sur le Lac de Ba-
 kal
 Bain, fort en usage en Moscovie.
 Baraba, situation du grand desert ainsi nom-
 297 Idole de ses habitans.
 Baudouin, comparaison de quelques ends
 de la Traduction de la Jerusalem delivree
 Telle, avec la Nouv. Traduction.
 Be omme (le P.) Abbé de Moyen-Mon-
 Histoire de son Abbaye.
 Benoit XIII. Discours sur l'Election de ce
 pe.
 Berceur, comment les Inguiens & Careliens
 cent leurs Entans.
 Bin-mi, Defauts de ses trois Editions de
 ciles.
 Boerhave, jugement sur son Livre de
 ge des parties du Corps humain.
 Boit (J. Bapt. du) These sur la question
 Cidre est preferable au vin pour les
 nes maigres
 Boit (V. du) Chirurgien, nouveau Tra-
 Maladies Veneriennes. 176. Observa-

DES MATIERES.

Reflexions sur la petite Verole. 671. Preservatif qu'il pretead avoir contre cette Maladie. 674. Lettre de M. le Thieulier contre cet Ouvrage	689
<i>Bourlon</i> (le Duc Godefroi de) quelle qualité il put après la prise de Jerusalem.	519
<i>Brioché</i> , fameux joueur de Marionnetes, pris pour Magicien en Suïse.	613
<i>Bucaille</i> (Marie) condamnée comme Sorciere, son H. floire.	628
<i>Bulles</i> , Recueil de celles de Clement XI.	491

C.

C ALLOSITEZ, leur origine.	186
<i>Calmanques</i> , plaisante Commission dont ils chargerent un Ambassadeur envoyé de leur part au Czar.	80
<i>Cambray</i> (l'Archevêque de) Memoire au sujet du Pucier de S. Martin des Champs contre le Prince d'Auvergne. 52 second Memoire sur le même sujet 483. Observations sur son second Memoire.	642
<i>Carolsens</i> , leurs mœurs 289. Maniere dont ils bâtissent leurs Maisons.	290
<i>Caster</i> (le P. Jos.) Lettre sur la mort de Denis de S. Marthe.	694
<i>Charancon</i> (le P.) Traduction de l'Histoire d'Espagne de Mariana.	498
<i>Charles</i> (Ant.) N. Edition de son Traité des Libertez de l'Eglise Gallicane.	520
<i>Chevignur</i> (de, N. Edition de sa Science des personnes la Cour, de l'Epee & de la Robe augmentée par M. de Limiers.	196
<i>Chiffi</i> , remarques sur ce pays.	144
<i>Chine</i> , description de cet Empire. 141. Description de la grande muraille de la Chine.	300

T A B L E

l'Abbé de) son éloge par M. le Premier	108
Président	623
ron, N. Edition de ses Oeuvres.	
si cette boisson convient mieux que le	
aux personnes maigres. 342. Autres	
qui ont écrit sur les vertus du Cidre.	348
XI. Bullaire de ce Pape.	496
(Jean le) sa N. Edition du Traité de la	
Vérité de la Religion Chr. de Grolier.	229
Poème du Chevalier de S. Didier.	647
Episodes de ce Poème.	
Commens (Alexis) Remarque sur la maniere	
dont cet Empereur Grec en usa avec le	
Croisez.	
Concile, Traité de l'Eradication des Conciles, &	
leurs Collections. 3 Leur utilité. ibid. Déf.	
des Collections de Venise & de Rome,	
du Louvre, 18 des P. P. Labbe & Cosart	
Qualitez nécessaires pour perfectionner	
sortes d'Ouvrages. 22. Maniere d'étudier	
Conciles	
Constantin, Bulle de Clement XI. pour	
le Militaire de Constantin	
Croix, Remarques sur la Collection des	
celles.	
Croix (Junius Pautus) sa Version Latine	
reue.	
Croisade, Dissertation sur les Croisades de	
de France.	
Croix, description de cette Ville.	
szarew 12, on fils du Czar, Procès	
intente contre lui, & jugé par ordre	
son pere. 315. Fin tragique de ce Pègre	

D.

DAMES, Traité du Luxe des Dames.

DES MATIERES.

<i>Delectation</i> , plan du Systeme Augustinien sur la Delectation victorieuse & superieure.	161
<i>Demons</i> , Lettres où l'on rend raison des effets les plus surprenans qu'on leur attribue, & ou l'on fait voir qu'ils n'y ont aucune part	610
<i>Despreaux</i> , Remarques sur le portrait qu'il a fait de l'Empereur Titus.	636
<i>Dictionnaire</i> , Eclaircissement sur ce qu'on a dit dans le Journal de Trevoux touchant le Dictionnaire Geographique de M. La Martiniere. 222 Reponse de M. Du Chatelet aux E-diteurs du Dictionnaire de Trevoux.	329
<i>Droit</i> , Moyens de perfectionner le Droit François	371
<i>Duchefne</i> (le P.) Traité du Predestinarianisme.	378
<i>Dupin</i> , repris au sujet de Gortescalc. 318. 392. Reponse à la Dissertation sur la Pénitence du Pape.	525

E.

E A U, Traité des Vertus Medicinales de l'Eau commune 319. si l'Eau de la Mer peut être adoucie 351 La quantité d'eau qui s'évapore journellement.	566
<i>Eaux & Forêts</i> , Conference de l'Ordonnance de Louis XIV sur ce sujet, avec celles des Predecesseurs de ce Prince	419
<i>Egyptiens</i> , écriture des anciens Egyptiens. 200	
<i>Ellebre blanc</i> ; émetique favori d'Aretet, à quel le compo-roit Herophile.	50
<i>Emouvoir</i> , remarque sur ce mot.	342
<i>Epi erme</i> , Objections sur ce sujet.	286
<i>Espagne</i> , Histoire de ce Royaume par Mariana. 458. Origine des Espagnols, selon cet Au-teur.	505

T A B L E

d'Arctée.	41
<i>Hidolphe</i> (S.) trois Vies différentes de ce Saint.	
2 ^{de} . Dissertation sur quelques circonstances de sa Vie.	168
<i>Historiens</i> , défauts d'une infinité d'Historiens.	24
<i>Homere</i> , parallèle de quelques endroits de ce Poète avec d'autres de Virgile.	617
<i>Hôpital</i> (le Marquis de 1 ^{er}) Eclaircissements sur son Analyse des Infimement petits.	434
<i>Hubert</i> (le P.) Prêtre de l'Oratoire, les Sermons, 174. Abregé de sa Vie.	176
<i>Huet</i> , Evêque d'Avranches, les Recherches sur l'ancienneté du Cidre.	146

I.

I NGRIENS, leurs mœurs, 289. Leur manière de bâtir.	190
<i>Leirfca</i> cours de ce Fleuve, & poissons qu'on y pêche.	296
<i>Ile Grande</i> , ou Ile de S. George, particulièrement touchant cette Ile.	140

J.

J ANZENIUS (Corn.) Evêque d'Ypre, quelques particularitez touchant cet Archevêque & ses Ouvrages, 159. Jugement qu'il portoit lui-même de son <i>Augustinus</i> .	110
<i>Job</i> , si c'est de la petite verole que le Diable frapa ce saint homme.	414
<i>Jouvenius</i> , Remarques sur sa Collection des Conciles.	18
<i>Juryn</i> , Relation du succès de l'Inoculation de la petite Verole en Angleterre,	418

DES MATIERES.

L.

- L**ANGE (Laur.) Journal de son Voyage à la Chine. 293
Lantour du Chatel, Réponse à un Article du Journ. de Janv. er 1712. 319
Linnæus (de) son Edition de la Science des personnes de la Cour, de l'Epee & de la Robe 196
Lion, Dissertation sur la Question si les trois Livres attribuez à l'Eglise de Lion sont de cette Eglise. 397
Londel (le P. du) Remarque sur les Fastes des Rois de France 246
Lumiere, Lettre de M. Maraldi touchant un Memoire sur la Lumiere. 230
Luxur, Traite du Luxe des Dames Romaines. 399

M.

- M**AGIE, Lettres au sujet de la Magie, des Malefices, & des Sorciers, 610
Maigres, si l'usage du Cidre est preferable à celui du vin pour les personnes maigres 342
 Caractere de cette sorte de temperament. 349
Malefices, remarques sur ce sujet. 613
Mantuan (Pierre) Jugement sur sa Critique de l'Histoire d'Espagne de Mariana. 502
Maraldi, Lettre à M. l'Abbé Bignon sur un Memoire touchant la Lumiere. 230
Mariana (le P. Jean) Traduction de son Histoire d'Espagne 498. Differens Jugemens qu'on a porté de cette Histoire 500. sa Vie & ses Ouvrages. 514
Maris, leurs devoirs envers leurs femmes. 445
Mar-

T A B L E

<i>Martiniere</i> (Brusen la) Eclaircissement sur ce qui est dit dans les Memoires de Trevoux au sujet de son Dictionnaire Geographique.	242
<i>Mascarade</i> , description d'une Mascarade en Moscovie.	1
<i>Maslef</i> , Lettre sur la Grammaire Hebraïque de P. Gharin.	137
<i>Mechanique</i> de M. Varignon.	61
<i>Mélanges</i> d'Histoire & de Littérature de Vignettes de Marville.	63
<i>Memoires</i> pour servir à l'Histoire universelle, du XVII. siecle. 243. Défauts qui regnent dans plusieurs Ouvrages qui portent le titre de Memoires.	21
<i>Martin</i> , Remarques sur la Collection des Conciles.	
<i>Michelotti</i> (P. Ant.) Lettre contre M. Heretius ou l'on examine si la respiration sert à refroidir ou à rarefier le sang dans les pommons.	43
<i>Mirabaud</i> , Critique de la Traduction de la Jerusalem delivree du Tasse.	44
<i>Montagne</i> , origine d'une source qui jaillit de la cime d'une haute Montagne.	171
<i>Monfaucon</i> (Dom Bernard) Plan de l'ouvrage qu'il doit publier sous le titre de <i>Monumens de la Monarchie Francoise</i> .	67
<i>Morret</i> (le P. Joseph) Jugement sur la Critique de l'Histoire d'Espagne de Mariana.	101
<i>Musnier</i> (Cromwell) Dissertation sur l'entree des fluides extérieurs dans les pores de notre Corps.	10
<i>Musou</i> , Description de cette Ville.	88
<i>Moscouie</i> , Nouveaux Memoires sur l'Etat present de la Grande Russie, ou Moscovie. 61. 273 Diverses Relations de ce Pays. 14 Changemens que le-Czar y a introduits 62. Coutumes de ces Peuples dans leurs	88

des Ostiakes, 34
Negociations touchant la Paix de
er & d'Osnabrug, 35

N.

L (l'Abbé) Histoire des Vestales avec
Traité du Luxe des Dames Romaines, 399
raillies d'un Nain qui étoit au ser-
Czar, 20
explication de ce sujet, 191
O.

ions & Passions du Diable, 619
les veritables
lemonie pour la Maison d'Oettingen
le Prince de Rohan, 526
Discours de l'Arche de S. Pierre po
onacr, 199
mimes Ostiakes en fabriquent de
317
negociations touchant la Paix de
d'Osnabrug, 312
mœurs & leurs usages, 202
leur païs

T A B L E

<i>Pâté singulier</i> , servi dans un festin à la table des Seigneurs Moscovites.	11
<i>Paulmier</i> (Julien) ses deux Traitez du Vin & du Cidre.	141
<i>Palage</i> , son sentiment sur la Grèce. 154. Ses Dis- cours.	196
<i>Peron</i> , remarques sur ce Païs.	145
<i>Perrault</i> (Claude St Pierre) Nouvelle Edition de leurs Oeuvres de Physique & de Mechanique.	28
<i>Petersbourg</i> , Description de cette Ville 275 la Citadelle. 276 Rues qui composent cette Ville 277. Palais du Czar 279 Son Impre- merie. 281 La Fuperie des Tatars 282 Incommoditez de Petersbourg. 285. Grande Prairie où il se commet beaucoup de delin- quies, 287. Environs de cette Ville. 288. Tem- perature de son Climat.	288
<i>Physique</i> , Essais de Physique sur l'usage des parties du Corps humain	132
<i>Pierre I.</i> Empereur de la Grande-Russie, char- gements qu'il a introduits dans ses Etats 69 Discours qu'il fit aux anciens Moscovites 71 son entrée à Petersbourg après avoir de- fait la Flotte Suedoise 77. Etat de ses trou- pes	91
<i>Poissons</i> , maniere particuliere dont les Gou- lans & les Cormorans leur donnent la ché- se.	147
<i>Pores</i> , Dissertation sur l'Entrée des Fluides ex- terieurs dans les Pores de notre Corps. 10	10
<i>Portier</i> , Premier President au Parlement de Paris, son Discours a l'Academie Françoise, lors qu'il y fut reçu. 102. Son éloge par M. de Valincour.	150
<i>Predestinationisme</i> , Livre sur ce sujet.	176
<i>Procédure</i> , Nouveau Formulaire de Procédure qui se font au Palais	472
<i>Brucés</i> , Memoire de l'Abbé de S. Pierre pour	

DES MATIERES.
en diminuer le nombre.

163

R.

- RABAN**, Archevêque de Mayence, erreurs qu'il attribue à Gottescalc. 185.
 critiqué & défendu sur ce sujet. 388
- Racine**, en quoi consiste le mérite de ses Pièces. 426
- Rage**, s'il vaudroit mieux employer, pour la guérir, les bains d'eau chaude que ceux d'eau froide 35
- Religion**, Methode pour discerner la véritable Religion Chrétienne d'avec les fausses qui prennent aujourd'hui ce nom. 542
- Respiration**, si elle sert à condenser ou à raréfier le sang dans les poulmons. 458
- Rhume**, si l'eau froide est propre à le guérir. 322
- Riccoboni**, (Mlle.) Lettre contre la Nouv. Traduction de la Jerusalem délivrée du Tasse. 414
- Richelieu** (le Cardinal de) Particularitez touchant sa Comedie intitulée *l'Eurape*. 633
- Rohan** (le Prince de) Memoires pour & contre lui au sujet de la succession de Fleckenstein. 526
- Romadonofski** (Fedor Imgowitz) Vice-Czar de Moscoa, son caractère, 91. Reception que lui fit le Czar à Petersbourg en qualité de Vice-Amiral. 93
- Russie**. Voyez *Moscovia*.

S.

- SABBAT** des Sorciers, ce qu'on en dit est une chimere. 620
- Saint-Andre**, Lettres au sujet de la Magie, des Malefices & des Sorciers. 670
- Saint.

Saint-Pierre (l'Abbé de) Dis-
tionner l'Orthographe. 199.
diminuer le nombre des Pro-
Sainte-Méris (Don Denis de)
neral de la Congregation de
Eloge & les Ouvrages, 694.
Salvator, Du traitement app-
mede ou la salivation.
Simon, Docteur de Sorbonne
tude des Conciles & de les
Samarand, figures d'airain &
voisinage de cette ville.
Samoëdes, quelques particulari-
Peuples.
Sang, si la respiration sert à
à le rarefier dans les Pô-
vient la couleur vive du sang
pulmonaires 461 462. s'il
te dans la veine pulmonaire
tere de ce nom.
Satires, Dissertation sur la
les Soldats Romains de di-
cours contre ceux qui trion-

DES MATIERES.

<i>Siberie</i> , Description de ce Royaume	304
Production unguliere de la Nature dans ce Royaume	305
<i>Sh</i> (Ш), prononciation de cette Lettre Hebraïque.	139
<i>Singe</i> , Avanture plaisante d'un Singe à Moscon. 19 Singes particuliers de l'Isle Grande.	103
<i>Soldats</i> , Dissertation sur la liberté qu'avoient les Soldats Romains de dire des vers Satiriques contre ceux qui triomphoient.	400
<i>Sorciers</i> , Lettres sur ce sujet. 610 Moyens qu'ils proposent pour découvrir les Auteurs des Malefices 616 Marques qu'on prétend que le Demon fait sur leurs Corps sans leur causer la moindre douleur. 61. Histoires sur ce sujet.	623
<i>Superstition</i> , Histoire sur ce sujet.	150

T.

<i>Tartares</i> , voleries qu'ils font à leur friperie de Petersbourg. 282 Tartares Mahometans qui habitent entre Tobol & Tara, leurs mœurs.	296
<i>Tasse</i> , Lettre contre la Nouv. Traduction de la Jerusa'em delivree de ce Poëte. 414. Defauts du Parallele qu'on en a fait avec Corneille & Racine.	424
<i>Tamry</i> , jugement sur son Anatomie raisonnée.	185
<i>Tchautschienne</i> , Maison de plaisance de l'Empereur de la Chine, description d'un feu d'artifice qui y fut tiré	302
<i>Thiennier</i> (J le) Lettre sur les Observations & Reflexions de M. Du Bois sur la petite Verole.	689
<i>Thomistes</i> , Conciliation de leurs sentimens sur l'état d'innocence du premier homme avec celui	

... , dont une
 description.
 ... , Remarques sur ce sujet.
 ... , Leclaircissement sur ce que les Jour-
 nalistes de Trevoux ont dit du Dictionnaire
 Geographique de M. La Martiniere. 222
 ... , Description de la Trinité avec du Poë-
 me de Clovis. 654
 Triomphes, les Soldats Romains avoient la li-
 berté de dire des Vers Satiriques contre ceux
 qui triomphoient. 400

U.

URNE de plomb decouverte à Lyon, 70
 Ursins, Eloge de la Maison des Ursins
 Utrecht, Projet de l'Histoire de l'Eglise d'
 Utrecht.

V.

VAGOLITZES ou Wogultzoi, Ra-
 ques sur ce Peuple
 Vairac (l'Abbe de) Quelques traits con-
 temporains de la nouvelle Traduction de
 riana. ... touchant les six

DES MATIERES.

<i>Valisnieri</i> , son sentiment sur l'origine des Fontaines.	558
<i>Vargas</i> (D. Tamayo de) defense de Mariana contre Pierre Mantouan.	502
<i>Varignon</i> , Eclaircissmens sur l'Analyse des infiniment petits du Marquis de l'Hôpital.	654
sa nouvelle Mechanique.	656
<i>Vantorte</i> , les Depêches au sujet des Negociations de Munster & d'Osnabrug.	588
<i>Venerien</i> , nouveau Traité des Maladies Veneriennes. 176. Critique de la methode des Chirurgiens de Paris pour guerir ces maladies.	180
<i>Ver</i> , remarques touchant un petit Ver fort commun dans l'Isle-Grande.	143
<i>Verburg</i> , son Edition des Oeuvres de Cicéron.	603
<i>Verole</i> , Relation du succès de l'Inoculation de la petite verole en Angleterre. 452. Observations, & Reflexions sur cette Maladie. 673. Son origine, selon M. Du Bois. 675. Avertissement singulier sur le Chaud & le Froid de l'air qu'on fait respirer aux malades. 678. On doit faire peu de remèdes dans cette Maladie.	696
<i>Vestales</i> , leur Histoire.	399
<i>Vigneul-Marville</i> , N. Edition de ses Mélanges d'Histoire & de Litterature.	612
<i>Vin</i> , si le Cidre lui est preferable pour les personnes maigres. 342. Parallele de ces deux liqueurs.	351
<i>Virgile</i> , comparaison de quelques endroits de ce Poëte avec d'autres d'Homere.	658
<i>Vivre</i> , si l'on pourroit vivre par l'application extérieure de choses propres à nourrir.	35
<i>Voyage</i> (nouveau) autour du Monde.	141

T A B L E

W.

W A L E R, Seigneur Liegeois, Lieutenant
General, son Poëme intitulé les G

Wigan (Jean) son Edition d'Arctée.

Walsius (J. Mich.) Dissertation sur les C
fades des Rois de France.

Worldage, Traité du Cidre.

*Fin de la Table des Matieres
du Tome LXXVII.*

AVIS DU LIBRAIRE

On avertit le Public qu'on donnera des
fix feuilles par mois de ce Journal, et
de cinq qu'on en a donne jusques ici.



